JOURNAL

D'UNE

RÉSIDENCE EN CIRCASSIE.

IMPRIMERIE BOUCHARD-HUZARD,
rue de l'Éperon, 7.



Lith. par Bayot d'après un dessin de M.r Bell *Lith. de Lemercier et C.ie*

JEUNES FILLES CIRCASSIENNES

JOURNAL

D'UNE

RÉSIDENCE EN CIRCASSIE

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838 ET 1839

PAR JAMES STANISLAS BELL

ARMATEUR DU VIXEN

OUVRAGE

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AUGMENTÉ D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE
ET DE NOTES TIRÉES D'OUVRAGES RÉCENTS ET NON TRADUITS

PAR LOUIS VIVIEN

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

« Non si debbe mai lasciar seguire un disordine per fuggire una guerra, perchè ella non si fugge, ma si differisce a tuo disavvantaggio. »

IL PRINCIPE.

TOME SECOND.



PARIS

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE

ÉDITEUR DES NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES

RUE HAUTEFEUILLE, 23

1841

JOURNAL

D'UNE

RÉSIDENCE EN CIRCASSIE.

CHAPITRE XIX.

Une canonnade. — Un conseil de guerre. — La vallée de Sasche. — Arrivée des Russes. — Baie de Mamaï. — Les Russes effectuent une descente. — Soupçons et murmures. — Attentions des femmes pour les guerriers blessés. — Médecine du pays. — Correspondance diplomatique. — Anciennes croix.

Sasche, 20 *avril* 1838. — Aujourd'hui vers midi, le canon s'étant fait entendre à peu de distance, je suis monté au sommet d'une éminence voisine d'où la vue s'étend sur la mer pour m'assurer de ce qui se passait; mais m'en trouvant empêché par un bois de grands hêtres, et le feu continuant de se faire entendre, je n'ai eu d'autre parti à prendre que de descendre de mon mieux les sentiers raboteux du bois — en pantoufles comme j'étais, — jusqu'au débouché du val de la Psékha sur la côte. Arrivé là en nage en une quinzaine de minutes, j'ai vu que l'objet de l'attaque était une barque turque de Trébisonde, — et l'assaillant un steamer. La première était arrivée de bonne heure le matin, et ayant mouillé à peu de distance du rivage au lieu de s'y faire remorquer immédiatement, elle avait été obligée de couper ses câbles et de courir à la côte quand le steamer était arrivé en vue. Cent cinquante habitants environ étaient accourus aux retran-

chements du débarcadère, Ali Achmet à leur tête. Après une douzaine de coups le bateau à vapeur s'éloigna, sans s'être approché à portée de fusil.

Malheureusement deux des coups avaient porté dans les œuvres vives de la barque; de sorte que la presque totalité de ses 300 kilos de sel, qui formaient sa cargaison entière, ont été perdus avant que nous ayons pu la haler à terre au moyen d'un cabestan. L'équipage dit qu'ils avaient été rencontrés par sept autres navires russes, et qu'ils leur avaient échappé sans accident!

Cette vallée et les deux voisines sont notées pour la chasteté de leurs habitants, ou, à tout événement, pour les règles sévères qui déterminent les rapports des deux sexes. Autant que je sache, la chasteté ne saurait en général être comptée parmi les vertus circassiennes, quoique rien de contraire ne se fasse remarquer à la surface de la société.

21. — Il y a aujourd'hui un an que je suis arrivé dans ce pays, et cet anniversaire a été consacré à une réunion de quatre à cinq cents personnes, au nombre desquelles étaient tous les hommes marquants du voisinage. Le lieu de la réunion était le plateau de Mamaï, et son objet de déterminer quels endroits il serait à propos de fortifier davantage contre l'attaque à laquelle on s'attend de la part des Russes. J'y ai assisté simplement comme spectateur. J'ai vu avec plaisir la réconciliation d'une querelle, comme préparation pour agir de concert contre l'ennemi commun. On avait apporté le Koran pour que les deux ennemis réconciliés jurassent dessus d'ajourner tout dissentiment, et on se disposait à le suspendre à cet effet; mais la partie offensée déclara qu'un serment était inutile, et au lieu de cette formalité on s'est donné les mains en présence des *tamatas*.

Khissa 23. — Samedi dernier Hassan Bey me conduisit à un hameau situé sur le côté oriental de la vallée de Sasche, comme première station d'une excursion au sud le long de la

Lith. par Tirpenne et Bayot d'après un dessin de M.r Bell.

VALLÉE D

côte. L'excursion a été interrompue par une affaire désagréable que j'expliquerai bientôt; mais j'ai pu, néanmoins, me former quelque idée de la bonté et de l'étendue de cette vallée. Elle a de 5 à 6 milles de longueur sur un mille de largeur environ. Des collines à pente douce la bornent de chaque côté, et elle est fermée vers le nord par de hautes montagnes. Un ruisseau large et limpide y serpente entre de riches prairies, qui commencent à se parer de jolies fleurs sauvages, et qu'embellissent encore plus de nombreux arbres fruitiers, — pommiers, poiriers et noyers; quelques-uns de ceux-ci sont les plus grands que j'aie encore vus. Mais ce qui me frappa le plus fut une colline sur le côté occidental de la vallée, que couvrait presque sans interruption, dans un espace d'environ un mille, un vignoble pareil à ceux que j'ai déjà décrits plus d'une fois : — des arbres isolés autour desquels courait en spirale une vigne gigantesque. Ce vignoble n'est pas enclos, non plus que les autres; il est possédé en commun par les voisins. Nombre de grands hameaux sont épars le long du ruisseau qui partage la vallée, et beaucoup d'autres se cachent dans les jolies collines boisées qui l'environnent; une large muraille, reste d'une ancienne forteresse, en protége l'entrée du côté de la mer. La scène offrait dans son ensemble un tableau ravissant de beautés champêtres, de bonheur et d'abondance; et la seule chose qui diminuât le plaisir que j'éprouvais en la contemplant était l'appréhension qu'à moins que les habitants privés d'artillerie n'en pussent défendre l'entrée, elle serait peut-être bientôt dévastée par le balai de la destruction.

J'en viens maintenant au récit de mon aventure désagréable; elle s'était présentée d'abord sous un bel aspect. Pendant mon séjour au hameau que j'ai mentionné, un domestique de l'interprète de Nadir Bey vint d'Agûïa me dire qu'un ou plusieurs navires étaient arrivés pour moi de Constantinople, et que des lettres à mon adresse étaient aussi arri-

vées à Chapsekwa; mais que le capitaine turk qui avait apporté les lettres ne voulait les remettre qu'à moi-même, s'attendant à être bien récompensé. Cette agréable nouvelle fut immédiatament gâtée par celle qui suivit. Un des Zazi-Okûs avait cherché querelle à l'interprète pour obtenir de lui qu'un cheval qu'on avait fait acheter à Nadir Bey à un prix extravagant leur fût payé en argent au lieu de l'être en marchandises, ainsi que diverses autres choses qu'ils prétendaient leur être dues, et le domestique me demandait de lui procurer cet argent s'il était possible. Le messager ajouta que les membres de cette astucieuse et méchante famille nous dénonçaient tous hautement, et qu'ils avaient cherché à répandre l'opinion que ce serait un tort de permettre au drogman (ou interprète) d'emporter un paquet de lettres que je lui avais confiées, attendu qu'elles pouvaient contenir des choses dangereuses pour le pays. Cet avis me fit soupçonner que le message au sujet de ces lettres qu'il me fallait aller chercher jusqu'à Chapsekwa pouvait bien n'être qu'une ruse pour m'attirer immédiatement au nord.

Je fis part de ce soupçon à Hassan Bey, ainsi que de ma détermination de ne repartir que lorsque j'aurais terminé tout ce que j'avais à faire dans le sud. Je présume qu'il prit des mesures en conséquence; car après un repas matinal nous nous rendîmes à un monticule peu éloigné de la mer, où se réunirent, peu après notre arrivée, Ali Achmet Bey, Hadji Dakhûm-Okû et d'autres anciens, à qui le tout fut communiqué. Après une courte délibération, il fut convenu qu'on chargerait quelqu'un d'aller à Agûïa prémunir les habitants de cette partie de la côte contre les préventions répandues contre nous, et empêcher les Zazi-Okûs d'user de violence envers le drogman de Nadir Bey, ou d'empêcher que nos lettres ne nous fussent expédiées, et, s'il était nécessaire, offrir la garantie des chefs qu'il serait fait droit à leurs justes réclamations. Quant à l'argent, vu la difficulté de s'en pro-

curer ici, j'espère que les Zazi-Okùs entendront raison et se décideront ou à prendre les marchandises en place d'argent, ou du moins à les garder jusqu'à ce que le drogman ait eu le temps d'aller à Constantinople et d'en revenir avec les fonds. Cet incident désagréable a suspendu mon voyage dans le sud; quand pourra-t il être repris? c'est ce que j'ignore, car cela dépend des mouvements de l'ennemi.

24. Le canon s'est fait entendre dans le sud; et hier, pendant que nous étions encore à conjecturer quelle pouvait en être la cause, quelqu'un arriva avec la fâcheuse nouvelle que cinq ou six grands vaisseaux de guerre russes avaient jeté l'ancre à Sasche, et que beaucoup d'autres voiles se voyaient au large. Cette prompte visite était si peu attendue, que parmi les dix-neuf convives qui ont soupé ici hier au soir et qui y ont couché, plusieurs étaient de cette vallée. Après souper, c'est-à-dire vers les minuit, — heure jusqu'à laquelle, fumant et buvant, notre hôte prolonge habituellement ce repas, — et juste au moment où nos lits venaient d'être faits, nos dispositions pour la nuit furent subitement interrompues par le cri de guerre, accompagné selon l'usage de décharges d'armes à feu, partant de la vallée au-dessus de laquelle est situé ce hameau. On crut sans doute que les Ghiaours se disposaient à débarquer; car notre hôte et un autre de ses convives montèrent immédiatement à cheval pour aller voir par eux-mêmes ce qui en était et répandre l'alarme dans la plus proche vallée au nord, ce qui est le devoir du premier comme chef; quant à nous, nous nous couchâmes tout habillés et tout armés, prêts à courir au lieu de l'action s'il était nécessaire. Bientôt le monde imaginaire des rêves et de leurs visions succéda pour moi aux choses du monde réel, et lorsque je m'éveillai au petit jour ce fut pour apprendre que l'alarme et le cri de guerre avaient été occasionnés par les dispositions de l'ennemi à Sasche, bien que quelques navires eussent aussi menacé cette échelle dans le cours de la nuit. Cet avis, selon la coutume, se

communiqua de la même manière le long de la côte jusqu'à une distance considérable.

Quelques-uns des quinze vaisseaux arrivés à la hauteur de Sasche se voient maintenant en croisière ici sur la côte; et bien que la population tout entière soit sur le qui-vive pour faire face à cet orage, personne ne sait encore sur quel point sa furie peut se porter d'abord.

27 *avril.* — La matinée du 25 se leva sous les plus beaux auspices. De légers nuages moutonnés en pronostiquaient la sérénité, et une brise qui soufflait de l'ouest ridait faiblement la mer le long de la côte.

Mais la baie de Mamaï offrait un horrible contraste avec ce riant aspect de la nature. Les eaux en étaient obscurcies par une flotte de vaisseaux de guerre, tandis que dans les forêts de la plage les armes d'une innombrable quantité de guerriers étincelaient aux rayons du soleil levant. Avant d'entrer dans le récit de la lutte qui va suivre, il convient de décrire les localités avec quelque détail.

La baie de Mamaï ou de Sasche, vue du cap qui la termine au N.-O. et qui s'avance le plus en mer (1), forme une courbe profondément enfoncée, sur le côté sud de laquelle est l'embouchure de la Sasche et l'entrée de la vallée du même nom, et sur le côté nord le petit plateau de Mamaï ou Psékha; de l'embouchure de la rivière au plateau il y a plus de deux portées de canon. L'intervalle d'un de ces deux points à l'autre est un terrain élevé et tourmenté, couvert d'une superbe forêt de hêtres et de chênes, et s'abaissant graduellement vers le sud-est, où la Sasche débouche dans la mer. Le cap nord est formé de collines élevées et escarpées: l'autre est escarpé aussi, quoique beaucoup moins élevé, et revêtu de bois. Dans

(1) Ce cap doit répondre au C. Zenghi de la carte de Gauthier, laquelle offre, depuis Pitsiünta jusqu'à Pchat, l'application de noms locaux la plus erronée qu'on puisse imaginer. A cet égard, je ne puis que renvoyer à mon Introduction. (*Traduct.*)



Lith. de Coulon et Cie

Lith. par Turpenne et Bayot d'après un dessin de Mr Bell

[illegible] A SAS[illegible]

toute l'étendue de la baie l'eau est profonde jusqu'à une très-petite distance de la côte. On voit par là que bien que le meilleur abri pour les navires soit dans les eaux de Mamaï, ce n'est nullement une localité favorable comme emplacement d'un fort, puisqu'elle est commandée d'assez près par les hauteurs environnantes pour que la garnison pût aisément être atteinte par les balles des habitants du pays. L'embouchure de la rivière et le cap sud sont aussi commandés par des hauteurs situées dans leur voisinage immédiat, mais moins rapprochées, pourtant : ces deux derniers points étaient donc ceux où on devait le plus appréhender une descente de l'ennemi, ainsi que je l'avais dit aux chefs et ce que prouva l'événement. L'un et l'autre avaient été fortifiés de fossés en avant desquels on avait empilé des arbres couchés, ou élevé des ouvrages en claies remplis de terre gazonnée et de pierres: Mamaï surtout, comme étant le principal abord des marchands turks, avait été protégé de cette façon avec une attention toute particulière.

Le 24, l'escadre jeta l'ancre à la hauteur de l'embouchure de la Sasche, et elle commença immédiatement une canonnade nourrie; mais le lendemain le commandant sembla s'être arrêté à une ruse, au succès de laquelle je suis fâché de dire que ses steamers et le vent contraire contribuèrent également. Il fit avancer l'escadre entière vis-à-vis de Mamaï ; une ligne composée de huit bâtiments à trois ponts et de frégates pesamment armées se développa en avant du plateau et des hauteurs environnantes, à demi-portée de canon environ de la côte, tandis qu'à l'arrière se tenaient les corvettes, les bricks de guerre, les transports, etc., formant le reste de l'escadre et en tout se montant à une trentaine de voiles.

A 8 heures du matin la bataille commença, et pendant les deux premières heures l'artillerie de la flotte dirigea sur Mamaï et les hauteurs avoisinantes un feu si bien nourri, que les Circassiens, ne doutant pas que leurs fortifications ne fus-

sent au moment d'être enlevées d'assaut, y concentrèrent toutes leurs forces pour les défendre, n'ayant d'autres abris que ceux que leur offraient les inégalités du terrain. Pendant ce temps les chaloupes ennemies s'emplissaient d'hommes du côté du large (opération que le feu nourri de la flotte contribuait à dissimuler); puis, faisant force de rames, elles arrivèrent à la bouche de la rivière et y mirent à terre un fort détachement et quelques pièces de canon, avant que deux à trois cents des plus braves et des plus agiles d'entre les Circassiens eussent eu le temps de traverser les sentiers raboteux du bois, — la plage étant devenue impraticable sous le feu de la flotte, — de passer la rivière à gué et de se précipiter le sabre à la main sur les soldats débarqués. Mais l'effort désespéré de ce petit nombre de combattants héroïques n'eut guère d'autre résultat, ainsi qu'il arrive trop souvent, que le sacrifice des meilleurs et des plus braves; car bien qu'ils eussent tué environ 150 ennemis, fait vingt prisonniers et pris trois pièces de canon, les Russes n'en restèrent pas moins maîtres du terrain uni où ils s'étaient formés. Environ soixante-dix ou quatre-vingts nobles et autres personnes des plus influentes parmi les Circassiens, outre un certain nombre d'autres de moindre marque, ont été tués ou blessés dans cette action et pendant la canonnade qui l'avait précédée, le tout faisant une perte de 3 à 400 hommes. Des trois canons dont on s'était emparé il fallut en abandonner deux, trop lourds pour être transportés vis-à-vis de l'ennemi par un terrain inégal et difficile. On les jeta dans un fossé ou dans un trou, où il se peut qu'ils aient été retrouvés par les Russes; ce que ceux-ci craignent le plus, c'est que les Circassiens ne deviennent possesseurs d'armes de cette nature.

Dès que les Russes eurent pris pied, ils s'établirent au centre de la vallée et le long de la déclivité du sud dans les positions qui le mirent les mieux à même non-seulement de pro-

téger leur corps principal contre une seconde attaque, mais de couvrir avec efficacité le débarquement du reste de leur artillerie et de leurs munitions. Toutefois les hauteurs et les épaisses forêts des deux côtés de la vallée furent occupées par leurs antagonistes, qui ne perdirent aucune occasion de harceler leurs avant-postes et de leur prouver qu'il leur en coûterait cher pour abattre le bois de l'éminence du sud. Les Russes s'y étaient mis à l'œuvre presque immédiatement après que leur débarquement fut terminé. Leurs forces pouvaient monter au total à 8,000 hommes; celles des Circassiens — si subitement réunies — ne dépassaient pas la moitié environ de ce nombre.

28. — Nous avons appris d'un homme du Besni que la totalité des troupes russes stationnées sur le haut Kûban en avait été retirée et dirigée vers la mer : d'où l'on infère que c'est contre la côte que sera porté pendant cette campagne le fort des hostilités. Les nouvelles du Chapsuk nous font présumer qu'on se dispose à y essayer l'établissement d'une colonie militaire au voisinage de l'Abûn, un très-grand nombre de familles et d'immenses quantités de provisions y ayant été dirigées sur le fort sous bonne escorte.

Sass et son armée sont, dit-on, arrivés à Anapa; — s'il en est ainsi, les femmes et les enfants des environs sont en grand danger.

Un incident est venu me prouver que ma position est quelque peu critique. J'étais assis sur la plage, à l'entrée de cette vallée, livré aux tristes réflexions que m'inspirait la lutte inégale dans laquelle mes amis sont engagés, quand un cavalier s'arrêta pour parler à mon Polonais qui se tenait à quelque distance. Au ton et aux gestes du cavalier, je vis bientôt que ce qui se passait n'était pas d'une nature amicale. Enfin il s'éloigna, ainsi que deux ou trois autres qui l'avaient rejoint, et je sus alors, comme je l'avais supposé, que cet homme s'était emporté en paroles violentes contre moi, qu'il

accusait d'être la cause de la venue des Russes, disant qu'il avait été à Constantinople, et y avait appris qu'il ne fallait pas faire fonds sur les Anglais. Cet incident, qui peut-être provient des dénonciations que Chamuz a articulées contre moi, me prouve que je dois pour le moment user de prudence; car l'humeur du peuple, aigrie par ses désastres, le dispose à prêter l'oreille à tout ce qu'on peut lui dire contre nous.

1er *mai*. — Dans le cours du mois de mars nous avons eu six jours de pluie, et en avril sept; le reste des deux mois a été beau. En février et au commencement de mars il y a eu quelques vents d'orage, ainsi que le 2 et le 3 avril; pendant ces deux derniers jours les vents du sud et de l'ouest étaient les plus violents. Maintenant le temps est délicieux; les hauteurs et les vallées sont couvertes de la plus belle verdure. Hier, à midi, le thermomètre s'est maintenu à 79° 1/2 (1), la plus grande chaleur que nous ayons encore eue.

Le temps à l'avenir ne me paraîtra pas long; car outre les avis, les visites et les médicaments qui me sont demandés par nombre d'autres, un des habitants du voisinage qui a été rapporté ici blessé s'est entièrement livré à mes soins. Je vois que j'ai à combattre ici les mêmes préjugés médicaux que dans le nord. Ses amis ou parents, hommes et femmes, se réunissent le soir pour l'amuser par de la musique, des histoires et des bouffonneries, et je ne puis obtenir de lui qu'il consente à se livrer tranquillement au repos: il veut jouir du *privilège* de sa situation, et prétend qu'il dort mieux après la musique. Mon hôtesse et une grande et belle jeune fille qui étaient venues visiter cet homme sont parties aujourd'hui pour Sasche, où elles vont voir l'atalik de la fille de la première, noble qui a été blessé le 25, ainsi que beaucoup d'autres.

Cette coutume que les femmes visitent les blessés est uni-

(1) 26, 39° centig.; 21 1/10 Réaum. (*Trad.*)

verselle. J'ai vu mainte fois deux jeunes filles, dont l'une est sœur de Hassan Bey, venir s'asseoir près du lit de mon malade, s'occupant à l'éventer et à lui prodiguer d'autres attentions délicates, notamment celle de peigner et d'*approprier* la touffe de cheveux que les jeunes gens portent généralement sur le haut de la tête.

Les Azras qui se trouvent à Sasche incorporés dans l'armée russe ont trouvé moyen d'informer les habitants que les Russes se disposaient à des excursions nocturnes dans le but de faire des prisonniers; en conséquence de cet avis on a placé tout le long de la côte un plus grand nombre de postes, et les habitants les plus rapprochés de l'ennemi envoient plus avant dans le pays leurs familles et ce qu'ils possèdent.

2 *mai*. — Les zélés en religion, dont beaucoup, ici comme en d'autres pays, cherchent à se distinguer par les observances extérieures plutôt que par l'influence réelle de leur foi sur leur conduite, ne se souilleront pas les lèvres d'une goutte de vin pur; ce qui n'empêche pas nombre d'entre eux de boire coup sur coup et à plein verre avec les autres une préparation nauséabonde de miel et de sirop de raisin que l'on a fait fermenter, et que mainte fois j'ai vue flamber dans le feu autant que le plus fort vin. Ils boivent aussi sans plus se gêner de l'eau-de-vie du pays.

3. — Nous venons d'apprendre que le commandant russe de Sasche a adressé une lettre aux Circassiens; par laquelle il les presse instamment de faire leur paix (autrement dit, de se soumettre tranquillement à devenir esclaves); j'espère me procurer une copie de l'original, dont je ne m'exposerai pas à gâter la beauté en l'abrégeant (1). J'espère aussi que le peuple envisagera comme il convient les avances de ce Judas militaire, en quoi je les aiderai, s'il est possible.

J'aurais eu peine à croire, si la chose ne m'avait pas été

(1) On trouvera cette pièce dans l'*Appendice*, n° IV.

positivement assurée, que ceux des Azras et des Géorgiens qui servent dans l'armée russe recevaient originairement une paye *journalière* d'environ 30 piastres (de 7 à 8 francs), quand il est bien connn que ce taux de 30 piastres est ce qu'on donne aux soldats rnsses pour leur paye de qnatre mois, accompagnée du plus misérable régime. Au surplus, cette haute paye des auxiliaires aurait bientôt vidé une caisse militaire russe ; aussi a-t-elle été discontinuée, ou seulement promise, ce qui revient tout à fait au même.

7. — En apprenant qne le général russe avait adressé aux Circassiens la lettre dont il vient d'être question, j'avais exprimé le désir d'aller les aider de mes conseils pour y répondre ; le lendemain les gens de la vallée de Sasche me firent dire qu'ayant appris la disposition où j'étais de rédiger pour eux une réponse, ils me priaient instamment de le faire. Je partis le 5 accompagné de Hassan Bey, d'un scribe turk et d'autres personnes. Après avoir traversé la vallée, nons arrivâmes à quelqnes hanteurs faisant immédiatement front au camp russe ; nous y trouvâmes une réunion devant laquelle la lettre du général russe fut lue de nouveau. Je vis que c'était en grande partie une tirade contre les Anglais. On me chargea d'y répondre, puis on se sépara ; nous pour nons rendre à un hameau situé sur les hantenrs au-dessus de Mamaï, les antres ponr aller bivouaquer dans les bois ou dans les hameaux abandonnés.

Le lendemain je me rendis à un autre congrès d'euviron deux cents personnes, où la réponse qne j'avais en partie suggérée fut immédiatement lue et approuvée aussitôt (1); puis l'assemblée se sépara et chacun retourna à son poste.

8. — De grands changements ont eu lieu depuis ma première visite cette année dans la vallée de Sasche. Ses beautés naturelles sont maintenant arrivées à tout leur développement;

(1) *Voyez* l'Appendice, n° V.

ses prairies sont plus vertes et ses feuillages plus touffus : mais dans ses hameaux abandonnés la fumée ne tournoie plus en colonnes bleuâtres au-dessus de ses heureuses chaumières, et on ne voit plus nulle part ni femmes ni joyeux enfants ; seulement je rencontrai des jeunes gens jouant en guise de boules avec des boulets, et dans un embranchement de la vallée j'aperçus un magnifique renard qui trottait sans se presser à travers un champ, comme s'il eût compris que ses ennemis d'autrefois n'étaient plus là.

9. — Mon Polonais, qui était allé avec les Circassiens qui me l'avaient demandé pour leur servir d'artilleur, est revenu hier au soir. Les Circassiens n'ont tiré qu'un petit nombre de coups de canon, trouvant que les charges de leur pièce étaient une trop lourde contribution pour la faible provision de poudre que chacun d'eux possède ! Mais il dit que sur la hauteur au nord de la rivière ils ont un retranchement des plus sûrs, d'où on peut commander le camp tout entier et même l'emplacement supposé du fort, — nouvelle preuve que tout ce dont les Circassiens ont besoin pour se débarrasser de ceux qui envahissent leur pays, ce sont quelques canons et les munitions nécessaires.

Le messager qui s'était chargé de la lettre des Circassiens dit que le général russe offre de donner 2000 roubles d'argent à quiconque me livrera entre ses mains, et pour mon drogman il offre la moitié de cette somme (nous avons ainsi maintenant, mon interprète et moi, quelque idée de notre valeur sur la place); et il ajoute que si les Circassiens craignent qu'il ne tienne pas sa parole, il est prêt, pourvu qu'ils lui engagent la leur de nous livrer, à leur compter la somme d'avance. Il a fait aussi au messager un sermon sur la folie qu'il y avait à ses compatriotes de se fixer le moins du monde à l'Angleterre, qui jamais ne pourrait ou ne voudrait rien faire pour eux.

Hassan Bey dit qu'autrefois il pensait et se tourmentait, — comme il voit que je le fais au détriment de ma santé ;

mais qu'il était actuellement convaincu que c'était pure folie, et qu'il avait décidé que lui et ses amis devaient jouir de ce qu'il avait de fortune, sachant qu'il ne peut l'emporter avec lui dans l'autre monde, et qu'il n'y sera ni banquier, ni trésorier, ni marchand. Il semblait parler avec orgueil des présents qu'il a reçus aujourd'hui, — à savoir, un bon cheval, un excellent bœuf, et la charge de deux chevaux de vin. — Quel bénéfice avez-vous à cela? lui ai-je dit, car je présume qu'on s'attend à ce que vous donnerez beaucoup plus en retour. — Je sais cela, a répondu mon philosophe pratique; — j'aurai à donner peut-être le double: mais ce ne sera pas avant un an, et d'ici là je puis jouir des présents qu'on m'a faits. La fortune et l'amitié sont ainsi tenues ici dans une circulation perpétuelle, que Hassan Bey avait l'habitude d'étendre jusqu'au voisinage de Sùkûm; mais il est retenu chez lui quant à présent et par l'invasion actuelle, et plus encore par ses devoirs d'hôte envers moi.

10. — Il y a, à ce qu'il paraît, un grand débat à Sasche au sujet de l'enlèvement de quelques anciennes croix, dont trois particulièrement renommées, — une qui est suspendue à un arbre et deux qui sont dressées,—outre plusieurs autres en fer, comme celles-ci, et quelques-unes dorées. Le peuple, en général, souhaite qu'on les enlève de peur qu'elles ne tombent entre les mains des Russes, qui pourraient y trouver quelque droit sur le pays, comme ayant été originairement chrétien; au lieu que le chef, Ali Achmet Bey — qui boit du vin copieusement, qu'on n'a jamais vu dire une prière musulmane, et qu'on suspecte de tendance vers l'ancienne foi du pays — proteste contre la profanation qu'un déplacement ferait subir à ces reliques de la foi de leurs ancêtres. Achmet préfère les défendre là où elles sont, et revendique le droit d'ordonner qu'on les laisse intactes.

CHAPITRE XX.

Continuation des opérations de la campagne. — Incidents divers. — Les Russes effectuent une descente à Toapse. — Repentir de Chamuz. — Buis. — Traitement médical des blessés en Circassie. — Incident tragique. — Prix d'une femme. — Honoraires d'un chirurgien.

Khissa, 11 *mai* 1838. — Une grande réunion de toutes les vallées de la côte au sud de Waïa, avec des provisions pour deux semaines, s'exécute maintenant en vue de frapper un coup décisif contre les Russes.

14. — La nouvelle est arrivée ici il y a trois jours que les Circassiens ont emporté un petit fort au voisinage d'Anapa, et que les Abazaks ont repoussé une invasion de leurs provinces. L'un et l'autre rapport s'est confirmé depuis. La retraite des forces russes du haut Kùban — qui est certaine, — et le rapport (de l'exactitude duquel on peut maintenant douter) que Sass et son armée sont arrivés à Anapa, — paraissent avoir été de simples ruses pour tromper les gens de l'Abazak; car 2,000 Russes conduits par Sass, qui semble être partout à la fois, entrèrent bientôt après dans cette province et traversèrent à gué la Chagouache. Ils furent immédiatement attaqués par un corps d'Abazaks qui s'était tenu en embuscade à l'entrée d'un bois; et cette attaque fut si vigoureuse, qu'un grand nombre de Russes se noyèrent en cherchant à repasser la rivière, et que de tout le détachement très-peu échappèrent. Les méfaits de Sass seront, grâce à Dieu, suspendus pour un temps, car il a été blessé à la jambe. La grande réunion de Sasche, dont j'ai parlé plus haut, a probablement été déterminée par ces bonnes nouvelles; et l'ardeur ici ne se ralentit pas, ainsi que l'attestent de fréquentes canonnades. Hier je poussai une excursion jusqu'à Vardan,

et je vis un grand nombre de groupes détachés longeant la côte à cheval et à pied et se rendant au lieu de l'actiou.

Il y a quatre jours, douze ou quatorze vaisseaux de guerre arrivèrent à Sasche, avec d'autres bâtiments de moindres dimensions; mais ils ont remis à la voile, et on peut présumer que leur seul but était d'apporter des provisions, des matériaux de construction (c'est-à-dire des bois tout préparés), et de mettre à terre 500 hommes environ de nouvelles troupes, probablement pour remplacer ceux que les Circassiens ont pris ou tués.

La place enlevée aux environs d'Anapa est un fortin construit pour la protection de la colonie. Les Circassiens se sont rendus maîtres de la garnison, des munitions et de trois canons.

La situation actuelle et les habitudes de vie des Circassiennes paraissent être la conséquence du mélange d'usages turks et circassiens, les premiers dominant à l'égard des femmes mariées, et les seconds à l'égard de celles qui ne le sont pas, — et faisant des unes et des autres exactement l'antipode de la condition des femmes de l'Europe, surtout de celles des hautes classes. La maison et la société d'une femme mariée est, comme en Turquie, inaccessible à tous les hommes, à l'exception de ceux de sa propre famille, des ataliks, de ses enfants et des membres de la fraternité de son mari, qui ont en tout temps un libre accès. Quand elle sort pour rendre visite à ses amies, elle se voile soigneusement la tête et le visage, et elle s'enveloppe tout entière d'une sorte de manteau; il faut qu'elle évite de rencontrer des hommes, et, si cela arrive, à moins que ce ne soient des serfs, elle doit se tenir respectueusement à l'écart jusqu'à ce qu'ils soient passés. Mais la jeune fille — à qui son corset étroitement serré et couvert sur le devant d'agrafes d'argent donne, ainsi que son bonnet orné de nœuds et de galons d'argent, une apparence qui a quelque chose de martial, comme si l'armure complète de son innocence était à l'épreuve contre

toutes les attaques, en même temps que les tresses pendantes de sa longue chevelure, ses robes flottantes et sa démarche réservée conservent à l'ensemble de sa personne le caractère féminin, et, si elle est de haute stature, donnent à tout son aspect de la grâce à la fois et de la dignité — la jeune fille, dis-je, sort sans être voilée, et, si l'occasion s'en présente, se mêle à des groupes d'hommes sans crainte comme sans effronterie. La grande et belle jeune fille que j'ai vue mainte fois entrer ici dans la maison des hôtes qui se trouvait remplie d'hommes, pour venir rendre visite au guerrier blessé, m'a fait plus d'une fois penser à la Pucelle d'Orléans, s'acquittant de ce devoir militaire envers ses compagnons d'armes.

Mais quoique les charmes des matrones soient ainsi dérobés aux regards publics, il ne faut pas supposer qu'elles ont étouffé en elles un des principaux traits caractéristiques de leur sexe (et non le moins aimable, assurément) — le désir d'être admirées : car le voile qu'elles portent est en général blanc comme la neige, retombant en larges plis, et souvent en mousseline, ou du moins du plus beau tissu qu'elles peuvent se procurer ; et le *paradja* ou manteau, une des parties les plus coûteuses du costume circassien, est formé d'une très-grande pièce d'nn tissu de laine européen, aussi beau et aussi cher qu'il leur est possible de l'avoir.

Le gouvernement de la famille est censé reposer sur le père ; mais j'en ai vu assez çà et là pour me convaincre qu'en Circassie comme en d'autres pays la suprématie dépend de la mesure d'intelligence, et que si la femme l'emporte à cet égard le sceptre passe en ses mains.

Combien quelques-unes des folies de ce qu'on nomme la vie civilisée deviennent ridicules au plus haut point, quand l'esprit s'est un peu dégagé des entraves de l'habitude en vivant au milieu d'un peuple sans art ! — lorsqu'on met en opposition les continuels soubresauts de la mode en Europe,

et toutes les monstruosités qu'elle enfante tour à tour, — chapeaux de toutes dimensions, de toutes formes et de toutes dénominations, — robes à petit et à grand collet, à longue et à courte taille, — cravates et cols d'hommes si bien imaginés pour produire des apoplexies, — et les bonnets de nos dames, et leurs manches de toutes les formes et de toutes les tailles, — avec le costume invariable et d'une élégante simplicité de ces Asiatiques que nous mettons au nombre des barbares! Si pourtant les fantaisies de ce despote féminin qu'on nomme la Mode se bornaient à ce cercle d'attributions somptuaires (dont la simple énumération, je le sens, fait rejaillir sur moi une partie du ridicule qui en est inséparable), un sourire en pourrait faire justice; mais des émotions d'une nature plus grave sont provoquées quand nous voyons la région de l'intelligence pareillement envahie, et la plupart de ceux qui composent cette section de la société où l'on revendique comme une attribution spéciale la supériorité de culture intellectuelle et des lumières se rendre autant les esclaves de la mode en matière de pensée qu'ils le sont pour le costume.

Je ne sais, cependant, qui a pu donner aux Circassiens l'idée de chercher à améliorer l'œuvre de Dieu en imposant aux jeunes filles des corsets en cuir étroitement serrés à la taille, corsets qui se portaient jusqu'à la nuit des noces, où le marié avait le privilége de l'ouvrir avec son poignard. Cet usage existe toujours, sauf que depuis quelques années on a sagement diminué l'étroite pression de cette prison de cuir.

Quelque réformée que soit à présent cette partie du pays, des révélations qui se font de temps à autre prouvent qu'à une époque encore peu éloignée sa manière d'être n'était pas des plus régulières. Hassan Bey dit que quand il était jeune il mettait sa gloire dans des exploits de mer; qu'il avait en quelque sorte abandonné la maison de son père, celui-ci n'approuvant pas une telle vie; et que dans les intervalles de ses

expéditions, soit à la poursuite de navires russes, soit sur la côte des Azras où il allait faire des prisonniers, il avait l'habitude de vivre sur la plage près de ses barques bien-aimées. Un de ceux qu'il avait ainsi pris et vendus aux Turks a dernièrement passé par ici à son retour de Constantinople avec une pacotille considérable de marchandises, fruit de son industrie depuis qu'il avait été affranchi par le Turk qui l'avait acheté, et il est venu remercier Hassan Bey de l'avoir ainsi mis sur la voie de la fortune. Les expéditions côtières contre les Azras n'ont plus lieu, mais des incursions dans un but de pillage se continuent encore de temps à autre à l'intérieur; quatre hommes de ces environs poussèrent *à pied*, l'hiver dernier, une excursion jusqu'au voisinage de la Laba, et ont ramené ici quatre hommes qu'ils avaient réussi à capturer. Il faut mettre fin à ces expéditions, sans quoi il sera impossible d'arriver à quelque chose comme un accord et une ligue permanents des différentes provinces. On aura à combattre l'entrainement des anciennes habitudes nationales, auxquelles il faudra opposer le serment national comme un des moyens d'extirper le mal.

15. — Pendant son séjour ici Chamuz semblait se vanter d'avoir empêché dans le nord ses compatriotes d'envoyer des ambassadeurs en Angleterre avec Nadir Bey; mais les habitants de cette partie du pays, chez qui la proposition est en quelque sorte née, sont très-mécontents de sa conduite, et disent qu'il est fort à regretter que la demande d'ambassadeurs n'ait pas été faite, vu qu'on aurait trouvé cinquante personnes prêtes et disposées à partir.

22. — Hier nous avons ouï parler d'un événement qui aurait produit, dit-on, et je le crois aisément, une sensation douloureuse et un grand abattement dans tout le nord : c'est la mort de Pchûgüï Bey, le chef le plus influent et le plus estimé du Psadûg. Lors de la visite que l'année dernière il nous rendit à Semez, la noblesse naturelle de ses manières et l'ar-

dent patriotisme qui respirait dans sa conversation justifièrent pleinement à nos yeux les démonstrations universelles de déférence et de respect dont nous le voyions entouré. La conviction générale dans tout le nord est qu'il a été empoisonné par le médecin russe qu'il employait dans sa famille.

L'autre jour, par suite de l'ignorance de ce qui se passe sur cette côte, un petit bâtiment turk arriva en vue de l'escadre russe stationnée dans les eaux de Sasche, et fut pris par le bateau à vapeur qui accompagne cette escadre. Les Russes ont offert depuis de rendre ce bâtiment, sa cargaison, son équipage et ses passagers—parmi lesquels il y a quelques femmes, — en échange d'un beau canon de bronze pris par les Circassiens dans l'action du 25 du mois dernier. Mais cette proposition a été refusée.

Les Russes paraissent bien savoir combien la situation de leurs forts à murs de terre serait précaire si leurs adversaires possédaient seulement quelques pièces de canon ; de là l'offre tentante que je viens de mentionner, et la *gravité* — pour employer l'expression de la *Gazette de Saint-Petersbourg* — que prit l'affaire du *Vixen*, quand on découvrit que deux des petits canons mentionnés dans son registre ne se retrouvaient pas.

La terre arable étant ici, d'après la nature du pays, beaucoup moins abondante que dans le nord, les parties des vallées et des collines moins abruptes qui en offrent le plus sont conservées de père en fils avec une grande ténacité par les familles qui en ont obtenu possession. C'est ainsi que Hassan Bey dit qu'il ne donnerait pas pour 2,000 piastres (environ 400 fr.) une portion de la vallée que sa famille possède depuis cent cinquante ans, et qui peut avoir d'étendue environ 8 acres anglaises (1).

Les habitants s'aident à tour de rôle à cultiver leurs terres,

(1) Un peu plus de 3 hectares. (*Trad.*)

et beaucoup d'entre eux convertissent la tâche en une partie de plaisir, où se distribue abondance de vin et d'autres liqueurs fortes.

26. — Un billet que j'ai reçu de M. L*** il y a deux jours m'apprend que Chamuz a exprimé à lui et à d'autres un regret sincère de sa conduite envers moi, conduite qu'il attribue à un de ces violents accès de *spleen* auxquels il est sujet. M. L*** se propose de quitter le pays par la première occasion qu'il en pourra trouver, jugeant qu'un plus long séjour n'y serait d'aucune utilité. Je voudrais bien en faire autant, car l'attrait de nouveauté de cette vie demi-civilisée est depuis longtemps dissipé, et d'autres devoirs m'appellent ailleurs; mais je sens qu'il me *faut* attendre quelque temps encore la suite des dernières nouvelles que j'ai reçues d'Angleterre.

Le 24, huit grands vaisseaux russes sont arrivés dans les eaux de Toapse, et d'autres les suivirent le même jour et le lendemain, au nombre de trente-cinq voiles en tout. Les treize plus grandes, principalement composées de deux-ponts, ne tardèrent pas à se trouver rangées en ligne, au moyen de trois steamers, à une centaine de pas de la grève, là où le terrain est le plus découvert. La flotte ouvrit immédiatement un feu si soutenu, que les Circassiens furent obligés de quitter leurs retranchements, et d'aller chercher plus loin un abri derrière quelques monticules. Les troupes ayant été sur ces entrefaites débarquées un peu plus au nord, elles gagnèrent rapidement, quoiqu'en grande confusion, le sommet de quelques collines basses qui se trouvent sur ce point, et prirent ainsi les retranchements en flanc. Quoique les Circassiens fussent réunis en force, il semble qu'ils aient été pris par surprise, imaginant probablement que d'autres échelles entre Toapse et Sasche avaient dû être attaquées d'abord, et nombre d'entre eux étant activement occupés, au moment du débarquement, à sauver leurs familles et leurs effets. La nouvelle de l'événement s'était si peu répandue

dans les environs, que Luca et deux autres messagers qui revenaient d'Agüïa ici — à une heure et demie seulement de Toapse, — ont été presque interceptés par les avant-postes de l'armée, et qu'ils ne se sont échappés qu'au milieu d'une grêle d'imprécations, de balles et de boulets. Cet incident, joint à la physionomie générale des affaires ici, a encore accru la rétivité de mon petit entourage, et chaque jour je suis assourdi d'arguments sur la nécessité de prendre des mesures pour échapper pendant qu'un chemin nous reste encore ouvert. On peut donc bien supposer que ma situation n'est pas en ce moment des plus agréables, attendu que je ne puis m'éloigner ni permettre à mes deux domestiques de s'éloigner sans moi ; bien que je sache que comme de coutume je serai jugé seulement sur le résultat, sans égard aux circonstances auxquelles je suis en ce moment forcé de me conformer, et que si ce résultat se trouve malheureux on dira que mon opiniâtreté aura exposé ces hommes. J'ai fait tout ce que je pouvais quant à présent : je n'ai négligé aucune occasion de faire connaître aux amis du pays le véritable état des choses.

30. — J'ai reçu aujourd'hui tous les effets que j'avais laissés à Semez, entre autres un cheval et un sabre à ornements d'argent, — objets de grande tentation pour la plupart des Circassiens. — Cette circonstance est une preuve que Chamuz a abandonné la position qu'il avait prise contre moi ; — elle prouve aussi l'incrédulité avec laquelle ses accusations ont été reçues, — s'il a tenté de les mettre en circulation.

Chimtoatch, 8 *juin*. — Parmi divers rapports qui courent parmi les gens de Sasche, le plus étrange est ce qu'on dit d'un grand vaisseau entièrement noir et surmonté d'un pavillon rouge, qui serait arrivé de la haute mer il y a quatre jours, se serait montré un peu au delà de portée de canon de la flotte russe de Toapse, qui lui aurait envoyé deux chaloupes que le navire noir aurait paru capturer, après quoi il serait immé-

diatement reparti vers la haute mer, inutilement poursuivi par le feu des bâtiments russes. Voilà un incident tout à fait digne du *Moine* de Lewis, ou de quiconque peut en avoir secoué le manteau pour en faire tomber une histoire du Vaisseau-Fantôme.

11. — Je suis ici (à Chimtoatch) tout à fait séquestré du reste du monde, dans une petite vallée tellement étroite que le soleil s'y montre près de quatre heures de moins qu'ailleurs. J'ai rencontré ici pour la première fois la localité natale du buis, qui, sous forme d'arbres et d'arbrisseaux, borde notre ruisseau dans toute son étendue, et s'étend assez loin en remontant parmi les ravins des environs, croissant dans les fissures d'un rocher schisteux. Le commerce des buis a cessé depuis quelque temps, les esclaves étant devenus le principal objet d'exportation depuis que le blocus a fait élever le taux du fret; cependant on en abat encore une assez grande quantité pour en faire des cuillers très-propres qui sont ici d'un usage général, et dont on fait d'assez forts envois dans le nord. Les habitants, avec leur mépris habituel pour les arbres, taillent et coupent fort insouciamment avec leurs haches ce précieux produit de leur sol.

Quoique isolés du reste du monde, nous ne manquons pas ici de renseignements sur ce qui se passe dans notre voisinage immédiat; car mon hôte — un des hommes les plus riches de la côte, et dont on fait monter la fortune à plus de cinquante mille écus — a été blessé il y a quelques jours, et son hameau est incessamment encombré de nombreuses troupes d'amis. Quinze à vingt personnes restent habituellement chaque nuit autour de lui, et en passaient d'abord la plus grande partie à chanter, à danser, et au milieu d'autres divertissements, et cela, disent-ils, pour son amusement! — ceux de l'intérieur et un autre groupe également nombreux chantant alternativement, et quelquefois se répondant les uns les autres. De plus, on donnait de temps à autre de vigoureux

coups de marteau sur un soc de charrue posé près du divan, de sorte qu'il ne pouvait être question de dormir; pendant ce temps un grand feu flambait dans l'âtre pour éclairer ces folies nationales, et tout cela autour d'un homme dont le pouls marquait quatre-vingt-dix pulsations à la minute! On peut se former une idée du nombre de convives qui a afflué ici, par ce fait qu'en six jours on a tué pour eux et qu'ils ont consommé cinq bouvillons, une chèvre et un agneau.

En premier lieu, en ma qualité de chirurgien, je fis cesser les chants et les danses (pour lesquelles une troupe de jeunes filles venaient ici chaque soir, — les serfs étant cependant les seuls qui y prissent part); puis je fis diminuer graduellement le reste du bruit, jusqu'à ce qu'enfin mon malade put passer en repos la nuit tout entière. Pourtant je crains que bien du temps se passe encore avant que ces ridicules préjugés soient tout à fait extirpés; car notre hôte et les visiteurs semblaient également regarder comme déraisonnables les mesures que la situation du premier m'obligeait de prendre, le préjugé consistant dans la croyance que le diable peut faire du mal au malade si celui-ci dort la nuit. Le soc de charrue est placé près du lit afin que l'on puisse le frapper de trois coups de marteau chaque fois qu'un nouveau visiteur arrive, en même temps que celui-ci trempe ses doigts dans l'eau — dans un vase où l'on a mis un œuf, — et qu'il en asperge les couvertures. Cette pratique a pour objet de détourner le *mauvais œil*. C'est aussi pour le même objet qu'une ligne de bouse de vache *orthodoxe* a été tracée à l'intérieur de l'appartement tout autour des murs, et que le Koran est posé sur l'oreiller du malade. La croyance aux mauvais effets que cet œil peut occasionner est une des idées les plus profondément enracinées tant chez les Circassiens que chez les Turks, comme étant sanctionnée par le Koran.

Chémitt Urûtsûk-Okû Islam, mon hôte actuel, est beau-frère de Hassan Bey, et c'est à l'instante prière de celui-ci et

de sa femme que je suis venu ici lui donner mes soins, bien que l'intérêt que je prenais à sa guérison soit quelque peu diminué depuis que j'ai su comment il a reçu sa blessure.

Parmi ses nombreux serfs est un déserteur russe, un Turk ou plutôt un Tâtar de Kazan, — car ses traits annoncent une extraction mongole plutôt que turque (1). Cet homme peut avoir la quarantaine. Islam décida néanmoins que son serf devait avoir une femme, et en conséquence il acheta à Makupse une jeune esclave qui, dit-on, était remarquablement belle; mais quand elle fut arrivée ici elle refusa d'épouser le Tâtar, protestant hautement qu'elle ne consentirait jamais à se marier à un autre qu'à quelqu'un de ses compatriotes: — peut-être avait-elle déjà donné en secret ses affections à l'un d'eux. Quoi qu'il en soit, Islam chercha à la contraindre par les châtiments; mais elle échappa à cette tyrannie en se pendant. Peu de temps après Islam étant retourné à Makupse, le frère de la jeune esclave le frappa d'un coup de poignard, et j'éprouve une sorte de satisfaction à pouvoir ajouter qu'il s'échappa; car bien que les habitants de ces vallées traitent en général leurs serfs avec douceur, leurs inclinations semblent n'être comptées pour rien par certains maîtres quand il s'agit de mariage, assimilant à cet égard les serfs au bétail, qui doit s'accoupler et se propager au profit du maître.

Je terminerai cet épisode par la description de ce que j'ai vu payer pour la femme qu'Islam avait épousée peu de temps avant cet accident (c'est une veuve de l'Abazak), — un nombreux parti étant arrivé ici pour recevoir ce payement. Je vis d'abord pendant deux ou trois jours passer de main en main et examiner différentes selles et des cottes de mailles, objets qui entrent

(1) Nombre de Turks s'établirent autrefois parmi les Tâtars du Kaptchak; mais leurs descendants répudièrent le nom de *Tâtar;* c'est ce dont j'ai eu plus d'une preuve avec notre vigoureux domestique Osman, qui est natif de Taman.

habituellement dans ces sortes de transactions; pourtant elles furent rejetées, et le jour du payement étant arrivé, mon hôte, quinze jours seulement après avoir reçu sa blessure, quitta la maison des hôtes où il avait été soigné,—vêtu d'un bel *anteri* de soie orange et escorté de six de ses gens, deux en avant, deux en arrière et un de chaque côté, — pour se rendre à sa propre maison et surveiller personnellement la remise des marchandises : était-ce la crainte que sa femme ne se payât elle-même un trop haut prix, ou cette démarche était-elle prescrite par l'étiquette? c'est ce que je ne saurais dire. Deux cents *pièces* de marchandises (valant ici environ 5 francs chaque), deux jeunes filles esclaves et deux chevaux ont déjà été remis au principal délégué, outre quatre ou cinq pièces à chacun des dix ou douze hommes qui le suivent; et deux autres jeunes filles avec six autres chevaux doivent être livrées d'ici à quelque temps.

9. — Deux jeunes filles esclaves de cet établissement — âgées de douze à treize ans environ — viennent d'être vendues à un marchand qui part pour Constantinople. Douze chevaux chargés de marchandises sont arrivés, — spectacle qui révolte mon cœur anglais, quelque effet qu'il puisse produire sur celui d'Islam. Les deux jeunes filles sont venues ici lui baiser la main au moment du départ, et il y a eu une scène pathétique où les larmes ont coulé. Une séparation est toujours un moment pénible; mais j'espère que ces deux jeunes filles seront soutenues par l'ambition que je crois commune ici chez toutes leurs compagnes : — celle de devenir la femme de quelque nabab de Stambûl.

19. — A mesure que mon hôte voit sa guérison devenir plus certaine sa reconnaissance augmente en proportion, et il m'a fait dire, avec quelques préparations oratoires, qu'il serait charmé de me faire présent d'une esclave, — objet qui représente ici une valeur de 60 à 70 l. st., et qui à Constantinople vaut moitié plus et quelquefois le double, selon les

qualités de l'esclave et l'abondance ou la rareté de l'article sur la place. Que ceci serve d'avis à quelqu'un de nos innombrables adeptes de l'art médical. Je n'entends pas qu'ils dussent combiner ici le commerce des esclaves avec la pratique de la médecine; ils pourraient être payés en quelque autre monnaie plus acceptable pour leurs sentiments et leur conscience. Mais le plus ignorant d'entre eux ne pourrait manquer par comparaison de réaliser chez ce peuple de grands bénéfices.



CHAPITRE XXI.

Tempête horrible et destruction de la flotte russe. — Sentiments et conduite des Circassiens, après cet événement. — Un drogman. — L'union s'accroît parmi les tribus. — Langues. — Une ancienne croix. — Excursion aux vaisseaux naufragés. — Mésaventures de Hassan Bey. — Attachement des Circassiens à la Turquie.

Chimtoatch, 20 *juin* 1838. — Quoique les Russes rencontrent à Sasche une résistance aussi vigoureuse qu'on pouvait s'y attendre, eu égard à l'inégalité de forces des combattants, néanmoins, ayant effectué une double descente à Sasche et à Toapse, les deux meilleurs mouillages de la partie méridionales de la côte, ils regardaient certainement le succès de leur campagne comme assuré, et selon toute probabilité ils projetaient d'autres descentes aux autres échelles situées plus au nord, afin d'être à même de répondre, à toute objection qui pourrait leur être faite en Europe contre le droit qu'ils s'arrogent de poursuivre la conquête de cette côte : La conquête est terminée ; notre droit n'est donc plus sujet à discussion. — Mais ils ont éprouvé ces jours derniers un sévère et salutaire échec.

Depuis le commencement de leurs opérations navales le temps avait en général été beau, et lors de leurs descentes à Sasche et à Toapse le vent leur avait été entièrement propice. La sécurité qu'ils éprouvèrent fut en proportion, et encouragea chez eux la négligence la plus impardonnable en marine. A Sasche et à Toapse, les bâtiments laissés pour aider aux opérations de l'armée de débarquement restèrent plus de quinze jours — même les plus grands — dans la position qu'ils avaient prise d'abord, à une très-faible distance de la plage ; — et même à Toapse, d'après ce que l'on m'a dit, quelques-uns n'en étaient pas à plus de 20 mètres !

Le 10, le thermomètre se maintint, à midi et à l'ombre, à 80 degrés (1); c'était un accroissement de température quelque peu subit, qui me fit prévoir qu'un temps venteux allait s'ensuivre. Des nuages et de la pluie annoncèrent bientôt le changement qui s'approchait. Le lendemain matin le vent se leva, — une brise roide du sud-ouest qui portait directement à la côte, — et augmenta de violence jusque vers le soir, où j'appris qu'un grand brick avait été vu à la hauteur de Sûbesch s'efforçant de porter au N.-O., mais à si peu de distance de terre, que les cris de l'équipage s'entendaient distinctement de la plage. Cette nuit-là la bourrasque arriva au plus fort de sa furie; et elle a été telle que depuis la prise d'Anapa on n'en avait jamais éprouvé une pareille en été sur cette côte. Nous avions tous, naturellement, le pressentiment des désastres de l'escadre ennemie, et le 13 les désastres furent pleinement confirmés par les nouvelles qui nous arrivèrent ici tant du nord que du sud. J'appris de Sasche qu'un vaisseau à deux ponts, deux corvettes, cinq grands bricks et deux petits bâtiments de transport y avaient tous été jetés à la côte; et on m'annonça de Toapse et d'Agûïa que deux bateaux à vapeur (l'un desquels est le plus grand des trois qui sont sur la côte) et deux vaisseaux de ligne s'étaient totalement perdus, que onze moindres bâtiments avaient été également jetés à la côte, et qu'on les supposait trop gravement endommagés pour qu'ils pussent reprendre la mer. Des rapports subséquents m'informèrent qu'un grand navire et un cutter avaient été vus portant à terre à la hauteur d'Arduwhatch; qu'à la hauteur de Psid on avait vu deux vaisseaux couler bas; et qu'à Chapsekwa, où l'on s'attendait à une descente, sept vaisseaux avaient été aperçus immédiatement avant le commencement de la rafale.

Voici l'effrayant résumé des désastres éprouvés le long de

(1) 26,67 centigr.; 21° 1/3 Réaum. (*Trad.*)

la côte au sud de Ghélendjik, autant que jusqu'ici j'ai pu m'assurer des faits par le rapport de nombreux témoins : — A Arduwhatch, deux vaisseaux totalement perdus, et dont on suppose que l'équipage entier a péri ; — à Sasche, les dix vaisseaux déjà mentionnés entièrement brisés, et dont on suppose également que la totalité ou la presque totalité de l'équipage a péri;—à Toapse, dix-sept navires, à savoir, une frégate, trois corvettes, huit bricks (dont trois paraissaient être des bâtiments de transport, et cinq des bricks de guerre), trois cutters et deux steamers. La majeure partie de l'équipage des plus grands navires est supposée avoir péri, et un petit nombre d'hommes seulement avoir gagné le fort. La frégate qui s'est brisée à peu de distance du fort a été pillée, avant que la garnison n'arrivât, par douze personnes, chacune desquelles a eu pour sa part 900 roubles, et beaucoup d'autres articles ; tous les canons, à l'exception de deux, avaient été jetés à la mer. A Agûia, un transport chargé de planches et de fer se brisa totalement ; quelques hommes de l'équipage se sauvèrent à la faveur de la nuit jusqu'au fort de Toapse; et les autres furent noyés. Les Circassiens ont tiré de ce navire et transporté à terre trois pièces de canon. A Nibû, un autre transport, chargé aussi de planches et de fer, fut totalement brisé et tous les hommes de l'équipage noyés; les Circassiens en ont tiré deux autres pièces de canon. A Tû, un troisième transport sur l'est a été totalement brisé ; partie des gens de l'équipage ont été faits prisonniers et les autres noyés. Le plus grand des trois bateaux à vapeur s'était approché de Tû la veille, avec un corps de soldats, pour y brûler un navire turk ; mais il en avait été repoussé sans avoir pu réussir. A Neghipsekwa un brick de guerre se brisa à la côte et tout l'équipage périt, à l'exception de sept hommes qui furent faits prisonniers !

Trois jours après le bombardement de Toapse les plus grands vaisseaux en étaient partis,—pour aller préparer, à ce qu'on supposa, une nouvelle descente sur quelque autre point, —

sans quoi la perte des Russes eût été nécessairement beaucoup plus considérable.

Le résultat du pillage, en armes, poudre mouillée, argent, provisions, ballots de marchandises, etc., est très-grand.

Si on ajoute à la liste ci-dessus les deux vaisseaux que l'on a vus couler bas à la hauteur de Psid, celui que l'on a vu dans un danger si éminent à la hauteur de Sûbesch, et les sept qui ont été vus de Chapsekwa (il se peut que ceux que l'on a vus couler à Psid appartinssent à ceux-là), outre les pertes qui peuvent avoir eu lieu dans les eaux d'Anapa, et dont je parlerai quand les nouvelles nous en arriveront, on peut conclure que la marine de la Russie dans la mer Noire a éprouvé dans son développement précoce un échec dont il lui faudra bien du temps et bien des soins pour se remettre. Au surplus, les Russes seuls peuvent connaître exactement le montant de leur perte, et il est probable qu'ils ne le divulgueront jamais.

J'ai souvent entendu les Circassiens parler de la guerre russe comme d'un châtiment que leur infligeait le Tout-Puissant pour leurs péchés : la joie et la gratitude que tous ont témoignées de cet incident, et de l'interruption partielle d'hostilités qui doit sûrement s'ensuivre, sont extrêmes ; car tout le monde ici y voit une intervention spéciale de la Divinité. Un sacrifice solennel a été offert à Toapse en actions de grâces, et les corps des animaux immolés distribués entre les pauvres. La piété et la rectitude de sentiments ainsi montrées par ces gens simples forment un édifiant contraste avec la teneur des épîtres militaires que leur ont adressées les Russes : — « Il n'y a que deux puissances, Dieu au ciel et l'empereur sur terre! » — Qu'espérez-vous? Ignorez-vous que si le ciel tombait, la Russie est assez puissante pour le soutenir sur ses baïonnettes? » — Puissance éternelle! quel rapprochement de noms! — Il est à espérer que les serviteurs de ce moderne Xercès pourront, *par égard pour eux-mêmes,* puiser

quelque humilité dans cette leçon sévère ; sans quoi leur arrogance blasphématrice, pareille à l'ivresse des ilotes de Sparte, pourrait bien produire sur l'esprit des Circassiens un effet tout opposé (1).

Mais ce n'est pas sur mer seulement que les Russes viennent d'éprouver des revers ; à Sasche la garnison du nouveau fort a fait deux sorties pour défendre les débris des deux corvettes qui gisent sur la grève à deux ou trois milles de là, et elle a été repoussée, — dans la seconde surtout, où peu de soldats ont pu regagner le fort, le reste ayant été taillé en pièces. Beaucoup de nobles et d'autres guerriers des plus braves ont péri dans cette affaire ; mais au total la perte numérique des Circassiens n'a pas été grande. Après avoir pillé ces deux corvettes échouées à Sasche, les Circassiens y ont mis le feu. Dans la nuit du 13 ils ont réussi à mettre le feu à quatre autres coques de bâtiments échoués directement sous les canons du fort, et chaque nuit depuis lors ils ont continué d'en emporter le fer, le cuivre et les autres débris. J'ai fréquemment rencontré sur la plage de nombreux détachements, tant à cheval qu'à pied, chargés de ce butin qui vient fort à propos, et qui sera sans doute bientôt transformé en sabres, en socs de charrue, en haches, en couteaux et autres objets nécessaires. Un article ne me paraissait pas valoir la peine que l'on avait à l'emporter : c'étaient des bouts de câbles de deux ou trois aunes de longueur ; mais j'ai su que le peuple les passe à l'eau bouillante, les blanchit et les effile, puis que du chanvre qu'il en retire il fait de la toile pour son usage. Ce n'est que vers le nord que le chanvre est abondamment cultivé

(1) Il se peut qu'on ne sache pas généralement que les soldats et les marins russes sont réunis chaque soir pour la prière, et que dans ces prières ils rendent grâces à Dieu et à l'empereur, *notre Dieu sur la terre*, des bienfaits qui leur sont accordés ici-bas, — c'est-à-dire des bienfaits de Dieu dont l'empereur les dépouille

sur cette côte; ici aux environs on n'a pas de terrain à lui donner.

La mort d'un de nos serviteurs, tué dans une de ces affaires, a produit une grande sensation dans tous ces environs. Cet homme résidait à Vardan, où se trouvait un navire turk sur lequel il devait s'embarquer avec une grande quantité de lettres dont nous l'avions chargé. Mais il avait souvent fait la guerre, et, pauvres esclaves de l'habitude que nous sommes! il ne put s'empêcher de prendre part aux événements d'un intérêt si puissant qui se passaient à quelques heures seulement du lieu de sa résidence. Dans la matinée du 13 il se trouvait au milieu d'un parti d'environ mille Circassiens, qui était allé reconnaître les bâtiments échoués sous les batteries du fort, quand un biscaïen l'atteignit à l'épaule et alla ressortir par le dos. Il ne survécut que peu de minutes, durant lesquelles il parla à ceux qui l'entouraient, et leur fit ses adieux en homme « dont l'heure était venue, » avec autant de calme que s'il n'eût pas été blessé. Il était, je crois, Polonais de naissance, et comme la plupart des gens de sa classe, outre sa langue naturelle, il parlait l'allemand, l'italien, le russe, le turk, l'arabe, le persan, le géorgien, l'hindoustani et un peu d'anglais. Il avait servi trois ans à bord de je ne sais quel vaisseau de la compagnie des Indes; il était même venu une fois en Angleterre, et il avait été souvent au service des voyageurs anglais, entre autres à celui de M. Ellis, notre dernier ambassadeur en Perse, et il semblait fier d'énumérer les présents qu'il en avait reçus. J'ignore quel était son nom véritable. A Péra il portait celui de Paulo Veneroli, sous lequel il doit être connu de nombre de ceux qui ont voyagé en Orient, où ses aventures singulières et pleines d'audace furent peut-être plus nombreuses, d'après ce qui m'en a été dit, que celles de pas un de ses contemporains. Ses deux traits caractéristiques étaient un courage à toute épreuve et une très-grande adresse, tant intellectuelle que manuelle, avec

un tact pour arriver à ses fins qui ne peut s'acquérir qu'à l'école où il avait étudié, et non sans fruit. Il s'enorgueillissait de sa connaissance de ce qu'il appelait la *politique asiatique*, et de la facilité avec laquelle il pouvait prendre tous les caractères selon ceux avec lesquels il se trouvait : jouant le libéral avec le Franc d'Europe, — prenant les dehors d'un saint hadji (car il avait visité trois fois la cité sainte) avec le musulman d'Asie plus rigide, mais s'indemnisant de son abnégation, toutes les fois qu'il se rencontrait avec de *bons compagnons*, dans les déserts de l'Arabie comme dans les vallées vignobles de ces montagnes, par des exploits bachiques dans lesquels il était invincible, et s'attirant leur admiration par des tours de danseur de corde. Parfait cavalier, il excellait à tous les genres de chasse ainsi qu'à tous les exercices d'adresse, et il s'était fait ainsi beaucoup d'amis. Je ne pouvais l'estimer, à cause du relâchement et de la versatilité de ses principes; et cependant son activité, son adresse, son esprit, sa fermeté et son courage, me firent vivement sentir sa perte.

La plupart des individus de qui la généralité des voyageurs anglais, dans leur ignorance des langues de l'Asie, doivent nécessairement et souvent malgré eux recevoir leurs impressions sur les parties de l'Orient qu'ils visitent, ressemblent assez à Paulo Veneroli. Et il en résulte un double préjugé; car « le babil de milady passant par la bouche de sa femme de chambre » est aussi propre à nous donner une juste idée de l'esprit et de la conversation légère d'une de nos *belles*, que le verbiage aussi incorrect que vide d'intelligence d'un de ces interprètes ambulants est propre à donner une juste notion à un Anglais des idées asiatiques, ou à l'Asiatique du caractère anglais. Les intérêts moraux et matériels de la nation britannique prenant chaque jour en Orient de nouveaux accroissements, on peut, je pense, s'attendre avec raison à ce que les langues principales de l'Asie deviennent

pour la jeunesse anglaise un objet d'attention sérieuse; les simples idiotismes d'une page de *Dialogues* lui donneront une idée plus juste du caractère national que ne le ferait une heure de questions adressées à la presque totalité de la race actuelle des drogmans.

Khissa, 26 *juin* (1). — Les Russes peuvent certainement se vanter d'avoir fait quelque progrès *matériel* dans la conquête de cette côte, en cela qu'ils y ont gagné autant de terrain qu'en commandent les canons de leurs forts; mais quant aux progrès de leur conquête *morale* ils sont incontestablement rétrogrades, car jamais de mémoire d'homme, ni même aussi loin que la tradition se reporte, il n'y a eu d'union telle que celle qui existe aujourd'hui dans toute l'étendue de ces provinces du nord-ouest, qui conservent encore une libre communication. Je vais récapituler ici les preuves de cette unité, car le fait est d'une haute importance. L'appellation indigène de la nation et de la langue circassiennes est *adighé;* le nom de Tcherkesse, d'origine turque ou tatâre, n'est jamais employé par les natifs, et beaucoup d'entre eux ne le comprennent même pas (2). Cette langue est en usage depuis l'extrémité orientale de la Kabarda jusqu'à la mer Noire, y compris l'Abazak. Le long de la côte les habitants comptent

(1) A cette époque, le compagnon de M. Bell, M. Longwood, avait depuis deux jours quitté la Circassie. — *A year among the Circassians*, t. II, p. 321 et suiv. *(Trad.)*

(2) « Le nom de Tcherkesse est, dit-on, d'origine turque, et composé de *tcher*, chemin, et *kesmek*, couper : il signifierait donc un homme qui coupe le chemin, c'est-à-dire un brigand. » (Klaproth, *Tableau du Caucase*, 70.) Il faut remarquer, néanmoins, qu'on a cru reconnaître ce nom dans celui des *Kerkètes*, mentionnés par Strabon au nombre des tribus montagnardes du Caucase occidental; or, dans ce cas, il faudrait chercher au mot tcherkesse une autre étymologie, car, ainsi que le fait remarquer M. Klaproth (*loc. cit.*), la présence des Kerkètes dans les montagnes du Caucase est antérieure à l'arrivée des peuplades turques de l'Asie moyenne au voisinage de ces montagnes. *(Trad.)*

trois langues distinctes : l'adighé, qui s'étend au sud jusqu'à la petite rivière de Bû, limite méridionale du Notouhatch ; l'abaza, entre la Bû et la Hamisch ; et l'azra, depuis la Hamisch en allant au sud jusqu'à la frontière de la Mingrélie (1). La différence de ces trois idiomes est telle, que ceux des natifs qui ne comprennent que celui qui leur est propre sont hors d'état d'entendre les deux autres (2). Autrefois les habitants des deux côtés de la Hamisch se regardaient avec une froideur et une aversion mutuelles, — fruit d'anciennes querelles, — et il n'existait entre eux que peu de communications et de communauté de sentiments. A mesure, cependant, que l'oppression extérieure s'est accrue, le danger d'un tel état de choses est devenu plus apparent, et deux chefs sont parvenus à y mettre un terme : Djeriko-Okû Islam, chef du sud, et Hadji Datchûm-Okû, chef de ce côté-ci du pays. Ces deux chefs ont réussi à établir un si parfait accord entre les deux races, que lors des deux débarquements de l'ennemi à Ardûwhatch et à Saschc, elles se réunirent de cœur et de bras dans leurs efforts pour le repousser, et que l'on peut dire qu'elles ne forment plus maintenant qu'une seule communauté s'étendant depuis Gaghra jusqu'à Toapse. De Toapse à Pchat on peut regarder le pays comme compris dans une seconde communauté, où les mesures se prennent principalement de concert avec les Abazaks du voisinage immédiat ; le reste du Notouhatch, avec le Chapsuk, en forme une troisième, qui est de beaucoup la plus puissante des trois, et qui, comme telle, exerce une grande influence morale sur les deux autres. Aussi ai-je eu plus d'une fois occasion de remarquer avec quel soin celles-ci évitent d'offenser la première. Les anciennes lignes de démarcation de la Bû

(1) Nous renverrons le lecteur, sur ce sujet, à la note de la page 365 du premier volume. (*Trad.*)

(2) On trouvera dans l'Appendice un vocabulaire comparé de ces trois idiomes.

et de la Hamisch sont entièrement effacées; car jusqu'à Gaghra tous ont adopté le nom d'Adighé, et se rangent maintenant sous cette grande appellation nationale. Pour distinguer les Azras de la partie sud de la côte de ceux de ce côté-ci des montagnes de Gaghra, on donne maintenant aux premiers le nom particulier de *Psibé*, qui est celui du district autour de Sûkûm-Kalèh (1).

La prestation du serment national, qui a commencé à Gaghra, se propage en ce moment au nord; et les otages que les habitants du sud prennent de ceux du nord, et qu'ils placent sous la garde des habitants d'ici, sont de nouvelles preuves de l'unité et de la force du sentiment qui existent maintenant contre les Russes. Le peuple a probablement jugé cette dernière mesure utile par suite de ce qu'on avait vu les habitants de la partie de la côte située au sud de la passe de Gaghra amenés à se soumettre aux Russes par l'influence de leurs chefs, notamment de Helasch-Okû Hamed, prince de Sûkûm, qui déplore, on le sait, la dégradation de sa province et la sienne propre (de prince indépendant devenu général russe!), mais qui n'en est pas moins à présent hors d'état d'échapper au joug, sa famille, après nombre d'années d'une lutte opiniâtre, ayant été obligée de donner des otages aux Russes. Je crois, néanmoins, qu'il y a lieu d'espérer que même les habitants du sud de la Gaghra pourront se ranger bientôt sous la bannière circassienne, laissant la famille de leur prince à son sort. On fait en ce moment des tentatives pour arriver à cette réunion désirable. Il n'y a pour eux nulle bonne raison de ne pas avoir continué la guerre, à moins qu'on ne regarde comme telle l'obéissance à la volonté de leur prince; car bien que leur côte soit quelque peu ouverte,

(1) Psibé, la Bsoubbé de M. Dubois de Montpéreux (*Voy. aut. du Cauc.*, I, 218) est le nom de la rivière la plus considérable de cette partie de la côte; mais l'embouchure en est éloignée de plus de 16 lieues de Sûkûm-Kalèh à l'O.-N.-O. (*Trad.*)

les montagnes voisines sont même plus âpres et d'une plus facile défense que celles de ce côté de la chaîne centrale, et pour leurs approvisionnements ils sont à une plus grande proximité de la Turquie. Je ne parle, au reste, que des Azras de la côte; ceux de la grande chaîne de l'intérieur du pays sont parfaitement libres et indépendants.

La Sùbasch ou Chakhe est fréquemment désignée sous le nom de Mawayèh (rivière de sang), parce qu'il n'y a guère d'années que quelqu'un ne s'y noie en la passant à gué. C'est une des rivières les plus larges et les plus rapides de la côte, et j'en ai éprouvé le danger le 14, au moment où elle était gonflée par la pluie du précédent orage. La mort de Paulo m'avait été annoncée brusquement par Stanislav; pour m'en assurer, je partis de Chimtoatch immédiatement, et ce ne fut qu'arrivé aux bords du torrent déchaîné que je m'aperçus que j'aurais bien fait de me pourvoir d'un guide expérimenté pour m'en indiquer les gués. Mon cheval, qui n'était pas des plus robustes, fut entraîné par le courant jusqu'à un endroit profond où il perdit pied; il lui fallut se mettre à la nage, et nous prîmes lui et moi un bon plongeon avant d'arriver sains et saufs à l'autre rive. Mon escorte s'abstint prudemment de me suivre; il me fallut conséquemment faire seul le long de la côte de Khissa mon voyage de soir, trempé comme j'étais sorti de l'eau.

La vallée de la Chakhe est grande, fertile et populeuse. Elle s'ouvre sur la mer par un large débouché en grande partie uni; et cependant les habitants, qui regardent comme certain que les Russes tenteront d'y établir un fort, sont déterminés à leur opposer une vigoureuse résistance, et ont couvert le front de la ligne de fossés creusés sous différents angles. Ils se proposent de s'abriter dans ces fossés tant que durera la canonnade (car la profondeur de la mer permet à de grands navires d'approcher très-près de la côte), de façon

à être prêts à faire aux troupes une réception meurtrière quand elles approcheront.

10 *juillet*. — Ayant ouï dire par hasard que quelques canons de l'une des corvettes échouées au sud de Sasche se voyaient tout à fait près de la côte, je voulus aller m'assurer par moi-même de l'état des choses avant de prendre avec Hadji Dakhùm-Okù les mesures nécessaires pour les faire enlever. Je partis hier à cet effet. A mon passage dans la vallée de Sasche je fus ravi, et quelque peu surpris, d'y retrouver toutes les beautés que j'y avais admirées ; pas un hameau n'était brûlé, pas un de ses arbres majestueux n'était abattu. Les pâturages même étaient encore couverts de troupeaux de moutons et de gros bétail jusqu'à la distance d'un ou deux milles de la mer. Les seuls indices d'un voisinage inquiétant étaient de ne pas voir de charrue marcher dans les champs (où un plus grand nombre de chevaux paissaient avec des entraves aux jambes afin qu'on les prît plus aisément au moment du besoin), et le nombre d'hommes armés qui revenaient en troupes de leur pillage nocturne des bâtiments naufragés qui gisent sous les canons du fort. Quoique ces expéditions entraînent de fréquents accidents elles se continuent intrépidement, la chance d'en tirer quelques okas de fer ou de cuivre étant pour une foule de gens une tentation qui suffit pour leur faire entreprendre jusque-là des courses d'un ou deux jours.

Les seuls exploits qu'aient tentés les Russes depuis leur établissement ici (à l'exception de la défense des bâtiments naufragés) sont ceux que l'extrême insécurité de leur position rend absolument nécessaires, — flanqués comme ils le sont d'épaisses forêts, et commandés en front par des hauteurs, dispositions dont profitent sans discontinuité les Circassiens pour harasser leurs ennemis dans le camp et dans le fort. Les engagements auxquels la possession de ces différentes localités donne lieu expliquent suffisamment la cause de la ca-

nonnade qui s'entend ici depuis quelques semaines presque journellement.

Les Russes ont enfin réussi à abattre, jusqu'à la distance à peu près d'une portée de canon de leur position, le bois qui la couvrait au nord-ouest; et après quelques efforts désespérés, et cependant infructueux, pour empêcher les Circassiens de s'aventurer sur les hauteurs qui dominent le front du fort, ils sont parvenus pendant la nuit à élever sur l'une d'elles un retranchement garni de trois pièces de canon, qui commande quelques-unes des collines les plus rapprochées et une partie de la forêt au S.-O. Mais cette hauteur fortifiée est elle-même commandée par d'autres à demi-portée de canon, et le pays qui s'étend au sud-est n'est qu'une suite de vallées étroites et de ravines escarpées revêtues d'anciennes forêts de chênes presque impénétrables; de sorte que les excursions de la garnison, si elle ose en tenter quelques-unes, ne s'étendront probablement pas loin, et que la batterie d'en haut sera sans doute bientôt abandonnée comme intenable.

Ayant manifesté le désir de voir une des anciennes croix dont j'ai parlé, on me conduisit au sommet de la hauteur qui commande le fort, à un endroit dont la destination était indiquée par quelques tombes éparses. Là je vis en effet une croix suspendue à une grosse branche d'un vieux chêne, à laquelle elle était attachée par une embrasse en fer. L'esquisse ci-contre donnera mieux que tout le reste une idée et de cette curieuse relique d'antiquité, preuve indubitable que le christianisme a autrefois dominé ici, et de la localité qu'on lui avait choisie. Les crochets étaient destinés à recevoir une foule d'offrandes diverses, qu'on laissait là scrupuleusement jusqu'à ce qu'elles fussent emportées en lambeaux par la pluie et le vent. Quelques débris montraient que des offrandes de ce genre avaient été faites il n'y avait pas encore bien longtemps. Quelques-uns des habitants avaient désiré que cette croix fût enlevée comme un témoignage des erreurs et de la supersti-



Lith. par Tirpenne et Bayot d'après un dessin de Mr Boué — Lith. de Caulon et Cie

tion de leurs ancêtres, et de peur aussi que les Russes ne voulussent y trouver quelque appui à leurs prétentions, se fondant sur ce que le pays aurait été autrefois chrétien ; tandis que d'autres regardent ce symbole avec vénération. De ce nombre est Ali Achmet Bey, le chef principal du district, qui revendique le droit de protéger ce vestige de l'antique foi de ses pères ; et je crois qu'une ou deux sorties que les Russes avaient faites dans cette direction n'en ont été repoussées qu'avec plus de vigueur.

Descendus de cette colline consacrée et arrivés au fond de l'étroite et profonde vallée qu'elle borde, nous passâmes devant un grand hameau fort bien construit et situé de la manière la plus pittoresque ; ce hameau est environné de vignes courantes et de beaucoup d'autres arbres à fruit. Les habitants l'avaient abandonné, — car le fort n'en est guère éloigné que d'un mille ; — mais il était encombré de gens qui attendaient le partage du fer enlevé la nuit précédente aux bâtiments échoués. Après avoir franchi une seconde vallée encaissée comme la première, et un autre hameau également bien construit, où pour tout habitant il restait deux vieux chiens qui nous firent l'accueil le moins amical, nous arrivâmes à une magnifique forêt de vieux chênes d'une croissance superbe ; nous la traversâmes diagonalement en nous dirigeant vers la mer, et nous y trouvâmes bivouaqués plusieurs détachements en train de préparer leur frugal repas dans de grandes chaudières, — dont chaque troupe qui se forme a soin de se munir. — Sur la côte, une cinquantaine d'hommes étaient activement occupés à piller un des navires, dont les débris — on n'en voyait plus que les charpentes — étaient échoués à trois ou quatre toises de la berge.

A notre retour j'examinai les ouvrages de la forteresse ; ces ouvrages sont d'une étendue considérable, et promettent d'être aussi forts que le comporteront la position et les matériaux. Le mur en terre est d'une grande hauteur, et le

fossé profond en proportion; des bastions vont être construits aux angles. Un grand nombre d'hommes et de chevaux étaient alors à l'œuvre. A l'un des hameaux abandonnés (où cependant on avait laissé le bétail et quelques serfs) nous avons eu pour souper de la pasta, du miel et du lait, et pour notre coucher un épais lit de bruyère.

Les occasions que j'ai eues de me former une opinion des manières et des charmes des Circassiennes ont été assez rares; en partie à cause de l'introduction partielle des habitudes de reclusion empruntées à la Turquie, mais beaucoup plus à cause de la position qui m'est assignée, et qui, à mon grand regret, les tient généralement à distance respectueuse, tandis que les gens à mon service sont fréquemment invités à la maison de la famille. Je vois cependant que si je pouvais dépouiller cet apparat dont on m'entoure pour faire de temps à autre des excursions incognito, j'aurais plus d'occasions d'augmenter ici ma connaissance du monde féminin. L'autre jour j'étais descendu jusqu'à la côte pour m'y baigner, vêtu seulement, à cause de la chaleur, d'une chemise, d'un caleçon, d'un anteri de coton et de pantoufles, — costume commun ici, — et j'étais assis sur la plage, d'où j'examinais la flotte mouillée en rade à la hauteur de Sasche, quand quelques femmes à pied vinrent à passer. Je ne fus pas peu surpris de les voir s'approcher et se mettre à me parler; et bientôt la plus jeune, grande et belle jeune fille portant entre autres choses des caleçons de soie verte et accompagnée de deux femmes plus âgées conduisant un cheval, vint s'asseoir près de moi pour que je lui apprisse à se servir de la longue vue et riant de bon cœur de la difficulté que nous avions à nous entendre l'un l'autre. — Je suppose qu'elle me prenait pour un Turk.

Un soir de ces jours passés j'eus une aventure d'un autre genre. Je crois avoir dit que cette vallée, quoique cultivée dans toute son étendue, est inhabitée aux approches de la

mer (ainsi que la plupart des autres), les maisons des différents propriétaires étant situées à l'extrémité intérieure, où la vallée se termine à des hauteurs revêtues de forêts compactes. J'avais tellement prolongé ma promenade habituelle le long d'un ruisseau non loin de la mer, que la lune était déjà assez élevée sur l'horizon avant que je ne fusse à mi-chemin de mon logis. J'aperçus en ce moment, remontant la vallée, trois hommes que leurs chevaux chargés annonçaient devoir probablement être des étrangers; je pris un sentier différent pour les éviter. Je ne tardai cependant pas à être aperçu de l'un d'eux; et comme il ne parlait pas assez turk, ni moi assez circassien, pour que je pusse expliquer qui j'étais et sous la protection de qui je me trouvais, il crut devoir me retenir comme suspect et appeler ses compagnons. Une discussion animée s'éleva alors entre eux, sans doute sur la convenance de me retenir prisonnier; car je ne doutai pas qu'ils ne me prissent pour un déserteur russe, d'après cette circonstance surtout que j'étais sans armes. Au surplus je ne cherchais nullement à résister, la perspective d'une aventure qui rompît quelque peu la monotonie de mon existence ne me déplaisant pas. Mais l'arrivée d'un homme du haut de la vallée vint mettre fin à la méprise et me rendre à la liberté. Cet incident peut montrer quelle vigilance on exerce dans le pays, et aussi de quelle estime nous autres Anglais nous jouissons maintenant; car ces trois hommes, à ce que j'ai su depuis, sont d'une partie de la côte éloignée d'ici de trois ou quatre jours de marche.

Je n'ai pas de plus grand soulagement dans les moments de découragement et d'ennui auxquels je me laisse aller parfois, que de descendre ainsi la vallée et d'aller m'asseoir sur une des collines qui dominent la plage, et d'où la vue embrasse à la fois et la mer qui va se perdre à l'horizon, et les caps pittoresques de la côte qui se prolonge au loin, et notre charmante vallée avec les lignes de collines boisées qui s'élè-

vent graduellement jusqu'à la haute barrière de montagnes escarpées qui la ferment à l'est. J'aime aussi à me rafraîchir l'esprit en allant m'établir près de quelque heureuse troupe de nos voisins, — jeunes et vieux, hommes et femmes, — activement occupés à ensemencer leurs terres à la pioche ou à la main, chantant en cœur quelque air animé pour alléger le travail, et s'interrompant quelquefois pour venir se grouper autour de moi, m'offrir quelques rafraîchissements dont ils sont presque toujours pourvus, allumer ma pipe, ou échanger quelques plaisanteries. Ils s'aident ainsi alternativement les uns les autres, et leurs champs ont en général l'apparence nette et propre d'une de nos pépinières. Si un voyageur vient à passer pendant que les habitants sont ainsi occupés de quelques travaux d'agriculture, il ne manque presque jamais de leur crier *rabestûakho!* (puisse cela vous rendre beaucoup); et les règles du savoir-vivre exigent également que quand il rencontre un troupeau de moutons ou de chèvres il attende pour passer outre que le gardien les ait réunis sur un des côtés du chemin, et qu'alors il lui adresse la salutation *bowhapchi*, puissiez-vous les voir s'accroître!

La plante à nitre, que je crois être une espèce particulière d'amaranthe, ne paraît pas être aussi généralement cultivée sur cette portion de la côte que vers le nord, probablement parce qu'ici il a été plus facile de tirer de Turquie des approvisionnements de poudre.

Le penchant naturel vers l'ordre et un gouvernement régulier — qu'à cet égard humble disciple de Napoléon, je crois être fortement inhérent aux hommes en société, quelle que puisse être d'ailleurs leur conduite individuelle — se produit d'une manière frappante, ce me semble, dans le profond attachement que les Circassiens continuent de montrer pour les Turks, quoique le dernier pacha turk d'Anapa, Osman, ait livré par trahison cette forteresse qu'il pouvait encore défendre, et les ait empêchés d'attaquer les Russes dans un moment

où leur position était devenue tellement critique par suite de l'état marécageux du pays et de l'impossibilité où ils se trouvaient ainsi de faire usage de leur artillerie, qu'ils eussent été nécessairement forcés de se rendre pour ne pas être taillés en pièces; et bien que la Porte ait plus tard fait ouvertement une cession fictive de leur pays, et reçu avec tous les dehors de la froideur et de la négligence les demandes de secours qu'ils lui ont adressées dans ces derniers temps. Mais ils se souviennent avec gratitude que c'est à un précédent pacha d'Anapa, Hassan, qu'ils sont en grande partie redevables des principes de subordination et de régularité, basés sur ceux de la loi turque, qui règnent maintenant chez eux dans la distribution de la justice; et que c'est à lui aussi qu'ils doivent ce à quoi ils attachent encore un plus haut prix, une plus grande diffusion de ce que la plupart d'entre eux regardent maintenant comme le vrai chemin du ciel, la croyance musulmane.



CHAPITRE XXII.

Un firman de la Porte. — Renouvellement de relations amicales avec les chefs du nord. — Emigration de la Kabarda dans l'Abazak. — Nouvelles de l'Abazak. — Les Russes voleurs politiques. — Maladies dans l'armée russe. — Annonce faite par les Russes que les mesures agressives de la campagne sont terminées. — Progrès du serment national parmi les tribus du Caucase.

Sasche, 16 *juillet* 1838. — Selon le grand maître français dans l'art de la guerre, le moral d'une armée est avec sa situation matérielle dans la proportion d'importance de trois à un. La condition morale des troupes russes consignées ici ne saurait être bonne, ainsi que nous l'attestent non-seulement la fréquence des désertions, mais aussi les communications que nous avons reçues par d'autres voies. D'abord les Géorgiens ont trouvé moyen de nous faire savoir que d'après ce qu'ils ont ouï dire une révolte aurait éclaté dans leur pays (on croit aisément ce que l'on désire). Ensuite les Kabardans nous ont informés qu'il y avait bon espoir que les Russes échouassent dans leurs tentatives actuelles contre cette côte; et maintenant nous apprenons que les Azras ont refusé de combattre, ayant ouï dire qu'on avait reçu sur la côte un firman du sultan. Le fait est que la non-participation des Kabardans et des Azras à plusieurs des dernières affaires avait déjà été remarquée par les Circassiens avant que l'on eût reçu ces communications.

Quant au document en question — firman ou non — il a été apporté à Djankhoti, près de Pchat, il y a de cela dix ou douze jours, par Hasesch, un de ceux qui faisaient partie de la députation envoyée à Daûd Bey, députation avec laquelle je me rencontrai l'an dernier à mon arrivée sur la côte, et dont par suite le départ fut retardé. Hasesch étant allé seul à Constantinople avec des lettres, il y est demeuré depuis lors;

et il rapporte que revenant avec ce firman et une immense quantité de lettres, ses ordres étaient de se rendre à Trébisonde, d'y obtenir l'aide du pacha pour s'y procurer promptement un bon bâtiment, puis de regagner la Circassie dans le moins de temps possible. Le pacha ne l'en a pas moins retenu *deux mois* à Trébisonde; et je suis maintenant curieux de connaître le contenu du document, attendu qu'on pourra du moins être mis par là à même de conjecturer si ce délai doit s'attribuer à une simple négligence, ou aux manœuvres des consuls de Russie près d'un pacha timide ou mercenaire. On peut remarquer en effet que ces deux mois étaient de la plus extrême importance pour la Russie dans ses projets d'amener la soumission des habitants de la côte, et que ses agents ont fait ici des efforts inhabituels pour les mettre à profit. On nous a dit ici que ce firman était accompagné d'instructions prescrivant de n'en rompre le cachet que lorsqu'on aurait réuni les députés de toutes les populations musulmanes du Caucase. Bokhundùr, dans le Chapsuk, a été désigné comme le lieu où se tiendrait cette auguste assemblée, pour laquelle des délégués sont partis de ce district il y a quatre jours. Cet événement inattendu a produit sur toute l'étendue de la côte l'impression la plus vive et la plus profonde, et cette impression a encore été accrue par des lettres dont le firman était accompagné, lettres exprimant l'espoir qu'on ne laisserait pas plus longtemps les Circassiens « presser seuls la détente du fusil, » et les encourageant du reste à ne pas se laisser abattre. Ces lettres n'ont ni signature ni cachet, et on est ici fort en peine de savoir de qui elles peuvent venir et quelle foi on y doit mettre. J'ai fait remarquer aux personnes d'ici qu'en tout cas elles ne peuvent pas avoir été écrites sous une inspiration hostile à leurs intérêts, puisque le conseil qu'elles donnent est précisément l'inverse de celui que contiennent les lettres des généraux russes. On a reçu aussi par la même occasion des lettres de Séfîr Bey; Séfîr Bey recommande de nouveau

fortement à ses concitoyens de nous traiter, nous autres Anglais, avec amitié. Mais je reste seul à profiter de cette recommandation; car une lettre que je viens de recevoir m'apprend que M. L*** est parti par un navire de Semez il y a un mois. Dans cette lettre, M. L*** me réitère l'expression du regret manifesté par les habitants du nord au sujet de la manière bizarre dont Chamuz s'est conduit à mon égard, ainsi que leur vif désir, auquel M. L*** me conseille de me rendre, de me voir les visiter de nouveau avant que je ne quitte ce pays, afin qu'ils puissent effacer de mon esprit la fâcheuse impression qu'autrement je pourrais en emporter. Il n'est cependant pas en mon pouvoir de me conformer à cet obligeant désir, vu que j'attends de jour en jour ici le retour du messager qui doit m'apporter des lettres de Constantinople, et au sujet duquel je commence à avoir de grandes inquiétudes. Mais j'écris aux habitants du nord pour leur témoigner ma gratitude de leurs bons procédés pour mes compatriotes et pour moi, et je leur recommande en même temps de compléter la prestation du serment national et d'arranger l'affaire des Abbats et des Djanats. J'ai été heureux d'apprendre par la lettre que j'ai reçue que cette importante affaire, conformément à mes pressantes recommandations de l'hiver dernier, a été sérieusement prise en considération, et qu'on a l'espoir de l'amener à l'issue désirée, — le retour des exilés.

Pour que je regardasse comme possible la cessation de l'arrivée des navires turks ici, il aurait fallu que je visse cet événement réalisé; les forts sont presque *zéro* quant à l'empêchement qu'ils peuvent apporter au commerce, et la croisière n'est guère plus efficace, car elle n'a pas fait une seule capture depuis le commencement de la saison. Quant à l'emploi des bateaux à vapeur sur cette côte je le regarde comme simplement temporaire, ou peut-être accidentel à l'avenir. Pourtant, il y a six semaines ou deux mois, une

telle suspension se manifesta dans l'arrivée des navires turks, que les craintes exprimées à ce sujet par les gens à mon service ne furent pas sans influence sur moi, et que je commençais à songer sérieusement aux moyens que nous pourrions employer pour quitter cette côte dans le cas où en effet le commerce turk y serait interrompu.

Mais l'orage du mois dernier a éclairci l'horizon, et toute appréhension est maintenant dissipée par l'arrivée de bon nombre de navires sur la côte du nord, et par la nouvelle qu'ils ont apportée que beaucoup d'autres se disposaient à les suivre. Il en est même arrivé un (pour la première fois dans ces parages) au voisinage de Gaghra.

Nos amis du nord (à ce que j'ai appris le 13) ont accompli un autre exploit qui menace de ruine le système colonial russe. Vers le grand lac appelé Ak-Denghiz (mer Blanche) situé près de la bouche du Kûban, s'étend une vaste plaine qui a été abandonnée par les habitants à cause de son éloignement de toute place de défense et de la proximité d'un fort que les Russes y ont établi sur la côte, outre qu'ils n'en tiraient guère d'autre avantage que le peu de pâturages qu'y trouvaient leurs bestiaux et la petite quantité de foins qu'ils y récoltaient. Les Russes avaient même cherché à leur enlever ce dernier avantage, en y envoyant un certain nombre de leurs colons avec des chariots, pour enlever l'herbe aussitôt qu'elle serait coupée. Trois corps d'infanterie, avec quatre pièces de canon, étaient en station pour protéger les travailleurs; mais dès que les Circassiens connurent ces arrangements, ils prirent des mesures pour les rendre inutiles. Cinq cents cavaliers s'assemblèrent une nuit; et ayant choisi diverses stations où on ne pouvait les apercevoir, ils attendirent là que les colons fussent à l'œuvre; puis se jetant subitement au milieu d'eux, ils emmenèrent trente-deux travailleurs, hommes et femmes, et

huit têtes de bétail, avant que les troupes eussent eu le temps d'arriver à leur secours. Trois Circassiens seulement furent blessés dans cette expédition, à la tête de laquelle était l'infatigable Meusûr, quoique le profond ulcère de son pied ne soit pas encore guéri.

Le 8, et les deux ou trois jours suivants, j'ai été honoré des visites de Hadji Djansit - Okû, ci-devant chef riche et influent dans la Kabarda, et qui a récemment abandonné ses propriétés et ses possessions héréditaires dans cette province, conjointement avec Beïslam-Okû, chef de rang encore plus élevé, c'est-à-dire de rang princier, et un assez grand nombre d'autres formant au total une colonie de soixante familles, lesquelles se sont fixées dans l'Abazak, où beaucoup de leurs serfs ont de temps à autre trouvé moyen de venir les rejoindre. Cette émigration a eu pour cause le contrôle militaire que les Russes exercent dans la Kabarda. J'avais beaucoup entendu parler de la belle race des Circassiens de cette province, et Djansit-Okû répond pleinement à l'idée que je m'en étais faite, doué comme il est, outre les traits caractéristiques du type national, la haute taille, la symétrie des membres, l'agilité et la vigueur musculaire, d'une physionomie d'une mâle beauté, pleine de vivacité et d'intelligence, et de manières empreintes d'un cachet de noblesse naturelle. Il me dit qu'il avait été chargé par ses voisins, à son départ pour la côte, de me voir et d'apprendre mes nouvelles; et je fus heureux d'être encore à même de lui offrir — comme preuve de l'exécution fidèle de cette partie de sa mission — une longue-vue anglaise qu'il parut recevoir avec une extrême gratitude, cet instrument étant très-recherché, et les circonstances où il se trouve ne lui permettant pas, je présume, d'en faire l'acquisition. Hassan Bey parut regarder son hameau comme hautement honoré par la présence de ce chef, qui vient maintenant pour la pre-

mière fois dans ces vallées où l'avait devancé sa haute réputation de loyauté et de bravoure.

Il me confirma ce que j'avais souvent ouï dire du vif et profond intérêt que les provinces intérieures prennent à la lutte actuelle soutenue pour l'indépendance, et de l'espoir qui s'y était élevé dans ces derniers temps que l'intervention de l'Angleterre viendrait enfin y mettre un terme favorable; et dans ce dernier cas, ajouta Djansit-Okû, il était certain que tous ceux qui avaient discontinué la guerre reprendraient immédiatement les armes, l'inimitié contre leurs envahisseurs s'étant accrue d'année en année, à mesure que l'on avait mieux connu la nature de la suprématie russe.

25. — Le 17 nous avons appris ici qu'une escadre nombreuse s'était réunie à Toapse; et pendant plusieurs jours les habitants de différentes parties de la côte furent alarmés par cette croisière, qui laissait dans l'incertitude quant au point sur lequel se porterait l'attaque projetée. Le doute a pourtant été levé; car nous venons d'apprendre que vingt-cinq navires, grands et petits, s'étaient réunis à Chapsekwa, de très-bonne heure dimanche dernier (22), et qu'ils y avaient immédiatement débarqué leurs troupes et leur artillerie, sans avoir rencontré, que nous sachions, d'opposition sérieuse. Il est vrai que cette échelle en particulier n'en permet guère; car la vallée s'ouvre vers la mer sur une grande largeur, et il y a là un espace considérable de sable uni. Les Russes ont ainsi montré plus d'énergie que je n'en aurais attendu d'eux, et ils paraissent avoir bien apprécié l'effet moral qu'aurait produit contre eux la moindre interruption apportée dans leurs opérations militaires par suite des pertes que leur a fait éprouver l'orage du mois dernier. Sûbesch, à quelques heures au nord d'ici, et Waïa, à quelques heures aussi au nord de Sûbesch, sont les points où je pense que l'on doit les attendre ensuite, attendu qu'au total ils présentent pour l'établissement d'un fort plus d'avantages qu'aucune des autres

localités du reste de la côte. Une bonne réception, au surplus, leur est préparée à Sûbesch.

3 *août*. — Ce matin de bonne heure, à ma grande surprise, on est venu m'annoncer le retour des députés qui avaient été envoyés à Bokhundûr pour y entendre lecture du soi-disant firman et des lettres de Séfir Bey, et que les chefs du nord ont chargés de me voir en passant pour me faire part de la teneur de ces documents; mais ce qu'ils m'en ont dit était si confus, que c'est à grand'peine que j'ai pu en saisir le sens probable. L'objet du document turk paraît être de présenter aux gens du Caucase une justification de la cession fictive de leur territoire à laquelle la Porte a été forcée par la Russie; — de leur affirmer néanmoins que l'affection du gouvernement turk pour eux n'en est pas altérée; — de leur recommander l'union, en les exhortant à s'abstenir de toute hostilité contre les habitants des provinces qui sont entrées en composition avec la Russie, attendu que sans doute elles ne l'ont fait que par nécessité, et qu'elles se joindraient de grand cœur à la guerre si cela leur devenait possible; et *à prendre sur eux de renoncer à vendre leurs serfs* à des marchands; — de les encourager à continuer la guerre, mais prudemment: c'est-à-dire de ne pas chercher à emporter les forteresses d'assaut, mais d'attaquer les Russes quand ils en sortiraient; — de leur montrer le bon espoir qu'il y a maintenant que la Turquie soit mise à même de les secourir, attendu que l'Angleterre et les autres puissances lui sont favorables, tandis que la Russie reste seule; — enfin de savoir d'eux avec certitude s'ils consentiraient, au cas où la Turquie entreprendrait de les secourir, à supporter les frais de la guerre; ou bien, dans le cas où ces frais seraient supportés par la Porte, s'ils consentiraient à ce que leurs provinces devinssent portions intégrales de l'empire turk, comme le Rûméli et le Natoli (1)?

(1) Quoique j'aie pu, par la suite, me procurer une partie au moins

Les chefs du nord exprimaient l'espoir de me voir bientôt et de pouvoir me montrer directement une autre pièce qu'ils qualifiaient de firman anglais; et pour cette raison le compte que les envoyés ont pu me rendre de cette pièce est assez maigre. Il paraît qu'elle a pour objet de bien pénétrer les Circassiens de la nécessité d'agir de concert avec la Turquie, de protéger le commerce britannique et de recevoir hospitalièrement les sujets anglais, non-seulement ceux qui sont maintenant parmi eux, mais ceux-là qui peuvent y aller à l'avenir.

Hasesch, sur la demande qu'on lui en faisait, attesta par serment l'authenticité de tous ces documents, qui obtinrent ainsi pleine créance des chefs et du peuple. Une immense réunion — de quatre à cinq mille personnes, dit-on — eut lieu à Bokhundùr, à l'effet d'en entendre lecture et d'y répondre. La lecture seule occupa trois jours entiers, le peuple ayant été disposé par rangs, et chaque phrase successivement étant ainsi portée dans toute la longueur de chaque rang. La réponse fut brève et explicite : à savoir, que tout ce que la Turquie et l'Angleterre pourraient désirer, les Circassiens étaient prêts à y accéder, et qu'ils seraient charmés de se ranger au nombre des sujets turks, pourvu qu'on les sauvât des mains de la Russie. Environ mille signatures furent promptement opposées à cette réponse.

4. — Ce matin, longtemps avant le lever du soleil, mon sanctuaire rustique, le verger, a été envahi par mon Polonais, qui venait m'éveiller pour m'informer de l'arrivée d'un bâtiment turk, d'où un messager était venu demander que Hassan Bey s'y rendît; en conséquence, après avoir pris quelque nourriture — du pain, du miel et de l'eau-de-vie, — nous

de ces documents (dont on trouvera la traduction dans l'appendice, n° VI), je crois devoir, néanmoins, conserver ici les notes que je pris à cette époque de ce qu'on me rapportait de leur contenu, comme montrant de quelle façon on en parlait et on les entendait.

nous sommes mis en route Hassan et moi avec une nombreuse escorte. Nous avons longé la côte pendant quelques milles en nous dirigeant au nord, et nous avons trouvé à l'ancre un joli petit brick de Samsûn, dont la cargaison, c'est-à-dire les passagers et les ballots, était déjà presque toute à terre. Au nombre des passagers je remarquai deux femmes, l'une de 30 à 40 ans, et l'autre d'une dizaine d'années plus jeune. Elles portaient de beaux paradjas et des voiles blancs comme la neige, et elles paraissaient remplies d'une joie des plus vives, — la jeune surtout, au moment où s'élançant des épaules de l'homme qui la transportait du bâtiment à la grève, elle se sentit sur le sol natal ; — car elle et sa compagne revenaient dans leur patrie après avoir été affranchies par les Turks auxquels elles avaient été vendues. Ce cas est très-fréquent, tant pour les hommes que pour les femmes ; et même j'apprends qu'il est de règle générale chez les Turks de ne pas garder en servitude au delà d'un très-petit nombre d'années les esclaves ainsi achetés, même russes et polonais. Après le débarquement le brick a été amarré vis-à-vis de notre vallée ; et quand je l'ai quitté on avait commencé le déchargement des 300 kilos de sel environ qu'il avait à bord.

Les nouvelles que ce navire m'apporte ne sont pas peu contrariantes. J'apprends que le messager que j'avais envoyé à Constantinople pour mes lettres était de retour à Sinope il y a un mois, et que l'on supposait que le bâtiment à bord duquel il se proposait de revenir ici avait remis à la mer peu de temps après : or, comme il n'est pas arrivé, il est à craindre qu'il n'ait fait naufrage ou qu'il n'ait été coulé bas par ces dernières rafales. J'apprends de plus que lors de l'arrivée d'Arif (1) à Sinope à son départ de cette côte, il y avait couché dans un café seul avec Andrea, domestique congédié

(1) Capitaine du Lazistan à qui j'avais confié nos lettres après la mort du drogman de Nadir Bey.

de M. U***, et qui dans ces derniers temps a loué ou vendu ses services aux Russes; que durant la nuit Area avait trouvé moyen de fouiller les poches ou le bagage de son compagnon, et qu'y prenant mes paquets il en avait extrait les lettres qu'il avait remplacées par d'autres papiers, puis avait remis les paqnets à leur place après les avoir recachetés, de sorte qu'Arif ne s'était pas aperçu du vol avant son arrivée à Constantinople. Quant anx lettres, on me dit que notre consul à Trébisonde avait informé mon compatriote M. L***, lors de son arrivée dans cette ville, qu'elles étaient entre les mains du consul de Russie!

Depuis quelques jours nous avons eu de fortes pluies, dont une conséquence paraît être que les soldats travaillant dans les fossés boueux des ouvrages de Toapse, et mal nourris comme ils le sont toujours, ont gagné une dyssenterie d'nn caractère assez alarmant pour que la construction du fort fût en grande partie suspendue; aussi les Circassiens méditent-ils une vigoureuse attaque sur l'armée affaiblie.

14. — Trois grands navires qui passèrent il y a quelques jours en vue du fort de Sasche, et qui lui firent le salut ou un signal, étant revenns hier y jeter l'ancre avec neuf ou dix autres bâtiments, bricks, etc., les habitants de cette vallée (et d'autres aussi sans doute) se sont alarmés de la réunion d'une telle force dans leur proche voisinage. Quelques-uns de nous se sont rendus sur la hauteur pour reconnaître la flottille, et nous nous sommes assurés au moyen de nos longues-vues que les plus grands bâtiments étaient un deux-ponts et deux frégates. Nous en avons inféré qu'il se prépare une nouvelle attaque sur quelqu'une des autres échelles de la côte. Dans ce hameau, toutefois, nous avons été tirés d'incertitude à cet égard par l'arrivée hier au soir d'Omar Bey, chef des environs de Gaghra, qui, à son passage à Sasche, avait été — du consentement des chefs — voir son beau-père, chef d'un district voisin de Sùkùm-Kaléh, et qui a été obligé d'en-

trer au service de la Russie, où il occupe le grade de lieutenant-colonel. S'étant informé du motif d'une telle réunion de bâtiments, il fut chargé par son beau-père de dire à Hassan Bey et aux autres chefs de n'éprouver aucune inquiétude à cet égard, attendu que la campagne était terminée, et que rien ne serait entrepris autre que l'achèvement des forts de Sasche, de Toapse et de Chapsekwa. Une partie de la flottille, ajouta-t-il, avait amené des troupes pour remplacer les Géorgiens et les Azras, qu'on allait renvoyer immédiatement chez eux, attendu que le marché passé avec eux était pour un mois de service, et qu'il y en a maintenant près de *quatre* qu'ils y sont entrés. La Russie fait-elle de tels marchés avec ses Polonais ou d'autres de ses sujets? N'est-ce pas là une preuve suffisante de la politique de temporisation qu'elle juge encore nécessaire d'employer, même avec les Circassiens qui sont déjà en son pouvoir?

Mais ce que j'ai appris avec encore plus de plaisir d'Omar Bey, c'est le succès complet de la mission dans les montagnes des districts intérieurs de Sûkûm-Kaléh, mission à laquelle il a été employé et dont il revient en ce moment. Les habitants de ces parties intérieures, qui, par la nature inaccessible du pays, sont entièrement hors du contrôle des Russes, ont adopté d'enthousiasme le serment national, et ont immédiatement commencé à mettre la mesure à exécution. Plusieurs milliers d'hommes l'ont déjà prêté; et les habitants ont fait dire par les délégués que si leurs compatriotes de ce côté-ci veulent les aider de 2 ou 3 mille hommes, ils tomberont immédiatement sur les Russes et sur leurs alliés de la côte, et qu'ils détruiront Sûkûm-Kaléh. Les gens d'ici, néanmoins, ont décidé de ne pas accéder à cette proposition, le firman leur ayant conseillé de ne pas se faire des ennemis de ceux qui sont involontairement alliés des Russes. Je pense que c'est une politique dont on peut attendre de grands résultats. C'est celle que j'ai toujours conseillée aux gens d'ici; mais je

doute que son utilité l'eût emporté sur leur amour de la guerre, qui chez eux est une passion héréditaire, si on n'avait pas réussi à la leur démontrer d'une manière si péremptoire. J'envisage la propagation rapide de cette grande mesure — la prestation du serment national — avec une satisfaction toute particulière, comme un acte dont nous autres Anglais pouvons revendiquer l'honneur; car bien que son origine chez les Circassiens date de trente ans, depuis on l'avait laissé sommeiller, et c'est seulement à la visite et aux exhortations de M. Urquhart et de ceux d'entre nous qui ont marché sur ses traces que sa reprise et son efficacité actuelle doivent s'attribuer et sont attribuées en effet, tant comme mesure de guerre que comme mesure de gouvernement.

Je me suis tellement fait à ma vie dans ce pays, que je puis maintenant laisser échapper nombre de particularités et d'incidents que d'autres, je n'en doute pas, trouveraient sans doute suffisamment remarquables. Pendant la presque totalité des quatre mois que j'ai passés dans cette vallée, j'ai couché seul en dehors de la maison, d'abord sous un grand poirier sur une pelouse dans l'enceinte de ce hameau, et dernièrement sur un échafaudage que de son propre mouvement Hassan Bey a fait élever pour moi dans un verger légèrement enclos, et qui est en quelque sorte suspendu au-dessus d'un étroit vallon entièrement boisé. Ce vallon communique avec la vallée dans laquelle on ne trouve pas de maisons de là jusqu'à la mer. Sur cet échafaudage où est établi mon lit — et qui me sert de maison pendant le beau temps dont nous jouissons presque constamment — différents objets qui sont ici d'une haute valeur, tels que ma montre, ma tabatière d'argent, mon poignard également à monture d'argent, mes couteaux, etc., restent fréquemment toute une journée sans surveillance aucune (pendant mes promenades habituelles); et le soir je suspends aux quatre pruniers dont le feuillage me sert d'abri mes habits et autres effets : et cependant il ne

m'a jamais manqué un seul article, bien que ma retraite soit bien connue dans tous les environs, et que des groupes de voisins et d'étrangers viennent presque chaque jour s'asseoir sur l'herbe autour de moi. Il ne faut pas oublier que ma personne aussi est d'une assez haute valeur, à raison du prix qu'y a mis la munificence du général russe qui commande ici près.

Le vol dans son propre voisinage était regardé, même avant la prestation du serment, comme un déshonneur ineffaçable, et puni, quand on le découvrait, de peines rigoureuses, même de la mort quand le coupable se montrait incorrigible. C'est seulement le vol dans un district éloigné qui est encore regardé par nombre de gens comme un acte de courage et d'adresse; et c'est ainsi que *Barzek* Alkhaz-Okû Beïslam, noble très-respecté des environs, cherchait dernièrement à trouver des associés pour une expédition dans un quartier qu'il n'indiquait pas, mais dont les habitants sont sujets de la Russie ou en compromis avec elle, et où il pense qu'on pourrait trouver à piller. Néanmoins les individus les *plus* respectés -- tels, par exemple, que Dakhûm-Okû et Djeriko-Okû ici, Kehri-Kû, Haûd-Okû, etc., dans le nord — sont ceux qui ont renoncé depuis longtemps à toute expédition de ce genre. La prestation générale du serment ne peut que contribuer, au reste, à faire entièrement disparaître une pratique qui dès longtemps a commencé à décroître.

Un usage qui prévaut encore est actuellement beaucoup plus nuisible par ses effets, bien que dérivant originairement d'une pensée d'humanité : c'est que les provinces, ou même les fraternités non alliées dans la même province, offrent mutuellement sanctuaire et protection aux criminels les unes des autres. Si on ne parvient pas à mettre fin à cette coutume, ce sera nécessairement un empêchement considérable à l'amélioration morale du pays.

Hadji Dakhûm-Okû, que j'ai nommé tout à l'heure, ap-

partient au *clan* Barzek, le plus nombreux qu'il y ait sur toute la côte. Il renferme environ quatre cents familles nobles, chacune desquelles possède généralement depuis cinq jusqu'à vingt familles de serfs, dont tous les mâles adultes sont armés. Un des nobles, en particulier, peut mettre en campagne cent cinquante hommes sous les armes. Ce clan est renommé en outre pour son courage et sa haine pour les Russes; et on voit par ce qui précède qu'il peut réunir contre eux une force de 2 à 3,000 hommes. Il est allié au clan non moins éminent des Tchûpakos du nord, qui forment aussi une fraternité des plus puissantes.

Le hadji et une grande partie de son clan occupent le district élevé appelé Ubùkh, qui s'étend depuis les sommités de la chaîne principale du Caucase jusque vers le parallèle de Vardan, formant ainsi le point de départ de la ramification nord-ouest de la chaîne. Retranchés dans cette position inexpugnable, le hadji et son clan sont toujours prêts à se précipiter du haut de leurs montagnes, pareils à leurs torrents d'hiver, soit pour repousser l'ennemi, soit pour tirer vengeance des traîtres.

Jusqu'à présent le fer est en très-grande demande tout le long de la côte; mais, si on ne le fournit pas promptement et régulièrement du dehors, je crois que les habitants de la côte apprendront avant peu à s'en fournir eux-mêmes. Le minerai de fer abonde en quelques endroits; l'art de le fondre est connu; et dans la province d'Abazak on en fait déjà presque assez pour fournir à toute la consommation intérieure.



CHAPITRE XXIII.

Voyage au nord. — Recherche inefficace après un noble polonais. — Le firman supposé de la Porte. — Culte de la croix. — Culte de *Tchiblé*, l'esprit du tonnerre. — Hospitalité. — Vie domestique des Circassiens. — Bruits de guerre. — Mariage à la Sabine. — Dénoûment de la recherche du noble. — Ouverture pour des missionnaires.

Pseomuz, près de Pchat, 22 *août* 1838. — Comme voici venir l'époque où j'ai résolu de quitter ce pays dans le cas où le messager que j'ai envoyé à Constantinople pour mes lettres anglaises ne serait pas revenu et que je ne recevrais pas de renseignements sur ce qui se fait au dehors pour sa cause, aussi bien que sur l'utilité de mon séjour ultérieur ici, je suis parti de Khissa le 16, dans l'espoir de voir le firman et les lettres anglaises que l'on dit avoir été apportés par Hasesch, et d'y trouver quelque chose sur quoi je puisse me diriger au milieu de ce brouillard d'ignorance. Son navire étant près d'ici, et lui-même y étant attendu pour se rembarquer d'ici à deux ou trois jours, je reste ici à écrire des lettres dont je veux le charger, et j'ai envoyé mon drogman au juge Mehmet pour lui demander communication de la lettre anglaise, dont je me propose de prendre des copies pour les habitants du sud, la foi de quelques-uns d'entre eux commençant à se refroidir après le premier feu.

Le voyage ne m'a rien offert de bien remarquable. Dans les montagnes du sud, j'ai trouvé cet été le temps beaucoup plus sujet à des fortes pluies que l'été dernier, que j'ai passé dans le nord ; mon journal marque de la pluie (une fois dans les vingt-quatre heures) vingt-huit fois depuis le commencement de juin, y compris les orages des nuits du 11 juin et du 27 juillet, outre d'autres moins notables. Aussi l'herbe a-t-elle conservé jusqu'ici une fraîcheur et une verdure auxquelles on s'attendrait peu à cette latitude et dans le pays natal

Tome II



Lith par Tirpenne et Bayot d'après un dessin de Mr Bell

Lith de Coulon et Cie

de la figue, de la vigne et de la pêche. Un des moindres orages que nous ayons eus m'a retenu une demi-journée à Chimtoatch; cet orage avait déjà duré toute la nuit précédente, ce qui avait fait prédire que la *rivière de Sang* serait inguéable. Elle avait en effet un aspect assez menaçant et assez irrité, et elle s'est trouvée trop forte, au mauvais gué qu'avait choisi mon guide, pour le petit cheval que je montais; néanmoins il a gagné en nageant la rive opposée, et il ne m'en a coûté qu'un demi-plongeon, qui n'est compté pour rien parmi ces hardis enfants des montagnes, et qui leur tire seulement un sourire. La Waïa, lorsque nous en approchâmes, me fut représentée par les gens de mon escorte comme infiniment plus à craindre, à cause de sa plus grande rapidité; pourtant j'y trouvai moins de difficulté qu'au passage de sa voisine l'Asche : — probablement l'orage précédent avait été partiel. Et de fait, des étrangers ne doivent pas se hasarder à traverser ces torrents de montagnes, notamment ceux du sud, après de fortes pluies, sans être accompagnés d'un guide expérimenté. Une autre difficulté que j'éprouvai, — et elle fut plus grande que celle des rivières, — fut de faire comprendre au brave mais inconsidéré Hadji Ismaël, l'anapali à la charge de qui j'étais remis, qu'il n'était nullement nécessaire et encore moins à propos — moi qui me trouvais le seul chaînon qui quant à présent les rattachât à l'Angleterre — de nous donner en point de mire aux canons de tous les forts près desquels nous passions. La première fois que j'eus à lui faire cette observation, ce fut à Toapse, où je m'aperçus qu'au lieu de nous faire prendre par une gorge dans les hauteurs qu'un paysan lui avait indiquée, il continuait de longer la grève dans la direction du fort, près duquel — c'est-à-dire à portée de fusil — j'avais vu à l'aide de ma lunette, abrités au haut d'un monticule, un certain nombre d'hommes à pied que je supposai être des Russes, de même que beaucoup d'autres que l'on apercevait plus loin sur la plage, et au sujet desquels

bonne chère, en commémoration de l'honneur fait à cette vallée par Tchiblé, l'esprit du tonnerre.

Quoique ce vestige des anciennes superstitions ait disparu sur les parties de la côte plus strictement musulmanes, cependant l'emploi du nom du tonnerre (1), tchiblé, comme formule d'affirmation dans la conversation courante, est commun sur la côte. C'est de Pchat à Waïa qu'on trouve encore plus que nulle part ailleurs des vestiges de christianisme mêlés à d'autres rites de ce genre. On dit que la côte des Azras en présente aussi beaucoup.

Comme nous gravissions les hauteurs boisées voisines de Chapsekwa, afin d'éviter par un détour le corps de troupes russes qu'on y a dernièrement débarqué, j'appris avec quelque inquiétude de quelqu'un que nous rencontrâmes que ce matin l'armée s'était avancée assez loin dans l'intérieur. Cette nouvelle inopinée nous obligea de n'avancer qu'avec une extrême circonspection, afin de nous assurer, partout où les bois le permettraient, que nous n'allions pas nous jeter dans quelqu'un de leurs détachements. Mais cet avis, qui nous avait d'abord paru extraordinaire, finit par se trouver inexact; car en descendant vers la vallée nous pûmes voir du côté de la mer l'armée tout entière dans ses premières positions. Quelques soldats étaient campés sur deux collines voisines, d'où l'on domine tout à fait l'emplacement où l'on se propose, je présume, d'ériger le fort; et le gros du corps d'armée était occupé, dans un champ qui s'étend au pied de ces deux collines, à confectionner des briques, je crois, car j'en vis près de la mer des piles qu'on avait disposées pour les faire sécher.

Je vis avec plaisir, en traversant la vallée, des femmes et

(1) Non pas du tonnerre dans le sens physique, probablement, mais bien de l'esprit du tonnerre; car, dans le vocabulaire tcherkesse de M. Klaproth, tonnerre est rendu par *gagwa* et *vapeh-gouagoh*, et dans son vocabulaire abaze par *didouai* et *ajouen-dedoua*. (*Trad.*)

des enfants restés dans les hameaux à un mille environ des avant-postes russes, et à une moindre distance encore des hommes livrés à leurs occupations habituelles, les uns rentrant la moisson, d'autres faisant fouler par les bœufs les gerbes coupées pour en tirer le grain; et pour toutes dispositions apparentes — si même on leur devait donner ce caractère — contre la possibilité d'une attaque soudaine de la part des Russes, un corps de cinquante guerriers environ assis sous un arbre!

Je trouvai à Djûbghe un autre Turk de mes amis, Chérif, dont j'ai précédemment rapporté les obligeants procédés à mon égard pendant ma relâche à Sinope. Son frère sortit du hameau où les affaires de leur commerce les retenaient l'un et l'autre depuis quelques mois, pour venir à ma rencontre; et tous deux me pressèrent si instamment de passer chez eux le reste du jour et la nuit, que je cédai à leur hospitalité, espérant trouver en eux de nouveaux aides pour la libération du noble polonais. En cela je ne me trompais pas; car aussitôt que mon désir à cet égard fut connu de Chérif, il se chargea sans difficulté de faire le rachat, me laissant la faculté de le rembourser plus tard. Le lendemain matin il envoya son hôte avec moi prendre au préalable les informations nécessaires. La précaution n'est pas inutile, car tous les Polonais désirent être rachetés et envoyés en Turquie; et si l'on venait à savoir que l'on a sur l'un d'eux en particulier des intentions de rachat, surtout de la part d'un Anglais, telle est l'opinion générale de notre richesse, et telle est aussi chez le peuple l'avidité du gain, que sans nulle doute la rançon serait élevée à un taux exagéré. Je rencontrai en cette affaire de grandes difficultés et de grands désappointements. Ce fut Paulo qui le premier m'avait parlé de ce noble polonais, comme lui ayant été offert à Agûïa, mais à un prix tellement élevé qu'il n'avait pu songer à l'accepter, dans l'ignorance où il était alors s'il pourrait être remboursé. Il me dit aussi que

le maître du Polonais à Agûïa l'avait depuis conduit dans l'Abazak, comme payement partiel d'une dette qu'il y avait. Cette première information ne se trouva pas exacte; mais après de longues démarches et des enquêtes répétées, nous sûmes enfin que le Polonais, après maint voyage d'un point à un autre et plusieurs ventes et reventes dont il avait été l'objet, avait été en effet mené dans l'Abazak par le dernier acheteur. Ce fut là que je chargeai Chérîf de le faire trouver, lui laissant carte blanche pour le prix. Reste à voir quel sera le résultat final.

8 *septembre.* — Luca est de retour de sa mission depuis avant-hier, ayant été retenu quelque temps afin qu'il fût présent à un congrès des chefs et du peuple qui devait avoir lieu, et de pouvoir rapporter de leur part un message à l'égard du désir que l'on avait manifesté de me voir retourner parmi eux.

Conformément à mes instructions il aurait voulu éviter ce délai; mais le juge insista et l'obligea de s'y soumettre, en retardant la copie des documents dont j'avais besoin. Rapporter tous les messages obligeants qui m'ont été transmis serait fatigant pour le lecteur : j'en mentionnerai seulement deux, — celui du vieux Tchûrûkh, le marchand d'Aghsmûg, qui me fait dire qu'il met à ma disposition telle quantité de marchandises que je pourrai souhaiter; et celui d'Az-Démir, qui dit que s'il me convenait de rester chez lui dix ans je ne lui ferais que plus de plaisir; que toutes les maisons de son hameau sont à ma disposition, et que si je choisis celle qu'occupent sa femme et sa famille, ils la quitteront immédiatement pour m'y faire place. Ce sujet, ainsi que la conduite de Chamuz, ayant été discutés dans le congrès, il n'y eut qu'une voix pour s'écrier en parlant de moi : Qu'il revienne, qu'il revienne, ne serait-ce que pour un ou deux jours! Le juge fut alors chargé de m'écrire une invitation qu'il rédigea dans les termes les plus pressants. Chamuz s'est conduit dans cette

circonstance avec l'énergie et la sagacité que j'aurais attendues de lui. Il a demandé que sa conduite fût jugée par un conseil d'anciens; qu'il fût puni et tenu de demander pardon si on le trouvait coupable, et qu'autrement nous pussions être replacés sur le pied de notre ancienne amitié. C'est ce qui ne sera pas possible, je le crains, après tout ce qui s'est passé.

Quant au firman et à la lettre d'Angleterre, je vois que j'ai été de nouveau déçu; mais cette fois c'est en commun avec tout le monde, le juge et ceux qui savent lire ayant dénaturé la teneur du document, afin de donner un plus grand encouragement. Je ne puis prétendre déterminer l'origine du document en question. Tout ce que je puis dire c'est que Séfir Bey le reçut à Andrinople des mains de mon compatriote Nadir Bey, et que les termes dont le premier se sert dans sa lettre semblent impliquer l'idée que le document vient de hauts dignitaires : — mais de quels dignitaires? c'est ce que j'ignore. Je joins à la copie du firman celle de la réponse qui a été remise à Hasesch. Cette réponse est entièrement conforme aux suggestions de Séfir Bey, et elle a reçu maintenant un bien plus grand nombre de signatures que je n'en avais mentionné précédemment. J'y joins aussi la traduction de la lettre d'envoi de Séfir Bey, qui montrera en partie la cause de la disposition actuelle des esprits en ma faveur (1).

La manière dont a été ordonnée la levée des fonds que l'on doit envoyer à Séfir Bey montre avec quelle sérieuse bonne foi les chefs se préparent à la nouvelle constitution politique qu'ils croient avoir maintenant en perspective. Des offrandes analogues avaient eu fréquemment lieu en d'autres occasions; mais les fonds avaient toujours été levés par contributions privée et volontaire. Cette fois, une énumération des familles

(1) On trouvera dans l'*Appendice* (num. VI et VII) la traduction de ces différentes pièces.

a été faite dans toute l'étendue des provinces, et la contribution de chaque famille (*montant à environ soixante centimes*) a été déterminée et prélevée en conséquence, comme initiation du peuple au payement de contributions d'un emploi d'intérêt général. Je crois que, nonobstant sa nouveauté, la levée de contributions de ce genre sera d'une exécution plus facile que l'abolition du commerce des serfs, non-seulement à cause de la prédominance aussi ancienne que générale de ce commerce, mais aussi parce que la production bornée des districts montagneux et la difficulté des transports qui résulte de la nature du pays, surtout dans le sud, ne laissent guère au peuple d'autres moyens de se procurer les approvisionnements qu'il tire de Turquie. Je me suis, néanmoins, toujours élevé contre ce commerce, comme étant contraire à la religion que l'on professe ici; et il m'a semblé que ceux à qui j'en ai parlé appréciaient tous la vérité et la justesse de mes observations. Néanmoins, je ne crois pas que cet usage puisse être efficacement combattu tant que des mesures à cet effet ne seront pas prises en Turquie par la fermeture du marché aux esclaves, et l'application de mesures pénales aux capitaines qui en importeraient à l'avenir (1).

Je rapporte avec grand plaisir l'incident suivant, si bien en harmonie avec les sentiments anglais. Un homme du Godowhaï, travaillant dans la forêt, se rendit coupable d'un crime contre nature (crime naturalisé en Russie). La famille de l'enfant violenté apprit le fait; le frère de la victime se mit immédiatement à la recherche du coupable et le tua. La

(1) On peut remarquer en passant que ce commerce turk des esclaves circassiens établi depuis si longtemps est une des preuves irréfragables que jamais le gouvernement turk n'a regardé la Circassie comme partie intégrante de l'empire ; car aucun point de la loi musulmane n'est plus explicite, plus clairement compris et plus généralement suivi, que celui qui défend de vendre ou de retenir comme esclave un sujet quelconque du padichah.

fraternité du mort, dans cette circonstance *nouvelle*, réclama le prix du sang, selon l'usage établi; mais un congrès spécial fut réuni, et il y fut décidé que la conduite du frère était justifiable et digne de louanges, et que non-seulement il n'y avait pas de compensation à exiger pour la vie du coupable, mais qu'il serait bien que ce qu'il possédait fût confisqué et sa famille dispersée, de peur qu'un crime aussi détestable ne s'y reproduisit par héritage.

Il nous revient de différents endroits que les Russes ont réuni une force navale considérable à Sùkûm-Kalèh, et que la guerre a éclaté sur la frontière asiatique de la Turquie ou en Perse; mais je doute encore de l'exactitude de ces bruits publics.

12. — Luca vient d'assister à une célébration près d'une des nombreuses croix existantes dans cette partie du pays, — et dont chacune, à ce qu'il parait, a son jour spécial. Les rites semblaient être un mélange de ceux du christianisme et de quelque autre culte. En cette occasion, une cinquantaine de personnes seulement étaient présentes : c'étaient tous des chefs de famille, et chacun avait apporté avec soi une ou plusieurs tables pour prendre quelque nourriture. Outre les provisions apportées, deux ou trois chèvres furent sacrifiées; au moment du sacrifice des torches allumées furent tenues près de la tête des victimes, pendant que d'autres étaient placées sur la croix. Les tables furent disposées à peu de distance de celle-ci, et chacun en passant devant elle ôtait son bonnet; mais personne n'approcha de la croix à l'exception de trois ou quatre, qui prononcèrent à voix haute une courte prière, — une invocation à la Divinité de détourner d'eux la guerre, la peste et les autres maux, et de leur envoyer du bonheur et d'abondantes moissons. En approchant de la croix et en disant la prière, l'un d'eux tenait d'une main un morceau pris sur une des tables, et de l'autre un bol plein de la boisson nationale, le *chuat*; l'un et l'autre fu-

rent ensuite distribués entre les assistants (1). Une réaction en faveur de ces pratiques de l'ancienne religion s'est manifestée, à ce qu'il parait, non-seulement ici, mais dans d'autres localités du nord ; nombre de gens disant tout haut que c'est depuis qu'on en néglige les rites que tous leurs maux actuels ont fondu sur eux. A Semez, il y a eu dernièrement une célébration des rites consacrés à Tchiblé, l'esprit du tonnerre, plus solennelle que celle dont il a été question précédemment, à l'occasion de trois chevaux tués et d'un arbre frappé par la foudre.

Comme nos deux compatriotes ont eu lieu d'être mécontents de quelques-uns des nobles de cette partie du pays, — les Tchûpakos Indar-Okûs, — à cause de leur rapacité pour des présents, j'ai établi ma résidence, durant ces trois dernières semaines, chez un homme de la classe des thfokwatls, et j'ai toute raison d'en être satisfait. Je suis chez mon hôte sur le pied de la plus intime amitié, et si ma position le comportait — ce qui malheureusement n'est pas — je pourrais être constamment dans la société de toutes les familles et de toutes les femmes qui m'entourent. Néanmoins, comme la vie des Circassiens se passe en grande partie hors de leurs maisons, j'en vois assez pour me former de sa nature une idée nette.

Autour de moi sont les chaumières de quatre familles (dont deux de veuves), tous parents, je crois, et qui paraissent vivre en parfaite harmonie. Au milieu de notre pré est un bâtiment long et élevé, où se fait en grande partie la cuisine de la maison des hôtes, et où l'on serre, dans les temps pluvieux ou trop chauds, les productions des jardins qui nous entourent. Parmi les choses les plus dignes de remarque est la liberté avec laquelle les deux jeunes filles des deux

(1) Ces détails ne diffèrent pas essentiellement de ceux que j'ai rapportés plus haut d'après M. Longwood sur une célébration analogue ; — t. Ier, p. 249. (*Trad.*)

veuves reçoivent dans la journée, et le soir jusqu'à une heure assez avancée, la visite de nombre d'hommes, — des jeunes aussi bien que des vieux, — qui préfèrent ces deux familles à celles où il n'y a pas de filles. L'une de celles-ci, bien qu'elle n'ait que seize ans, paraît tout à fait bonne à marier; et avec les plus favorisés de leurs visiteurs on ne remarque guère cette réserve décente à laquelle on s'attendrait d'après la tenue grave et modeste des jeunes filles circassiennes hors de chez elles. Je crois, toutefois, que ces jeunes gens sont ou des cousins, ou des membres de la même fraternité (lesquels, comme je l'ai dit, se comptent quelquefois par milliers); or, avec ceux-là, le mariage est totalement prohibé, et ces jeunes filles sont tenues, par la *loi* circassienne, de ne voir en eux que des frères, appellation commune par laquelle on les désigne souvent. La nature ainsi mise au défi — dans cette intimité permise entre cousins si éloignés — reprend pourtant accidentellement ses droits; et l'escapade récente de deux jeunes gens à qui l'usage avait ainsi laissé la liberté de s'engager leur affection mutuelle, et qui sont allés se mettre sous la protection d'une autre fraternité éloignée, montre combien sont futiles les lois humaines quand elles sont en opposition avec celles de la nature. L'étonnement des autres à la vue d'une telle perversité est réellement amusant. J'ai tâché d'ouvrir les yeux à mon hôte sur l'imprudence qu'il y a à permettre une telle liberté de rapports entre jeunes gens de sexe différent; mais il a paru regarder la chose comme de nulle importance, et il m'a répondu par une sorte de *question préalable*.

Les frères déjà grands des deux jeunes filles couchent dans la même chambre qu'elles et leur mère. Il faut se rappeler, toutefois, que les Asiatiques n'ôtent la nuit que leurs vêtements de dessus.

Les familles de ce hameau paraissent fort industrieuses et très-actives. Les hommes s'occupent de chevaux et de la culture de la terre, les femmes âgées des soins journaliers du

ménage, de la cuisine, du jardinage, et de la préparation de la laine, du lin et du chanvre pour la confection des vêtements; enfin les jeunes filles ne sont pas moins activement occupées à coudre, laver, filer, tisser, et à d'autres travaux analogues.

Une matrone qui est en ce moment en visite ici vient souvent voir les deux jeunes filles; et j'ai remarqué que lorsqu'elle arrive, qu'elles soient assises devant la chaumière ou à l'intérieur, elles ne manquent jamais de se lever (tout intimes et parentes qu'elles sont), et qu'elles restent debout jusqu'à ce qu'elle-même se soit assise. Elles montrent le même respect aux visiteurs de notre sexe quand ils entrent dans la maison, ainsi qu'à moi quand je passe même à quelque distance de la fenêtre. Devant la chaumière que j'occupe est le chemin direct entre deux des autres; mais ce chemin est maintenant rarement pris par les femmes : elles font maladroitement un détour par le derrière de ma maison, pour se conformer à l'étiquette qui prescrit de ne pas passer devant des hommes. L'une ou l'autre de ces deux jeunes filles, et quelquefois toutes nos femmes, ne manquent jamais d'accompagner jusqu'aux confins du territoire du hameau celles de qui elles reçoivent la visite; et on ne laisse jamais une jeune femme — mariée ou non — se rendre seule chez elle.

D'après tout ce que j'ai vu, je me sens porté à regarder les Circassiens pris en masse comme le peuple le plus naturellement poli que j'aie jamais connu ou dont j'aie jamais lu quelque chose.

La plupart des hauteurs qui environnent ce vallon jusqu'à une étendue de nombre de milles à l'est et à l'ouest, sont couvertes d'épaisses forêts de chênes, dont les seuls habitants sont des animaux sauvages, parmi lesquels le daim et le sanglier sont nombreux. Ici comme ailleurs, les hommes portent très-communément un épieu court; mais en cela ils paraissent plutôt dirigés par un ancien usage que par aucune nécessité actuelle, car je n'ai jamais ouï dire que des sangliers

eussent fait du mal à quelqu'un, à moins qu'on ne les attaquât.

17. — Un habitant de ce hameau est revenu aujourd'hui de la forteresse de Ghélendjik, où il avait conduit quelqu'un affligé d'un cancer ou de je ne sais quelle autre maladie analogue; en de tels cas on a la permission de s'adresser aux Russes. La conduite de ceux-ci en recevant ceux qui viennent ainsi les trouver est à la fois humaine et politique.

Cet homme rapporte qu'une flotte nombreuse se trouve tant à Ghélendjik qu'à Doba, et que des forces très-considérables ont débarqué dans ces deux places. Il a su d'un interprète arménien que ces forces vont encore s'accroître, une partie de la flotte ayant appareillé pour Chapsekwa, afin d'en ramener les troupes, qui ont maintenant terminé la construction du fort. Il ne put savoir précisément quelle était la destination de ces forces. L'interprète lui dit que probablement on avait le projet d'élever un fort dans la baie de Semez, — mais qu'en tout cas il croyait que le pays, vers le Kùban, allait être de nouveau dévasté. Hélas! il n'a déjà que trop souffert de la grêle et des orages. Quel sera le terme de tels maux?

En conséquence de ma visite au commencement de juillet dernier aux corvettes échouées à Sasche, dans le but de m'assurer du meilleur moyen d'en tirer les canons, deux personnes me furent députées peu de temps après pour m'inviter à y aller surveiller les opérations, pour lesquelles un corps très-nombreux était alors réuni. Quoique fort occupé en ce moment-là des lettres que j'avais à écrire, je partis, de peur que le zèle ne se refroidît; mais nous n'étions qu'à moitié chemin quand nous fûmes rencontrés par deux ou trois autres personnes, qui nous informèrent qu'une querelle avait eu lieu, qu'il y avait eu du sang versé, et qu'en conséquence le rassemblement s'était dispersé. Je suis fâché d'avoir à dire que c'est le second événement de cette nature qui se présente

depuis quelque temps, et cela par suite de la même cause. Un noble du clan de Khûnseh désirait avoir en mariage une fille de Hadji Dakhûm-Okû, du clan Barzek, demande à laquelle ce dernier répondit que le rang du clan du premier ne l'autorisait pas à élever une telle prétention. En conséquence l'aspirant enleva la jeune fille et sa famille la garda pendant quelques semaines; au bout de ce temps le père de la fille, qui s'était procuré l'aide de sa fraternité, parvint à la reprendre, mais non sans effusion de sang, une quinzaine de personnes ayant été tuées ou blessées en cette occasion, — et cela peu de temps après que les Russes avaient effectué leur descente à Ardler! Bientôt après il fut question d'un congrès pour l'arrangement de cette affaire. Mais il ne paraît pas que ce congrès ait eu lieu, ou que du moins il ait rien arrangé; car les deux partis, comme je l'ai dit, en sont de nouveau venus aux coups après s'être assemblés pour l'enlèvement des canons. Cette fois deux ou trois hommes ont été tués et plusieurs blessés.

19. — La recherche du noble polonais s'est trouvée n'être qu'une chasse de dupes. Après bien des peines et des démarches on le retrouva enfin; mais on sut alors qu'au lieu du comte Kraszenski nous n'avions trouvé qu'un voleur et un menteur fieffé du même nom (peut-être d'emprunt), bien connu comme tel de Stanislav et de nombre d'autres qui ont servi avec lui à Anapa.

20. — Mon hôte ici est un homme d'un esprit honnête, obligeant et curieux de s'instruire, mais nullement profond. Il paraît abondamment pourvu de ce que les phrénologistes appellent l'*adhésivité;* si bien que non content des bons termes où nous étions ensemble et des professions d'amitié que nous nous étions faites mutuellement, il finit par étourdir mon drogman pendant plusieurs jours de ses instances pour qu'il obtînt de moi que je voulusse bien lui donner les mains personnellement (cérémonial qui consiste à s'entrelacer les deux

pouces) en signe d'amitié future, ce qu'il préférerait, déclara-t-il, à sa pleine chambre de trésors. Nous avons fait ce qu'il demandait, en présence de témoins et à sa grande satisfaction apparente. Mais j'ai vu ce matin un témoignage plus convaincant de sa bonne opinion. Il avait commencé la conversation par me demander si Dieu avait donné plus d'un livre aux hommes : à quoi j'ai répondu qu'il fallait que je le connusse encore mieux avant de parler religion avec lui. Je n'avais pas d'abord vu son dessein ; mais bientôt il devint apparent : — ce qu'il voulait, c'était quelque chose sur lequel sa foi chancelante pût s'appuyer et se diriger. Car, a-t-il ajouté, les Turks disent que comme Ghiaour vous êtes destiné à aller en enfer; et pourtant vous avez refusé l'autre jour de donner une drogue qui fît avorter, parce que c'est un grand crime, et vous vous montrez désireux d'acheter des esclaves pour les mettre en liberté : au lieu que le moindre gain aurait porté un Turk à donner la drogue, et qu'il ferait volontiers des esclaves de tous ceux qui ne sont pas de sa foi, croyant que le paradis est seulement pour ceux qui pensent comme lui en religion. *Je crains qu'ils ne nous disent pas la vérité.*

23. — Hier j'ai assisté au service divin pour la première fois depuis mon arrivée dans ce pays; mais, hélas! l'objet de notre adoration, autant que nous sachions, n'est qu'un être imaginaire : — c'était Tchiblé, l'esprit du tonnerre. Je dis autant que nous sachions ; car qui peut assurer que la foudre qui frappe et tue n'est pas confiée à un ange subalterne?

Vers midi je partis à pied, accompagné de mon hôte, d'Indar-Okû Kaspolet, de tous les habitants mâles de notre hameau, et de divers autres ; et pendant que nous descendions notre vallée nous fûmes rejoints par un beaucoup plus grand nombre d'habitants du voisinage, quelques-uns portant sur la tête des tables couvertes de pains et de pasta. Un jeune homme nous précéda pour placer des pierres en travers de

nombreux méandres du ruisseau alors gonflé par les fortes pluies d'équinoxe que nous avons eues ; cette précaution était prise pour moi, le seul qui fût chaussé. Après avoir marché quelque temps le long d'un des côtés de la vallée de la Pchat, nous arrivâmes à une ancienne portion d'une forêt de chênes, où étaient assemblés plusieurs vieillards d'un aspect non moins vénérable que les arbres antiques qui nous entouraient, —outre une armée de jeunes gens de tout âge, le tout formant une réunion de cent vingt à cent trente personnes, les unes assises sur des arbres renversés, d'autres sur les branches qui jonchaient la terre, et formant deux côtés d'un carré, à peu de distance du plus grand arbre. Près de cet arbre une croix était dressée, et contre le tronc étaient posées d'autres croix dégradées, qui servirent autrefois à l'usage sacré, et qui maintenant sont vouées à la lente destruction du temps.

Au moment où nous pénétrâmes dans l'enceinte consacrée, tous ceux qui étaient assis se levèrent et se tinrent debout jusqu'à ce que j'eusse pris place sur un manteau étendu pour moi sur des feuilles d'arbre. Plusieurs de ceux qui arrivèrent ensuite ôtèrent leur bonnet en signe de salutation, au lieu de porter la main droite au front selon l'usage ordinaire. En avant de la croix étaient rangées en lignes quarante ou cinquante petites tables, couvertes, comme celles que j'ai mentionnées, de pains et de pasta ; et en arrière de l'arbre plusieurs larges chaudrons étaient suspendus à une poutre transversale au-dessus d'un grand feu. Tout près de là deux chèvres étaient attachées—le sacrifice du jour—attendant patiemment leur sort ; et un grand nombre de chiens, certains que quelque chose leur reviendrait, rôdaient çà et là autour des tables, donnant assez d'occupation aux enfants chargés de les tenir à l'écart. Quant aux hommes, ils s'entretinrent d'abord quelque temps sur le lieu même de l'assemblée, puis différents groupes allèrent plus loin discuter leurs affaires privées ;

tandis que d'autres — tant la *bosse de la vénération* est peu prononcée chez ces enfants de la nature — occupaient l'intervalle d'attente à préparer des courroies de selle, et mon voisin Kaspolet à réparer mon ceinturon. On peut se faire une idée du temps qui s'écoula ainsi d'après ce fait que les chaudrons avaient été mis à bouillir vers le commencement de la réunion, et que les chèvres qui devaient y entrer ne furent sacrifiées que très-longtemps après. Le sacrifice s'accomplit de la même manière qu'à la fête de la croix. Une invocation fut alors adressée à l'esprit du tonnerre par ceux qui avaient la charge des tables; la tête découverte pendant cette prière, ils demandèrent au Ciel de leur accorder sa protection, et de détourner d'eux et de leurs familles la foudre et tous les autres maux. Aussitôt après on servit devant moi deux grands pains plats, en même temps qu'un bol de chuat (boisson composée de farine de millet, de miel et d'eau fermentés); puis une distribution générale des mêmes rafraîchissements fut faite à toute l'assemblée jusqu'aux plus jeunes enfants, et le breuvage continua de passer à la ronde de temps en temps, jusqu'à ce que le contenu des chaudrons fût cuit. Dans le même intervalle, les vieillards se tinrent ensemble quelques moments à l'écart, paraissant occupés à donner des instructions à un plus jeune; celui-ci s'avança alors vers nous, et dans un discours rapide nous annonça l'approche de trois jours de fête, ainsi que le nombre et l'espèce de victimes requises pour chacune de ces fêtes (des chèvres ou des bouvillons): tant pour la croix, tant pour l'abondance, tant pour détourner la peste, etc.

Un long intervalle s'ensuivit de nouveau avant que le contenu des chaudières fût prêt ; enfin ce moment si désiré, par moi du moins, arriva. Alors le grand prêtre — si on peut appeler ainsi l'individu en chemise et en caleçon occupé autour des tables — découpa la viande de façon à ce que chaque table en eût une égale portion. Sur la table qui nous était des-

tinée à Kaspolet et à moi on plaça une demi-douzaine d'excellents pains, que mon hôte eut la permission d'emporter pour notre usage, à l'exception de celui qui fut coupé pour nous être distribué. Quant au pain et à la pasta des autres tables, qui toutes étaient abondamment pourvues, le repas était à peine commencé que ceux qui avaient fourni les chèvres en firent une quête générale, dont le produit remplit plusieurs pans de manteaux. Le chuat fut libéralement servi pendant le repas, et dès qu'on eut fini l'assemblée se dispersa.

Ces solennités ont lieu très-fréquemment après cette époque de l'année; et n'auraient-elles pas d'autre utilité (ce que, toutefois, je n'admets pas, attendu qu'une religion quelconque me paraît préférable à l'absence de toute religion), elles serviraient du moins à ménager fréquemment au peuple des réunions amicales, et à procurer un peu de nourriture animale à ceux qui sans cela pourraient bien n'en goûter que rarement. Car outre ce que peuvent consommer tous ceux à qui il convient d'assister à la célébration, on peut voir nombre des plus pauvres emporter chez eux des portions de viande pour leur famille, — les distributions aux pauvres faisant en ces sortes d'occasions partie des prescriptions religieuses.



CHAPITRE XXIV.

Ascension d'une montagne hantée. — Fête religieuse. — Accroissement de discipline. — Opérations des Russes. — Hydromel des Circassiens. — Honnêteté. — Festin funéraire. — Principes de morale militaire de la Russie. — Serasker-Okû Mehmet de l'Abazak. — Fête de Merem. — Quête d'une nouvelle mariée. — Pratique médicale.

Pseomuz, 1er *octobre* 1838. — Vers la fin d'août nous apprîmes que les Russes étaient activement occupés à rembarquer leur armée de Chapsekwa, armée qui devait être nombreuse, car trente-neuf bâtiments, vaisseaux de guerre ou transports, y ont été employés en deux fois, seize d'abord et vingt-trois ensuite. Le fort de la vallée de Chapsekwa est achevé; mais l'emplacement paraît en avoir été fort mal choisi, car il a été presque entièrement inondé par un débordement du cours d'eau sur la rive duquel il est construit, à proximité de la mer.

Immédiatement après cette embarcation, la flotte, se montant à une trentaine de voiles, parut dans la baie de Sûgûldjak (Sûdjûk-Kalèh); et dès qu'elle eut jeté l'ancre elle dirigea un feu nourri sur les côtes basses et déboisées de la baie, feu qu'elle continua pendant deux jours pour en écarter les défenseurs. Pendant ce temps l'armée avait reçu de Ghélendjik un renfort considérable et un nombreux parc d'artillerie; à la fin du deuxième jour elle fut promptement débarquée en deux divisions, l'une à l'angle N.-E. de la crique que présente la baie, sur une faible éminence où se trouvait autrefois (avant qu'il n'eût été détruit par la marine russe) un petit village de marchands turks, l'autre à l'ouest, sur une éminence plus considérable, où depuis l'armée entière a été concentrée et où elle est maintenant activement occupée de la construction d'un fort, travaux auxquels il est presque impossible

d'opposer rien d'efficace, tant à cause de la nature du terrain que parce que dans ces environs les Circassiens manquent de canon.

Les Russes ont ainsi définitivement abandonné le fort que leur ont cédé les Turks, et l'emplacement qu'ils ont choisi pour leur nouveau fort est préférable en cela qu'il commande une grande partie de la très-riche vallée, et qu'en même temps il reste en communication avec la mer. Ce bombardement des bords de la baie pendant deux jours avant qu'une armée pût se hasarder à prendre terre est une curieuse confirmation de l'assertion de Son Excellence le comte Nesselrode à S. E. le comte Durham quant à l'occupation militaire de cette côte par la Russie.

J'ai enfin reçu, le 25, quelques-unes des lettres apportées pour moi de Constantinople par Arif Reis il y a plus d'un mois. Les autres que j'ai déjà envoyé chercher deux fois inutilement, sont retenues dans le sud par les chefs, qui espèrent ainsi me faire retourner chez eux leur communiquer mes nouvelles en personne; car ils sont jaloux de la préférence que nous avons montrée pour le nord, et de la supériorité de considération dont jouissent les chefs de cette partie du pays, à qui toutes les communications du dehors ont été adressées. Néanmoins le seul motif qui me fasse désirer en ce moment de rester ici est que l'action y est maintenant transportée, et que c'est là par conséquent que je puis être le plus utile. J'éprouve ainsi une punition sévère et imméritée, car les lettres que l'on me soustrait de cette façon sont les premières qui soient arrivées depuis plus de six mortels mois. Ces difficultés de correspondance, cette ignorance totale où je suis tenu, pendant tant de mois consécutifs, du sort de ma famille et de mes amis, et de tout ce qui se passe dans le reste du monde, sont assurément la plus grande de toutes les privations que j'aie à endurer ici.

Il y a dans ces environs une montagne appelée Kadjéré-

Khiaps, qui non seulement est la plus élevée de toutes celles qui bordent la côte jusqu'à Gaghra, et qui présente ainsi le plus beau panorama, mais qui en outre passe pour être hantée à son sommet, où se trouve un étang ténébreux, par je ne sais quel être surnaturel (un cheval blanc est, dit-on, le seul être vivant qu'on y ait jamais vu), qui maintient sa solitude en mettant à mort quiconque est assez présomptueux pour venir la troubler. La seule personne que l'on m'ait citée comme ayant eu la hardiesse de risquer l'aventure est un jeune Turk; mais j'ignore ce qui lui en advint.

Dans l'espoir de contribuer à désabuser le peuple de cette vaine croyance, et aussi à cause de la vue que me promettait la montagne, je résolus de faire l'ascension. J'annonçai mon intention subitement; et hier, au moment où je partis pour l'aventure, par une belle et froide matinée, je trouvai les gens d'ici tellement confondus de ce qu'ils appelaient ma témérité, qu'on me laissa me mettre seul en route, et que j'avais déjà descendu la moitié de la longueur de notre vallée quand mon hôte et un fils d'Indar-Okû, craignant qu'on ne leur reprochât de m'avoir laissé aller sans escorte, me rejoignirent et insistèrent pour m'accompagner. Jusqu'où cet esprit d'hospitalité aurait-il pu les conduire? je l'ignore; car heureusement je rencontrai un peu plus loin Stanislav, mon Polonais, et je pus ainsi dispenser mon hôte de m'escorter au delà du quart de la montée, où il parut bien content de rester avec un ami en attendant mon retour. Ce fut en secouant la tête d'un air de sinistre présage qu'il nous vit nous éloigner. Je ne pense pas que l'élévation dépasse 3,000 pieds (un peu plus de 900 mètres), si elle les atteint. La vue y est fort étendue, mais elle offre un certain degré d'uniformité, — des montagnes revêtues de bois et la mer, avec une portion de la baie de Ghélendjik. Ce que je désirais le plus voir — les pics de l'Elbrûz — était caché par le brouillard à l'horizon. Nous mîmes environ deux heures à l'ascension et à la descente. Nous ne

trouvâmes au sommet ni l'étang noir ni le cheval blanc, mais seulement un sol noir et profond où végétait une herbe luxuriante et que couronnait un majestueux bouquet de chênes qui ne semblaient pas avoir jamais ressenti l'atteinte sacrilége de la hache, les plus âgés ayant été laissés se changer en poussière là où ils étaient tombés. J'ai tâché de persuader au propriétaire, qui a porté sa culture jusqu'à mi-chemin environ de la montée, de la pousser jusqu'aux approches du sommet; et peut-être avec le temps en prendra-t-il le courage. Le sol des hauteurs avoisinantes paraît être également fertile.

Depuis le milieu du mois dernier, il a beaucoup plu, et hier matin le vent qui s'est mis au nord a fait baisser la température de 29°,—c'est-à-dire de 58 à 29 (1); degré de froid très-peu ordinaire, je présume, à une époque si peu avancée de la saison, et dont j'ai remarqué que nombre d'arbres avaient beaucoup souffert, non-seulement sur la montagne, mais aussi dans la vallée.

Je suis parti ce matin pour assister à une autre de ces fêtes religieuses, au sujet de laquelle ma curiosité était excitée, tant à cause de son caractère singulier que du concours de gens de l'un et l'autre sexe qui s'y trouvent généralement. On peut appeler celle-ci la Fête de la Présentation, et un amateur d'origines pourrait lui en assigner une juive et la regarder comme une commémoration du sacrifice d'Abraham; car l'usage ici est qu'après un certain âge chaque enfant soit *présenté à Dieu*, et qu'un animal soit sacrifié pour lui. C'est l'objet de cette fête; et cet usage a atteint un tel degré de considération, que ceux-là même qui se donnent pour musulmans et ont toutes ces observances quelque peu en aversion comme n'étant pas « ordonnées par leur livre, » sont contraints de s'y conformer, soit par la force de l'habitude, soit par l'influence de l'o-

(1) De 11° 1/2 Réaum. au-dessus de zéro à 1° 1/3 au-dessous. (*Trad.*)

pinion du plus grand nombre. C'est ainsi que mon excellent hôte actuel, Zekwahaz-Okù, qui appartient à cette classe, a néanmoins présenté aujourd'hui son fils. Le lieu de réunion était encore dans la vallée de la Pchat, sur un pré où un bouquet de chênes vénérables forme un de ces sanctuaires solennels qui portent l'âme vers le culte de la nature. Au milieu de ce petit bois est dressée une croix contre laquelle plusieurs autres, dégradées par le temps, étaient appuyées; et devant cette croix furent de nouveau rangées les tables, couvertes de pains ou de pasta, telles que les avaient apportées les différents groupes venus des hameaux environnants. Je remarquai que plusieurs de ceux qui portaient ces tables (non pas tous cependant), après les avoir remises au prêtre, ôtaient leur bonnet, s'agenouillaient devant la croix, et inclinaient le front jusqu'à terre.

Non loin de là, d'un côté de cette enceinte sacrée, une couche rustique fut disposée pour moi; de l'autre côté se rangèrent les femmes, qui avaient commencé à arriver peu de temps après moi, et dont le nombre pouvait se monter en tout à une soixantaine, vieilles et jeunes: — les matrones sur la pelouse autour d'un feu, et les jeunes filles près d'un groupe d'arbres adjacent. Le cérémonial fut plus solennel que dans l'occasion précédente. Il commença comme dans celle-ci par une courte invocation au Grand Dieu (Ta Skho), lui demandant de leur accorder toutes ses bénédictions et de détourner d'eux tous les maux. En prononçant cette invocation, le grand-prêtre étendait vers la croix sa main droite à laquelle il tenait un gobelet de bois, de la même forme que ceux dont on se sert dans le service de nos églises, et qui était rempli de chuat; à sa main gauche il tenait une large galette de pain *sans levain*. Remettant ensuite à ceux qui se trouvaient près de lui ce pain et ce gobelet, il en reçut d'autres de leurs mains successivement à cinq ou six reprises différentes, et chaque fois il recommença la même bénédiction, que répé-

taient à voix haute tous les assistants à genoux sur plusieurs rangs derrière le prêtre, la tête découverte, et touchant la terre du front à la fin de chaque prière, ce que faisaient aussi les matrones. Le chuat et les pains furent ensuite distribués entre tous ceux qui se trouvaient là. Les victimes — à savoir un veau, une brebis et deux chèvres — furent alors amenées devant la croix, chacune d'elles tenue par deux hommes; et le prêtre, après avoir prononcé une bénédiction sur chacune, leur versa successivement sur la tête du chuat contenu dans l'un des gobelets, et y brûla quelques poils avec un des cierges allumés au pied de l'arbre derrière la croix. Cela fait, on emmena les trois animaux pour les égorger, ce qui fut pour la congrégation le signal d'une séparation passablement tumultueuse, — du moins pour la partie la plus jeune. Quelques-uns allèrent aider à dépecer les victimes et à en répartir les différentes parties dans une rangée de grandes chaudières; d'autres s'amusèrent, en attendant que le repas fût prêt, à courir, à sauter, etc., pendant que les anciens employaient cet intervalle à causer entre eux. Quant au grand prêtre, — qui apportait à ses fonctions une dose considérable de dignité, — il resta durant tout le temps debout devant la croix et les tables, la tête découverte, un manteau sur les épaules et un bâton à la main, dirigeant ses assistants dans leurs fonctions, dont il semblait qu'une égale répartition de la viande entre les soixante tables environ qui se trouvaient là ne fût pas la partie la moins importante. Le prêtre bénit chaque table successivement avant qu'elles ne nous fussent servies sur la pelouse où nous faisions cercle, — aux femmes aussi bien qu'aux hommes, — en même temps que du chuat à discrétion. Comme la première fois, notre repas commençait à peine, que ceux qui en avaient fourni la partie animale firent le tour du cercle pour réclamer le surplus assez considérable de notre pain et de notre pasta; et il fut à peine terminé que l'assemblée se dispersa. Le nombre

de personnes présentes en cette occasion pouvait être de quatre à cinq cents. On m'a dit que l'an dernier il y a eu des assemblées cinq fois aussi nombreuses, et qu'après la célébration on s'y livrait de même aux amusements de la danse, des courses de chevaux, du tir au blanc, etc. La diminution du nombre des assemblées de cette année est attribuée à la détresse croissante et aux inquiétudes causées par les progrès des Russes, lesquels, par parenthèse, n'étaient pas oubliés dans les prières, le prêtre ayant demandé au Ciel qu'ils pussent être « frappés d'aveuglement. »

J'ai omis de mentionner comme nouvelle preuve de l'habitude où sont les musulmans du pays de se conformer aux observances religieuses de la majorité, que la veille de la fête, après mon excursion à la montagne hantée, ayant demandé un verre de chuat, que peu de gens ici préparent aussi bien que mon hôte et qu'il m'a appris à aimer à défaut de mieux, on me répondit que la quantité considérable qu'on en avait tout fraîchement faite, de même qu'un grand nombre de pains sans levain, étaient déposés dans le *pété* ou maison servant pour la cuisine, et que le tout devait y rester jusqu'au soir, où un ancien ayant qualité pour cela viendrait prononcer une bénédiction sur le chuat et sur les pains en présence de tous les habitants du hameau, hommes et femmes. Je ne voulus pas qu'on apportât à cause de moi aucun dérangement dans ces dispositions, et je demandai seulement de l'eau pour apaiser ma soif; mais déjà mon hôte avait envoyé chercher un ancien, qui ne tarda pas à arriver. On me pria de ne pas paraître à la cérémonie, parce que dans ce cas les femmes mariées n'y assisteraient pas. J'ai su, au surplus, que le tout consiste en une prière pour la prospérité générale de la famille, ou plutôt des familles du hameau, prononcée sur le pain et sur le chuat; après quoi on me servit de l'un et de l'autre.

Le chuat — boisson nationale des Circassiens — se sert

généralement dans d'énormes sébiles de bois à manche ; et rarement je vois circuler ces « coupes généreuses » au milieu d'un groupe de guerriers vigoureux sans songer aux copieuses libations de nos ancêtres, dont l'hydromel ou *métheglin* ressemblait probablement au chuat, sauf que dans celui-ci on ajoute au miel et à l'eau une certaine quantité de farine de millet,—ce qui, peut-être, ne fait qu'en favoriser la fermentation.

Parmi les objets sur lesquels — en notre qualité de quasi-gouverneurs du pays—nous cherchâmes l'hiver dernier, mes compatriotes et moi, à diriger l'attention spéciale des chefs du nord, était la suppression du commerce avec la Russie sur le Kûban à l'est du Chapsuk (pour l'achat du sel), ainsi que le châtiment d'une bande de voleurs qui s'était organisée à Adughûm, et dans laquelle un noble du clan Tchûpako passait pour être impliqué. Je suis heureux d'apprendre que pendant mon séjour dans le sud on s'est occupé de ces deux importantes affaires : les voleurs ont été punis par l'incendie de leurs maisons, la confiscation de leurs propriétés, etc., et le trafic du Kûban a été supprimé, sauf sur un point peu étendu, me dit-on, au voisinage d'Ubïn. La suppression complète sera d'un accomplissement difficile jusqu'à ce que les affaires aient pris une nouvelle face, à cause de l'exemple que les gens du Psadûg ont si longtemps donné à leurs voisins.

8. — Quelque fatigante, quelque pénible même que soit devenue cette vie de séparation, de privations et de solitude (solitude intellectuelle), et quelque pernicieuse qu'ait été jusqu'à présent pour le corps et pour l'esprit l'influence des inquiétudes de toute espèce qui nécessairement l'accompagnent, j'ai maintenant devant moi pour cinq ou six mois — cinq ou six mois d'hiver — la perspective d'une situation pire encore.

Le général russe qui commande à Semez, adoptant le plan suivi depuis quelque temps dans le sud, a fait savoir ici

qu'aussitôt que le fort en cours d'exécution serait achevé on en commencerait un autre à l'extrémité orientale de la vallée d'Anapa ; qu'il se propose de rester tout l'hiver dans ces quartiers avec son armée, et de dévaster le pays, « à moins que les habitants ne désirent qu'il en soit autrement, » c'est-à-dire à moins qu'ils ne consentent à traiter avec lui (ce qui est synonyme de soumission), promettant dans ce cas de retirer immédiatement ses troupes. Or, il se trouve malheureusement que la moisson de cette année, quoique extrêmement abondante, est extraordinairement tardive, à cause des pluies et des orages que nous avons eus récemment. L'autre branche principale, maintenant menacée, de la richesse des habitants dans les parties moins montueuses et plus ouvertes du Notouhatch et du Chapsuk, consiste en nombreux troupeaux de moutons et de gros bétail, dont les provisions (aussi bien que les leurs propres) sont faciles à découvrir pendant l'hiver dans les forêts, et peuvent ainsi être aisément détruites. Les expéditions dévastatrices des Russes seront surtout redoutables si, comme on l'annonce, les mouvements de leur cavalerie légère, pareille à la cavalerie circassienne, se combinent avec ceux de leur infanterie et de leur artillerie. Une telle perspective, ajoutée à tout ce que les habitants ont souffert depuis tant d'années, a rempli d'épouvante la population de cette partie du pays ; et cette disposition des esprits fait naître en moi de grandes appréhensions.

Personne n'ose parler de soumission ; mais quelques-uns des gens du peuple (et même un des chefs que jusqu'ici j'avais rangés parmi les plus sûrs) ont conseillé d'accepter le traité proposé par le général russe, dans l'espoir de le tromper, disent-ils, après qu'il aura éloigné son armée ! Mais d'autres, parmi les chefs et les anciens (particulièrement Az-Demir, sur qui, jusqu'à présent, je ne comptais pas), ont montré une sagesse et une énergie proportionnées à la crise, et résistent vigoureusement à tout ce qui ressemblerait à un accom-

modement. Je crois que jusqu'à présent la majorité est pour eux ; pourtant ils paraissent se défier du succès si on les abandonne à eux-mêmes, et ils m'ont envoyé prier instamment à plusieurs reprises de rester pour aider à leurs efforts. Le dernier message que j'ai reçu à cet effet m'a été apporté par Hasesch, qui est sur le point de retourner à Constantinople pour sa mission, avec la réponse du pays au document qu'il avait apporté; et sur ses représentations pressantes je lui ai promis de rester encore, pourvu que je pusse trouver à titre de prêt les marchandises qui me sont nécessaires pour payer mes dépenses, attendu que je ne pouvais consentir à vivre ici aux dépens de gens qui n'ont guère de superflu.

Ses recommandations à cet égard avaient quelque chose d'amusant. — Faites-vous Circassien, me disait-il; allez-vous-en demeurer dans les maisons où on pourra le mieux vous traiter, et demandez à quiconque aura une veste meilleure que la vôtre, ou n'importe quoi, de faire un échange : ici ce n'est pas une honte.

J'ai accepté l'offre que m'a faite Hadji Ismaël — qui a été dernièrement à mon service et sur qui je crois pouvoir compter — de se charger de lettres pour Constantinople et de m'en rapporter celles qui m'y seraient arrivées d'Angleterre. Mais je sais quelle répugnance ont les capitaines turks à mettre à la mer en hiver, et je ne m'attends guère à revoir mon messager avant le mois de mars. Telle est la perspective que j'ai maintenant devant moi; et je crois qu'il lui faudrait un cœur solidement trempé, à celui qui pourrait l'envisager de sang-froid.

Pourtant deux circonstances me font croire qu'il se prépare ailleurs quelque orage dont l'ébranlement salutaire pourrait bien avoir pour effet de dégager notre atmosphère surchargée. La première est le ton entièrement changé des adresses du général russe aux Circassiens; la seconde est une conversation qu'a ma connaissance Tausch, l'ami de Marigny, a eue

avec un habitant respectable de Djûbghe, conversation dans laquelle le premier, après un long factum contre nous autres Anglais et des assurances du peu de probabilité que la guerre éclatât entre la Russie et la Turquie, fut assez peu circonspect pour mal parler aussi du sultan, qui les flattait par des démonstrations pacifiques, ajouta-t-il, tout en se préparant activement à la guerre.

Le bruit court que les Tchetchenses ont recommencé la guerre avec un nouvel acharnement, — femmes, enfants et jeunes filles y prenant part.

13. — Mon hôte est revenu aujourd'hui du quartier général russe à Semez, où il était allé en mission pour un échange de prisonniers ; et les nouvelles qu'il m'apporte sont loin d'être rassurantes.

D'après les renseignements actuels, il paraît que les Russes ont en construction trois forts dans le district de Semez : un sur l'emplacement de Sûdjûk-Kalèh, un second à l'angle N.-O. de la baie, et un moins considérable plus haut dans la vallée, non loin de notre précédente résidence. Il semblerait donc que le but du général soit d'expulser les habitants non-seulement de cette riche vallée, mais aussi des hauteurs qui s'élèvent entre elle, la vallée d'Anapa et la mer, et d'établir une ligne de communication entre la baie de Semez et Anapa au moyen du fort projeté à l'extrémité orientale de la vallée à laquelle cette dernière place donne son nom. Heureusement qu'il existe entre les deux vallées un défilé peu praticable, qui rendra difficile l'exécution de ce projet.

Je ne puis que m'étonner que ces hommes d'État et ces guerriers qui ont déploré si hautement, comme fatale à Constantinople, la faute que l'on a commise en laissant la Russie acquérir Sebastopol et s'y fortifier, n'aient pas aperçu le meilleur moyen qui restait pour réparer cette faute : à savoir, de tirer de ses serres la baie de Sûgûldjak et celle de Ghélendjik et d'y former une contre-station. La baie de Ghé-

lendjik, notamment, quoique inférieure à Sebastopol en étendue, peut cependant recevoir une force navale considérable. C'est un admirable abri comme rade; on y a sous la main en abondance des matériaux de constructions navales, et une puissance amie des habitants y trouverait surtout des avantages naturels qu'à peu de frais et sans grande dépense de science on pourrait rendre sinon absolument inexpugnables, du moins d'une plus facile défense que Sebastopol.

L'autre nouvelle apportée par mon hôte est que le général a ou prétend avoir reçu un document relatif à ce pays, revêtu des signatures du sultan et de l'empereur, et qu'il a invité les Circassiens à envoyer des délégués pour en prendre connaissance. Il se vantait en outre de la mésaventure arrivée aux lettres que j'avais confiées à Arif Reis, et disait qu'il connaissait le contenu de ces lettres.

27. — Depuis la mi-septembre environ le temps n'a pas cessé d'être variable; la plus grande partie a été pluvieuse, et parfois nous avons eu de ces pluies que les contrées montagneuses voisines de la mer connaissent seules. Le 20 ce temps fut accompagné d'un coup de vent S.-S.-O., dans lequel un grand bâtiment russe s'est perdu corps et biens près de Pchat. Ce bâtiment était chargé d'esprits et de vin pour la garnison, mais une partie est tombée entre les mains des Circassiens du voisinage : abondance fatale, car beaucoup d'entre eux paraissent avoir pris goût à l'usage délétère de l'eau-de-vie, quoique je n'aie encore vu qu'un seul exemple d'ivresse produite par son abus.

Outre la pluie nous avons eu de la grêle depuis le 23; il est aussi tombé beaucoup de neige, et depuis quatre jours il gèle le matin. Ce matin le thermomètre est descendu à 25° (1), ce qu'on m'assure être très-rare à cette époque de l'année. Au surplus, avec la gelée le temps s'est remis.

(1) 3 2/10 Réaum. au-dessous de zéro. (*Trad.*)

Nous avons eu ici un grand festin funéraire en mémoire d'un frére d'un des propriétaires de ce hameau. Pendant les trois jours et les trois nuits qui ont précédé cette commémoration, notre hameau a été encombré de femmes qui venaient aider aux préparatifs, cuire le pain et les pâtisseries et brasser le chuat; le jour du repas un grand nombre d'assistants ont en ontre apporté leurs contributions en pain, pâtisserie, miel, chuat, mouton, etc.

Au jour désigné, le nombre de personnes réunies doit avoir été de beaucoup plus de cent, car j'ai compté environ quarante femmes, vieilles et jeunes, qui descendaient en procession à un champ voisin (pendant que d'autres restaient au hameau), pour y assister avec les hommes, lesquels étaient beaucoup plus nombreux, à une prière prononcée par le mollah sur la tombe du défunt. D'après l'usage général de cette partie du pays, on aurait dû apporter sur sa tombe son sabre nu, et y décharger son fusil et son pistolet, en même temps qu'on en aurait fait faire trois fois le tour à son cheval, à qui on aurait ensuite coupé une oreille en mémoire de son défunt maître; mais comme le frère de celui-ci se donne pour musulman, ces rites, après un court débat, ont été omis. Selon l'usage, le repas a eu lieu en plein air (quoique la journée fût froide) dans le champ dont je viens de parler; les femmes s'étaient rangées, les matrones en avant, dans un des angles du terrain plus élevé que le reste, où on avait aussi réuni les comestibles, — des piles de pains, et six ou huit grandes chaudronnées de viande. Les hommes étaient plus bas à quelque distance. On tua à cette occasion treize moutons et une vache, attendu que de la viande et d'autres provisions devaient y être distribuées non-seulement pour être mangées sur place, mais encore pour être emportées par les plus pauvres. Je n'y ai pas assisté, mais j'ai pu voir tout ce qui se passait de la porte de ma chaumière, où une excellente pièce de mouton, de la pâtisserie, du miel, etc., m'ont été envoyés.

Aussitôt après le repas l'assemblée se sépara, attendu que beaucoup étaient venus de loin ; et je n'ai pu m'empêcher d'admirer la manière gracieuse dont les femmes se disaient adieu entre elles, — ce que je pus voir alors d'une manière plus particulière que jusqu'alors je n'en avais eu l'occasion, — d'abord par une légère accolade de leur bras droit, puis par un serrement de la main droite. La nuit précédente, nous avions eu tant de monde à coucher ici, qu'il avait fallu répartir les maisons, même celles destinées à la cuisine, les unes entre les hommes et les autres entre les femmes.

Les gens que pour la troisième fois j'avais envoyés à Khissa pour en rapporter les lettres qu'on m'y retenait sont revenus aujourd'hui ; mais le paquet qui avait excité une si vive attente, non-seulement en moi, mais sur toute l'étendue de la côte, ce paquet ne renferme qu'un journal!

Pour ajouter encore à la position critique où cette portion importante du pays est maintenant placée, j'ai appris que les Russes sont en ce moment campés dans trois localités séparées du pays des Azras, autour de Sûkûm-Kalèh, afin de *contraindre* ces derniers de leur fournir des recrues que l'on suppose devoir être employées contre cette côte ; — que Sass est avec son armée sur la Laba, et qu'on attend d'autres détachements dans le Chapsuk, où ils combineront leurs opérations avec celles des troupes de Semez et d'Anapa, pour dévaster le pays durant la campagne d'hiver dont on nous menace. Qu'un temps doive venir où la perte d'une position avancée telle que celle-ci sera amèrement et inutilement regrettée en Angleterre, c'est ce dont ne peut douter un seul moment quiconque a réfléchi un instant sur ce sujet.

La Russie civiliser l'Orient : — quel rêve! quelle déception! Quelle preuve de ce pouvoir civilisateur a-t-elle donnée parmi les masses de ses populations natives? quelle amélioration s'est effectuée dans la condition des Russes même depuis l'époque de Pierre? — Sont-ils maintenant à un degré quelconque plus

moraux, plus éclairés, plus heureux ou plus libres qu'ils l'aient jamais été? En quoi d'essentiel sa noblesse même a-t-elle jamais donné l'exemple? Si la Russie peut répondre favorablement à une seule de ces questions — et je sais qu'elle ne le peut pas — alors il nous sera permis de croire à cette mission de civilisation que l'on nous prophétise à son sujet; et tandis que telle est la condition stationnaire de ses populations natives en tout ce qui *mérite* le nom de civilisation, la condition de ses sujets musulmans est incontestablement rétrograde, ce dont chacun peut comme moi voir la preuve écrite dans leurs villes et leurs villages dilapidés de la Krimée.

Le commerce de la Géorgie est ruiné depuis que la trahison a réuni ce royaume à l'empire; et ce qui est infiniment pis, la vertu de la partie féminine de sa population s'est perdue au contact des armées russes. L'administration morale n'y peut pas non plus être bonne, la Géorgie ayant été désignée comme lieu d'exil pour la punition des délits militaires et civils; et d'ailleurs je crois que même en Russie la femme volontairement adultère ne peut être légalement punie par son mari, du moins quand elle a pour complice quelqu'un appartenant à l'armée. Déjà les Russes mettent en pratique ici ces principes de morale militaire.

6 *novembre*. — Une indisposition me retenant ici, j'ai eu pendant ce temps l'occasion de recueillir quelques nouveaux renseignements sur l'état religieux de cette partie du pays. La journée d'aujourd'hui est la quatrième et dernière de la fête de Mérem. Dans la soirée du 2 on prépara en son honneur du chuat et des pains sans levain qui furent déposés dans notre *pété* ou cuisine; et après qu'un ancien eut prononcé sur eux une bénédiction on nous en distribua une partie. L'heure venue j'allai me coucher sans y songer davantage. Mais vers minuit je fus réveillé par une musique stentoréenne; et ayant ouvert précipitamment les volets de ma fenêtre ou *skhanawûpch*, je vis la pelouse de notre hameau encombrée

d'une centaine d'hommes et d'enfants. Quelques-uns d'entre eux envahirent le *pété* pour s'y emparer des pains et du chuat, pendant que les plus jeunes se livraient à différents jeux sur la pelouse à la clarté de la lune, et que ceux qui avaient leurs *entrées* allaient visiter les maisons des femmes, où celles-ci, mieux au fait que moi de ce qui allait arriver, étaient toutes levées et sur pied. Au bout d'un peu moins d'une heure les choristes et leurs compagnons quittèrent enfin la place, et longtemps encore après on entendait la voix des premiers partant des autres hameaux de notre petite vallée, où ils s'en allaient chantant à plein gosier l'hymne de Mérem. Luca s'était amusé à se mêler à la foule; mais malheureusement il ne put saisir que quelques paroles de leur hymne. En voici un passage: Tes longues robes flottantes sont resplendissantes d'argent; tu es la maîtresse du Ciel et la protectrice des jeunes filles. Oh! envoie-nous d'abondantes moissons, avec la paix et le bonheur!

Ainsi se sont passées quatre nuits de la lune où nous sommes, tandis que les journées correspondantes sont consacrées aux sacrifices, aux repas et aux distributions pour les pauvres (c'est-à-dire pour les *plus pauvres*, attendu que personne ici n'est positivement dépourvu de moyens d'existence), dans ceux des hameaux où l'on est le plus en état d'y faire face. Le second jour, Luca se rendit à un de ces festins dans une vallée voisine, à l'occasion duquel l'hôte donna à chacun des convives réunis dans une grande cabane un petit morceau du foie d'une vache qu'il avait tuée, rappelant à chacun — en termes variés — les bénédictions que Mérem ferait descendre sur lui et les siens. Nous avons eu le lendemain une célébration des mêmes rites moins complète et sur une moindre échelle, attendu que mon hôte professe l'islamisme. La seule chose remarquable qu'elle m'ait offerte est *cinq* repas substantiels en compensation des deux repas maigres que j'avais faits la veille et l'avant-veille. Cette compensation est tout à fait

d'accord avec les habitudes circassiennes, la diète maigre étant la règle et l'autre l'exception. La régularité dans les heures est tout aussi peu observée que dans la quantité ou la qualité.

Hier un petit cortége de femmes a visité les deux principales familles de notre hameau, escortant une jeune et jolie mariée, qui, selon un usage assez commun, quoique non universel, et que l'on ne regarde nullement comme dégradant, faisait une tournée parmi ses parents et ses amis pour demander des présents. Elle a trouvé ici une réception empressée; ceux à qui elle s'adressait lui ont fourni ce qu'elle réclamait d'eux, et deux de nos jeunes femmes l'ont escortée dans sa ronde jusqu'au prochain hameau.

En parlant de jolies femmes, je puis dire que nous avons ici en ce moment la très-jeune femme d'Indar-Okû Kespolet, dont la renommée était depuis longtemps venue jusqu'à moi comme la *belle* par excellence de toute la côte; elle est venue ici chercher mes conseils médicaux. Elle est réellement jolie, et même quelques-uns de ses traits sont fort beaux. Elle n'est ni trop grande ni trop petite, et ses formes sont irréprochables; mais l'arcure de ses sourcils est trop prononcée, et l'ensemble de la physionomie a dans son expression quelque chose d'enfantin et qui manque d'âme.

Toutefois, je ne l'ai pas vue à son avantage, attendu que depuis nombre de mois elle est atteinte de violentes affections hystériques et d'autres indispositions de femme. Lors de ma première visite, je ne croyais pas avoir occasion de juger d'elle par moi-même; car à mon entrée dans la maison je la trouvai debout derrière la porte, et tout le haut de sa personne complétement enveloppé d'un long voile de mousseline blanche. Elle resta ainsi pendant un temps assez long immobile et muette; enfin les instances de l'une des jeunes femmes présentes, et ma déclaration formelle que je ne m'assiérais pas tant qu'elle resterait debout, la décidèrent à me donner

l'exemple, et en même temps à se découvrir un peu le visage. Mais elle n'y procéda que par degrés. Je pus voir d'abord le rayonnement séduisant de ses grands yeux bruns pleins de douceur; puis ce fut au tour d'un nez digne de Phidias, et enfin chacune de ses beautés vint s'offrir à moi. Pauvre jeune femme! Ces incidents, et la réserve que j'ai du reste observée en elle, me font penser que son mal peut avoir été occasionné ou augmenté par la reclusion à laquelle elle est condamnée, et par l'interdiction même du peu d'exercice permis ici aux femmes de sa condition. Après avoir essayé pendant quelques jours des médicaments que je lui prescrivais, elle finit par déclarer à quelques-unes de ses amies qu'elle n'y avait pas confiance, et qu'elle craignait que leur extrême amertume ne tuât ses espérances de maternité. Mon quinine et moi nous avons donc eu notre congé; et un conclave ayant été tenu, il a été décidé que ses accès étaient occasionnés par le démon ou par un revenant, et son mari se mit en quête d'une femme assez habile pour conjurer le diable et la délivrer. Mais à cet égard, néanmoins, les opinions sont partagées; car un sage de cette vallée déclare que le seul espoir de guérison qui reste à la noble dame est dans un sacrifice et des prières à Tchiblé.



CHAPITRE XXV.

Obsèques d'un serf. — L'esprit militaire se ranime dans le Chapsuk. — Diversions en faveur de la Circassie. — Usages circassiens. — Idées des Turks sur la liberté du commerce. — Excursions au nord. — Opérations militaires. — Nouvelles pénibles d'Angleterre. — Un musulman orthodoxe. — Soins des femmes pour les blessés. — Retraite des Russes. — Revue de la campagne.

Pseomuz, 8 *novembre* 1838. — Un autre repas funéraire qui a eu lieu dans cette vallée m'a fourni quelques nouvelles particularités sur ce que l'on peut appeler l'ancienne religion nationale de ce pays. La célébration était en honneur d'un *serf* défunt. Neuf moutons et un bœuf furent sacrifiés; et Luca, qui était présent, remarqua qu'à mesure qu'on les tuait celui qui était chargé de cet office prononçait le nom du serf, et ajoutait : Ne craignez rien ; ceci vous mènera au ciel ! Les mêmes honneurs se rendent même aux mânes des serfs étrangers, — Polonais et Russes. J'eus ma part du festin, quoiqu'il eût lieu à une distance d'un demi-mille; deux hommes me furent envoyés avec un beau quartier de mouton, de la pâtisserie, etc.

14. — Serasker-Okû, le politique renommé de l'Abazak, s'est encore laissé surprendre; de sorte que je suis forcé de mettre en doute la légitimité de la réputation qu'on lui a faite. Deux hommes, sous le costume et le caractère de très-pauvres derviches, arrivèrent à son hameau il y a quelque temps venant du territoire russe, et réussirent à se faire passer près de lui, par la sainteté de leur conversation et de leurs habitudes, pour des dévots allant en pèlerinage au tombeau du prophète, et qui aimaient mieux passer sur le territoire des fidèles que sur celui des ghiaours. Ils prièrent ensemble, et s'entretinrent de la situation et de l'avenir du pays; puis les deux dévots feignirent d'apercevoir, dans l'état de blocus de la côte, un

danger auquel ils n'avaient pas songé auparavant. Ils prièrent donc Mehmet de les escorter vers la frontière russe, ce qu'en hôte hospitalier il s'empressa de faire; et l'on sait maintenant avec certitude que peu après qu'il les eut quittés ils changèrent leurs misérables guenilles de derviches pour un beau costume russe, de sorte que l'on ne doute pas que ce ne fussent des espions déguisés. Ils parlaient couramment le turk; et Mehmet avoue maintenant qu'il a été trop communicatif avec eux. Peut-être est-ce un politique plus profond que je ne pensais, — et un traître par-dessus le marché!

La nature plane et sans défense du pays à l'embouchure de la Chapsekwa a fait que toute opposition aux opérations des Russes et aux travaux du fort qu'ils y construisent y est presque impossible. Néanmoins, la tranquillité complète dont on les a laissés jouir dans ces derniers temps m'avait fait craindre qu'il n'y eût des traîtres parmi les gens de la vallée. Il se peut que les Russes de la garnison l'aient pensé aussi. En ce cas, ils auraient maintenant reçu une leçon qui a dû nous détromper eux et moi; car s'étant imaginé que leurs bons voisins ne feraient pas difficulté de partager avec eux l'herbage de la vallée pour leurs bestiaux, et ayant hasardé il y a quelques jours à cet effet une petite excursion au delà de la portée de leurs canons, ils firent rencontre d'un corps de cavaliers circassiens qui sortirent brusquement d'un bois, et qui sabrèrent vigoureusement tout ce qui n'eut pas d'assez bonnes jambes pour regagner lestement l'enceinte du fort.

Les gens du Chapsuk ont aussi donné quelques preuves d'une énergie dont mes compatriotes et moi nous les avions crus peu capables, d'après tout ce que nous avions ouï rapporter durant notre séjour dans cette province l'hiver dernier. D'abord, ceux de l'est, qui n'avaient pas prêté le serment lors de notre départ, ont de leur propre mouvement réuni un congrès à cet effet; puis ils ont bravement repoussé une incursion que les Russes avaient faite en force dans ces environs

il y a quatre jours, dans le dessein de mettre le feu à quelques hameaux. Non-seulement ils ne réussirent pas, mais ils furent chassés en désordre jusqu'au Kûban, et ils auraient été poursuivis de l'autre côté de la rivière si une crue subite ne l'avait rendue inguéable. Ce succès, néanmoins, a été payé assez cher; car notre vieil ami Ghuzel Beg, l'âme de la guerre dans cette partie de la province, a reçu sept blessures, dont une très-grave au bras droit, dont on craint qu'elle ne lui fasse perdre l'usage. Une troisième preuve favorable a été donnée par les habitants du Chapsuk sur l'Abûn, des bords duquel les gens du pays avaient éloigné leurs hameaux, leurs moutons et leur gros bétail, afin d'échapper aux ravages commis par les nombreux détachements qui de temps à autre escortaient les approvisionnements envoyés aux forts d'Abûn et de Nicolaefski. Le dernier détachement, néanmoins, ne se composait guère que d'un régiment, avec une pièce de canon; et dès que la faiblesse de cette escorte fut connue, les gens des environs se réunirent au nombre d'environ cinq cents, attaquèrent les Russes à leur retour de Nicolaefski, les repoussèrent jusqu'au fort et les y tinrent bloqués pendant trois jours. Dans une sortie que les Russes voulurent faire le troisième jour ils perdirent leur commandant, le tiers du régiment resta sur la place, et une partie des autres furent blessés. Le défaut de provisions força enfin les Circassiens de se retirer le soir de ce combat, où ils avaient infiniment moins souffert que l'ennemi.

Une personne qui est arrivée ici venant du Psadûg nous dit que dans son opinion on n'a rien à craindre des levées que les Russes ont fait passer dans cette partie du pays, attendu qu'ils ont sur les bras une chaude guerre soulevée par les Tchetchenses, les Lesghis et les Kûmûks, et que déjà un grand nombre de leurs soldats, notamment de Kabardans des plaines qui sont le plus dans la dépendance des Russes, sont revenus blessés. Cette guerre a excité une grande

irritation chez ceux qui ont été ainsi forcés d'y prendre part ; aussi expriment-ils hautement le vœu que quelque diversion extérieure vienne les mettre à même de tourner leurs armes contre leurs véritables ennemis.

16. — Entre Kertsiz, mon hôte ici, et Hazmatso son frère, il s'est élevé une dispute dans laquelle les deux parties ont également réclamé mon intervention, et que je puis mentionner comme propre à mieux faire connaître les usages du pays. Hazmatso s'était le premier adressé à moi, et avec une sorte de honte rare chez nous à son âge (il a la trentaine) il m'avait exprimé le grand désir qu'il a de se marier, et son espoir que je l'aiderais. A cette confidence ainsi maintenue en des termes généraux je répondis favorablement, lui disant que la jeunesse était la bonne époque pour le mariage. et que la vie plus heureuse qu'il y trouverait compenserait pour lui le reproche qu'il appréhendait de s'être marié *trop tôt* et d'avoir ainsi abandonné les devoirs que l'on attend des jeunes gens avant le mariage. Kertsiz, qui a dépassé la quarantaine, mit plus de détours dans ses approches, et, comme il arrive souvent, nuisit ainsi lui-même à sa propre cause. Il commença par faire l'éloge de son frère, puis il arriva au sien sur lequel il s'étendit en termes plus chaleureux et prodigieusement diffus. La conclusion de cet exorde fut qu'il serait fort à souhaiter que je voulusse bien conseiller à son frère d'écouter un peu plus ses avis, en même temps qu'il faisait légèrement allusion au désir qu'avait Hazmatso de se marier, et à la difficulté de réaliser cette intention dans les circonstances où ils se trouvaient. Au milieu de tout cela, je crus saisir que le nœud de la difficulté était, ainsi qu'il est assez ordinaire, l'absence de considération des moyens matériels chez le plus jeune (qui parlait d'enlever sa belle et de l'amener à la maison, parce qu'il faudrait bien alors que son frère lui permît d'y rester, et qu'il fît ensuite de son mieux pour arranger l'affaire du payement de la femme), et chez

l'autre, au contraire, une préoccupation de cette partie de la question qui dominait toutes les autres. Dans les meilleures intentions, je dis donc à Hazmatso que la seule manière, outre un petit présent, dont je pusse contribuer à son établissement, était d'envoyer mon drogman avec lui dans la ronde qu'il se proposait de faire parmi ses amis pour en obtenir les présents d'usage, afin de seconder ses sollicitations. Cette proposition parut être complétement goûtée du *jeune*, mais elle trouva chez Kertsiz une tout autre réception; et je m'aperçus alors que ce à quoi il visait était d'empêcher son frère d'épouser certaine jeune fille en qui l'autre avait mis ses affections, et de lui en faire prendre une autre moins jolie mais plus riche et tenant à une famille plus influente, et à laquelle il l'avait fiancé sans le consulter il y avait quelques années, pouvoir que l'usage attribue à l'aîné d'une famille sur ses plus jeunes frères après la mort du père. Kertsiz s'étendit alors longuement sur la préférence qu'il donnait à l'honneur et à l'amitié mis en comparaison avec l'or, parce que l'or se dépense, dit-il, au lieu que l'amitié est inépuisable, et que quiconque voit ses autres ressources lui faillir peut en tout temps trouver près de ses amis les moyens de remplacer ce qu'il a perdu.

Voilà, dans la beauté et l'objet de l'amitié, une face que Cicéron lui-même n'a pas aperçue! Rien, pourtant, n'est plus commun ici que d'y avoir ainsi recours; et de cette façon, c'est-à-dire par ce que nous appellerions une tournée de frères mendiants, les pertes de toute espèce se réparent, et on pourvoit aux nécessités créées par le mariage, par le payement des amendes, en un mot par toutes les casualités de la vie circassienne. Cet usage, quoique nuisible jusqu'à un certain point à l'industrie et à l'agriculture, n'est cependant pas sans influence utile, en cela qu'il incite à se maintenir une honorable réputation dans la communauté et à exercer les devoirs de l'hospitalité vis-à-vis de ses visiteurs, afin d'être

traité à son tour sans parcimonie au jour du besoin. Un autre de ses bons effets est d'empêcher un homme de se voir poussé, comme il est chez nous, à l'avilissement et au désespoir par le malheur ou même par l'imprudence ; et le spectacle, qu'on peut reprocher à la *civilisation*, de gens qui périssent ou sont mis en danger de périr faute des premières nécessités de la vie est ici chose entièrement inconnue. J'ai souvent, il est vrai, rencontré des individus, des Anapalis particulièrement, qu'on me disait avoir tout perdu ; mais leur indigence ne se trahissait pas dans leur extérieur, et encore moins dans la réception et le traitement que l'on trouvait près d'eux.

Non-seulement l'autorité du père est dévolue au fils aîné, comme je viens d'en rapporter un exemple ; mais encore la déférence et le respect que l'on montrait au premier se continuent au second, et il est rare, si cela arrive, que les frères cadets mangent ou s'asseyent en présence de leur aîné. Quant à la dispute en question, j'ai refusé d'y intervenir, et j'ai dit à Kertsiz qu'il lui faudrait trouver des coadjuteurs parmi ses compatriotes, attendu que nos idées sur la propriété ne s'accordaient pas avec leurs usages. Mais le frère cadet, trouvant ces idées si bien en rapport avec les siennes, m'a annoncé sa détermination de quitter la maison quant à présent, et de ne pas s'éloigner de moi tant que je resterais dans le pays.

Le bruit s'étant répandu que quatre bâtiments, par trois desquels j'avais envoyé des lettres importantes, avaient été saisis et confisqués sur la côte turque, entre Samsùn et Trébisonde, district où domine l'influence hostile du pacha de cette dernière ville, j'ai envoyé Luca à Psid, il y a quelques jours, prendre des informations à ce sujet près de l'équipage et des passagers d'un navire qui y est arrivé. La nouvelle que j'avais reçue était exacte ; mais ce que je n'avais pas su d'abord, c'est que subséquemment un ordre était arrivé de la Porte de relâcher les individus qu'on avait emprisonnés et de

restituer les bâtiments, *attendu qu'il n'était pas au pouvoir du sultan d'empêcher les marchands de trafiquer là où il leur plaisait.* Le commentaire est probablement surajouté par ceux qui ont rapporté le fait ; mais en tout cas il sert à faire voir quelles idées dominent en Turquie sur les priviléges du commerce. Les prisonniers et les déserteurs russes et polonais qui se trouvaient à bord de ces quatre navires, et qui avaient été achetés ici par des marchands, furent néanmoins remis entre les mains du consul de Russie sur la demande qu'il en avait faite aux autorités turques, influence néfaste qui montre combien peu le quasi-souverain de la Turquie conserve aujourd'hui d'indépendance réelle. J'ignore encore quel peut avoir été le sort de mes lettres.

16. — Sur l'avis que nous avions reçu que les Russes du nouveau fort de Semez devaient faire hier une sortie, et sur l'intention que j'avais manifestée de quitter Pseomuz pour me rapprocher du point menacé, un long débat s'est engagé depuis deux jours entre moi et Yésan-Okù Mehmet Ali du Chapsuk, homme d'un grand talent dans l'opinion de mon hôte, et qui s'est imposé le devoir de discuter avec moi cet important sujet. Les raisons qu'il fit valoir pour que je me rendisse dans le nord auraient suffi pour m'y décider, alors même que je n'en aurais pas eu d'autres. Je fis donc dire hier au soir que je partirais dans deux jours. Ce matin, cependant, *l'homme de talent* est revenu me trouver pour placer devant moi une nouvelle face de la question, et pour me presser de rester ici avec autant d'instances qu'hier il me pressait de partir. Ce double plaidoyer peut servir de spécimen des grands débats qui ont lieu fréquemment ici sur les sujets les plus frivoles, non pas tant par manque de décision que par l'aptitude naturelle des Circassiens pour la discussion, et par la grande habitude qu'ils en ont ; ce qui a conduit mon drogman à me faire remarquer la grande différence qui existe à cet égard entre eux et les Turks, et l'immense supériorité des premiers dans la facilité, la viva-

cité, et je puis ajouter, l'éloquence avec lesquelles ils expriment leurs idées. L'homme de talent a justifié sa réputation autant que l'occasion le comportait, car il a également bien plaidé le pour et le contre.

Aghsmûg, 29. — Il y a neuf jours que je suis arrivé à cette station, où l'on avait décidé que je m'arrêterais. Dès la veille de notre arrivée les sons de la guerre étaient distinctement venus jusqu'à nous ; car l'armée russe était alors en chemin pour la vallée de Semez (d'où l'étroite vallée d'Aghsmûg n'est éloignée que de 6 milles), qu'elle atteiguit le 21. Son mouvement dans la plaine d'Anapa avait eu pour objet d'y opérer sa jonction avec un corps nombreux d'infanterie et 1,200 hommes de cavalerie qui arrivaient des bouches du Kûban avec des provisions et des munitions. Trois cents charrettes accompagnaient l'armée à son retour, ou plutôt je devrais dire que l'armée (que l'on dit se monter en tout à environ 8,000 hommes) escortait ces charrettes, son mouvement n'ayant pas eu d'autre objet. Néanmoins, les dévastations dont on avait fait la menace avaient mis tout le pays en mouvement ; et depuis plusieurs jours notre hameau est encombré d'hommes armés, ainsi que tous les hameaux environnants.

Désirant savoir plus exactement ce qui se passait dans la vallée de Semez, d'où nous entendions incessamment le bruit de l'artillerie et de la fusillade, je partis de bonne heure le 27 sous l'escorte de *Hatûz* Khétagatch, un brave vieux chef du Chapsuk, et d'autres guerriers de sa province. Nous arrivâmes un peu avant midi sur le théâtre de l'action, et nous trouvâmes l'armée russe en train d'allumer ses feux de bivouac et de prendre position pour la journée afin de se remettre des fatigues d'une marche d'environ 3 milles, depuis l'extrémité nord de la vallée de Semez jusqu'à une petite plaine entre les hauteurs qui la limitent dans cette direction. Des marches d'étendue analogue étaient tout ce qui avait été

fait la veille et l'avant-veille ; mais l'étonnement que m'avait causé d'abord une telle lenteur de mouvements diminua quand je vis en quel état la surface du pays avait été réduite par les torrents de pluie qui étaient tombés dans la nuit du 21, le 24 et dans la nuit du 26, et qui avaient en effet dû rendre les chemins argileux de la vallée de Semez, de même que les montées de ses hauteurs, à peu près impraticables pour l'artillerie et les voitures chargées, difficultés encore augmentées par les nombreux détachements de Circassiens qui se portaient sur tous les points autour des Russes, cherchant les positions les plus favorables pour les attaquer et les harceler.

Le 28 l'armée fit un nouveau mouvement d'environ 3 autres milles en suivant le sommet des hauteurs en question jusqu'au point où elles se terminent dans la vallée d'Anapa ; mouvement pendant lequel un corps de Circassiens, beaucoup plus faible numériquement que l'ennemi, fit inutilement tout son possible pour amener les Russes à une action. Ce matin l'armée tout entière a levé le camp longtemps avant le jour, et favorisée par un froid plus intense, par la clarté de la lune et par de meilleurs chemins, elle a rapidement gagné Anapa et les redoutes qui l'avoisinent. Aucune dévastation n'a été commise par les Russes dans la vallée de Semez. Quatre maisons y ont été brûlées, mais ce sont les Circassiens eux-mêmes qui y ont mis le feu pour priver d'autant l'ennemi des abris qu'il y aurait pu trouver.

Ainsi s'est évanoui *pour le moment* le fantôme de dévastation dont le général russe cherchait à épouvanter les habitants, quel que puisse être d'ailleurs le motif de ce changement de conduite.

30. — Nous retrouvant de nouveau dans la longue lune du Ramazan, nos seuls repas sont le dîner immédiatement après le coucher du soleil, et le déjeuner entre 4 et 5 heures du matin. Aujourd'hui après mon repas matinal, et tandis qu'assis sur mon divan qui me sert de sofa le jour et de lit la

nuit je me préparais à faire un nouveau somme, miss Paak, la nièce de mon hôte, est entrée complétement habillée pour me prier de lui prêter un foulard, attendu que la matinée était très-froide. — Et où pouvez-vous aller à une pareille heure, je vous prie? — N'entendez-vous pas le cri? m'a-t-elle répondu; voulant parler du cri d'éveil poussé pour quelqu'un qui venait d'expirer. Quand un cri de cette nature se fait entendre les voisins sont tenus d'aller s'y joindre, en même temps que des messagers sont envoyés à ceux dont la demeure est plus éloignée.

Hier, au moment où je m'y attendais le moins, je fus surpris et agité (tel est maintenant l'effet que cela produit sur moi) à la vue de deux gros paquets de lettres apportés pour moi à Khissa par un des serviteurs de Nadir Bey qui arrive de Constantinople. La date de ces lettres s'étend depuis le mois d'octobre de l'an dernier jusqu'au mois d'avril de cette année: — telle est la pénible lenteur apportée dans l'envoi des correspondances, non par manque d'occasions, mais faute de messagers soigneux. Il est néanmoins assez remarquable que sur cette côte bloquée toutes les lettres qui m'ont été écrites d'Angleterre depuis que je l'ai quittée au mois de septembre 1836 jusqu'à la date ci-dessus mentionnée me soient arrivées sans lacune.

Les lettres que je reçois aujourd'hui sont accompagnées d'un fragment du *Times* du 19 décembre 1837, par lequel j'aperçois pleinement pour la première fois les tergiversations de notre ministre au département des affaires étrangères (1) à l'égard de ce malheureux pays, et je crains qu'il ne me faille ajouter de la Turquie aussi, puisque les intérêts circassiens et turks sont étroitement unis.

Juste ciel! se peut-il que l'Angleterre aussi, après les siècles d'une telle gloire, soit déjà attirée dans ce tourbillon,

(1) *Foreign Secretary*.

dans cet impérial *maelstrom*, qui doit bientôt, s'il est assez puissant pour l'entraîner, engloutir la liberté et les lumières de plus du quart de notre espèce, — de la partie précisément qui se glorifie de la civilisation la plus avancée? — Se peut-il que l'audace aventureuse de Daûd Bey, et les preuves de tact et de sagacité rares qu'il a données en venant se jeter seul au milieu d'un peuple réputé féroce, en vue de faire de ce pays (ce qu'il pourrait aisément devenir) une sorte d'ouvrage avancé inexpugnable pour la défense de la Turquie, de la Perse et de l'Inde, aient été si mal appréciées par ses concitoyens et qu'on ait condamné à la démolition les travaux auxquels il a voué plusieurs années de sa vie? — N'aurai-je donc été, moi aussi, qu'un aveugle instrument dans le vaste laboratoire du machiavélisme moderne? — N'aurai-je été poussé par de fallacieuses promesses dans ce dernier refuge de la liberté de l'Orient, que pour attirer ses fils héroïques, par la lueur trompeuse d'un faux espoir, sur le terrain qui doit bientôt manquer sous leurs pieds, et les laisser sans aide et sans secours aux serres de leurs impitoyables ennemis? — Se peut-il donc, enfin, qu'au lieu de n'être, ainsi que je l'avais passionnément espéré, que l'un des premiers à soutenir et à fonder ici les droits commerciaux de mon propre pays, et à assurer le salut des Circassiens, je sois destiné à être laissé seul, — flétri comme incendiaire et méprisé comme contrebandier? Non, je ne puis, je ne veux pas croire que l'Angleterre soit disposée à se laisser passivement conduire au triomphe du despote impérial! et comme je sais maintenant que beaucoup de mes concitoyens travaillent à dévoiler et à contrecarrer la conduite perverse des auxiliaires que le tzar s'est faits en Angleterre, je resterai à mon poste, et je continuerai d'encourager ce peuple infortuné à espérer la fin de ses longues souffrances et à avoir confiance dans le triomphe de la juste cause pour laquelle il lutte depuis si longtemps, — celle de l'indépendance nationale.

7. — Le 1er j'eus la visite de *Küsch* Hasesch, brave *tamata* ou ancien de l'Adughûm; Hasesch était accompagné de Hatùkh Uzûkb, brave guerrier et marchand entreprenant de ces environs, ainsi que de plusieurs autres personnes. Mis à bout de patience par les retards continuels apportés au départ de Hasesch (l'envoyé) et de ses importantes dépêches — quoique depuis six jours le vent se fût mis au nord, — je leur exprimai chaleureusement mon opinion à cet égard, et je cherchai à leur faire sentir combien de telles lenteurs faisaient de tort à leur cause. Le résultat de cet entretien fut que Hasesch et Uzûkh, avec un troisième, partirent immédiatement pour Djankhoti. Mais le lendemain ils revinrent en toute hâte me faire part de l'agréable nouvelle qu'ils avaient apprise en chemin, du départ du bâtiment depuis quatre jours; et comme depuis plusieurs jours le vent a été favorable et modéré, je ne doute pas que nos envoyés ne soient maintenant arrivés à bon port, à l'extrême mortification de ceux qui depuis si longtemps étaient aux aguets pour leur capture: car deux ou trois petits bâtiments russes paraissaient avoir reçu cette mission spéciale.

Le 3, j'ai appris de Navrûz, un des dépendants de Nadir Bey, que l'intention du prince est de se rendre en personne à Londres avec la réponse des Circassiens, et que sur sa demande on lui avait envoyé pour le voyage un arc, une armure, et d'autres articles de l'équipement militaire de ses compatriotes. Cet avis ne me laisse plus guère de doute sur ce que je supposais depuis longtemps, — à savoir, que la surexcitation prodigieuse causée ici par la supposition que la Turquie et l'Angleterre s'étaient entendues pour faire en commun un appel aux Circassiens et les pousser à exprimer leur opinion et leurs vœux quant à la destinée politique qu'ils préféreraient, que cette surexcitation, dis-je, a été produite par mon compatriote Nadir Bey, lequel aurait obtenu de Séfir Bey qu'il écrivît à ses concitoyens, pour

obtenir d'eux une adresse qu'il porterait en Angleterre (1).

Voici maintenant huit jours qu'a eu lieu le mouvement vers Anapa ; et comme je n'ai ouï parler d'aucun autre, sauf une démonstration insignifiante dans la direction du nord, j'ai eu encore une fois peine à me rendre compte de ce que le général Rayevski et ses troupes avaient voulu faire. Dernièrement, néanmoins, le bruit s'est répandu qu'à tout événement la petite vallée de la Psébebsi allait être ravagée *par ordre spécial de l'empereur*, parce que c'est là que se trouve le hameau du plus invétéré de tous les ennemis de la Russie, de Haûd-Okû Mensûr, qui organise et conduit en personne les principales incursions qui se font sur le territoire russe, et qui était aussi à la tête de celle qui fut dirigée contre les colons occupés à faire leurs foins dans les plaines au nord d'Anapa. Tandis que le général était encore à Semez près de son fort, et que Mensûr s'occupait activement à réunir une force suffisante pour l'attaquer chaque fois qu'il s'en écarterait, le dernier reçut avis du quartier général qu'il était inutile que lui et ses guerriers se donnassent la peine de venir à Semez, attendu qu'ils pouvaient se regarder comme assurés de recevoir une visite chez eux.

A cette courtoisie martiale Mensûr fit une réponse non moins courtoise : Il serait heureux, fit-il dire, de voir le général à son hameau ; et s'il voulait n'amener *que dix hommes avec lui*, il l'y recevrait seul. Le général pouvait rester dans le pays avec son armée aussi longtemps qu'il lui plairait, et y faire autant de mal qu'il pourrait; mais il ne devait pas

(1) J'ignore encore par quelle influence l'original d'un document si important et d'un si haut intérêt a été supprimé, et j'ai inutilement cherché à la recouvrer. Les recherches seront néanmoins continuées, aussi bien par esprit de justice envers les Circassiens que dans l'espoir que le temps approche où une telle expression de leur vœu national sera appréciée en Angleterre comme elle doit l'être.

trouver à redire à ce que Mensûr conduisit avant peu une force égale de l'autre côté du Kûban, et qu'il restât le même temps et pour le même dessein dans les limites du territoire russe. En conséquence de tout ceci, et les avis que les Circassiens reçoivent de ceux de leurs compatriotes enrôlés dans l'armée russe quant à ses mouvements projetés s'étant presque toujours trouvés exacts, on ne paraissait pas douter que les premières tentatives de dévastation se porteraient le long de la plaine ondulée de la grande Hokhoï, approche la plus directe et la plus praticable de l'entrée du val de la Psébebsi. Mais maintenant que l'armée a fait une si longue halte au sud, où elle est en partie employée à couper les roseaux où Mensûr et ses hommes se cachaient pour fondre à l'improviste sur les colons agricoles, on suppose que la première tentative pourrait bien être dirigée sur la large vallée de la Vastoghaï, déjà ravagée par Williaminef. C'est ce que le temps montrera. En attendant, on ne laisse pas les Russes en repos dans le district inhabité qu'ils occupent en ce moment, et le soin de leur sûreté les oblige de tenir leur artillerie constamment en jeu.

Une amusante conversation eut lieu au coin de mon feu l'autre soir, au sujet de la détermination prise par les Circassiens de détruire tout ce qu'ils ne pourraient pas emporter hors du chemin de l'armée russe; et à l'égard du blé pour lequel on se croit tenu à plus de ménagements que pour aucune autre chose maintenant en danger, comme étant l'élément essentiel du « soutien de la vie, » -- le pain. Les musulmans ont pour le pain une vénération religieuse que devraient connaître tous ceux qui viennent parmi eux. C'est ainsi que j'ai fréquemment remarqué le soin avec lequel des miettes ou des morceaux de pain tombés à terre étaient poussés dans un coin ou jetés au feu (et non dehors, alors même que des oiseaux eussent été là pour s'en nourrir), de peur que

par accident on ne vînt à marcher dessus, et que ce premier des dons de Dieu ne fût ainsi dégradé (1).

Les deux tenants de la discussion étaient mon hôte, esprit simple et pratique, et un habitant de Semez qui a conduit sa famille ici à cause de l'invasion ; celui-ci soutenant qu'il était mal de brûler le blé, et le premier répliquant que dans les circonstances présentes ce mal était nécessaire. — Enfin, s'écria notre convive, dans l'espoir de terrasser son antagoniste, cela est contraire aux injonctions de notre livre (le Koran). — Vous aurez fort à faire si vous cherchez à vous tenir à tout ce qui est écrit dans notre livre, répondit notre hôte, qui dit ponctuellement ses prières, car il n'y manque pas d'absurdités !

Avant-hier au soir toutes les filles de notre vallée, accompagnées de mon jeune et beau Géorgien, et emmenant une chèvre avec elles, outre des pains et d'autres objets dont elles s'étaient chargées, traversèrent les hauteurs pour se rendre à la vallée voisine, où elles devaient passer la nuit à chanter, à danser, à raconter des histoires et à boire (c'est-à-dire les jeunes gens seulement) dans la chambre d'un jeune homme qu'on a rapporté tout récemment chez lui horriblement blessé, une partie de la mâchoire inférieure et de la langue ayant été emportée d'un coup de feu. Il avait été hors d'état de parler jusqu'à cette nuit, où il a répondu à ceux qui autour de lui déploraient son malheur : Il nous faut tous souffrir pour notre pays ! La plupart d'entre nous croiraient du reste souffrir assez s'ils étaient, à part même sa blessure, dans la situation où il se trouve, car il n'a pas même un matelas pour se cou-

(1) Ce sentiment est naturel en nous, et M. Bell pourrait également en remarquer l'influence sinon chez les classes riches, trop éloignées à tant d'égards des naïves inspirations de la nature, du moins chez les classes moins fortunées, en qui le sentiment de gratitude pour les dons de la divinité a laissé en général une empreinte plus énergique et plus profonde. (*Trad.*)

cher, ni couvertures par ce temps d'hiver. J'ignorais auparavant qu'en de tels cas l'usage général fût que les visiteurs portassent des présents de comestibles.

Le principal article de la fortune de mon hôte et de son frère — car à moins que la division ne soit demandée, et elle est toujours égale, les frères jouissent en commun de l'héritage de leur père—paraît consister en quarante ou cinquante têtes de bétail, avec lequel le dernier est parti aujourd'hui pour une forêt située sur les hauteurs à quelque distance d'ici, où il doit rester avec les bestiaux (préparant son manger et couchant dans une hutte) pendant les deux mois du cœur même de l'hiver, séparé de sa femme et de sa famille qui restent dans ce hameau. — Voilà qui est courageux!

8. — Hélas! hélas! adieu à la parole militaire du général Rayevski; après toutes ses menaces et ses vanteries, lui et son armée ont regagné leurs quartiers d'hiver on peut dire à la sourdine. Khètagatch — le héros à cheveux gris de la dernière affaire de l'Abùn — vient d'arriver de l'armée circassienne pour me communiquer cette heureuse nouvelle. La tête des colonnes a pendant un ou deux jours été tournée vers Djamatia (fort voisin de la bouche du Kùban), et au moment de son départ la totalité des troupes était déjà assez loin au nord, bien que n'avançant toujours que très-lentement; — lenteur causée sans doute en partie par le mauvais état du pays, et partie, peut-être, par le désir de sauver les apparences. Il se peut aussi que ce soit ce dernier motif qui ait porté le général Rayevski au moment de sa retraite à proclamer qu'il reviendrait de bonne heure au printemps, et qu'il ferait repentir les Circassiens d'avoir refusé de prêter l'oreille à ses propositions actuelles.

En qualifiant la nouvelle d'heureuse, je n'ai exprimé que mes propres impressions; car la mortification semblait être celle qui dominait chez Khétagatch pendant qu'il s'étendait avec complaisance sur le développement imposant et l'excel-

lence des forces circassiennes, cavalerie et fantassins, réunies dernièrement pour faire face aux Russes partout où ils auraient quitté le pays uni, et sur les grands préparatifs qu'ils avaient faits pour essayer de nouveau du système de fossés qui leur a si bien réussi dans l'affaire de l'Abûn, — système que ce premier succès paraît avoir recommandé plus puissamment que tout ce que nous leur avions dit précédemment sur le même sujet.

Dans la première visite que m'a faite Khetagatch, je lui avais demandé de représenter aux autres tamatas combien il serait important d'infliger un châtiment immédiat aux traîtres que l'on savait avoir eu des rapports avec l'armée; il vient de me dire qu'il repartait pour le Chapsuk dans le dessein exprès d'amener les autres anciens à l'aider dans cette affaire.

Je ne me pique pas d'être très-versé dans les choses de la guerre; mais quand je songe aux grondements fréquents et continus de l'artillerie et de la mousqueterie des Russes pendant leur dernière marche, et que je compare ces démonstrations à la quantité d'accidents qu'elles ont occasionnés parmi les Circassiens, il me paraît que les premiers ont dépensé leurs munitions avec une profusion superflue, et qu'ils auraient dû plutôt s'attacher à tenir leurs ennemis à distance respectueuse que chercher à les anéantir. Peut-être, cependant, mes idées à ce sujet se sont-elles resserrées depuis que je vis au milieu d'une pénurie continuelle de poudre et de plomb; car jamais un Circassien ne fait feu qu'il ne soit sûr de son coup. Autant que je puis l'apprendre, la perte des Circassiens durant cette marche ne monte pas à vingt hommes, tant tués que blessés, tandis que du côté des Russes il y en a eu presque autant de sabrés dans un seul exploit de Mensûr et de sa troupe.

Maintenant que l'armée russe a complétement évacué le pays, nous pouvons récapituler ses exploits; et au lieu de

l'immense dévastation par laquelle elle devait forcer les habitants à se soumettre, nous trouverons qu'ils se bornent à quelque pillage de blés et de foins, à la destruction d'une demi-douzaine de maisons sur la ligne qu'elle a suivie dans sa marche, et à quelques acres de roseaux fauchés!

Le général Rayevski a-t-il jamais eu l'intention d'essayer un système de dévastation générale dans cette partie du pays (ou simplement dans la vallée de Psébebsi), ou a-t-il seulement cherché par de telles menaces à effrayer les habitants pour les porter à traiter avec lui et en retenir un certain nombre chez eux à transporter ailleurs ce qu'ils possèdent, afin que lui et son armée pussent faire leur retraite avec moins de danger? c'est ce que lui seul peut bien savoir. Au surplus, aucun des objets qu'il avait en vue, sauf le dernier (et encore partiellement), n'a été atteint; et je ne puis me défendre de penser que sa campagne, se terminant comme elle s'est terminée, doit ajouter grandement à l'admiration que les Circassiens avaient déjà excitée. Passons-en les circonstances en revue.

Dans l'automne de l'année dernière Sa Majesté l'empereur visita ce pays pour la première fois — et autant que je puisse me souvenir, c'est la seule visite impériale qui y ait été faite depuis le temps de Pierre, — non pour son plaisir, on peut bien le supposer, mais dans le courageux dessin d'apporter ici l'œil du maître, et de voir en quoi ses serviteurs avaient failli dans leur devoir; souffrant que ses armes fussent déshonorées et le caractère de son gouvernement abaissé dans l'estime de l'Europe, dont la compassion est acquise aux luttes prolongées d'une victime que l'on devait immoler d'un coup. Par suite de cette visite d'inspection, le maréchal Rosen, gouverneur nominal de la province, et Williaminef, le général qui commandait ici sous ses ordres, furent déplacés et dégradés. Le gouverneur d'Anapa fut déplacé aussi; mais j'ignore s'il fut dégradé ou non. Nous pouvons présume

qu'à la place de gens que l'on jugeait insuffisants on en installa d'autres d'une capacité non douteuse, et que l'on mit à leur disposition toutes les ressources que la situation des choses semblait exiger. Aussi avons nous vu que les forces de terre et de mer employées dans la campagne ont été plus considérables que dans aucune des années antérieures; — que la campagne s'est ouverte beaucoup plus tôt que précédemment, et qu'elle s'est prolongée beaucoup plus tard; — que la paye des troupes auxiliaires a été portée à un taux exorbitant; — qu'on a fait d'ailleurs, tant dans le nord que dans le sud, des efforts extraordinaires pour en augmenter le nombre; — et qu'enfin le régime des troupes russes employées dans cette guerre a été notablement amélioré. Et après ces formidables préparatifs, après cette détermination d'en finir d'un seul coup, à quel résultat est-on arrivé? Quatre forts à murs de terre construits sur la côte, et le débarquement de l'armée sous la protection du feu des vaisseaux! Et bien loin que la fin de la lutte paraisse aujourd'hui plus prochaine, non-seulement l'esprit de résistance est en ce moment plus énergique, mieux organisé, plus général et plus efficace qu'il ne l'a été à aucune époque, depuis que M. Urquhart vint il y a quatre ans prendre connaissance des affaires du pays, mais encore il s'est propagé dans le sud — ainsi qu'on l'a vu, — chez un peuple qui depuis nombre d'années avait acquiescé aux usurpations de la Russie. Outre tout cela, il ne faut pas oublier qu'elle a aujourd'hui sur les bras une guerre avec les Tchetchenses et leurs voisins, contre lesquels on vient d'employer un développement de forces militaires non moins considérable que celui que l'on a montré ici; et que toutes les provinces du haut Kûban, qui depuis sept ou huit ans avaient cessé de prendre part aux hostilités contre la Russie, n'attendent maintenant, pour entrer dans une ligue générale avec leurs compatriotes, qu'une réponse favorable au document envoyé à Séfir Bey, document auquel tous leurs

chefs ont apposé leurs sceaux. Mais, hélas ! on peut dire de la Circassie comme de tant d'autres choses de ce monde : *Non ab omni parte beata ;* — et tandis que son horizon intérieur s'est éclairci, grâce à sa constance héroïque, au dehors — par suite de la pernicieuse influence de la légèreté politique — ses espérances sont devenues plus faibles et son avenir plus sombre et plus menaçant que jamais. Il faudra qu'elle succombe, — accablée sans retour, — si cet état de choses se prolonge encore longtemps.



CHAPITRE XXVI.

Quartiers sûrs au milieu des postes russes. — Système de douanes en Circassie. — Formes de procédure dans les jugements criminels. — Folie. — Fête du Beïram. — Joie et deuil. — Les filles d'un héros. — Chansons circassiennes. — Dissepli, la *Tibby Fowles* circassienne. — Chasse. — Météorologie. — Nouvel an. — Un autre aspirant à la main de Dissepli. — Un déserteur russe. — Voleur d'enfants circassien et sa famille. — Civilisation russe.

Süa Ozerez, 15 *décembre* 1838. — Je suis venu il y a cinq jours dans cette petite vallée isolée, pour y écrire jusqu'au dernier moment des lettres que doit emporter un navire à l'ancre ici près sur la côte, dans une localité qui sur la carte peut paraître passablement dangereuse, comme ayant d'un côté la forteresse d'Anapa à une assez faible distance, et de l'autre le nouveau fort de Semez encore plus près, c'est-à-dire à une heure et demie ou deux heures de marche, en même temps que du côté de la mer elle est exposée à de fréquentes reconnaissances des croiseurs. Pourtant tout ce danger est plus apparent que réel; car la nature montagneuse du pays — surtout vers Anapa — interdit toute tentative des garnisons, qui n'osent pas bouger sans artillerie; et on n'oserait pas non plus tenter un débarquement qui ne serait pas appuyé sur les forces réunies de plusieurs grands vaisseaux.

Une discussion assez curieuse s'est élevée ici au sujet de ce qu'on peut appeler les droits d'importation, — chaque navire, conformément à la coutume générale, devant payer, selon l'importance de son chargement, depuis seize jusqu'à soixante mesures de sel (dont deux font un kilo), sel qui se partage également entre les familles du voisinage immédiat, comme payement du halage du navire à la côte, ou comme indemnité du traitement gratuit que trouvent chez eux

les gens venus de loin pour acheter. Aucun droit, du reste, n'est exigé pour d'autres marchandises, non plus que dans le cas où le navire n'aurait pas de sel à bord. Le sel appartient presque toujours au capitaine — ou aux capitaines, car il y en a souvent deux, — ainsi qu'aux gens de l'équipage, qui apportent en outre de petites pacotilles de plomb, de poudre, d'acier, d'aiguilles, etc., et qui paraissent avoir voix délibérative avec le capitaine quant aux arrangements généraux du voyage; néanmoins une parfaite subordination est observée en mer. Je puis ajouter qu'aucun droit n'est exigé à l'exportation; seulement il est d'usage que chaque marchand étranger fasse présent à la famille chez laquelle il loge d'un certain nombre de *pièces* de marchandises (cinq dans le nord et dix dans le sud, — chaque pièce évaluée à environ 20 piastres ou 5 francs) pour chaque serf qu'il exporte : 400 oka de cire, de miel, de beurre salé ou de suif sont considérés comme équivalant à la valeur d'un serf, et payent en conséquence. La famille, de son côté, loge et nourrit le marchand et ses serfs et emmagasine ses marchandises, aussi longtemps qu'ils restent à terre. Dans le cas dont il s'agit, le navire vint à porter sur les brisants pendant qu'on le halait à la côte, de sorte que presque tout le sel qu'il avait à bord fut perdu. *Hûraïkû* Hasesch, mon digne hôte, qui est *tamatu* de la vallée et *bizim* (protecteur) du capitaine et de l'équipage, décida en conséquence, sans consulter ses voisins, qu'en considération de ce désastre les droits ordinaires ne seraient pas exigés.

Mais les voisins sont fort mécontents de cette décision, — alléguant que bien qu'une partie du sel ait été perdue, ils n'en ont pas moins eu à supporter les dépenses et la gêne habituelles pour recevoir ceux qui étaient venus pour acheter; et ils ont déclaré que Hasesch était *haram*, c'est-à-dire qu'ils ont mis sur lui une sorte d'interdit, et se sont engagés à ne pas entrer dans son hameau, même en cas de mort, de ma-

riage, etc., jusqu'à ce que cette affaire soit arrangée à leur satisfaction.

Le jour de mon arrivée je vis un joli schooner entrer dans la baie de Sûgûldjak (Semez) et dépêcher une chaloupe au nouveau fort ; et avant-hier le même schooner a passé à peu de distance devant le débouché de notre étroite vallée, ayant le cap au vent sur Anapa et marchant comme je ne crois pas que pourrait marcher une autre barque russe de la mer Noire. Je ne doutai pas que ce ne fût notre *Vixen*, — et j'éprouvai comme un frisson de mortification ou de jalousie en voyant celle-ci déjà si assouplie aux mains de ses nouveaux maîtres.

J'ai eu ici deux visites de notre ancien bizim, Chamuz, qui m'a si humblement, si instamment et à tant de reprises demandé pardon de ses offenses passées, — les imputant entièrement aux fausses idées qu'il s'était faites de mon caractère et de mes intentions qu'il voit maintenant être tout à fait « purs et généreux, » etc., etc., — que j'ai cru devoir ne plus paraître y penser. Chamuz est éminemment patriote, brave et intelligent ; mais il est cupide et bigot à un degré presque égal. J'ai lieu de croire, néanmoins, qu'il s'est refusé à des offres immensément avantageuses que lui avaient fait faire les Russes s'il voulait nous faire quitter le pays à moi et à mes compatriotes ; et dans ce cas ils avaient dernièrement promis que si on le demandait ils me ménageraient l'occasion d'échapper aux croiseurs, que l'on écarterait de la côte au moment où l'on jugerait le moment de notre embarquement venu.

En passant par la vallée de Semez, que nous traversâmes obliquement, j'y vis très-peu d'indices de la présence récente d'un ennemi ; nous ne rencontrâmes qu'un hameau à demi brûlé, et encore avait-il auparavant grand besoin d'être reconstruit. A leur sortie du fort et lorsqu'ils y étaient revenus les Russes avaient longé le pied des hauteurs de chaque côté

de la vallée, dont le milieu était alors impraticable pour les transports pesants. Le nouveau fort paraît être le plus petit qu'on ait construit jusqu'ici sur la côte, à l'exception de Doba. Il est à environ trois quarts de mille de la côte, au N.-O. de la baie, et il est situé sur une légère éminence. Une espèce de tour, aussi de petites dimensions, protége sa communication avec la mer.

Ozerek, 16. — Dans le cours de la conversation avec Chamuz et *Kûscht* Hasesch, qu'il avait amené avec lui, je lui fis observer que les Russes ayant entièrement renoncé à leur projet d'une campagne d'hiver il ne paraissait pas nécessaire que je restasse plus longtemps dans le pays, et que je pensais qu'à Constantinople je serais beaucoup plus utile, soit en y faisant bien connaître l'état des affaires, soit en correspondant plus régulièrement avec leurs amis d'Angleterre. Chamuz répondit que le danger du pays et la nécessité de ma présence n'étaient nullement passés, et qu'il était grandement à souhaiter que je consentisse à rester un peu de temps encore, pour donner de la force aux fidèles et déconcerter les autres; et comme une réunion de tamatas (anciens) pour une affaire judiciaire se tenait en ce moment-là même à quelque distance au nord, il me pria de vouloir bien m'y rendre pour entendre leur opinion.

J'y consentis; et j'ai maintenant pour hôte le grand juge Hadji-Okû Mehmet. En traversant la vallée d'Ozerek, la seule de quelque étendue que l'on rencontre de Semez à Anapa, et qui, selon l'usage, donne son nom aux environs, j'eus la contrariété de voir, à la multitude qui se dispersait devant nous sur les hauteurs, conduisant de nombreux bestiaux et faisant des décharges fréquentes d'armes à feu, que l'affaire s'était terminée par le payement du prix du sang, en bétail et autres objets. Deux cents bœufs, comme je l'ai déjà dit, sont l'amende légale pour chaque meurtre; mais comme peu de familles en possèdent autant, on prend en

place tout ce que le condamné peut offrir. Ces sortes d'assemblées sont des jurys destinés non-seulement à juger le criminel, mais encore à constater que ce qui est offert pour compléter l'amende équivaut à la valeur des bœufs manquants.

Lorsque nous arrivâmes à la cour de justice temporaire — un appentis recouvert en chaume — nous eûmes une nouvelle preuve que la procédure était terminée, le feu ayant été mis à l'appentis, comme cela se fait invariablement.

Dans cette cause, il *semble* que le coupable fût fou; car il avait tué un enfant et blessé deux autres personnes d'une famille qu'il croyait l'avoir offensé, et il était en outre entré dans une maison avec l'intention de tuer un de mes compatriotes qu'il s'attendait à y trouver. En conséquence, sa fraternité l'avait mis à mort de la manière accoutumée, en le jetant à la mer les bras liés; mais sa famille et sa fraternité n'en sont pas moins tenues, dans les idées de justice des Circassiens, de payer les amendes légales pour ses crimes. Il est aisé de concevoir que de telles institutions, quoique différant des notions de justice dans l'Occident, sont cependant d'une haute utilité pour le maintien du bon ordre, les familles et les fraternités étant sérieusement intéressées à surveiller la conduite de chacun de leurs membres, puisqu'elles en sont solidairement garants.

Les amendes à payer dans ce cas étaient 200 bœufs pour un enfant tué, 30 pour un jeune homme, et 2 pour une femme blessée, celle-ci ayant été moins grièvement atteinte. De ces trois amendes la première seule a été exigée; les parents de l'enfant ont reçu la valeur de 60 bœufs, et leur fraternité le reste. Le payement des deux autres amendes est ajourné à l'été prochain, et sera partagé dans les mêmes proportions entre les deux blessés et leurs fraternités. Le motif de cette division est que la famille et la fraternité du coupable sont responsables en proportions égales.

Autant que je puis l'apprendre, la folie est chose à peu

près inconnue en ce pays. Il semble que ce soit une des malédictions attachées aux complications de la civilisation et du commerce.

Ce hameau est dans une situation très-pittoresque, au milieu d'une petite clairière entre les hauteurs qui bornent au nord la vallée d'Ozerek. Lorsque je sus qu'il appartenait à Okû-Mehmet, contre qui j'avais de si justes sujets de mécontentement, j'aurais bien voulu aller chercher plus loin un autre *hospitium;* mais il était trop tard, les arrangements étaient pris, et il me fallut, quoique d'assez mauvaise grâce, me laisser conduire à la maison des hôtes, située sur les bords d'un ruisseau bien ombragé. Je ne fus pas plutôt assis près du feu, cependant, que je déduisis à Okû-Mehmet la raison qui m'avait fait demander un autre logis; à quoi il ne répondit, comme Chamuz, qu'en sollicitant instamment son pardon.

Il n'est que trop commun chez ces hommes peu habitués à contraindre l'essor de leurs passions de dire et de faire tout ce qu'elles leur inspirent quand elles sont excitées, et entre eux ces écarts se guérissent et s'oublient bientôt. Je voudrais les convaincre que nous ne sommes pas habitués à une telle conduite, ou qu'en tous cas nous savons nous en souvenir.

Mais cette considération, bien qu'importante, ne l'est pas autant que les affaires actuelles du pays; et à cet égard la coopération cordiale de Chamuz et du grand juge est fort à désirer. Il me faut donc ajourner jusqu'à meilleure occasion la leçon que je me propose de leur donner. Le juge, au surplus, a fait de son mieux pour recouvrer mes bonnes grâces, et il a chargé *Kûscht* Hasesch de se rendre près du grand juge du Chapsuk et d'obtenir de lui la dernière lettre du général russe, qui d'après ce qu'il m'en dit paraît être une production des plus extraordinaires, et dont je crois convenable de faire passer immédiatement l'original à Londres en preuve de la modification que les Russes se sont trouvés obligés d'apporter

à leur style, et comme réfutation de l'assertion impudente des journaux du ministère que les lettres envoyées par moi précédemment étaient supposées.

Quant à la réunion des tamatas dont il vient d'être question, je n'ai pas eu à en regretter la dispersion prématurée, une autre plus nombreuse ayant été tenue ici même aujourd'hui pour la célébration du Beïram, que le juge m'annonça hier au soir en me souhaitant une heureuse fête.

Avant mon lever ce matin les assistants avaient commencé à arriver, et dans l'espace d'une heure le nombre s'en était grossi jusqu'à près de 200, dont beaucoup venaient de fort loin. Ma petite cabane en a été remplie toute la matinée. Bientôt après tous se sont réunis sur les bords du ruisseau pour y faire leurs ablutions avant les prières et le sermon, où ils sont maintenant ; l'assemblée se tient dans un pré sur l'autre rive. Le juge Mehmet a revêtu pour cette occasion une pelisse turque de beau drap magnifiquement ornée d'une profusion de broderies de soie, et avec laquelle son bonnet de peau de brebis fait un assez singulier contraste. Il a sorti aussi le *sandjak-cherif* de la Circassie, qui est planté au milieu de notre pelouse où il déploie avec orgueil au souffle d'une froide brise du nord les emblèmes de la nationalité circassienne, à la vue desquels mon imagination aime à se laisser aller à des rêves d'avenir, en songeant à la gloire qui peut un jour environner cet étendard.

Akcham (soir). — Quant à l'affaire pour laquelle on m'a fait venir ici, la nécessité de la prolongation de mon séjour m'a été de nouveau fortement représentée après un débat entre les anciens, et il a été finalement convenu entre eux que le juge m'adresserait à ce sujet une lettre à laquelle seraient apposés les sceaux de tous les anciens présents et de plusieurs autres, afin de mettre cette nécessité hors de tout doute et de toute discussion. Cet écrit doit m'être envoyé aussitôt que possible ; en attendant je m'occupe à terminer les

lettres que j'ai à expédier par le navire qui est ici à la côte, attendu qu'il me paraît fort à désirer que les amis de ce pays et de sa cause soient informés dans le plus court délai possible du changement favorable survenu dans ses affaires par suite du départ de l'armée russe.

Aghsmûg, 19. — Je suis revenu à mes précédents quartiers après une absence de huit jours, dont les quatre derniers ont été consacrés à des célébrations d'autant de *premiers* jours du Beïram, chez le juge, au hameau où je suis maintenant et à deux autres hameaux intermédiaires : et cela par suite de la différence d'avis parmi les autorités sur le premier jour de la lune; désaccord qui n'a rien de surprenant, car chez des gens dépourvus de toute notion d'astronomie une telle détermination doit naturellement, par un temps couvert, être tout à fait conjecturale. La fête dure trois jours, durant lesquels on ne fait rien ou peu de chose, et que les jeunes gens, notamment, emploient à aller de maison en maison visiter leurs amis. Le premier jour est le principal ; ce jour-là, après le service divin, des courses de chevaux, des tirs au blanc et autres exercices analogues ont lieu quand la localité et le temps sont favorables. Dans le sermon que le juge prononça le 16, il n'omit pas de représenter avec force à ses auditeurs quels devoirs politiques cette crise leur imposait.

22. — Je m'étais imaginé, n'ayant ouï parler d'aucune autre, que les mariages étaient à peu près la seule occasion de réjouissances. J'ai été agréablement détrompé; car hier matin mon jeune Géorgien me demanda la permission d'escorter les jeunes femmes de cette vallée à une danse qui allait avoir lieu dans une vallée voisine. La soirée fut neigeuse et froide, le thermomètre descendant maintenant la nuit à environ 15 degrés au-dessous du point de congélation (1).

(1) A peu près 21° Réaumur ou 26° centigr. au-dessous de zéro.—Il peut paraître que M. Bell parle bien légèrement d'une pareille température. (*Trad.*)

Néanmoins ces jeunes gens partirent dans l'obscurité, ayant devant eux une course de trois milles à travers ces hauteurs glacées, impatients de fouler la neige accumulée. Le hameau était encombré de visiteurs, dont le plus grand nombre formait une ronde immense sur une épaisse couche de foin étendue autour d'un feu d'une grandeur proportionnée au cercle, pendant que les autres attendaient leur tour, chantant ou causant, dans une cabane voisine. Mon domestique, que quelques années de séjour à Constantinople ont amolli, revint vers minuit las et rassasié, déclarant que rien ne paraissait annoncer que le *rout* dût finir de si tôt, le mouton qu'on devait faire cuire pour le souper venant seulement d'être tué quand il avait quitté l'assemblée. Il s'est cependant terminé, et nos jeunes filles, à leur retour ici le lendemain matin, au lieu de prendre un peu de repos, se virent obligées d'aller à quelque distance dans une autre direction assister à la *veillée* d'un de leur voisins qui vient de mourir, devoir pour lequel on était venu les chercher dans le cours de la nuit. Tels sont les plaisirs et les devoirs également rudes de nos belles Circassiennes.

31. — Les capitaines du navire ancré à Ozerek m'ont assuré qu'ils n'attendaient qu'un vent favorable pour partir sur lest, avec ou sans passagers; mais il se trouve que tout Turks qu'ils sont ils mentaient comme d'autres de leurs confrères, dans l'espoir de se procurer un fret plus promptement. Nombre de personnes leur ayant fait des promesses à la condition qu'ils retarderaient leur départ de six semaines ou de deux mois, ils y ont consenti et se sont *arrimés* jusqu'au printemps, équipage et agrès, dans une cabane qu'eux-mêmes se sont élevée sur la côte! Je dois néanmoins ajouter, pour la justification des deux capitaines, qu'il paraît que ce sont les hommes de l'équipage qui se sont élevés contre un départ sans profit, qui leur aurait fait perdre sur les deux voyages d'aller et de retour. Quoi qu'il en soit, je regarde ce retard comme

très-préjudiciable au *service public*, et je m'occupe en conséquence d'y chercher remède.

Durant l'invasion de Williaminef, un tokav de ces environs, dont la bravoure est encore à présent le sujet de tous les entretiens, fut blessé. Néanmoins à peine fut-il pansé qu'il retourna au combat ; et son cheval, atteint d'un coup de feu, tomba de manière à ce que le cavalier ne put se dégager avant l'arrivée d'un corps de Géorgiens. Il était seul ; et cependant au lieu de se rendre il tira son sabre, et leur tint tête jusqu'à son dernier souffle. Nombre de gens attestent qu'il fut éventré sur la place et qu'on emporta une partie de ses intestins, à cause de la vertu que les Russes ou leurs alliés attribuent, à ce que les narrateurs supposent, aux organes internes d'un brave. Je laisse aux antiquaires à déterminer si ce serait l'opinion de Hall, ce que j'ai à dire se rapportant aux deux filles de mon héros, qui vinrent ici pendant ma dernière absence d'une distance de 8 à 10 milles (et elles retournèrent le même jour chez elles), m'apportant en présent un grand plat de *gomil* (1). — C'est tout ce que nous pouvons faire en mémoire de notre père, dirent-elles en remettant ce présent ; car s'il avait été en vie il aurait invité Yakûb Bey, qui est venu de si loin pour notre bien, à passer quelques jours à notre hameau, ce que nous ne pouvons faire.

J'ai eu maint et maint exemple de la gratitude de ce peuple, mais celui-là me toucha plus que d'ordinaire ; et comme j'avais manifesté le désir que ces jeunes filles pussent nous faire une autre visite qui me mît à même de leur donner quelque preuve de mon estime, elles sont revenues il y a quelques jours et en ont passé un avec nous. Dans la soirée elles me donnèrent une heure à peu près, accompagnées de la fille aînée de mon hôte. Celle-ci, après quelques façons, céda aux persuasions de mon jeune Géorgien et me favorisa d'une

(1) De la farine et du miel bouillis et fermentés.

chanson, ce qui rompit la glace pour les deux autres; et après ce premier pas ni les unes ni les autres ne se firent beaucoup prier pour me dérouler à tour de rôle les trésors de la muse circassienne.

La généralité de ces chansons était du même genre que celles que j'ai précédemment transcrites : — un récitatif, avec une sorte d'accompagnement plaintif commencé une ou deux mesures après le thème et prolongé de même un peu au delà, de manière à donner à l'exécutant principal le temps de reprendre haleine. Elles chantaient quelquefois toutes les trois ensemble, et toutes leurs chansons avaient pour refrain l'amour et la guerre, à l'exception de deux, dont une était faite contre une jeune fille qui s'était récemment enfuie avec son amant sur le territoire russe, parce que leurs parents s'opposaient à leur union; l'autre avait pour sujet l'éloge d'une beauté du Godawhaï. Parmi les autres, la plus animée commençait par raconter comment un jeune homme avait vu sa recherche rejetée par sa *cara anima,* par le motif qu'il n'était pas assez brave. Il conteste le jugement et en appelle au témoignage de plusieurs autres, qui se prononcent contre lui. Une récrimination s'ensuit, et l'amant invite alors sa maîtresse à venir près de l'Abûn (dont les rives sont maintenant témoins de fréquents combats), afin qu'elle puisse juger par elle-même de sa bravoure : — « car ce ne sont pas ceux qui affrontent la fusillade qui méritent ce titre de braves, mais bien ceux qui s'avancent contre le canon, — contre le canon qui fait trembler la terre et tomber le fruit des arbres! » Ceci peut servir à faire apprécier quels nobles motifs déterminent le choix des filles de la Circassie— car ici la fiction n'a pas encore supplanté la réalité; — et les quelques jours qui viennent de s'écouler m'en ont fait connaître un encore plus palpable et non moins digne d'éloges, parmi ceux qui influencent le choix de ses fils.

Dans une vallée voisine demeure un tokav dont la bra-

voure et l'énergie ne sont pas les qualités dominantes; aussi sa famille aurait-elle pu se trouver dans une situation assez peu aisée, n'eût-ce été sa fille, vrai trésor dont la sagacité, l'adresse et l'industrie extraordinaires conservent à la famille une constante affluence d'amis et de présents. Elle est particulièrement renommée dans tout le pays environnant pour les galons d'argent qu'elle sait faire, ornement pour lequel les Circassiens ont un faible qui est, quant à la parure, leur passion dominante; et comme j'en avais quelques-uns que je désirais faire réparer, je fis une visite à son hameau, après m'être assuré qu'elle consentirait à travailler pour moi. J'avais ouï parler aussi du grand nombre de propositions de mariage qu'elle avait refusées, venant des jeunes gens les plus braves, les plus beaux et les plus riches. Qu'on juge donc de ma surprise, lorsque après un moment d'attente dans la maison des hôtes je vois entrer et descendre d'une paire de patins élevés—ornés à profusion de galons d'argent, ainsi que sa coiffure et son corsage—une jeune fille de la tournure la plus ramassée, du teint le plus basané et de la physionomie la moins attrayante, pour ne pas dire la plus laide, dont le front mal fait, quoique large, les petits yeux, les pommettes saillantes, la bouche énorme et les dents projetées en avant, auraient dû suffire, à ce que j'aurais cru, pour éloigner à la première vue l'idée du mariage de l'esprit de tout jeune homme non aveugle. Pourtant je dois convenir que je cessai bientôt d'être dominé par cette première impression, tant il y avait d'aisance et d'enjouement dans ses manières, et tant sa conversation était facile et abondante. Pendant le court espace de temps qu'elle resta près de moi elle ne parla guère, pourtant, que de ce qui m'avait amené, convenant modestement que mon galon, qui avait été confectionné dans la famille d'un chef du Psadûg, ne pourrait pas s'imiter ici, mais promettant de faire de son mieux pour l'approprier et le réparer. Mais elle emmena Luca à la maison de la famille, et là, entre autres

choses parfaitement sensées et appropriées à la circonstance, elle lui dit : Par comparaison avec vous, nous ne sommes guère plus que les lièvres de ces hauteurs; cependant nous sommes quelque peu en état de penser, et nous savons apprécier tout ce que vous avez souffert pour nous depuis deux ans. Il serait donc honteux à moi de ne pas être heureuse de travailler pour vous-même pendant des mois s'il le fallait, et c'est ce que je ferai de grand cœur.

Je désirais aussi faire teindre un peu de drap à l'imitation d'une couleur que j'ai également rapportée du Psadûg. D'autres avaient déclaré cela impossible pour ici; mais cette habile fille me montra immédiatement quelques échantillons de sa teinture, parmi lesquels je trouvai une nuance supérieure même à la mienne. C'est pour elle un nouveau champ et une nouvelle moisson de renommée; car jusqu'ici elle avait tenu secrète son habileté à cet égard. Son nom est Dissepli, ce qui peut se traduire par *brillante comme du galon d'argent;* car cet article se nomme *disséh*.

Entre autres chansons, par parenthèse, que j'ai entendues ici depuis quelque temps, il en est une longue que l'on dit être faite depuis mille ans (voulant indiquer qu'elle est fort ancienne), et qui se rapporte aux guerres des *Nards*, peuple à qui la tradition attribue l'ancienne possession de ce pays. Quel est ce peuple? c'est ce que je ne puis deviner; sûrement les vaillants Norses n'ont jamais pénétré dans cette région reculée?

Une autre fois que la jeune fille me chantait quelque chose, j'obtins du Tatâr, qui était présent, qu'il chantât à son tour, et je vis avec peine que la musique de la Krimée n'usurpe pas moins ce titre — d'après nos idées sur ce sujet — que celle de la Turquie d'Asie. Toutes les deux, en effet, paraissent être de la même espèce, et sont également dépourvues, d'après ce que j'en ai entendu, de charme et de variété : quoique sous ce dernier rapport il se puisse que la faute en soit

à moi, — car on dit que les bergers distinguent et reconnaissent leurs moutons à la physionomie, ce qui pour d'autres est impossible. Ce chant turk — s'il mérite ce nom — me paraît n'être rien de plus qu'un exercice improvisé de la voix, qu'on laisse vaguer *ad libitum* tantôt haut, tantôt bas, selon les facultés du chanteur, et sans aucune attention aux règles de la mélodie ou de la mesure; et les intervalles entre chaque couplet sont tellement longs et irréguliers, que souvent j'étais surpris d'entendre le traînant ménestrel reprendre la suite d'un chant que je croyais dûment achevé.

J'ai passé la plus grande partie de ces deux journées à la recherche « des retraites du daim » — comme dit Ossian, — parmi le bois de ces collines; et je puis assurer que cette chasse est quelque chose de plus qu'un jeu d'enfant, à cause des difficultés que font naître à chaque pas sur le chemin l'épaisseur de la neige et la forme rabougrie des arbres. Je trouvai de nombreuses traces des habitants natifs de ces solitudes, — petite espèce de daim rouge; mais il y a tant de chasseurs qu'ils sont devenus tout à fait sauvages, et que je n'ai pu leur envoyer une seule balle. J'ai vu aussi de fréquentes empreintes de loups. Les loups et les daims sont au reste beaucoup plus nombreux dans les bois voisins du Kûban, et j'espère y éveiller bientôt les échos de la chasse. Des sangliers de la grosseur d'un veau de grande taille sont plus communs dans ces environs, et font parfois de grands dégâts aux alentours des habitations. Quand les habitants les tuent, ils les abandonnent dans la campagne, où ils deviennent la proie des chiens.

Quoique jusqu'à présent j'aie été assez peu heureux à la chasse, ces courses sur les hauteurs — que je puis maintenant faire seul, étant connu partout — trouvent une récompense suffisante dans l'exercice qu'elles me procurent; et aujourd'hui j'ai eu outre été favorisé du magnifique spectacle d'un phénomène que je crois particulier à ces latitudes, ou du

moins à ce pays; car Potocki, qui en avait visité un grand nombre d'autres, signale ce phénomène comme nouveau pour lui, et dit que d'anciens voyageurs avaient fait la même remarque. Je veux parler de la suspension des nuages à une très-faible élévation. Je me souviens qu'une fois, par une belle journée, un de ces nuages vint balayer le pont d'un bâtiment à bord duquel j'étais sur la mer Noire. Aujourd'hui, sur les hauteurs — dont l'élévation peut être d'environ 1,500 pieds, — on pouvait voir le firmament pur et brillant, tandis que la plaine du Kûban et les vallées qui s'y embranchent étaient cachées sous une épaisse et vaste masse de nuages, dont la surface supérieure se teignait des nuances ardentes du soleil couchant, là où ses rayons en perçaient l'épaisseur; tandis qu'au loin les montagnes sortaient comme autant d'îles du sein d'une mer de vapeurs.

4 *janvier* 1839. — Le jour du nouvel an il se trouva que plusieurs amis vinrent ici me rendre visite de différents cantons, chacun d'eux apportant des comestibles, — un agneau, du poisson salé et du pain; — le dîner préparé pour eux servit comme de célébration du jour, qui autrement aurait pu passer inaperçu, le renouvellement de l'année n'étant pas regardé ici comme un jour de fête. Au nombre de mes visiteurs était le vieux Sûbesch, un des plus sûrs et des meilleurs de nos amis, qui s'excusa de ne pas avoir paru dans ces derniers temps (bien que ses visites y aient été très-fréquentes), sur ce qu'il avait eu à construire un nouveau hameau un peu plus à l'écart de la ligne de marche des Russes que celui qu'il occupait précédemment. Le lendemain, s'étant obligeamment chargé d'une commission matrimoniale pour un de ses amis, jeune homme brave, riche et beau, que l'on dit sérieusement épris de miss Dissepli (ou de son habileté manuelle, je ne sais lequel des deux), il franchit les hauteurs de l'est pour se rendre au hameau du père de la belle. Mais cette démarche n'a servi qu'à grossir la liste des demandes

rejetées, car elle a eu pour réponse un refus formel. La résolution de Dissepli est, dit-on, de rester fille, à moins qu'elle ne rencontre un mari assez riche pour lui permettre de ne plus travailler, sauf à ses ouvrages favoris, ou qu'on ne la conduise en Turquie. Mais, hélas! une telle richesse est très-rare dans cette partie du pays; et quant aux Turks, la beauté physique est chez eux plus recherchée que le galon d'argent. D'ailleurs, son printemps est passé; car il y a vingt ans que sa famille est établie dans ces environs, et elle était déjà grande quand ils y arrivèrent. Je crains bien qu'elle ne soit destinée à « user solitairement ses chants dans le désert de la vie. »

Un autre de mes visiteurs est Husseïn, un marchand de Semez, qui a été obligé de quitter définitivement son hameau, le nouveau fort n'en étant qu'à portée de fusil. Il a amené avec lui un Russe qui a déserté depuis peu, et de qui je souhaitais obtenir des renseignements. J'ai su que l'armée du sud, comme je crois du reste l'avoir déjà établi, est forte d'environ 5000 hommes. Ce qu'elle a fait s'est borné à la construction du fort de Sasche, les trois autres forts ayant été construits par le corps d'armée dans lequel servait cet homme, et qui, d'après ce que lui et d'autres m'en ont dit, se montait à 10,000 hommes. Sur ces 10,000 hommes, 500 environ furent laissés dans chacun des trois forts; 500 autres moururent, et pareil nombre à peu près fut mis hors d'état de continuer le service, principalement par l'effet d'une maladie à laquelle les médecins de l'armée ne purent rien comprendre, et que je ne comprends pas plus qu'eux sur la description qui m'en est faite. Elle faisait perdre leur couleur naturelle aux dents et aux jointures des malades, et ceux qui succombaient mouraient généralement en sept ou huit jours. Le déserteur qui m'a donné ces détails croit que cette nouvelle maladie et l'état de malaise général de toute l'armée ont été les causes qui l'ont fait se retirer sans dé-

vaster le pays, ainsi qu'il en avait été antérieurement question parmi les soldats. Le fort de Semez est aussi resté inachevé, et on y a laissé des provisions assez considérables, le général disant que l'armée reviendrait au printemps terminer ce fort et en construire un autre. J'espère que ce projet sera déçu!

Sur les rives de l'un des cours d'eau de la vallée de Khissa demeurait, il y a vingt ans, un tokav — *Dissi* Dùnakhaï — homme à qui la crainte et le repos étaient également inconnus; car sa vie presque entière, qui par bonheur ne fut pas longue, se passa à combiner ou à exécuter des entreprises de pillage contre les provinces du Kùban. Dùnakhaï n'admettait à ces expéditions, dont il était toujours le chef, qu'un petit nombre d'individus choisis, et elles avaient toujours lieu à pied. Ainsi, après des marches fatigantes de 90 à 100 milles à travers les montagnes et les forêts, notre catéran et ses compagnons épiaient chaque nuit, cachés dans les bois où ils ne subsistaient que d'une petite provision de *gomil* apportée avec eux, une occasion de saisir leur proie. Encore n'y parvenaient-ils pas sans de grands dangers; car rarement ou jamais un Circassien n'est sans armes, et à cette époque tous, conformément à un ancien usage, étaient continuellement sur leurs gardes contre des déprédations de cette nature. Dùnakhaï eut donc nombre de rencontres dangereuses avec les habitants des hameaux qu'il surprenait; mais sans égal, comme on dit qu'il l'était, dans l'usage de ses armes, il n'eut jamais le dessous, et on suppose que lui seul tua de sa propre main une centaine de ceux qui l'attaquèrent. Les captifs faits par lui et sa bande se montèrent, dit-on, à dix fois ce nombre. Enfin il arriva que parmi ces derniers se trouva un homme à qui s'intéressait un noble du voisinage de Dùnakhaï, et dont ce noble demanda la liberté, que l'autre refusa nettement. Il en résulta une violente querelle, dans laquelle le noble tua Dùnakhaï d'un coup de feu; mais lui-même fut

tué ensuite par un des membres de la fraternité du premier. Le prix du sang de l'un et de l'autre fut ultérieurement réglé de part et d'autre par les fraternités des deux morts. Dûnakhaï, dont s'était ainsi terminée l'histoire si bien remplie, laissait trois fils, alors enfants. Il avait un frère qui promettait de marcher dignement sur ses traces; mais peu de temps après il mourut de mort violente dans l'Abazak. J'ai eu récemment occasion de m'assurer que deux des fils (le troisième, dont j'ai déjà parlé, a été tué lors du débarquement des Russes à Sasche) étaient devenus à leur tour les émules de leur père et de leur oncle.

Maintenant, j'ose dire qu'après ce tableau des atrocités de Dûnakhaï et de l'exemple qu'il a légué à ses fils, on peut avoir peine à s'imaginer comment quelques vertus peuvent trouver un aliment dans un sol où d'aussi monstrueuses habitudes ont pris racine. Mais qu'il me soit permis de rappeler que ce ne sont pas ceux qui conforment leur vie aux usages et aux institutions de la communauté à laquelle ils appartiennent que l'on doit regarder comme des mécréants et des malfaiteurs, mais bien ceux-là qui violent ces usages et ces institutions; — que j'ai déjà fait voir que la *propriété* et la *personne* sont à l'abri de toute atteinte, en ce qui touche aux voisins dans un rayon assez étendu; — que partout les chemins sont sûrs, les bandits, dans le sens que nous attachons au mot, étant ici chose inconnue; — que les habitants sont aussi affables, aussi charitables et aussi hospitaliers que ceux de quelque pays que ce soit; — enfin que la loi est également pour tous, sans entraîner à aucuns frais. Or, comme de telles qualités morales ne sauraient jamais se développer en un moment, il y a grande présomption qu'elles sont naturalisées ici depuis longtemps, et qu'elles existaient simultanément avec l'habitude de voler des enfants et de se livrer à d'autres exploits de brigandage, alors même que ces habitudes étaient le plus en honneur. Il est nécessaire de prendre

en due considération ces circonstances et quelques autres, pour arriver à bien comprendre cette phase singulière de la société humaine, qui, bien que montrant de grands symptômes de ruine et de dissolution, a cependant survécu à d'autres en apparence plus stables. Si le seul amour du gain eût été le principal mobile de ces exploits déprédateurs, il me paraît éminemment présumable qu'ils auraient amené depuis longtemps cette dissolution sociale dont ils semblent être les indices. Mais il faut plutôt y voir, je le crois, des vestiges de ces guerres et de ces querelles intestines qui régnèrent jadis entre les diverses populations du pays, ainsi que de cet esprit de vengeance que d'autres contrées placées dans des circonstances analogues ont pareillement compté au nombre des premières obligations et des premières vertus; et on peut croire que ces habitudes de déprédation se sont continuées comme exercice martial et comme preuve de courage, longtemps après que la cause qui les avait produites eut cessé d'exister.

Ce motif, en effet, m'a été surabondamment prouvé, non-seulement par les entretiens que j'ai eus au sujet de ces héros déprédateurs des temps passés, mais encore par les nombreuses chansons qui se rapportent à ce sujet: — et l'on sait que ces sortes de documents sont souvent les meilleurs archives historiques d'un peuple tel que celui-ci. Dans ces chansons, les dangers et la gloire de ces expéditions sont dépeints sous les couleurs les plus vives et les plus saisissantes que l'imagination des poëtes circassiens ait pu trouver. Ainsi leurs héros sont représentés errants pendant la nuit à travers des forêts inconnues, où chaque arbre qu'ils rencontrent peut être pris pour un ennemi. Comme preuve aussi que le lucre n'était pas le mobile principal, je puis encore ajouter que nombre de ceux qui se livraient à ces expéditions — surtout à leur premier essai — réunissaient leurs amis, quand l'expédition avait été heureuse, à un festin où l'amphitryon dépensait généralement fort au delà de la valeur du

butin rapporté. Cette publicité prouve en outre que ces sortes de déprédations ne se commettaient jamais qu'au loin. Le vol dans son propre voisinage fut toujours regardé comme hautement ignominieux, et sévèrement puni quand il était découvert.

C'est à la propagation de l'islamisme par les Turks, doctrine religieuse qui la première fit sentir l'iniquité de ces habitudes, que revient en grande partie la gloire — gloire réelle et légitime — de les avoir fait cesser. Combien, après tout, la leçon est humiliante pour nous! Il nous faut donc reconnaître que des hommes réunis en société peuvent ne pas arriver par le seul progrès de la raison à une juste appréciation du juste et de l'injuste; mais que nous adoptons l'un ou l'autre, — également comme dogme inattaquable, — et que nous suivons fidèlement les traces de ceux qui se mettent à notre tête, troupeaux imitateurs que nous sommes!

Après avoir tracé le tableau de la situation *récente* du pays (1), il est juste de placer en regard quelques exemples de ce qu'y a fait ce gouvernement qui aspire à sa conquête, afin qu'on puisse se former une idée de ce que serait en ce cas le sort des habitants.

Nous apprenons de Potocki que le Volga était, il y a près d'un demi-siècle, infesté d'une bande de voleurs, — « non de timides bateliers qui cherchaient à gagner quelque chose en retournant chez eux, mais de *déserteurs* bien armés, et conduits par un malfaiteur échappé de Sibérie. » Le même mal existe encore, parce que la même cause n'a pas cessé d'exister, c'est-à-dire que la manière inhumaine dont les

(1) Plus de six mois après avoir écrit ce qui précède, Omar Effendi, mollah turk des plus respectables et du commerce le plus agréable, qui depuis quarante-deux ans habite aux environs de Mamaï, m'a assuré qu'il y avait autrefois plus d'honneur et de bon voisinage parmi les habitants qu'il n'y en a aujourd'hui. Ce témoignage est confirmé d'ailleurs par celui de Chamuz et d'autres anciens.

soldats sont traités n'a pas subi le plus léger adoucissement. Je tiens de la bouche même de plusieurs déserteurs russes que le traitement auquel on les soumet à l'armée pousse beaucoup d'entre eux à se joindre à un des nombreux corps de déserteurs qui ont été chercher un abri dans les forêts, d'où ils sortent pour attaquer les voyageurs ou piller les habitations. Il est peu de nuits où Astrakhan ne compte des incendies provenant d'une telle cause. Un pareil fléau n'existe dans aucun des pays civilisés au nombre desquels la Russie prétend se ranger. On ne peut pas même dire que ces troupes de bandits ressemblent, même partiellement, aux *compagnies franches* dont la France et d'autres pays furent jadis infestés, — compagnies composées de soldats licenciés et sans moyens d'existence; car le soldat russe n'est licencié que lorsque le service a usé ses forces et sa jeunesse, époque où on le renvoie sans pension à son village natal traîner du mieux qu'il pourra les misérables restes d'une existence misérable : ses habits mêmes, s'ils valent encore quelque chose, lui sont alors enlevés. Le peu de cas que l'on fait du soldat russe ressort parfaitement dans la réponse que me fit un jour en Krimée un officier russe, qui, chassé de toutes ses positions quant à la possibilité que les soldats fussent parfaitement satisfaits d'un pareil sort, s'écria en désespoir de cause: Hé bien, en ce cas, il faut voir en eux des moines que l'on sacrifie au bieu de la communauté!

Un des déserteurs en question m'a confirmé ce que l'on m'avait déjà dit des déceptions pratiquées sur les paysans russes pour les décider à venir coloniser les environs d'Anapa. Partout on publiait les avantages extraordinaires de la localité, — extrême fertilité du sol — fruits dont les soldats pouvaient se régaler à profusion, — abondance des eaux les plus délicieuses, — sécurité parfaite, etc., etc., toutes choses parfaitement fausses, à l'exception de la première.

Un des habitants de ce hameau est un Tâtar qui demeu-

rait anciennement à Kara-sû, village de Krimée situé entre Theodosia et Simferopol. Il aurait dû y vivre à l'aise du double héritage qu'il avait recueilli de son oncle et de son père, si l'un ne lui avait pas été enlevé par un Grec parvenu à un rang élevé dans le service civil russe, et s'il n'avait été forcé de vendre l'autre à un noble renégat de sa race parvenu dans l'armée russe au grade de colonel, et qui au bout de nombre d'années lui avait payé seulement le tiers de la valeur du bien. Dans l'un comme dans l'autre cas il n'avait pu songer à recourir à la loi, dit-il, attendu que les frais auraient achevé de le ruiner, et qu'en tout cas il aurait eu le temps de vieillir avant d'obtenir une décision, tant la justice russe est lente dans sa marche. Tel a, dit-il, été le sort d'un grand nombre de ses compatriotes, les Tâtars nobles en faveur et les officiers russes établis dans le pays ayant chacun de leur côté trouvé moyen de s'emparer des petites propriétés entre lesquelles le pays était autrefois divisé, ou de contraindre les propriétaires à les leur vendre à grand'perte.

Bien que la digression m'entraîne un peu hors des limites de mon Journal, j'éprouve la tentation de faire usage de quelques autres matériaux propres à donner plus de vérité à ces esquisses du gouvernement russe, pour l'utilité de ceux qui ont rêvé que ce gouvernement pouvait devenir un des instruments civilisateurs de l'Orient.

Potocki, dont le livre sur le Caucase est, je crois, peu lu en Angleterre (1), parle d'une visite qu'il fit à l'évêque de Mozdok et de Madjar, Géorgien de naissance; sur quoi Klaproth, dont le témoignage *contre* la Russie ne peut être récusé, a donné la note suivante : « Le nom de cet évêque est

(1) Il est plus connu en France, grâce à la réimpression que M. Klaproth en a fait faire à Paris (*Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, etc., par le comte Jean Potocki; *avec des notes de M. Klaproth. Paris*, Merlin, 1829. 2 vol. in-8, cartes et fig.) — La note rapportée ici se trouve à la p. 146 du t. Ier. (*Trad.*)

Cajus, en géorgien Gaï; il était de la famille des *Vakhokha Chwili*, à laquelle appartient une partie de la ville de Thélavi en Kakhéti. Après avoir étudié pendant douze ans en Russie, ce moine savant revint en 1780 dans sa patrie, et établit à Thélavi une école qui eut beaucoup de succès et de laquelle on attendait une influence favorable sur l'état de la civilisation en Géorgie. *Malheureusement* le fondateur fut rappelé en 1783 par le gouvernement russe, qui lui fit des offres brillantes, *et son établissement utile cessa*. Il resta deux ans à Saint-Petersbourg sans savoir pourquoi on l'avait appelé. En 1786 le prince Potemkim le prit avec lui à Krementchoug; il n'y apprit également rien sur sa destination, et y resta jusqu'en 1788, réduit presque à la mendicité. Il accompagna, l'année suivante, l'archevêque de Yekaterinoslav à Iassy, sans but, et seulement pour augmenter la suite de ce prélat. En 1792 on le fit venir derechef à Saint-Petersbourg; il y reçut des appointements sans être employé. Enfin il fut envoyé comme évêque à Mozdok, où le comte Potocki l'a trouvé. »

Cela n'a pas besoin de commentaire; seulement un autre exemple remarquable du même genre peut servir à montrer que la manière dont furent traités Cajus et son établissement philanthropique se rattache à un système dont l'objet est de tenir dans les ténèbres le troupeau humain soumis à la verge russe, afin d'en assurer la docilité. Il y a quinze ans environ qu'un *aratchnort* ou archevêque arménien nommé Narsès, — homme également remarquable par ses vertus, sa haute capacité, son savoir, ses lumières et son énergie, et qui s'annonçait comme devant réformer la vie singulièrement licencieuse des prêtres de sa communion, — établit à Tiflis, et sur la plus magnifique échelle pour cette capitale, une université où il réunit des maîtres pour l'enseignement de toutes les sciences et de six ou sept langues. Il y avait établi une imprimerie avec tous ses accessoires. Pendant quatre ou cinq

ans l'entreprise se poursuivait avec autant de succès que de promesses d'avenir, quand *malheureusement* le maréchal Paskewitch, s'alarmant de l'aspect de l'établissement, ainsi que de la grande influence que l'énergie et l'intégrité du caractère de Narsès lui avaient donnée parmi ses concitoyens, lui fit dire d'aller à Saint-Petersbourg voir l'empereur. Narsès s'y rendit, mais il n'en est pas revenu; et sa magnifique université n'a pas tardé à se fondre en une chétive école. On croit que depuis il a été envoyé en Bessarabie!

Ces exemples, auxquels on en pourrait ajouter beaucoup d'autres, sont de suffisants témoignages et du mécontentement produit chez les diverses populations dont la Russie s'est rendue maîtresse, par la règle d'une inflexible *généralisation* qu'elle applique à toutes, — et des souffrances infligées par le lit de Procuste de sa politique, — et du redoutable travail d'assimilation qui s'opère dans les entrailles de l'hydre gigantesque!



CHAPITRE XXVII.

Discipline. — *Frater in loco parentis.* — Doctrine et règle de conduite des Circassiens quant au divorce. — Le chevalier de Marigny. — Nobles circassiens. — Chasse au lièvre. — Température d'hiver. — Étiquette de mariage. — Le comte Potocki. — Noms circassiens du Kûban et de l'Elbrûz. — Étymologies. — M. Klaproth. — Géologie. — Gratitude.—Assassinat.— Biographie de Séfir Bey.—Deuil circassien. — Taciturnité imposée par l'étiquette.

Aghsmug, 11 *janvier* 1839. — Je viens d'avoir une affluence de visiteurs, de qui j'ai appris que la procédure contre les espions et les voleurs est enfin commencée. La même nouvelle m'a été confirmée par mon hôte, qui est allé passer plusieurs jours parmi les tamatas, et qui en est revenu aujourd'hui. Déjà sur la Khabl quelques-uns des hameaux des malfaiteurs ont été brûlés; et j'apprends avec peine que l'un d'eux, que je connaissais pour un des plus braves guerriers de cette partie du pays, l'a quitté en conséquence des poursuites dirigées contre lui, et qu'il est parti pour le Témigûï. On s'attend à ce que le nombre des sentences soit grand, tant à l'égard des voleurs qu'à l'égard des traîtres; et sous ce dernier nom je comprends ceux qui vont voir les Russes en secret, ce que beaucoup ont fait lors de la dernière invasion, non, à ce que l'on croit, dans le dessein de trahir le pays, mais pour se faire bien venir et empêcher que l'ennemi ne détruise leurs hameaux et leurs possessions. Ces sortes de visites, et les autres espèces de trahisons, sont punies, selon leur caractère, d'une amende qui varie depuis six bœufs jusqu'à deux cents, de l'incendie du hameau, et de la confiscation de ce que possède le coupable. La peine de mort et la vente des enfants ne sont appliquées que dans le cas de récidive et d'endurcissement. Les enfants sont pris et vendus, de peur qu'ils ne nourrissent

des projets de vengeance que plus tard ils mettraient à exécution.

La conversation que j'ai eue avec mes visiteurs, qui étaient en chemin pour le conseil judiciaire, a roulé principalement sur le vol et sur les moyens que je recommandais pour arriver plus promptement à sa suppression. Hasesch, le plus âgé d'entre eux, paraissait prévoir de grandes difficultés quant à présent; non pas tant par la résistance que l'on peut avoir à craindre, que parce qu'il est possible qu'ils se privent par là de l'aide de leurs plus braves guerriers! Je leur ai conseillé de n'en pas moins persévérer, attendu que le mal — barrière absolue à l'amélioration progressive du pays — doit à tout prix être extirpé, et que les difficultés qu'ils auraient à surmonter, difficultés qui ne sont que le fruit naturel d'une tolérance de plusieurs siècles et même des applaudissements donnés à la pratique que l'on cherche maintenant à supprimer, ne devaient pas leur faire désespérer d'y réussir.

J'ai eu un curieux exemple du respect dont le frère aîné est l'objet. Il y a ici deux frères; la femme de l'aîné est d'une humeur quelque peu difficile, et aspire à tout gouverner, les choses et les personnes, même son commode et faible seigneur et maître. Aussi a-t-elle la haute main sur le hameau, et dispose-t-elle à son gré des choses d'usage courant, et cela de telle sorte que tandis qu'elle-même est pourvue en abondance de beaux habits, de matelas et de couvertures, la femme du frère cadet est à peine couverte autant que l'exige la décence, qu'il lui faut coucher sur une natte, et que pour toute couverture pendant la nuit elle n'a que des peaux de mouton. Luca, qui a le sentiment de la justice (en cas de séparation tout doit être également partagé entre les frères), a reproché à la mégère l'état dans lequel elle laissait sa belle-sœur, ajoutant que je l'avais prise pour une esclave : mais tout a été inutile. Il s'en est alors pris au plus jeune frère. — Que voulez-vous que j'y fasse? a répondu celui-ci. Vardan est comme

mon père, et il serait honteux à moi de lui faire des remontrances; il voit notre situation, et il peut l'améliorer ou non selon qu'il le juge convenable! Néanmoins cette soumission n'est qu'un faible aperçu de ce que ce respect *filial* a obtenu de lui; car sa femme actuelle est la seconde, et il consentit dans le temps à ce que la première, la mère de miss Paak, fût renvoyée à ses parents, parce qu'elle regimbait sous la tyrannie de la mégère! Elle se remaria peu de temps après, et elle a plusieurs enfants dans le voisinage. On peut voir par cet exemple que le divorce est chose facile. Et de fait, le seul empêchement qu'on y ait mis — là ou l'affection manque — est la perte de la moitié de ce qui a été payé pour la femme lors du mariage, dans le cas où c'est le mari qui renvoie celle-ci; si elle s'en va de son propre consentement et qu'elle soit reçue dans sa famille, ses parents sont tenus ou de la rendre si elle est réclamée, ou de restituer la totalité du prix payé pour elle, ou même beaucoup plus. Le premier de ces deux cas n'est nullement rare chez les hommes assez riches pour se passer leurs fantaisies.

Le frère aîné dans ce hameau prend généralement ses repas après mon drogman et ceux qui mangent après moi, le plus jeune et l'esclave russe servant; ce qui reste est alors porté à la cuisine, où les deux derniers le mangent ensemble, — de même qu'ils travaillent en commun. Une telle manière de traiter un esclave sorti des rangs des ennemis acharnés de ce pays peut ne pas être à l'unisson des usages de la civilisation, selon la manière de voir du classique chevalier de Marigny et Boccaccini; mais elle semble s'accorder avec les plus simples inspirations de l'humanité. Et ici je suis tenté de montrer ce qui a provoqué cette observation.

Dans la première édition de son livre (1) M. de Marigny

(1) L'ouvrage de M. de Marigny (*Voyage dans le pays des Tcherkesses*), imprimé à Bruxelles en 1821, était devenu d'une extrême rareté, par suite d'un accident qui avait détruit une grande partie de l'édition;

rapporte un discours (supprimé dans la seconde) que lui tint un noble avec lequel il dîna à Ghélendjik, et qui, parmi nombre de compliments et d'expressions obligeantes qu'il lui adressa comme Français, lui dit des Russes : « Je les ai vus à Anapa, au Boghaz et à Yekaterinodar ; mais j'ai trouvé en eux des gens qui nous dédaignaient parce qu'ils sont plus riches que nous, et qui méprisent nos usages autant que nous méprisons les leurs ; des gens hautains et insolents avec nous dans leurs murailles, presque *comme si nous avions été des Tâtars ;* des gens enfin qu'il m'a été impossible d'estimer. » A ces remarques qui paraissent raisonnables le chevalier ajoute cette observation peu polie : « Il est à remarquer que ce *sauvage* ne méprisait dans les Russes que les usages qui résultent de la civilisation. » Comme les Circassiens tiennent généralement les Tâtars en haute estime, cette phrase — « comme si nous avions été des Tâtars » — doit, si le noble l'a employée, avoir voulu exprimer le mépris avec lequel il avait vu que les Russes traitaient ces peuples.

M. de Marigny est digne de foi *pour ce qu'il a vu ;* mais ses inductions sont quelquefois inexactes, et les renseignements qu'il rapporte d'après d'autres, ainsi que ses observations générales, le sont encore plus. Il représente le sol comme « généralement inculte, quoique partout bon et fertile, et bien qu'une grande partie du pays soit couverte d'immenses forêts. » A cet égard j'ai à faire remarquer que le grain étant depuis longtemps le principal aliment du peuple, ou pour mieux dire à peu près l'unique aliment du plus grand nombre, il est à présumer que sa culture a toujours été en proportion de la consommation des habitants. Il aurait été inutile d'en cultiver davantage, attendu qu'à l'exception d'Anapa il n'y a jamais eu d'écoulement un peu con-

M. Klaproth l'a fait réimprimer en 1829, à la suite de sa réimpression du voyage du comte Potocki dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase, t. I, p. 114. (*Trad.*)

sidérable pour le surplus. Quant aux forêts, il n'eût pas été plus à propos de les abattre, puisqu'en certaines localités elles constituent une des principales défenses militaires de la contrée, et que les jeunes pousses fournissent la nourriture qui profite le mieux aux chèvres, — principal bétail du pays. A cette fin on entretient des jeunes bois à la croissance convenable là où il est nécessaire.

Poursuivant son examen, M. de Marigny ajoute : « Les Circassiens offrent aujourd'hui le spectacle étonnant d'une population *libre* qui s'est toujours conservée dans l'état primitif de toutes les sociétés, quoique entourée de nations plus *civilisées.* » Si par civilisation il entend parler de la centralisation et de la combinaison de la puissance et des ressources d'un pays sous un seul chef, ce qui met les nations à même d'élever de grandes cités, de construire des flottes et d'organiser des armées permanentes, il faut convenir en effet que les Circassiens sont restés en arrière de leurs voisins; mais leur sagesse en cela est justifiée par la liberté même qu'ils ont su conserver, et plus encore par l'indépendance qu'ils ont gardée. Et ce résultat n'est pas dû au hasard; car, disent-ils souvent, si, à l'exemple de nos voisins, nous avions confié notre pouvoir à des chefs, ils auraient pu nous livrer à la Russie, comme les Kabardans et les Azras, — et l'on peut ajouter comme les Géorgiens. Si, d'un autre côté, il entend par civilisation une plus grande somme de bonheur et de bien-être pour les masses, je ne sache pas jusqu'à présent qu'à cet égard les Circassiens, comparés dans leur ensemble aux populations qui les entourent, — aux Russes et à leurs dépendants, — aux Turkomans de Bokhara et aux tribus qui leur obéissent, — aux Géorgiens, aux Persans et aux Turks, — aient à regretter en quoi que ce soit d'être restés fidèlement attachés à leurs institutions primitives. De toutes ces populations, les dernières sont celles chez lesquelles s'est le plus complétement développé « le bonheur du plus grand

nombre » (pour éviter l'équivoque du mot civilisation); et cependant les Circassiens n'ont sous ce rapport, le seul digne de considération, rien que je sache à apprendre d'eux. Le commerce qui a amélioré la condition des Turks et des Russes serait également venu en partage aux Circassiens sans les empêchements occasionnés par les guerres auxquelles la Russie a donné naissance.

Il m'a été dit par le vieux Sûbasch qu'une lutte acharnée éclata il y a environ deux siècles entre les hommes libres et les nobles de la Circassie, et que le pouvoir de ces derniers, qui étaient alors beaucoup plus nombreux et dont chaque famille avait sous sa dépendance une famille de thfokwatls, avait alors pour la première fois été sérieusement affaibli. Plus tard le mahométisme le réduisit encore. La régénération de ce pouvoir déchu, et la réduction à une égalité servile de tout ce qui est au-dessous, ont été positivement promises par les Russes aux individus de cette classe, dans le cas où ils réussiraient à établir leur domination sur le pays. Bien que la liberté dont on y jouit maintenant semble ainsi avoir été arrachée des mains des nobles, le respect et les marques de préséance qu'on leur a conservés prouvent assez, du reste, qu'on n'a contre eux aucun sentiment d'animosité; et l'expression ordinaire chez les Circassiens pour désigner quelque chose de poli et d'élégant est *vorkhi khabsé*, « à la manière des nobles. »

Ces nobles n'étant pas les chefs d'un clan, comme parmi nos Celtes, mais bien une race distincte, comme ceux d'Angleterre; et, de même que la généralité de ceux-ci, les *vorks* se glorifiant d'une extraction étrangère, arabe ou de Krimée (surtout arabe), il me paraît probable que de même qu'en Angleterre leurs ancêtres étaient les chefs d'une population conquérante, et que le *vorkhi khabsé* a pu découler de la même source, la noble source sarrasine, que la galanterie chevaleresque de l'Europe. Le pain et le sel, gages de l'hospi-

talité parmi les Arabes, sont ici très-souvent ce qu'on offre d'abord aux voyageurs.

Le 5, mon hôte me conduisit à une chasse au lièvre; nous avions eu de nouveau de la neige à hauteur de genou, après un dégel de deux jours qui avait fait presque entièrement fondre celle qui était tombée précédemment. Nous n'avions ni fusils ni autres armes; seulement Vardan s'était muni en chemin d'une longue baguette, de même que d'autres chasseurs qui nous rejoignirent à pied avec deux ou trois chiens de basse-cour. Ces derniers, au surplus, nous servirent aussi peu que nos baguettes ou nos chevaux; car la neige ne se trouva pas tellement épaisse que les lièvres que nous faisions lever ne pussent aisément bondir et nous échapper. Comme il y a ici peu de bons chiens dressés à cette chasse, et que le tir au petit plomb est inconnu, il n'est pas surprenant qu'il se tue peu de lièvres, d'oiseaux et autre menu gibier.

14. — L'hiver dernier, le thermomètre Fahrenheit était descendu, à l'époque où nous sommes, à 48° au-dessous du point de congélation, et la moyenne de la première quinzaine de janvier fut de 33 4/7 *minus*; tandis que cette année le plus bas point a été de 30° au-dessous de zéro, et que la moyenne de la première quinzaine de l'année a été de 32° 5/7 *plus*.

Au lieu d'aller, comme les autres années, hiverner à Stavropol, l'armée russe est, dit-on, restée à Tchernomor, près de Yekaterinodar, afin d'être à proximité pour revenir de bonne heure au printemps.

En attendant, et pour occuper les ennuis de mon loisir forcé, qu'il me soit permis de me livrer à quelques nouvelles observations critiques, — bien que je puisse craindre que mes élucubrations ne gardent quelque chose de la source d'où elles découlent. Mais d'abord il faut consigner ici, de peur qu'elles n'échappent à ma mémoire, quelques particularités relatives à l'étiquette du mariage qui m'ont été rappor-

tées comme empêchant mademoiselle Dissepli de terminer ce qu'elle a entrepris pour moi. Il y a quelques jours son frère amena sa femme chez lui, après avoir au préalable obtenu de moi et de plusieurs autres amis quelques présents destinés à être donnés aux parents de la jeune fille, comme arrhes du payement complet qui doit leur être fait plus tard. Aujourd'hui miss Paah, ainsi que toutes les autres jeunes femmes parentes de la famille, mariées ou non, est allée, chargée de galettes et de bonbons, rendre ses devoirs à la mariée. Celle-ci, jusqu'à l'époque de la fête du mariage, laquelle a généralement lieu dix ou quinze jours, et même un mois après sa sortie de chez ses parents, ne doit pas se montrer hors de sa chambre, où elle reste assise pour recevoir en cérémonie les félicitations des femmes qui viennent la voir; et comme il serait peu conforme au décorum qu'elle parlât beaucoup dans ce long intervalle, il faut que sa belle-sœur, miss Dissepli, reste près d'elle dans sa chambre et fasse pour elle les réponses convenables. Pendant ce temps aussi le malheureux marié est censé ne pas avoir de communication avec sa femme, et les visites qu'il lui rend (à la dérobée, bien entendu), doivent avoir lieu sous le manteau de la nuit. Il est même banni de la société de ses propres parents jusqu'à la fête du mariage, où il leur fait présent d'un bouvillon, d'un mouton ou d'une chèvre pour le repas, et où il obtient d'eux, après leur avoir baisé les mains, la permission de rendre visite à sa femme; ce que, toutefois, il ne doit encore faire que de nuit. A la naissance du premier fils, et souvent à celle des suivants, la fête se répète; mais jamais, je le dis à regret, à la naissance des filles. De plusieurs années le jeune mari ne doit être vu avec ses enfants, ni même parler à ses parents pendant que les enfants sont près d'eux. Ce qui précède constitue l'étiquette commune à toutes les classes; mais les derniers points n'en sont en général strictement observés que par les *vorks* et par les *pchés*. Ce sont eux aussi qui

généralement se conforment à l'usage de placer leurs enfants (surtout les garçons), immédiatement après leur naissance ou peu de temps après, chacun séparément, aux soins d'un *atalik*, et cela pour huit, dix ou douze ans. C'est ce que font aussi quelques-uns des *thfokwatls* les plus riches et les plus influents; au lieu que dans les autres classes on préfère garder les enfants chez soi jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se rendre utiles. Jadis, comme le dit Potocki, l'atalik était assujetti à avoir les oreilles coupées à la mort de son *pkhûr* ou pupille; mais depuis longtemps cet usage a entièrement cessé.

C'est Voltaire, je crois, qui a dit—et moins que personne il avait droit de le dire : — « Je me méfie de quiconque se pique d'esprit. » Dans un voyageur, en tout cas, ce défaut est un faible dangereux, et Potocki me paraît en trahir de forts symptômes. Dans un chapitre, par exemple, il représente la balance des pouvoirs dans le Caucase comme embarrassée d'autant d'intérêts divers que celle de l'Europe à l'époque du traité de Westphalie, et ces intérêts comme encore plus versatiles. « Mais il n'en est pas moins vrai que tout cela est soumis *à un véritable droit public*, ajoute-t-il, et qu'il n'y manque que des Grotius et des Puffendorf pour mettre en œuvre d'aussi beaux matériaux. » Dans un autre chapitre, néanmoins, après avoir fait allusion aux assemblées générales ou *dafez* (qu'il nomme *pok*), il dit : « Mais ces assemblées n'ont lieu que lorsque la Russie a quelques propositions à faire; car, pour l'intérieur, la véritable constitution est positivement ce qu'on a appelé en Allemagne *faust-recht* (le droit du poing). » Un écrivain qui dit ainsi blanc et noir sur les choses qu'il aurait dû peser avec le plus de soin et représenter le plus fidèlement (1), mérite

(1) On aurait pu supposer qu'en employant cette expression, *faust-recht*, le comte faisait allusion à la forme *légale* des procédures de l'empire germanique, laquelle était analogue au *posse comitatus* des

de perdre toute confiance rien que par ses contradictions ; mais j'ai contre lui un autre témoignage, celui d'hommes âgés et respectables qui ont connu les Kabardans personnellement et d'une manière intime tant avant qu'après la courte visite de Potocki sur leur frontière, Chamuz entre autres, ainsi que plusieurs autres vieillards de la véracité la moins contestable et de l'esprit le plus judicieux. Pendant douze ans, vers l'époque à laquelle remonte le voyage de Potocki (1), Chamuz alla tous les ans dans cette province pour y prendre part à la guerre contre les Russes. D'après ces divers témoignages, que j'ai soigneusement pesés et comparés, je suis en droit de nier que le *faust-recht* (dans le sens qu'y attache Potocki) ait jamais été de mémoire d'homme la constitution du pays, ou même qu'il y ait régné à un degré quelconque ; que ni les princes de la Kabarda ni ceux d'aucune autre province changeassent l'emplacement de leurs villages ou hameaux (comme le prétend Potocki) tous les quatre ou cinq ans, ni même qu'en général ils changeassent jamais de demeure, à cause de leurs querelles entre voisins, de la formation de nouvelles alliances, ou par tout autre motif (2); que les Abazes (Abazaks) aient jamais réclamé la protection des Russes contre les princes de la Kabarda, ni qu'ils aient demandé à être transférés sur un autre territoire, pour cette raison ni pour aucune autre ; enfin, que les gens du Chapsuk ou de toute autre province aient jamais permis que leurs enfants fussent vendus aux Arméniens ni à quiconque trafiquait en Russie, et que par conséquent les vingt enfants des deux sexes que le comte vit dans la possession d'un Arménien, lequel prétendait les avoir achetés de ce côté-ci du

fraternités circassiennes; mais la phrase française par laquelle il explique entre parenthèses ce qu'il a voulu dire, interdit cette supposition.

(1) 1797. (*Trad.*)

(2) Pallas avait néanmoins fait la même remarque. — *Voyages dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie, dans les années* 1793 *et* 94. T. I, in-4°, p. 431; trad. française. (*Trad.*

Kùban, avaient dû être ou volés ou capturés par les Russes, — ce qui est encore aujourd'hui parmi eux d'un usage constant. Potocki dit, par parenthèse, que parmi ces esclaves Circassiens était un jeune homme de la source de la Laba, un sujet de Bezleni (le Besni, qui est habité par de purs Circassiens); que la langue qu'il parlait ressemblait à celle de l'Alte-Kessek (qu'habitent aussi des Circassiens), et que cependant personne ne le comprenait ni ne connaissait sa nation! Il est peu étonnant, au surplus, que l'aimable comte ait transcrit des fables, attendu que ses renseignements lui étaient fournis par des Arméniens (qui de ce côté du Caucase sont tous dans les intérêts de la Russie, leur fortune dérivant du commerce qu'ils font avec elle) pendant qu'il demeurait chez eux à Kizliar; par des natifs du pays également amis des Russes et qu'ici on a toujours rangés au nombre des traîtres; enfin par des officiers russes, qui voyaient en lui un écrivain par le moyen duquel ils pouvaient espérer de propager en Europe leurs fausses notions et leurs erreurs systématiques.

Comme ces observations s'appliquent avec une égale force à tous les autres auteurs qui ont écrit sur ce pays, on ne doit recevoir absolument que ce qu'ils ont *vu* comme témoignages relatifs à ses habitants.

Dans le cas où mes compatriotes viendraient par la suite à voyager ici par curiosité, il est peut-être bon qu'ils connaissent l'appellation commune de deux objets d'intérêt capital, — la plus grande rivière et la plus haute montagne de cette contrée. Les noms appliqués parmi nous à ces deux accidents géographiques — Kùban et Elbrùz — leur sont donnés par les Turks, par les Noghaïs ou par d'autres de ces races, et nombre de Circassiens ne les connaissent même pas. Le nom circassien du Kùban est *Pchiz* (1), et celui de l'Elbrùz est

(1) Nom qui semblerait dériver du mot tcherkesse *psé*, *psi*, ou *psiz*, eau ou rivière, et qui signifierait ainsi la Rivière par excellence. *(Trad.)*

Noghaï Hûskha, « montagne des Noghaïs, » ce qui semble indiquer que ce peuple fut autrefois maître de cette partie du pays (1). Il est bon de se rappeler aussi que *Tcherkesse* (que Klaproth dit signifier *coupeur de chemin*, ou *brigand*, bien que je n'aie pu rencontrer personne qui eût connaissance d'une telle étymologie), est de même un nom turk; celui que les habitants eux-mêmes donnent à toute la race, depuis la limite orientale de la Grande Kabarda jusqu'au district de Vardan sur la côte est *Adighé*. Une autre appellation, quoique d'un usage moins commun, est *Agûdjipse*. Y a-t-il quelque distinction entre ces deux appellations nationales? c'est ce que je n'ai pu encore apprendre. Je crois que la dernière s'applique à ceux qui parlent un dialecte de la langue des Adighès. Ce mot Agûdjipse me rappelle à l'esprit nos Gipsies tombés de la lune (2); mais je laisse à d'autres la tâche de suivre les traces de ce dernier peuple jusqu'au Caucase, ou celle de tous les deux jusqu'au Nil, et celle de trouver aussi l'origine de l'appellation circassienne de l'Être suprême, *Ta* — (*Ta Shkho*, le Grand Dieu). Le mot en usage chez les Mitzjéghis, grande race établie dans les montagnes du sud est, *Da* ou *Daël*, semblerait être une altération du même mot, ou réci-

(1) On sait par Reineggs, par Pallas et par d'autres auteurs, non-seulement que les Noghaïs ont occupé les vallées voisines de l'Elbrûz, mais encore que plusieurs de leurs tribus y sont restées depuis que le gros de la race a passé le Kûban. (*Traduct.*)

(2) On sait que *Gipsies* est le nom sous lequel on désigne, en Angleterre et en Écosse, ces tribus errantes, connues ailleurs sous le nom d'Égyptiens, de Bohémiens, de Zinganes, etc., etc. On se rappelle ici involontairement la colonie égyptienne que, selon Hérodote, Sésostris laissa en Colchide. Je regrette de ne pas avoir sous les yeux en ce moment un opuscule où feu M. Klaproth a posé quelques jalons propres à diriger dans la solution du problème soulevé ici; je veux parler de sa *Lettre à M. Champollion le jeune sur l'affinité du copte avec les langues du nord de l'Asie et du nord-est de l'Europe*, 1823. — Conf. le *Tableau du Caucase*, du même auteur, 1827, p. 8 et 9. (*Trad.*)

proquement. Le mot persan est *Khoda*; mais faire venir le premier de celui-là me paraît une dérivation forcée, d'autant plus que l'un n'est que la syllabe finale de l'autre, au lieu de la syllabe initiale — beaucoup moins sujette à être retranchée — qui s'est conservée en anglais, en allemand et dans d'autres idiomes (1). La dérivation la plus probable, après tout, paraît être celle qui fera venir le mot *Ta* de la même racine que *Taût*, qui, selon Pallas, signifie encore aujourd'hui Dieu chez les adorateurs du feu au voisinage de Bakû. On peut faire remarquer en passant que la conservation de ce terme *God* — un des nombreux témoignages de l'origine orientale des langues teutones — semble offrir une forte preuve que les Teutons (2), au milieu des longues migrations de leur race et des modifications ou des transformations de leurs idées religieuses, ont toujours du moins conservé le souvenir de cet Être Suprême que leurs pères avaient adoré en Orient ; autrement, lors de la promulgation du christianisme parmi eux, comment se ferait-il que les termes hébreu, grec ou latin, si différents du God saxon, eussent été rendus par ce dernier? Il se peut que d'autres aient déjà fait avant moi cette observation, ce qu'en tout cas j'ignore.

Mais je m'aperçois que sans y prendre garde j'ai monté mon dada ; qu'il me soit cependant permis de dire, en mettant pied à terre, que j'ai trouvé ici une tradition semblable à celle qu'a mentionnée Potocki, — à savoir, que les Lesghis (nommés ici *Kokhans*) viennent originairement de l'Afghanistan. Klaproth dit que c'est une fable dont l'origine

(1) Anglais *God*, allemand *Gott*, etc., etc. (*Trad.*)

(2) Ne se peut-il pas que ce mot ait été originairement *Taûtons*, et que son premier sens ait été de désigner le culte religieux de ceux à qui on l'appliquait, *sectateurs de Taût* * ?

* Ne serait-il pas plus naturel de rapprocher le nom des *Teutons*, *Teutsch*, de celui de *Tât* (d'où dérive *Tadjik*), sous lequel la généralité des populations persanes est désignée par les Turks orientaux? (*Traduct.*)

remonte aux Arméniens, d'après la difficulté qu'ils ont à prononcer la lettre *l* du mot *Alban :* en tout cas la fable serait là ; car cette prétendue difficulté n'existe pas (1).

Il peut être intéressant aussi pour des voyageurs futurs de savoir que dans le Bakhan (2), non loin de cette vallée, des masses considérables de soufre natif ont été trouvées après des crues (une de ces masses avait près d'un pied de diamètre); et que plus loin vers le nord-est, sur les confins de la plaine de l'Adughûm, il existe un monticule circulaire dont le sommet présente un enfoncement, et sur lequel on a trouvé de la pierre ponce, ce que je puis assurer comme l'ayant vu.

17. — Pendant les vingt-quatre heures qui ont précédé la soirée d'hier nous avons eu de violentes rafales du sud-est accompagnées de torrents de pluie. Cette pluie, descendant de la colline au bas de laquelle est notre maison, a miné le mur (comme la chose était déjà arrivée auparavant) près de la tête de mon divan, et s'est frayé un passage à travers le plancher, obligeant un jeune noble qui y était couché sans rien autre chose sous lui qu'une natte, comme font généralement les jeunes gens, de quitter la place et de venir s'établir au coin du feu.

— Quand nous faisions la guerre sur le Psadûg, tous les Agûdjipsis nous aidaient, me disait le père de ce jeune homme, appartenant à la fraternité de Tchûpako. Lui ayant demandé ce que signifiait ce terme, il m'a répondu qu'il en-

(1) M. Klaproth peut avoir pris cette idée des Turks, qui ont *en certains cas* une prononciation toute particulière de la lettre *l*, et qu'il est très-difficile à d'autres d'acquérir *.

(2) Une des branches supérieures qui contribuent à former l'Adughûm, affluent gauche du bas Kûban. (*Trad.*)

* M. Klaproth (notes sur le *Voyage du comte Potocki dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, p. 104, n. 1) n'a fait cette remarque que d'après Reineggs, *Description du Caucase*, trad. angl. T. I, p. 182. Je cite la traduction anglaise du voyage de Reineggs, n'ayant pas l'original sous les yeux. (*Traduct.*)

tendait par là les habitants du Notouhatch, du Chapsuk et de l'Abazak, que certaines particularités de langage distinguent du reste des Adighès qui habitent à l'est de la frontière de Chapsuk.

18. — Dire seulement que les attentions par lesquelles les habitants me témoignent leur gratitude du séjour prolongé que je fais chez eux sont grandes, c'est leur en montrer peu moi-même, en indiquant ainsi d'une manière vague leurs sentiments à mon égard, au lieu d'en rapporter des exemples qui permettent, espèce de thermomètre moral, d'en apprécier exactement l'intensité. Un homme de la classe la plus pauvre vint trouver mon hôte l'autre jour, à la seule fin, lui dit-il, de lui exprimer le profond sentiment de gratitude qui lui était dû pour m'avoir gardé si longtemps dans son hameau. Cette démarche m'ayant été rapportée par mon drogman, qui s'y trouvait présent, je pensai que ce n'était que le préliminaire d'une visite intéressée, soit pour se faire bien venir de moi, soit peut-être pour demander quelque chose. Mais je fus agréablement détrompé; car cet homme repartit sans même m'avoir vu. Miss Disscpli m'a donné tout récemment une autre preuve du même sentiment. Une personne qui me sert ici, étant allée lui porter du drap que je voulais faire teindre, la trouva livrée au plus grand chagrin, versant des flots de larmes et protestant qu'il lui avait été impossible de rien faire depuis quelques jours; et tout cela parce que quelqu'un lui avait dit que j'étais fort en colère de ce qu'elle avait négligé ce dont je l'avais chargée et m'avait pris de mon galon d'argent : ce qu'avec de nouveaux flots de larmes elle protesta être incapable de faire, attendu que son seul motif en se chargeant de mon ouvrage avait été de montrer qu'elle prenait sa part dans la gratitude générale, et de se procurer la distinction d'avoir travaillé pour un homme tel que moi! J'envoyai aussitôt mon drogman la consoler et démentir le rapport de son *obligeant* ami, dont elle refusa cependant de

donner le nom. Ces exemples pris dans les entrailles mêmes de cette société me plaisent davantage que ce qui s'y montre à la surface.

19. — Le 13, j'appris que deux Circassiens avaient été trouvés assassinés dans une forêt de la vallée de Semez ; — j'en fus alarmé, le meurtre secret étant un crime auquel jusqu'à présent les Circassiens paraissaient entièrement étrangers. On a en effet découvert depuis que le meurtre avait été commis par deux Russes, qui ont été pris pendant qu'ils se rendaient à Anapa, encore chargés des armes du défunt. Le peuple a résolu de faire des deux coupables un exemple frappant propre à intimider les nombreux Russes qui vivent parmi eux ; aussi on les a liés à un arbre et on les y a tués à coups de sabre.

Le seul exemple authentique dont j'aie ouï parler jusqu'à présent d'un meurtre *secret* commis entre Circassiens m'a été fourni par la confession d'un homme de ces environs, qui avoua, en prêtant le serment national, qu'environ quinze ans auparavant il avait vu commettre un meurtre de ce genre par des gens du Psadûg.

Je puis rapporter ici quelques particularités que j'ai apprises touchant Séfir Bey et les nombreux incidents de sa vie. Il est de la famille des Zahu-Okû ; les Haïtek-Okû du Temigûï (dont le chef Djambolet a été récemment tué par les Russes), et les Halasch-Okû qui demeurent près de Sûkûm-Kaléh, sont de la même souche princière, formant la fraternité de Bûlatûk, et que l'on regarde comme une des plus anciennes et des plus nobles de toute la Circassie. Mais sa mère était simplement noble ; et son frère — (non son oncle, comme je l'ait dit précédemment) — qui était lui le fils d'une autre femme, une princesse, résolut, à ce qu'on suppose, de couper court à cette souillure de la pureté de leur lignage en vendant Séfir comme esclave. Celui-ci, qui n'était encore qu'un enfant, prévenu au moment où son frère était en con-

férence avec celui à qui il se proposait de le vendre, s'empara du cheval de cet homme et s'enfuit près d'un noble du voisinage dont il invoqua la protection. Ce noble le plaça près du commandant russe d'Anapa, soit par mesure de sûreté, soit comme trouvant là de plus amples moyens d'éducation. Mais le jeune prince se fatigua bientôt des étroites limites dans lesquelles on l'avait consigné; et au moyen d'une corde qu'il avait fixée aux créneaux il descendit des remparts pendant la nuit et revint se placer de nouveau sous la protection de son noble ami. Plus tard il s'embarqua pour l'Égypte où il alla joindre les mameluks, avec lesquels il resta jusqu'au moment où leur pouvoir fut brisé. Il revint alors dans son pays natal, où il épousa une princesse noghaïe; et les Turks étant alors rentrés en possession d'Anapa, il prit du service sous le pacha qui y commandait et devint son second. Il y était employé comme tel lors du dernier siège de cette place. Si son courageux exemple avait été suivi et que le pacha ne se fût pas laissé gagner par les Russes, selon toute probabilité l'assaut aurait échoué. J'ai parlé ailleurs de sa tournée ultérieure dans les provinces, avec d'autres chefs et des personnages influents, pour obtenir sa nomination comme ambassadeur chargé de procurer au pays l'aide d'une puissance étrangère, et faire prendre au peuple l'engagement de ne pas se rendre à la Russie. Sa première démarche, conjointement avec le juge Mehmet, fut près du sultan; et comme elle se trouva sans résultat, au moins immédiat, ils se sont adressés ensuite, en profonds politiques, à Mehemet-Ali.

Un des membres de la fraternité de Séfir Bey, dans le Temigûï, étant mort dernièrement, j'ai eu ainsi occasion de connaître la nature du deuil requis pour des individus de cette classe. Il faut que celui qui y prend part descende de cheval à une distance du hameau telle que ses lamentations puissent y être entendues; et pendant qu'il approche en les

proférant à voix haute, vêtu seulement de mauvaises culottes et d'un surtout déchiré, la tête découverte et les pieds nus, et se roulant à terre de temps à autre en preuve de sa profonde affliction, des membres de la famille viennent à lui et lui répandent de l'eau sur la tête, pour rafraîchir cette fièvre de douleur! Pour le reste, les rites funéraires des princes sont semblables à ceux des autres classes.

Aux jours glorieux de ces princes, il leur était habituel de voyager avec une suite nombreuse de nobles et autres. Certaines classes de nobles avaient seules le privilége de manger avec eux; et un noble était toujours présent, quand il y avait réception, pour entretenir les convives, le décorum ne permettant pas qu'un prince parlât beaucoup.



CHAPITRE XXVIII.

Une assemblée judiciaire. — Le code circassien. — Commerce extérieur des Circassiens. — Navrûz en danger. — Un esprit romain. — Pierre funéraire. — Atrocités de Sass. — Les Russes dans la grande Kabarda. Tchûrûk-Okû Tûghûz jugé pour cause de trahison.

Psegahe, 28 *janvier* 1839. — Me trouvant depuis quelques jours, par invitation spéciale, au voisinage immédiat de l'assemblée judiciaire, j'ai pu me faire une idée de sa manière de procéder. L'assemblée s'était d'abord proposé un double objet; — supprimer l'habitude nationale du vol, et mettre un terme aux rapports et aux communications des traîtres avec l'ennemi. Mais cette dernière affaire étant aujourd'hui la plus importante, c'est la seule qu'il y a à suivre en ce moment, afin que l'on puisse en avoir fini avec tous les délinquants — que l'on suppose en très-grand nombre — avant le commencement d'une nouvelle campagne. D'après ce que j'ai vu jusqu'à présent, il ne paraît pas, en tout cas, y avoir lieu de se plaindre des longueurs de la loi.

Immédiatement après leur arrivée dans un district où l'on a signalé des criminels, les tamatas et autres s'assemblent dans quelque localité centrale offrant un abri partiel contre le vent alors régnant; que ce soit un vent du nord poussant devant lui les frimas et la neige, ou un vent du sud apportant avec lui des torrents de pluie, les opérations de ces intrépides jurisconsultes des montagnes ne s'en poursuivent pas moins sans interruption. Si le sol est dans un état convenable, les anciens s'y asseyent sur un peu de paille; dans le cas contraire ils se tiennent debout et en cercle, pendant que ceux dont la coopération est spécialement requise restent à cheval autour de ce cercle délibérant, ou selon que la fantaisie les pousse, prêtant de temps en temps l'oreille à ce qui se

passe en faisant caracoler leurs montures, prêts à se rendre sur tous les points qu'on leur indique pour amener de force devant les anciens tout individu signalé comme coupable et qui refuserait de s'y rendre de lui-même. Un bâton marqué d'échancrures sert de *feuille de rôle* pour ces coadjuteurs, dont aucun n'oserait quitter le voisinage du *Wittenagemote* ou champ de justice sans la permission spéciale des trois présidents. Aussitôt qu'un accusé paraît, si ses aveux concordent avec les renseignements donnés contre lui, il est de prime abord condamné à payer l'amende attachée à sa faute; et le payement étant exigé immédiatement après la condamnation, la partie la plus difficile des fonctions des juges paraît être d'évaluer les articles — chevaux, armes, armures, marchandises, etc. — pris en place du nombre de bœufs au payement duquel on a été condamné. Les amendes sont ainsi graduées: Six bœufs (ou 300 piastres) si par témoins ou par serment l'accusé prouve qu'il n'a visité un fort russe que dans le seul dessein d'acheter du sel; vingt-quatre bœufs, s'il est prouvé qu'il a eu avec l'ennemi des communications d'une autre nature. Mais s'il a précédemment prêté le serment national interdisant de telles communications, et s'il est établi qu'il a violé son serment, n'importe dans quel but, il peut être condamné à perdre la vie, que lui ou sa fraternité peuvent racheter par le payement de deux cents bœufs ou de leur valeur. On n'en vient néanmoins à une telle extrémité qu'après des transgressions répétées. L'accusé dont les réponses ne s'accordent pas avec les informations obtenues sur son compte est passible de la même amende, ainsi que celui qui a prêté serment et que l'attestation sous serment de *deux* témoins ou plus prouve s'être parjuré. Pour faire prêter serment on suspend le Koran près du cercle des anciens, et celui qui doit jurer emploie cette formule : Ce livre est le livre de Dieu, et je déclare, etc. Le serment de deux témoins est nécessaire pour condamner un accusé, parce que le serment de l'accusé

lui-même entre en balance; et si le témoignage de ce dernier n'est en désaccord qu'avec celui d'un des deux témoins, on regarde ces deux attestations contraires comme se contre-balançant, et le jugement ne peut être prononcé que par un tribunal dont les juges sont pris parmi les anciens de *huit* fraternités. Dans le cas où ce tribunal-là même rend une sentence de mort contre un individu, sa fraternité — si on ne pense pas qu'il ait encore mérité une telle extrémité — a la faculté de racheter la peine par le payement de deux cents bœufs. Je dois expliquer que dans chaque fraternité un certain nombre de *tamatas* ou anciens (nombre qui varie selon l'importance numérique de la fraternité) sont choisis par leurs pairs d'après leur réputation d'intégrité, de sagesse et d'expérience, et qu'ils jurent solennellement de rendre la justice d'après leur conscience, sans acception de personnes et sans se laisser influencer par des présents, des honoraires, etc. Ces anciens sont désignés sous le nom de *tarko-khass*, ou jurés.

Dans les assemblées judiciaires et autres toute personne présente peut prendre la parole; mais à l'exception des *tarko-khass*, ou tout au moins des anciens, il en est peu à qui on prête grande attention. Après que les témoignages d'une affaire ont été rendus et publiquement débattus, les juges se retirent à part et se concertent pour décider la sentence; puis ils se rapprochent du tribunal et communiquent publiquement leur décision, par l'intermédiaire de celui qui a été désigné pour président.

Dans le cours de la tournée actuelle pour le châtiment du crime de trahison, il s'est trouvé qu'un grand nombre des accusés s'était absenté. En de tels cas la maison de l'accusé serait brûlée si quelque ami ne se rendait pas garant de sa comparution aussitôt son retour chez lui.

Dans les cas de vol, le criminel est ordinairement jugé par les juges de sa propre fraternité et de celle du volé; mais si

un congrès judiciaire s'assemble, il est loisible à ce dernier d'y porter sa cause. Dans le premier cas l'amende est partagée entre les juges des deux fraternités; dans le second, ces amendes entrent dans le compte général des juges et de leurs coadjuteurs. L'amende est de la valeur de sept bœufs, outre la restitution de la valeur de l'objet volé, ou de vingt-quatre bœufs s'il y a récidive. Quand on a affaire à un malfaiteur endurci, il est passible de la peine de mort comme dans les cas de haute trahison, et avec les mêmes formalités judiciaires.

Ce mode d'administrer la justice offre d'autres traits singuliers, tels, par exemple, que la grande réunion de forces qu'il occasionne. Ainsi quatre ou cinq cents hommes se trouvent rassemblés à l'occasion d'un jugement, sans autre fin apparente que de montrer que ce qui se fait n'est pas l'œuvre d'un parti, mais bien celle d'une majorité souveraine. Cette force, d'ailleurs, n'est pas stationnaire, — à l'exception de ceux qui sont désignés par le bâton coché; — elle forme comme une barrière mobile autour du tribunal. Un autre de ces traits singuliers est que la rémunération des juges et de tout le *posse comitatus* se composant des amendes qu'ils imposent, on pourrait croire que l'intérêt personnel est sujet à conduire ici à une sévérité inutile. Plus d'un exemple paraît montrer pourtant que les juges ne se laissent pas dominer dans leurs sentences par cette préoccupation d'intérêt privé. Un inconvénient plus grave, c'est que la présence d'un aussi nombreux tribunal devient souvent une charge très-lourde pour la localité où il faut héberger tous ceux qui en font partie, et cela quelquefois pendant plusieurs mois, quand il s'agit de découvrir les auteurs inconnus de vols secrets. Cette espèce d'imposition de garnisaires peut en certains cas hâter la découverte des coupables; mais il n'en est pas moins vrai que l'innocent partage la punition, et de nombreuses réclamations se sont élevées contre cette manière de procéder.

Puisque j'en suis aux affaires de loi, je puis consigner ici

quelques nouveaux renseignements qui s'y rapportent et que j'ai obtenus depuis peu; peut-être répéterai-je certaines choses que j'ai déjà dites : mais je pense que l'on m'excusera en considération de l'intérêt du sujet. Le *prix du sang* se calculait autrefois selon l'ancien usage, à tant de *têtes :* un esclave, un bon cheval, une bonne cotte de mailles, un bon arc, soixante moutons, etc., étant chacun comptés pour *une tête*. Cent de ces têtes formaient le prix du sang d'un *pché* ou prince (celui des descendants d'un *sultan* était indéfini); trente celui d'un *vork* ou noble; vingt celui d'un *thfokwatl* ou homme libre; quinze celui d'un *pchilt* ou serf. Plus tard les thfokwatls élevèrent pour eux le prix du sang à vingt-huit têtes; plus tard encore, à la suggestion de Hassan Pacha (comme je l'ai déjà dit) le prix du sang des trois premières classes fut égalisé et fixé uniformément à 200 bœufs, prix que l'on regarde comme représentant à peu près la valeur des trente têtes qui formaient antérieurement le prix du sang d'un noble. Mais à l'égard du serf la religion n'a pas réussi à supplanter un usage profondément enraciné, et le prix du sang est resté pour lui ce qu'il était auparavant, la moitié de celui du noble. Je ne vois pas non plus qu'on ait rien prévu à l'égard d'un homme libre qui tue son propre serf. Ceux avec qui je me suis entretenu à ce sujet paraissaient regarder une telle loi comme aussi superflue que celle qui défendrait à un homme de brûler sa maison, et tous m'ont assuré qu'on n'a pas mémoire qu'un tel meurtre ait été jamais commis.

Toutefois, les *têtes* dont il est maintenant question ne sont pas toutes de la même valeur. Selon la classe de la personne dont il s'agit de racheter le sang, elles varient depuis soixante jusqu'à quatre-vingts bœufs pour un prince, et descendent jusqu'à huit pour un homme libre; et dans le premier cas il est spécialement requis qu'au nombre des têtes il y ait seize jeunes serfs, d'une taille déterminée. Les *têtes* pour les deux autres

classes subissent aussi de grandes variations de valeur selon la classe. La même manière de compter par têtes, et par têtes de valeur variable, existe aussi dans la détermination du prix d'une femme dans les diverses classes. Le nombre de *têtes* est de cinquante à soixante pour la femme d'un prince, de trente pour celle d'un noble et de vingt-cinq pour celle d'un homme libre. La femme d'un serf lui est achetée par son maître à un taux qui varie, selon la jeunesse, la beauté et les talents de la femme, de soixante à quatre vingts bœufs, et quelquefois plus. Mais si le serf a enlevé la femme sans marché préalable, on demande beaucoup plus; dans un cas analogue j'ai vu payer la valeur de cent dix bœufs pour une jeune et jolie fille. Dans les classes libres, ces sortes d'enlèvements doublent souvent aussi le prix de l'épousée. Le prince jouissait ici autrefois du privilège — ou plutôt du tribut de respect — de réaliser en grande partie le prix de la femme qu'il épousait au moyen des présents que lui faisaient ses dépendants, chacun selon ses moyens, outre que ceux-ci lui faisaient présent, quand ils mariaient une fille, d'une des *têtes* payées comme prix d'achat. Mais le prince, de son côté, lors du mariage d'un de ses dépendants, était également tenu par l'usage de l'aider par un présent à compléter le prix de la femme. Ces sortes de privilèges concédés aux princes ont été abrogés, ainsi que beaucoup d'autres, dans ces trois provinces démocratiques; mais dans les provinces situées à l'est du Chapsuk j'ai lieu de croire qu'ils subsistent encore jusqu'à un certain point, à l'exception du payement gradué par *têtes* pour le prix du sang, lequel a été supplanté, jusqu'aux extrémités les plus orientales du territoire circassien, auquel confinent les Kûmûks, par le taux fixe et uniforme de deux cents bœufs pour toutes les classes, sauf les serfs. Cette amende assure aussi la sécurité d'un étranger, son *bizim* ou protecteur étant tenu d'en réclamer le payement dans le cas où il aurait été tué.

Il serait horrible de supposer que dans une société humaine quelle qu'elle fût il aurait été déterminé de sang-froid qu'un homme pourrait en tuer un autre sous la condition qu'il payerait tant pour avoir satisfait sa colère ou sa vengeance. Mais je ne pense pas que ce soit sous ce point de vue qu'il faille envisager l'institution du *prix du sang* pour en avoir une idée juste; car cet usage ne paraît pas avoir été au nombre des institutions primitives contemporaines de la formation de la société circassienne, mais bien un expédient auquel on a eu recours à une époque plus récente pour prévenir la prolongation des querelles et une effusion de sang indéfinie. Ce qui me paraît confirmer ce point de vue, c'est qu'on voit maintenant un bien plus grand nombre de ces compositions judiciaires qu'on n'en voyait autrefois, et que la plupart ont pour objet des crimes d'ancienne date, remontant même jusqu'à quinze et vingt ans. Il est aussi à remarquer que presque tous appartiennent à la classe de ce que nous qualifions homicide, — c'est-à-dire des meurtres commis dans l'échauffement d'une querelle. Il ne faut pas non plus omettre de rappeler que les parents de la personne assassinée peuvent refuser toute compensation à leur droit de sang pour sang, et cela arrive quelquefois. Il serait utile au pays qu'il y eût un tribunal suprême chargé d'établir la distinction entre les divers genres de meurtres, et qu'on abolît l'usage du sanctuaire que les hommes qui se sont rendus coupables d'un crime trouvent au milieu d'une autre fraternité. Telle qu'elle est ici, au surplus, la loi est dans son application la même pour tous, ce qui n'est nullement le cas dans aucun des grands États voisins, — la Russie, la Perse ou la Turquie.

Tous les juges ou *tarko-khass* sont choisis parmi les anciens à qui une conduite intègre et une capacité reconnue pour le maniement des affaires ont donné de l'influence près de leurs concitoyens. Ce sont eux qui constituent le gouvernement du pays aussi bien que ses tribunaux; et ils s'acquittent, dans

les occasions générales, des fonctions que ce rang leur impose, sans autre rémunération que l'honneur, sauf lors de ces jugements où ils entrent dans le partage des amendes. La loi administrée est en général de deux sortes : l'ancienne coutume circassienne et la loi turque, dont Mehmet porte avec lui un volume (de même que les autres juges) où un certain nombre de marques leur fait trouver rapidement la pénalité attachée à chaque nature de délit. Quant aux us et coutumes nationaux, ces congrès d'anciens tenus publiquement forment pour la génération nouvelle autant d'écoles normales — d'équité autant que de loi — où chacun peut s'il le désire acquérir aisément une connaissance suffisante des institutions si simples de son pays.

D'autres, se glorifiant de l'étendue de leurs codes, pourront entendre avec un sourire de dédain ce court et simple exposé d'une telle législation et d'un tel gouvernement. Mais qu'ils envisagent les résultats, et peut-être s'apercevront-ils que le bien et le mal sont plus également répandus dans toutes les sociétés qu'on ne le croirait au premier coup d'œil ou que ne l'ont rêvé leurs philosophies. Peut-être verront-ils que la loi écrite, bien qu'elle puisse donner à chacun une idée mieux arrêtée de ses droits (souvent purement idéaux), stimule fréquemment, au lieu de la comprimer, l'imagination perverse de ceux qui veulent mal faire, et qui, connaissant par là les positions où s'est retranchée la justice, ainsi que les lois et les précédents qui en nombre de cas pèsent sur elle et la circonscrivent, trouvent moyen de lui échapper.

A l'égard du commerce, les Turks qui viennent ici, ainsi que les Circassiens entre eux, sont dans l'habitude de tenter les acheteurs par un crédit qui va jusqu'à un an, ou même plus en certains cas ; l'intérêt de l'argent étant chose entièrement inconnue, on peut bien le supposer, dans un pays où l'argent lui-même ne l'est guère moins, et où l'élévation du profit des échanges a jusqu'à présent rendu moins nécessaire

l'introduction d'un signe représentatif. Il va sans dire qu'il résulte de là des discussions. Dans ces discussions on ne s'en réfère jamais au serment du vendeur; mais celui-ci fait prêter serment à l'acheteur, ou il fait affirmer également sous serment par un témoin la vérité de ce qu'il allègue : s'il a deux témoins, leur simple attestation est regardée comme suffisante pour constater la dette. On accorde de nouveau du temps pour payer; pourtant, quoique très-rarement, le payement est exigé par des moyens coercitifs, le créancier obtenant dans ce cas aide et autorité des *tarko-khass* des fraternités des deux parties intéressées pour saisir les propriétés du récusant jusqu'à concurrence du montant de la dette. Les Circassiens ne sont pas encore arrivés à ce raffinement qui consiste à saisir la personne même d'un homme ruiné; et leur extrême attention pour la liberté individuelle se montre dans la précaution qu'ils ont de ne pas recourir au dernier châtiment — comme dans les cas de vol et de trahison — avant qu'on ait juré d'observer les lois bien connues de tous.

Si quelque autre objet d'intérêt général se présente durant la réunion des congrès judiciaires il y est sur-le-champ débattu et décidé.

Aghsmûg, 1er février. — Après être resté une semaine en compagnie du juge et des autres anciens, allant avec eux de hameau en hameau, quelquefois bien logés, quelquefois mal, mais toujours bien nourris, je leur fis enfin part de l'intention où j'étais de les quitter, attendu que je trouvais les hameaux déjà bien assez surchargés sans moi et ceux qui m'accompagnaient. En montant les hauteurs à notre sortie de la vallée d'Anapa, nous fûmes assaillis par une violente rafale de vent du sud, qui ne tarda pas à nous amener des torrents de pluie. Cette pluie dura toute la nuit et la plus grande partie du jour suivant, me faisant prévoir que le Bakhan que nous avions à traverser sur notre chemin pourrait bien ne plus être guéable. Comme la Sûbesch dans le sud, le Bakhan pour-

rait être surnommé la Rivière de Sang, car il a fréquemment englouti ceux qui ont été assez téméraires pour chercher à le traverser lors de ses crues subites. Mes prévisions ne m'avaient pas trompé; et notre conducteur Navrûz, qui contre mes avis répétés voulut à trois reprises tenter l'aventure, n'échappa que par miracle à une mort presque inévitable. J'aurais vivement senti sa perte, à cause de ses excellentes qualités. Navrûz a, de plus, quelque chose qui n'est pas commun ici et qui produit en lui une disposition plus communicative : c'est une propension fortement prononcée en faveur de nous autres Francs. Les Circassiens, en effet, bien qu'au total ce soit une race d'un esprit vif et intelligent, n'ont presque en aucun cas montré de disposition à acquérir des notions particulières sur les choses du dehors, — si ce n'est à l'égard des forces relatives des « sept princes de la chrétienté. »

J'ai remarqué dans les Turks asiatiques la même absence du désir d'apprendre ce qui se rapporte aux contrées étrangères, ce qui me conduit à croire que la curiosité au sujet des pays lointains est un penchant factice produit chez nous par la géographie, les voyages de terre et de mer et les histoires. Là même où les deux derniers stimulants manquent, le premier peut être parfois un noyau suffisant pour nous inspirer le désir de le grossir de connaissances nouvelles; tandis que les vagues notions que ces peuples ont du reste du monde n'éveillent pas en eux assez d'intérêt pour détourner leur attention, même pendant un court espace de temps, des intérêts plus rapprochés qui les absorbent sur le coin de terre où ils sont nés.

Je puis réellement dire qu'ici je reviens *chez moi;* car la réception que tous m'y ont faite hier après dix jours d'absence, hommes, femmes, enfants et chiens, a été aussi cordiale et aussi chaleureuse que si j'étais de la famille.

Sûkwa, 7 février. — L'intention où j'étais d'obtenir communication de lettres relatives aux affaires publiques ayant

exigé que je me rapprochasse de nouveau de la côte, — outre que je désirais voir dans ces environs une pierre sur laquelle il y a, dit-on, une inscription, — je suis parti le 4 pour Sûkwa, où je suis en ce moment. En chemin je suis allé voir le juge, et j'ai enfin obtenu de lui copie d'une lettre écrite par les chefs à Séfir Bey, plus l'original de celle qui fut adressée de Semez aux chefs par le général russe. Je renvoie à l'Appendice la traduction des deux pièces sans commentaire, et celle de la réponse des Circassiens (1).

J'ai observé en route d'immenses troupes d'oies sauvages opérant, au milieu des épais brouillards alors régnants, leur migration annuelle de la mer au Kûban.

L'étroite vallée de Sûkwa est la dernière de la côte en se rendant à Anapa, et son débouché sur la mer n'est éloigné de cette forteresse que d'environ deux heures de marche; de sorte que ma résidence actuelle pourrait être assez dangereuse sans quelques collines assez élevées et passablement escarpées qui occupent l'espace intermédiaire. Du côté du sud, entre cette vallée et celle de la Deswa qui lui est contiguë (nom commun, selon l'usage, au ruisseau qui l'arrose), court une chaîne peu étendue de hauteurs assez considérables et très-escarpées, dont le sommet est revêtu d'une épaisse forêt, et dont l'extrémité qui regarde la mer forme une falaise qui interdit tout passage. Il est heureux pour les hardis habitants de ce district alpestre qu'au nord de la Sûkwa la côte soit également escarpée. Néanmoins les Russes ont trois fois trouvé moyen de franchir avec de l'artillerie les hauteurs du nord pour piller et dévaster les hameaux qu'elles renferment (hameaux qui n'avaient pas cessé d'être habités jusqu'au commencement de cette année, et qui même aujourd'hui le sont encore en partie), et ceux qui sont répandus dans la vallée même; c'est à l'embouchure de ce cours d'eau

(1) Nos VII, VIII et IX de l'*Appendice*, fin du volume.

qu'ils ont brûlé l'an dernier un navire appartenant à Séfir Bey. Les propriétaires de quinze hameaux ont ainsi été totalement ruinés l'année dernière, et ont tout perdu « jusqu'à leurs poules, » comme me disaient quelques-uns d'entre eux ; et cependant ils restent attachés à leurs rochers natals, préférant les privations ici à l'abondance sans liberté.

Mon hôte d'hier perdit, dans une de ces excursions, neuf cents moutons. Le général lui ayant offert de les lui rendre — sous la condition, bien entendu, d'association future, — *Kûrum* Bati-Mirza, quoique ces moutons formassent la principale partie de sa fortune, et que maint autre eût avant lui accepté des offres du même genre, répondit, avec une énergie digne d'un vieux Romain, que le général pouvait les garder, attendu qu'il lui en restait assez pour tous ses besoins et qu'il ne voulait aucune faveur de lui.

J'ai parlé d'une pierre avec une inscription. Cette pierre, dont on dit que les Russes ont offert un prix élevé, et que je pensais d'abord être celle qu'a mentionnée M. de Marigny, est placée sur une éminence au milieu d'un petit bois, un peu au-dessus du hameau de Bati-Mirza. C'est un conglomérat coquillier ; et l'inscription, nécessairement grossière dès l'origine, a été en grande partie effacée par le temps. Quant à sa forme et à ce qui reste de l'inscription, je m'en réfère au dessin que j'en ai fait. Les habitants du voisinage n'ont pas même conservé de tradition touchant son origine. La pierre mentionnée par M. de Marigny avait formé le manteau d'une cheminée dans une maison du voisinage ; mais la maison a été brûlée et la pierre brisée, et mon hôte m'assura à plusieurs reprises qu'on n'y pouvait plus reconnaître la moindre trace d'inscription. Je m'assurai de plus que ce n'était pas du marbre, mais bien une pierre de la même nature que l'autre ; d'où j'infère que ce n'est pas un *ancien* Grec qui l'avait travaillée.

Aghsmûg, 13. — Pendant mon retour au siége du con-



Lith. par Turpenne et Bayot d'après un dessin de M. Bell *Lith. Coulon et Cie*

CROIX GRECQUE AU DESSUS DU VAL DE SUKWA.

grès, où je voulais donner quelques nouvelles suggestions au sujet d'une nouvelle lettre à Séfir Bey, je passai une soirée avec Chiratlùkh, le fils aîné de Kebri-Kû Chamuz. J'eus de lui quelques détails sur un voyage dans la Grande Kabarda dont il est revenu tout récemment, et j'appris avec douleur de nouvelles atrocités commises par Sass, ce chef d'assassins. J'ai parlé, dans mon journal de l'été dernier, d'une troupe de patriotes qui avaient abandonné leurs possessions dans les plaines de la Grande-Kabarda, et qui avaient échappé à la domination russe en se réfugiant dans l'Abazak, où ils avaient formé une petite colonie. Parmi eux était un prince de très-haute naissance et de la plus ancienne origine, Besleni-Kû Arslan-Ghéri. Ce prince n'était encore qu'un jeune homme; mais il avait déjà bien mérité son surnom d'*Arslan* (le Lion); ce qu'on raconte de son courage et de son ardeur infatigable ressemble à des récits de roman. Sass gagna un des parents d'Arslan sur la frontière du Besni, le prince Besleni-Kû Ali-Ghéri, que le premier était venu voir; pendant la nuit on lui enleva ses armes, et il ne se réveilla que pour passer du sommeil à la mort. Le corps, qui avait reçu cinq coups de feu, fut enterré le lendemain; mais la méchanceté de Sass ne fut pas encore satisfaite. Aussitôt qu'il apprit que le meurtre avait été commis il arriva sur les lieux avec un détachement, fit ouvrir la fosse et fit jeter le cadavre dans les bois pour qu'il y devînt la proie des chiens ou des loups. On dit que Sass fit compter sur-le-champ 1,000 roubles au principal meurtrier, Ali-Ghéri, et qu'il a envoyé les armes d'Arslan à Saint-Petersbourg, sans doute avec un autre récit que celui qui vient d'être rapporté de la manière dont il se les est procurées.

Chiratlùkh, qui n'est rien moins qu'enthousiaste, dit que les lamentations causées par l'assassinat de ce jeune chef étaient universelles sur toute la route qu'il a parcourue, et que quelques-uns des amis qu'Arslan avait dans l'Abazak se

rendirent immédiatement sur la frontière du Besni — où le meurtrier Ali-Ghéri demeure sous la protection des Russes, avec lesquels on peut se souvenir que le Besni est en paix, — dans l'intention de venger la mort d'Arslan. On a déjà tiré un coup de fusil au traître ; mais il n'a eu que le bras cassé.

Chiratlûkh confirme ce que j'avais appris précédemment du désarmement général des habitants de la Grande Kabarda. Ceux qui conservent leurs armes en ont la permission écrite. Qu'on se représente les hommes de cette race chevaleresque réduits ainsi à cette condition ignominieuse ! Chiratlûkh en vit quelques-uns qui revenaient blessés d'une expédition contre quelques uns de leurs compatriotes des montagnes, — les Tchetchenses, je crois (1).

Les Russes ont aussi commencé la colonisation de la Grande Kabarda (le moyen le moins coûteux et le plus efficace de garder une conquête, selon Machiavel) ; et nombre de villages de leur race à nez camus, à pommettes saillantes et aux yeux étroits y sont déjà établis. La différence de religion empêchera d'ici à longtemps les mariages avec les natifs, — si on permet aux Russes de rester en possession du pays ; — sans quoi nous pourrions d'avance déplorer la dégénération physique de la belle race kabardane, de même que j'ai ouï déplorer le changement qui a eu lieu à cet égard, aussi bien qu'en ce qui touche aux mœurs, dans la Géorgie si longtemps renommée par la beauté de ses femmes, depuis que le Moscovite y est venu mêler le sang lascif de sa race hyperboréenne. Les Russes, tolérants par politique là où la violence irait contre leurs fins, ont réussi à gagner au baptême quel-

(1) Le mot compatriotes (*countrymen*) est pris ici dans son acception la plus large ; car les Tchetchenses, une des trois grandes subdivisions des Mitzjéghis, appartiennent à une autre race et parlent une autre langue que les Tcherkesses de la Kabarda. (*Traduct.*)

ques Kabardans et autres Circassiens ; mais le nombre de ces convertis est encore très-faible.

Je me mis en route pour me rendre ici avant-hier matin, l'esprit assez triste, car c'était le jour qui avait été assigné au jugement pour trahison de Tchùrùk-Okû Tùghûz, noble d'âge moyen et des dehors les plus prévenants, à qui nous avions toujours, mes compatriotes et moi, porté involontairement beaucoup d'intérêt, à cause de son courage à toute épreuve, de son esprit entreprenant, de sa générosité vraiment royale et de l'extrême vivacité de son caractère. J'ai parlé précédemment du banquet et des présents qu'il prépara l'an dernier pour notre réception, lors de notre première visite à son hameau. Je savais que divers incidents de sa vie, outre l'extrême étourderie et l'irrégularité de sa conduite en général, lui avaient fait beaucoup d'ennemis; pourtant ces accusations de trahison — d'avoir fait, par exemple, de nombreuses visites aux Russes sans permission, d'avoir reçu de l'argent d'eux dans le port de Pchat, etc., etc., — semblaient de telle nature qu'on ne pouvait ni ne devait passer légèrement dessus, et elles me faisaient craindre que les dénonciations que j'avais entendu porter hautement contre lui n'aboutissent peut-être à la peine capitale. Il s'était absenté de chez lui depuis plusieurs jours que le congrès était dans son voisinage, bien qu'il eût antérieurement fait dire qu'il était prêt à se présenter devant le tribunal et à supporter les conséquences du jugement. Enfin on le trouva dans l'Adughûm, d'où on le ramena. Des ordres spéciaux avaient été envoyés dans les environs la veille du jugement pour un rassemblement de forces plus qu'ordinaire ; le temps sombre et froid semblait s'harmoniser avec la tristesse de ces préparatifs, et toutes ces causes réunies agissaient douloureusement sur mon imagination.

Nous partîmes en nombreuse cavalcade ; la plupart de mes compagnons, plus habitués que moi aux résultats

de ces sortes d'affaires, n'étaient nullement de mon humeur. Les uns faisaient caracoler leurs chevaux, les autres riaient et plaisantaient entre eux. Nous trouvâmes le congrès assemblé sur un monticule au milieu de la vallée de Semez; après avoir communiqué aux tamatas quelques arrangements que j'avais faits avec le juge Mehmet — qui s'était absenté à cause d'une querelle qu'il avait eue avec quelques-uns des membres, — je repartis au moment où Tùghûz arrivait avec un nombreux cortége, jugeant, malgré le vif intérêt que je prenais à ce qui allait se passer, que le mieux pour moi était de n'y pas être présent, de peur qu'on n'en appelât à moi pour mitiger la peine, ce qui dans cette cause paraissait ne pas devoir être. Après un intervalle d'attente et d'anxiété, je ne fus donc pas peu surpris hier d'apprendre que notre ami n'avait été condamné qu'à une amende de vingt-quatre bœufs. Les excuses qu'il avait alléguées et les explications qu'il avait fournies avaient paru devoir motiver cette indulgence.



CHAPITRE XXIX.

Organisation politique. — Éducation ; organisation religieuse. — Affaires judiciaires. — Hivernage d'un vaisseau turk. — Son départ pour Constantinople. — Origine de Sûdjûk-Kalèh. — Affaire du *Vixen*. — Politique russe. — Ancienne ville circassienne de Chantkbûr. — Incidents d'une chasse sur le Kûban. — Exploits de guerriers circassiens. — Modèle de vie conjugale.

Aghsmûg, 18 *février* 1839. — Depuis le commencement de décembre un bâtiment turk a mis à la voile du sud, et deux sont arrivés; mais tous mes efforts pour obtenir de celui qui est à Ozerek qu'il partît avec des lettres pour Séfir Bey sont restés sans résultat jusqu'à ce moment que l'époque du Kûrban-Beïram approche. On a promis qu'aussitôt après la fête il se mettrait en mer par le premier vent favorable, et tous les marchands sont activement occupés de leurs préparatifs.

La description que fait Horace du marchand d'Italie ne saurait guère toucher un négociant anglais, appuyé comme il l'est sur le Lloyd (1), et n'ayant jamais connu par expérience le *luctantem Icariis fluctibus Africum.* Mais dans le marchand circassien on voit revivre le portrait tracé par le poëte romain, — la crainte des vents orageux, — les consolations du repos dans une jolie maisonnette, — puis l'impatience de la pauvreté le ramenant bientôt à réparer la barque déchirée par les vagues pour se remettre encore une fois en quête du profit. Ce sont, je crois, ces *mercatores metuentes* avec deux cordes à leur arc — l'agriculture et le commerce — qui ont été principalement cause que je n'ai pu obtenir que le navire en question partît plus tôt. J'espère, toutefois, que mes recommandations près de quelques-uns d'entre eux

(1) Compagnie d'assurances maritimes. (*Traduct.*)

pourront les amener à procurer à leur pays une compensation de ce contre-temps, en rapportant de la poudre pour la vente, au lieu de se reposer, comme on l'a fait jusqu'à présent, sur les importations fortuites des Turks. Je viens d'envoyer mon drogman à Az-Demir (homme influent que l'on a chargé des lettres) et à quelques autres des principaux passagers pour leur parler encore à ce sujet. Pourtant, je dois dire en faveur de ces marchands et des autres qu'ils ne sont pas en ce moment sans cause d'appréhension, attendu que le bruit général est qu'un navire turk s'est perdu en mer, et que tous ceux qui étaient à bord, au nombre de cent cinquante personnes, à ce que l'on croit, ont péri. On présume que ce bâtiment a coulé bas pendant une bourrasque dans la nuit du 20 octobre; dans la même nuit un navire russe se perdit à Pchat corps et biens. C'est le seul naufrage d'un navire turk dont j'aie ouï parler depuis que je suis dans ce pays.

25. — En m'entretenant des fraternités avec mon référendaire Navrûz — à qui son père a légué tout à la fois le goût de l'histoire et celui de la jurisprudence, — je suis arrivé à comprendre une chose qui pour moi avait été jusqu'ici incompréhensible : à savoir, la préséance apparente de certaines fraternités sur d'autres, ou la raison pour laquelle plusieurs étaient rangées sous un seul chef, alors que toutes étaient cependant qualifiées d'égales. C'est ainsi que lors des nominations faites à la recommandation de Daûd Bey pour former un gouvernement, je sus que seize anciens avaient été choisis comme représentants de huit fraternités, deux pour chacune, et que dans ces huit fraternités était compris, disait-on, le nombre infini des petites fraternités de tokavs des deux provinces, jusqu'à Khissa ou Vardan (1). Je vois

(1) Les fraternités des trois races se sont beaucoup mêlées dans ces derniers temps jusqu'à Gaghra, et des alliances de mariages s'étendent même au delà de ce point.

néanmoins que ce n'était par aucun motif de préséance que ces huit fraternités étaient ainsi distinguées, — car toutes sont tenues pour égales, et il n'y a pas de nom spécial propre à constater une division de ce genre, à moins qu'on ne regarde comme tel le terme général *tarko*, « réuni par serment, » — mais que cette distinction dérivait uniquement de ce que la totalité de la population tokave est divisée en huit grandes *consanguinités*, sorte de clans ou de grandes familles, dont les membres, ainsi que leurs serfs, ne peuvent contracter de mariages ensemble ; — et que du reste c'étaient les individus qui étaient choisis à raison de leur capacité, et non leurs fraternités particulières à raison d'une prééminence quelconque.

De même les fraternités des nobles sont partagées en cinq consanguinités ou *tarkos;* toutefois, dans l'affaire du gouvernement, elles se contentèrent d'un seul représentant pour elles toutes, — *Tchûpako* Kehri-Kû Chamuz, qui fut désigné pour se rendre à Constantinople en qualité d'envoyé.

Il fut convenu à cette époque que les seize représentants seraient partagés en deux partis de huit chacun ; qui, avec le juge en chef de chaque province alternativement, se réuniraient dans la vallée de Semez. Mon arrivée d'abord, puis ensuite celle des Rnsses et la gnerre qui s'ensuivit, suspendirent malheureusement ce commencement de tentative.

Les jugements sont suspendus depuis environ trois semaines, afin que les membres du congrès puissent s'occuper de leurs affaires privées, — et plus encore pour qu'ils puissent être avec leurs familles à l'époque notable du Kûrban-Beïram (le sacrifice du Beïram), où chaque bon musulman qui en a les moyens offre en sacrifice qnelque animal, — un bœuf, une vache de trois ans (quelquefois nn chameau chez les Arabes et les Turks), un mouton on une chèvre. — Au moment dn sacrifice, celui qui immole la victime prononce une conrte prière à laquelle répondent tous les assistants ; puis la chair,

après avoir été cuite, est distribuée en tout ou en partie parmi les pauvres.

Ce qu'on pourrait appeler la session est à peu près à moitié de sa durée. La rémunération de ceux qui participent aux jugements ne paraît pas compenser le temps qu'ils y emploient; car les affaires de cette saison ont déjà occupé près de deux mois, et tout ce qui est tombé en partage au juge Mehmet, par exemple, c'est une vache. Mensûr, un de ceux aussi qui y ont pris le plus de part, n'a voulu rien accepter. Il y avait de portées sur les rôles — ou plutôt sur le bâton coché qni en tient lieu — environ trois cents personnes.

28. — Je vois avec bonheur que les capitaines turks n'ont pas encore perdu courage : trois navires sont arrivés depuis le commencement de décembre, — un à Vardan et deux à Neghipsekwa. Un de ceux-ci, arrivé tout récemment, avait fait précédemment une première tentative ; mais il avait été repoussé par les gros temps, et un coup de vent l'avait fait dériver jusqu'à la côte asiatique. Dans le bagage et les ballots jetés à la mer se trouvaient des lettres pour le pays et d'autres pour moi, que celui qui en avait été chargé regretta, dit-il, plus que tous les ballots qu'il perdit en cette occasion, attendu qu'il avait ouï dire que le contenu en était de grande importance. C'est la première perte de ce genre que j'éprouve, et elle arrive dans un moment où il ne me reste guère de patience pour la supporter.

Ayant eu pendant une couple de jours la visite d'Hadji Ismaël, un des juges, j'y ai trouvé une nouvelle opportunité de me renseigner sur l'état de l'éducation, qui est encore ici à son enfance. Les seuls instituteurs sont les mollahs, auxquels les habitants du voisinage de la mosquée payent, de leur libre volonté, un pour cent de miel, dix pour cent des grains récoltés, une vache ou un bœuf sur trente, et un monton ou une chèvre sur quarante, pour y dire le service, se rendre au chevet des mourants, etc. Outre ces

fonctions, ils sont tenus d'instruire les enfants, filles et garçons, de ceux qui le désirent (les religieux turks sachant lire et écrire), et même de mettre ceux qui sont destinés à devenir juges au fait des premières notions de jurisprudence. Ismaël, qui n'occupe que depuis peu de temps sa charge actuelle (étant aussi libre que les autres de changer de résidence), n'a dans son voisinage que seize hameaux, qui lui envoient douze élèves. Il dit que trois années d'études suffisent pour faire un mollah, — mais que quinze ou vingt années suffisent à peine pour un kadi ou juge, ces fonctions exigeant quelques notions de l'arabe et du persan, et une parfaite connaissance du turk. Ismaël calcule que dans le nord des deux provinces, c'est-à-dire à l'est et au nord de Ghélendjik, il y a une quarantaine d'écoles pareilles à la sienne, ayant chacune depuis dix jusqu'à soixante écoliers. Prenant une moyenne de vingt, on trouvera que le nombre d'enfants qui reçoivent quelque instruction se monte à environ 800 pour la partie du pays spécifiée. On peut, je crois, supposer que le surplus de la population reçoit une instruction analogue à peu près dans la même proportion.

Je ne doute pas que M. de Marigny, dans ses deux notables exemples de justice circassienne, n'ait raconté fidèlement ce que lui avait rapporté l'espion Tausch; mais ce dont on peut douter, c'est l'authenticité des faits eux-mêmes. Lorsque je les répétai au juge en chef Hadji-Oghlû Mehmet, il parut prendre la chose tout à fait en plaisanterie, et plus tard il les raconta à un autre tamata à leur grand amusement à tous les deux. Leur ayant demandé sérieusement, néanmoins, s'ils étaient compatibles avec les usages circassiens, Oghlû me répondit : Je ne sais pas comment cela peut avoir été autrefois, mais moi je n'ai jamais ouï parler d'une pareille loi (1).

(1) Les deux anecdotes auxquelles il est fait allusion ici se trouvent à la page 290 de l'édition Klaproth du Voyage de M. de Marigny. (*Trad.*)

Il me raconta, comme exemple réel de leur loi, un cas analogue qui avait été apporté devant lui peu de temps auparavant. Quelqu'un voulant tuer un jeune bœuf réclama l'assistance d'un voisin qui, s'approchant sans précaution de l'animal qui était lié et étendu à terre, reçut un coup de corne qui lui fit sauter un œil hors de l'orbite. Se regardant comme ayant droit à un ample dédommagement pour la perte de son œil, il forma une demande devant le juge, espérant qu'il lui serait alloué cent bœufs; mais ce dernier l'informa qu'une telle amende ne pouvait être prononcée que dans un cas de mutilation volontaire, intention que certainement son voisin ne pouvait avoir eue en réclamant assistance. Il lui alloua donc la valeur d'une vache et lui promit (la victime de l'accident étant plus pauvre que l'autre) de tâcher d'obtenir de celui-ci qu'il fît quelque chose de plus. Le demandeur, toutefois, ne fut pas satisfait de ce jugement, et la cause est encore en instance.

Et maintenant que j'ai écrit ce qui précède, je m'aperçois qu'il me faut ou biffer le tout ou ajouter un nouveau témoignage; et, fidèle historien, je pense que le mieux est de m'en tenir au dernier parti, car on y verra dans quel état de *transition* la jurisprudence est maintenant ici. Je regardais certainement le témoignage du juge en chef comme le plus infaillible et le plus complet que je pusse avoir eu de telles matières; mais en m'entretenant sur ce sujet avec mon noble ami Navrûz depuis que j'ai confié au papier ce qui précède, j'ai vu que le juge Mehmet avait une grande propension pour la loi turque, dont il a plutôt cherché, je présume, à faire ressortir l'excellence dans l'exemple ci-dessus, qu'il ne s'est attaché à répondre à ma question au sujet de la loi circassienne. Navrûz — qui par parenthèse est partisan de celle-ci, dont il vante l'excellence en nombre de cas — dit que la personne qui a perdu un œil l'a perdu parce que l'autre l'avait appelé à son aide; et qu'en conséquence ce dernier aurait été

tenu par la loi du pays de payer au blessé une compensation de cinquante bœufs au minimum, et peut-être même de cent.

Tout bien considéré, il paraît donc qu'on peut regarder comme le grand principe de la législation circassienne que la perte de la vie, d'un membre ou d'un organe essentiel, doit être compensée par celui au service de qui cette perte a été éprouvée *ou qui l'a occasionnée*, dans les proportions suivantes : 200 bœufs pour un homicide volontaire et 100 pour un homicide accidentel (réservant l'option de sang pour sang dans le premier cas, si les parents l'exigent); 100 bœufs pour une blessure volontaire et 50 pour une blessure accidentelle faite à un membre ou à un organe essentiel, et le tout réduit à moitié si le tué ou le blessé est un serf. Je trouve aussi dans la cause de l'œil une circonstance qui ferait sourire nos légistes : c'est qu'il paraît que la question n'a pas été formellement jugée et décidée (auquel cas il n'aurait pu y avoir de recours ultérieur); mais que le blessé demandait simplement au juge quelle serait sa décision s'il apportait la cause devant lui! Quant aux exemples cités par M. de Marigny, néanmoins, l'opinion de Navrùz coïncide avec celle du juge, avec cette restriction qu'il se peut qu'autrefois dans le sud celui qui aurait mis le feu à un arbre dont par accident la chute aurait tué quelqu'un eût été passible de compensation à payer aux parents de la personne tuée.

Sûa, 11 mars. — Le 5, je suis venu ici sur la côte, à l'instante prière d'Az-Demir, l'envoyé choisi pour porter à Séfir Bey les lettres par lesquelles on l'informe du résultat de la campagne de dévastation dont le pays était menacé. Une lettre a aussi été adressée au gouvernement de la Grande-Bretagne sur le même sujet. Je joins ici la traduction de cette dernière pièce (1).

J'ai assisté au départ du navire qui a emporté l'envoyé.

(1) N° x de l'*Appendice*. La copie de la lettre des Circassiens à Séfir Bey paraît s'être perdue.

C'était, avec les traits hardiment prononcés de la côte, une scène des plus frappantes et des plus pittoresques ; mais au lieu de chercher à dépeindre les impressions d'un tel spectacle et les sentiments qu'il excitait, j'en ai tracé une esquisse qui mettra chacun à même de compléter la partie mentale du tableau. Je ne puis cependant omettre de mentionner un des passagers, — Memisch Oghlû, Turk âgé de près de quatre-vingt-dix ans, qui, accompagné de sa fille, quittait le pays pour n'y plus revenir, — parce que j'ai eu de lui, sur la fondation de Sùdjùk-Kalèh, un germe d'informations qui pourra peut-être fournir de merveilleuses ramifications. Il a été mollah ici pendant nombre d'années, et, selon son rapport, Sùdjùk-Kalèh était originairement — il y a de cela 143 ans — une simple colonie de Tâtars de Krimée réfugiés et autres. Je regrette que le peu de loisir que nous laissaient les circonstances dans lesquelles a eu lieu cette rencontre fortuite ne m'ait pas permis d'obtenir de plus amples renseignements ; mais je ne doute que je n'en puisse trouver abondamment à d'autres sources.

Au moment de mon arrivée sur la plage la petite barque turque avait déjà été tirée de l'abri commode où elle avait passé l'hiver au milieu de quelques broussailles au pied d'une éminence, son mât orné de branches de pin qui lui donnaient l'apparence d'un arbre pour ceux qui le voyaient de la mer ; elle avait été halée et remise à flot, où elle se tenait les vergues parées et prête à s'élancer, tendant ses câbles sous la forte pression d'un vent d'est, comme un limier impatient de sa laisse. C'était vraiment une scène pittoresque et animée, et j'espère que l'esquisse en pourra donner quelque idée, quoique le vent fût si fort et le froid si piquant que mes doigts s'engourdissaient après quelques minutes d'exposition à l'air.

Ce jour-là et le lendemain le thermomètre se maintint à 20° (1).

(1) 5° 1/3 Réaum. (*Traduct.*)

Lith par Tirpenne et Bayot d'après un dessin de Mr Beil. — *Lith de Cousin et Cie*

EMBARQUEMENT A O[illegible]

En me rendant à la côte je reçus du juge Mehmet le paquet de lettres que le bruit public disait avoir été perdu, et qui par le fait avait été sauvé de l'avidité des vagues et poussé à la côte dans un des ballots jetés à la mer pendant un orage sur la côte asiatique. J'ai trouvé dans un exemplaire du *Times* du 22 juin dernier compris dans ce paquet un compte rendu des débats qui ont eu lieu dans la chambre des communes à l'occasion de la capture du *Vixen*. Il faut en vérité que la masse d'ignorance, d'indifférence et d'esprit de parti sur laquelle se sont appuyés lord Palmerston et ses acolytes ait été grande, pour qu'ils aient pu mettre en avant avec tant d'effronterie et de duplicité leur attention circonspecte aux *grands intérêts* que la question enveloppe!

Psemegûg, 19. — En acceptant quelques invitations amicales j'ai eu ainsi l'occasion de faire dans ces quartiers un petit tour d'adieu, dans lequel je me proposais un triple objet: 1° Répandre la nouvelle, que m'avait apportée mon dernier paquet, de l'insulte que l'Angleterre a reçue en Perse à l'instigation du général russe, et augmenter d'autant les motifs d'encouragement des Circassiens, en ajoutant celui-ci à ceux qu'ils ont déjà d'espérer que l'Angleterre ne peut rester plus longtemps passive; 2° visiter les vestiges de ce que l'on désigne comme une ancienne ville circassienne, sous le nom de Chantkhûr; 3° essayer quelle chasse on peut faire sur les rives du Kûban. Mais je me vois obligé de renoncer aux deux derniers, trouvant plus tôt que je ne m'y attendais l'occasion de compléter mes renseignements sur l'histoire de Sûdjûk-Kalèh, renseignements dont je ne suis pas plus satisfait que je ne suis surpris et mortifié de voir que des notions d'une telle importance avaient jusqu'à présent échappé aux recherches de mes compatriotes et aux miennes.

Sûdjûk-Kalèh était originairement une place de peu d'étendue, qui fut construite il y a plus de 150 ans par un chef de ce pays nommé Ghertch Arslan Bey, dont beaucoup de

gens encore en vie ont vu le nom inscrit sur les murs de la place. A cette époque c'était principalement un lieu de refuge pour les Tâtars qui avaient quitté la Krimée et d'autres endroits lors de l'invasion des Russes, ainsi que pour d'autres étrangers à qui le prince de Semez et les chefs du voisinage permettaient d'y résider. A une époque plus rapprochée, le commerce de cette petite colonie devint considérable; et Basti Kû, prince de Semez, grand-père de Pchémaff, puis après lui un autre chef du pays, *Abbat* Kérim Ghéri (1), en eurent successivement la surveillance pour y maintenir l'ordre. Dans le même but, chacune des fraternités du voisinage avait nommé et délégué un de ses membres, et ces délégués étaient en quelque sorte associés avec le chef auquel était remis le gouvernement de la place, et y résidaient pour servir de konaks aux marchands turks. Plus tard un *sabakhor* âgé (officier turk autrefois subordonné à un pacha) vint demeurer à Sûkhûm-Kalèh et dans le pays avoisinant pendant plusieurs années; et ensuite, pendant un temps plus court, un certain Ali Pacha avait été exilé sur cette côte (les députés circassiens y continuant néanmoins toujours leur résidence). Mais le sabakhoz et Ali Pacha, de même que tous ceux qui étaient en rapport avec eux et avec le gouvernement turk, aussi bien que la presque totalité des habitants, se retirèrent à Anapa immédiatement après sa construction, vers 1781. Cette dernière place devint alors le marché général du commerce de cette partie de la côte, et Sûdjûk-Kalèh, abandonné de tous ses habitants sauf un petit nombre de Tâtars et quelques autres, tomba presque en ruine.

Telle était sa situation lorsqu'en 1791 le général Godo-

(1) Je pense que ces deux noms, qui sont très-communs en Circassie, peuvent être une double corruption de *Krim* Ghéraï, et que ceux qui les portent y peuvent trouver un témoignage que leurs ancêtres sont originaires de la Krimée. Entre ce dernier pays et la Circassie il paraît y avoir eu autrefois de fréquentes relations.

vitch envahit le pays avec des forces russes considérables. Repoussé deux fois après deux rencontres meurtrières, il réussit dans sa troisième tentative à atteindre Sûdjûk-Kalèh, qu'il trouva entièrement ruiné, les Circassiens ayant eux-mêmes abattu les murailles à son approche, — circonstance que l'on n'a pas oubliée; nombre de ces derniers ayant été tués par suite de la hâte et de l'ignorance qui présidèrent à l'explosion. La place resta depuis lors dans cet état de ruine complète, jusqu'en septembre 1811 que le maréchal de Richelieu, avec un nombreux corps de troupes russes, envahit de nouveau le pays et réussit aussi à arriver jusqu'à Sudjûk-Kalèh, — c'est-à-dire jusqu'à son emplacement, où il construisit un fort dont j'ai précédemment décrit les ruines encore subsistantes. Il y laissa une garnison, qui resta bloquée par les Circassiens pendant près d'une année; cette garnison fut alors retirée, et le fort entièrement démantelé.

Depuis lors, je le répète, il est resté dans cet état de ruine où il est encore aujourd'hui (nonobstant l'assurance donnée par lord Durham qu'il s'y trouve une garnison ou que du moins il est possédé par les Russes); les propriétaires du voisinage en sont ainsi rentrés en possession, et le sol est maintenant occupé par des bestiaux qui y paissent l'herbe (1).

(1) M. Dubois de Montpéreux (*Voyage autour du Caucase*, I, 10) dit (d'après Reineggs) que le nom de Sûdjûk-Kalèh vient des Tcherkesses et signifie Château des Petites-Souris; le mot, dit-il, doit se prononcer Dschougo-Djouk-Kalèh, *dschougo* en tcherkesse signifiant souris. Il rappelle aussi que selon Reineggs (*Allgemeine Beschreibung des Kaukasus*, I, 277) les Tâtars (sans doute les Noghaïs) appelaient Sûdjûk-Kalèk *Koetschanda*, c'est-à-dire *va plus loin*, parce qu'il leur était interdit de faire paître leurs troupeaux en deçà d'un certain rayon autour de la place. Enfin M. Dubois fait observer que d'après l'usage général où sont les Tcherkesses de donner à leurs hameaux ou à leurs habitations le nom des ruisseaux qui les baignent, ils se servent plutôt du nom de *Zimissé* (ruisseau qui se jette au fond de la baie de Sûdjûk-Kalèh) que de ce dernier pour désigner la place. (*Traduct.*)

Résumez cette histoire, et voyez quel étrange spectacle elle présente. Vers 1696 les Circassiens construisent sur la baie de Semez un fort, ou plutôt une factorerie pour le commerce et la résidence des étrangers, principalement des exilés tâtars. Plus de trois quarts de siècle après cette époque, le commerce avec la Turquie s'étant grandement accru, deux officiers turks viennent y résider pendant un court espace de temps; puis ils la quittent, vers 1781, et n'ont jamais été remplacés par d'autres. Trois ans plus tard (1784), la Russie s'étant mise en possession du territoire du khan ou sultan de Krimée, lui attribue certains droits sur le fort de Sùdjùk-Kalèh (1), et investit de ces droits, imaginaires ou non — *le sultan de Turquie!* Sept ans plus tard (1791) la place étant à peu près abandonnée et presque en ruines, et incontestablement en possession des Tcherkesses, qui en achèvent la destruction en faisant sauter les murailles à l'approche des Russes, ceux-ci, la trouvant ainsi tout à fait délabrée, l'abandonnent et la cèdent *au sultan de Turquie*. Ils reviennent au bout de vingt ans (1811), élèvent un fort sur l'emplacement occupé par les ruines, et après l'avoir occupé un an le démantellent et le ruinent, puis en cet état ils le cèdent pour la seconde fois *au sultan de Turquie*. Dix-huit ans plus tard (1829) *ils forcent le sultan de le leur céder*, en même temps que la *totalité* de la côte circassienne; cependant ils n'en prennent pas possession, et l'Angleterre proteste immédiatement contre l'acquisition comme contraire au traité, et fait ses réserves des droits britanniques. Sept ans plus tard un bâtiment anglais vient y trafiquer, la place étant toujours en ruines et en possession des habitants du pays, qui n'ont jamais aliéné leur droit sur elle. Arrive un navire russe qui capture le navire anglais à l'ancre près des ruines, et les légistes du gouvernement d'Angleterre confirment la prise, *sur cette raison*

(1) *Voyez* l'Appendice, n° XIII.

que la place était alors *de facto* entre les mains des Russes, — une place qui n'est maintenant depuis 45 ans (sauf une année d'occupation russe vingt-trois ans auparavant) qu'une ruine occupée par les seuls natifs! Et bien que la place soit aujourd'hui en ruines et possédée par les natifs, le gouvernement d'Angleterre rejette tout témoignage anglais propre à établir ce double fait! Si ce n'est pas là un suicide politique sur l'autel du sycophantisme impérial, je ne sais comment qualifier un pareil acte (1)!

Il doit maintenant être évident que les récits emphatiques de la double prise de Sûdjûk-Kalèh sur le sultan par le général Godovitch et le maréchal de Richelieu, et de sa restitution à la Porte, ont été de simples montres politiques imaginées par les Russes pour l'investir d'un droit dont il ne fut jamais en possession réelle, et auquel il n'a même jamais prétendu; et cela afin de créer un semblant de droit qui parût justifier un transfert en leur faveur! Telle est donc la ligne de distinction profonde qu'il faut établir entre Anapa et Sûdjûk-Kalèh, qu'à l'égard de la première de ces deux places le sultan a été invité par les Circassiens à y former un établissement de commerce fortifié pour leur utilité mutuelle, ce qu'il fit entièrement à ses dépens, y entretenant un gouverneur et une garnison, et percevant en compensation les droits mis sur le commerce; au lieu qu'à l'égard de Sûdjûk-Kalèh il ne paraît pas certain que le sultan y ait jamais perçu aucun droit sur le commerce turk, ni qu'il y ait eu jamais un résident fiscal. Ce qui est incontestable, au surplus, c'est qu'il n'y a jamais envoyé ni garnison ni gouverneur, et que la place était

(1) On trouvera dans l'*Appendice* des explications ultérieures sur cette affaire extraordinaire, et sur les traités sur lesquels le ministre des affaires étrangères d'Angleterre a basé sa décision encore plus extraordinaire à ce sujet. On y trouvera aussi une déclaration solennelle touchant l'histoire de Sûdjûk-Kalèh, rédigée et signée par le juge en chef et d'autres des principaux *anciens* de Circassie. (N°s XI et XII de l'*Appendice*.)

entièrement abandonnée comme station commerciale *depuis quarante-huit ans* lors de la cession forcée que le sultan en a faite, et qu'à l'époque de l'arrivée et de la capture du *Vixen* il y en avait quarante-quatre qu'elle était complétement ruinée et absolument abandonnée. Le nom même de Sûdjûk-Kalèh (fort du Saucisson) semble impliquer son caractère de marché d'approvisionnements; et on peut dire que le titre de fort (*kalèh*) lui fut donné dans un sens ironique (1).

Au surplus, la vérité de l'histoire de cette place ne repose ni sur des suppositions ni sur des inductions, car il y a nombre de vieillards, tant ici qu'en Turquie, qui l'ont connue presque depuis son origine. Et maintenant que je suis entré dans la vraie route, je trouve que les faits, tels que je les ai rapportés, sont appuyés du témoignage général du pays. J'ai déjà dit qu'on trouverait dans l'Appendice une déclaration du juge en chef à ce sujet, revêtue du scel des habitants les plus respectables.

Peut-être s'étonnera-t-on que je ne me sois pas arrêté plus tôt sur ces détails, — détails d'une telle importance pour ce pays et pour le nôtre. Je m'en étonne moi-même; et le seul empêchement que ma mémoire me présente à ce sujet est que j'ai toujours eu l'esprit préoccupé et faussé par les récits que les Russes ont faits de la prise de la place, — récits qui semblaient impliquer une défense; par le nom turk de *kalèh* ou fort, et par l'apparence militaire des ruines que j'avais prises pour des ruines d'ouvrages turks, et non russes. Et maintenant que j'y songe, il s'était présenté il y a deux ans une circonstance qui aurait pu me mettre sur la voie des informations : c'est l'observation que je fis à proximité de la place d'un monticule couvert d'herbe, dont un des côtés laissait apercevoir de la chaux. J'avais rapporté un peu de cette chaux

(1) On a vu dans une note précédente quelle autre étymologie a été donnée du nom de Sûdjûk-Kalèh *(Traduct.)*

à notre logement comme une découverte; à l'occasion de quoi Chamuz me dit qu'elle avait été déposée là par les Russes. Toujours préoccupé, néanmoins, de l'idée d'ouvrages turks primordiaux (les constructions circassiennes étaient petites et tout à fait différentes des constructions russes), je pensai que la chaux avait été apportée là pour des réparations ou des augmentations, — et non pour des constructions nouvelles.

Quoique le gouvernement turk ait été ainsi rendu complice de cette singulière friponnerie politique, je ne doute pas qu'il ne dit néanmoins la vérité s'il était appelé à la déclarer, et à justifier de son droit originaire de possession et de gouvernement sur le *fort du Saucisson*. Toutefois, s'il se montrait peu disposé à fournir un témoignage hostile au grand protectorat du nord, on pourrait en avoir abondamment de la bouche des particuliers.

A l'égard des deux motifs secondaires de ma tournée, ma curiosité est à demi satisfaite quant à l'un et encore excitée quant à l'autre, par les rapports de l'hôte estimable chez qui je suis maintenant, *Batûk* Hattav. Au sujet de Chantkhûr, Hatav raconte une histoire fabuleuse d'un jeune homme d'une grande délicatesse corporelle, mais d'une singulière intrépidité, qui en fut le premier occupant; du conseil donné à ce jeune homme de passer la nuit sur un pont voisin, où il eut l'effrayant spectacle d'un combat entre deux armées de *djins* ou revenants; du refus qu'il fit d'obéir aux injonctions du chef des djins; d'une jeune fille d'une grande beauté qui le rencontra là, qu'il rassura dans sa frayeur, et qu'il encouragea à passer le pont pendant cette nuit d'horreurs; du mariage qui se fit ensuite entre eux et de leur progéniture qui occupa la célèbre cité d'où elle émigra par la suite pour le Temigûï, où les descendants de ce couple mystérieux forment aujourd'hui le noble clan de Bûlatùk. Quant à la ville même, ou plutôt au village, tout ce qu'on en peut voir maintenant est un fossé entourant un espace d'une dizaine d'acres, entre les rivières de

Nefil et de Psebebsi (1). Je puis aisément oublier la fatigue d'un voyage de deux jours par le mauvais temps de cette saison pour voir de pareilles ruines; mais quant à la chasse sur le Kûban, ma curiosité a été puissamment stimulée par un fragment de corne que m'a montré Hattav, et par la description qu'il m'a faite d'un animal qui me paraît ne pouvoir être autre chose que l'élan, ce géant de la tribu des cerfs, et qu'il dit se trouver en grand nombre dans les roseaux des terres basses et riches qui bordent les deux côtés du Kûban.

Dans une de ses nombreuses excursions de chasse eut lieu un incident dont j'ai souvent ouï parler à Chamuz et à d'autres, ainsi que de maint autre exploit de même nature qui ont valu à mon hôte une grande renommée. Maintenant que j'ai recueilli plus de détails à cet égard je vais le rapporter, nonobstant l'incrédulité que d'aussi merveilleux récits peuvent rencontrer chez quelques personnes; parce que pour ceux qui désirent avoir une solution du mystère d'une aussi longue résistance des Circassiens vis-à-vis de la Russie, je n'en puis trouver d'autre — en l'absence de toute organisation et de tout moyen d'appeler contre l'invasion les forces viriles du pays — que le sentiment des obligations sociales dont chacun ici paraît fortement pénétré, et la rivalité d'héroïsme et de bravoure entre le plus grand nombre : héroïsme qui non-seulement éclaircit les rangs de l'ennemi et le tient en respect, mais qui semble incessamment faire renaître de leurs cendres de nouvelles pléiades de héros. J'en viens à mon histoire.

Hattav et neuf de ses compagnons, ayant résolu, selon l'expression de mon hôte, d'aller passer pour leur plaisir quelques jours d'été dans ces terres couvertes de roseaux (et non moins dangereuses qu'autrefois celles d'Otterbourne), s'étaient dans cette intention approchés du Kûban. Après deux

(1) Pallas (*Voyages dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie*, t. I, in-4°, p. 423) avait déjà vu et décrit ces ruines. (*Traduct.*)

jours de chasse, pendant lesquels ils avaient tué de trente à quarante élans, ils étaient partis le matin du troisième jour pour se remettre en chasse. Hattav et un autre s'étant trouvés séparés du reste de leurs compagnons, ils rencontrèrent bientôt après un corps de soldats russes d'environ cinquante fantassins et trois cents Cosaques, envoyés de ce côté-ci du fleuve, qu'ils avaient traversé sur des bateaux portatifs, pour faire prisonnière notre troupe de chasseurs. Hattav et son compagnon étaient à pied, ce qui ne leur permettait pas de songer à échapper; songer à se rendre ne leur était pas plus possible. Pendant que l'ennemi était encore à distance, ils commencèrent leur retraite, tout en faisant feu des points favorables sur ceux de leurs ennemis qui s'aventuraient le plus de leur côté. Les deux officiers, perdant patience en voyant tomber leurs hommes, se mirent à la tête des Cosaques et s'avancèrent avec ceux-ci plus rapidement; mais tous deux ayant été atteints mortellement, l'ardeur de leurs suivants se refroidit, et l'infanterie fit un mouvement pour entourer les deux chasseurs. Ceux-ci alors se placèrent dos à dos, chargeant et tirant alternativement, et abattant un homme à chaque coup. A la fin, cependant, leur situation devint tellement désespérée par suite de l'épuisement de leurs munitions, et de la blessure grave que l'un d'eux avait reçue, que celui-ci conseilla à Hattav de tenter de s'échapper; mais ce dernier s'y refusa. Après qu'ils eurent tiré leur dernier coup, et que par des feintes ils eurent encore tenu les Russes à distance pendant un moment, ils furent pris tous les deux; et comme Hattav, qui n'était pas blessé, était encore regardé comme dangereux, on le lia avec des cordes et tous deux furent emmenés en Russie, où ils restèrent plusieurs mois, jusqu'à ce qu'on les échangeât contre trois prisonniers russes. Leurs habits à tous les deux (Hattav conservait les siens comme souvenir) étaient criblés de balles, dont deux seulement avaient touché le compagnon de Hattav : l'une avait effleuré le côté, l'autre avait traversé la cuisse. Du côté des Russes, il y avait

eu une quinzaine de soldats tués ou blessés, outre les deux officiers tués. Cet étonnant combat, où se déploya si complétement la supériorité du fusil sur le mousquet, et où l'on voit un corps nombreux de Russes craindre d'approcher à portée du sabre et du poignard deux Circassiens déterminés, dura plusieurs heures. J'ai à peine besoin de dire que Hattav est un tireur renommé, et qu'il est doué en outre d'une grande force physique, d'une non moins grande agilité, et d'un caractère aussi vif qu'énergique.

Je ne puis maintenant me dispenser de consigner ici une esquisse conjugale de mon hôte Hattav et de sa femme, couple des plus estimables, et qui offre l'édifiant spectacle de l'amour et de l'estime survivant à la jeunesse. Bon musulman, guerrier d'une bravoure remarquable, Hattav est avec cela bon époux, ami généreux, gai compagnon, et de plus aussi actif qu'industrieux tant dans les affaires publiques que dans les affaires privées; mistress Hattav, de son côté, est une femme attachée à son mari non moins qu'à ses devoirs, et apportant dans le ménage autant de bonne humeur que d'intelligence. L'un est un homme agile et robuste de quarante-cinq ans environ, dont la physionomie résolue annonce en même temps une grande pénétration, et dont les yeux bruns et pleins de feu brillent de chaque côté d'un nez arqué, gros, largement développé, comme un double fanal aux deux côtés d'un vaste promontoire. Ce n'est pas un homme avec qui on puisse se permettre même un combat d'esprit inconvenant et déplacé; car sa réponse est souvent un coup de poignard subit et mortel : son respect est pour la force et la justesse de l'argument, et non pour la personne de celui qui l'emploie. Hattav est justement de ceux qu'il faudrait mettre en contact avec un de ces hommes à la mode gâtés chez eux par les flatteries qui s'attachent à la qualité et à la fortune, pour dépouiller le *fashionable* du placage qui le recouvre et mettre à nu le vrai métal dont il est fait. Toutefois, l'humeur sarcastique de mon hôte est tempérée par un excellent naturel,

et le respect de soi-même est chez lui une garantie de dignité.

L'invitation très-pressante qu'il m'avait adressée datait déjà de quelques semaines; et il ne fut pas plutôt entré dans la maison des hôtes, où j'étais arrivé en son absence, qu'il m'étreignit de ses bras nerveux, m'appliqua son nez épais sur le visage, et me donna un baiser sur les deux joues. Grâce à Dieu, ce n'est pas un mode de salutation commun ici entre hommes! Il alla alors, en dépit de mes remontrances, faire déguerpir sa femme de leur meilleure chambre, qui touche à la seule pièce confortable que je connaisse dans tout le pays, car elle n'offre pas de passage au vent — sauf par l'ouverture des fenêtres, qu'il a recouverte en papier, — et elle est chauffée par un grand poêle en terre au moyen duquel on y maintient à peu près la température d'été, chose fort agréable par le froid piquant qu'il fait. Il m'y introduisit sur-le-champ (non dans le poêle, mais dans la chambre), en me disant que c'était désormais la mienne; et depuis lors ses attentions ne se sont pas ralenties, — tenant ma chambre en ordre, arrangeant ma pipe, me tenant compagnie, et me demandant sans cesse de lui dire ce que je veux manger. Il a aussi arrangé pour moi des parties de chasse au canard et à l'oie, et a envoyé son neveu chercher à une bonne journée d'ici un morceau de cuir dont j'avais besoin. A l'égard de son nez, il dit que ce qui l'a fait enfler est un coup violent qu'il reçut dans ce combat désespéré que lui et son compagnon soutinrent lors de leur partie de chasse à l'élan sur le Kûban.

Quant à la dame, c'est une personne robuste, très-vive et assez jolie d'une quarantaine d'années; elle porte une belle robe de soie voyante et le long voile de mousseline blanche. Elle me fut présentée le premier soir pour une consultation; le second jour elle vint d'elle-même s'asseoir près de moi sur le divan, et me dit, en me prenant la main, qu'elle ne pouvait

pas rester loin de moi, attendu qu'elle s'était prise à m'aimer depuis que je l'avais guérie de son mal de tête rien qu'en lui tâtant le pouls! Telle est la puissance de l'imagination. Ses visites sont maintenant fréquentes, soit en présence, soit en l'absence de son mari, et elle me dit : Laissez là votre papier; vous avez assez écrit, et je viens ici pour rire. Hattav me disait tantôt devant elle, d'un ton comiquement sérieux et éminemment caractéristique, que les femmes ont un très-petit esprit et qu'on ne doit jamais les consulter sur les choses importantes; et que comme il avait acheté et bien payé la sienne, son devoir était de le servir et de lui obéir en toutes choses. Pour réponse elle lui a pris sa tête grisonnante et la lui a fait baisser — ce qu'il n'a jamais fait devant l'ennemi — jusque sur ses genoux. En représailles il a menacé d'acheter une jeune femme. M'étant hasardé à répondre qu'il n'avait plus guère pour cela la beauté d'un jeune homme, je me suis attiré par cette objection ce que s'attirent généralement ceux qui se mêlent à de telles escarmouches : l'homme et la femme se sont mis contre moi et se sont récriés à la fois contre cette proposition hétérodoxe que la bonne mine fût chose nécessaire chez un homme, pourvu qu'il fût brave. Il est aisé, au surplus, de voir combien chacun d'eux est fier de l'autre; car il m'a dit qu'il la laisse en tout temps libre de tuer un mouton ou même un bœuf pour régaler des visiteurs en son absence, de leur offrir du reste le meilleur de chaque chose, et de leur faire cadeau d'une ruche de miel ou de ce qu'elle croit le plus convenable; et la femme, de son côté, me disait que lorsque la grande armée russe vint ici il y a deux ans, au lieu de quitter le hameau pour se mettre en sûreté, comme avaient fait la plupart de ses voisines, elle s'en alla pleine d'espoir au haut de la prochaine colline, pour le voir combattre dans la vallée. Ils n'ont pas d'enfants ; mais cette privation semble compensée par les essaims de neveux et de nièces qui remplissent toujours cette heureuse demeure. Leur jeune serf polonais

déclare qu'il a retrouvé en eux un père et une mère, — et qu'il ne pourrait pas désirer une vie plus heureuse, puisqu'il a tous les jours du repos, de la viande, de la pâtisserie, du miel, etc. Que le Ciel leur accorde encore un long bail d'abondance et de contentement, à l'abri de la domination moscovite !



CHAPITRE XXX.

Nouveaux renseignements au sujet de Sûdjûk-Kalèh et de Sûkûm-Kalèh. — Chasse au sanglier dans la vallée de Hatekaï. — Un conseil de guerre. — Manque d'une attaque projetée contre les forts russes. — Une escarmouche. — Bruits. — Voyage dans le sud. — Réapparition de la flotte russe en vue de la côte. — Inébranlable énergie des Circassiens. — Méli Gosch. — Embûche tendue aux Russes à Toapse. — Les Russes effectuent une descente à Sûbesch. — Les Azras. — Opérations militaires sur la côte.

Okhoz, 6 *avril*. — Je suis bloqué ici par l'orage, dans le hameau d'As Demir l'envoyé, dont la femme m'a logé dans une maison rapprochée de la sienne, et comprise comme celle-ci dans l'enceinte de la famille; elle m'a de plus fait dire que je n'eusse pas d'inquiétude; qu'elle était disposée à me bien recevoir et en état de le faire, nonobstant l'absence de son mari. Depuis hier au soir nous avons eu un vent très-fort de l'E.-N.-E. accompagné de grésil, ce qui ne permet guère de voyager, si l'on n'y est poussé par des affaires bien urgentes. Rien de tel ne me pressant en ce moment, je suis très-content de faire une halte, attendu que je ne m'étais mis en route que pour aller faire une visite d'adieu à la femme de Séfir Bey, et occuper ainsi les trois jours de réflexion que le juge en chef m'a demandé de lui donner pour la transcription de la déclaration que j'ai jugée nécessaire au sujet de l'histoire de Sûdjûk-Kalèh. Il vint me voir en toute hâte lorsqu'il sut de quoi il s'agissait, et aborda le sujet avec l'intérêt le plus empressé; — trop empressé, même, — car j'eus grand'-peine à obtenir de lui qu'il écoutât patiemment et avec réflexion l'exposé que j'avais mis par écrit, et à l'arrêter dans les longues digressions où il se jetait sur des souvenirs accessoires ne se rattachant qu'indirectement à la question princi-

pale ; et au lieu d'adopter mon exposé comme je m'y étais attendu dans le cas où ses propres souvenirs s'accorderaient avec les renseignements que j'avais déjà reçus d'ailleurs et auxquels j'avais donné une forme plus concise (et ils s'y accordaient en effet), il décida qu'il en rédigerait lui-même un autre, disant que je n'avais été renseigné qu'imparfaitement. Quoique sa loquacité me fasse craindre que sa déclaration ne devienne un traité *de omnibus rebus et quibusdam aliis* à l'occasion du temps passé, il m'a cependant fourni deux faits qui peuvent avoir une certaine importance. Le premier, c'est que l'on conseilla à son frère, qui s'était conduit avec une grande bravoure à la dernière défense d'Anapa (1811) et y avait reçu douze blessures, d'adresser à ce sujet une pétition au gouvernement turk, qui lui accorda en effet une pension de 350 piastres à prendre sur les droits payés à Anapa par le commerce turk, et autant sur les droits de même nature perçus à Sûdjûk-Kalèh ; qu'en conséquence de cette inadvertance du ministre d'asseoir la moitié de sa pension sur un revenu qui n'existait pas, on lui conseilla de nouveau d'adresser une seconde pétition au nouveau sultan lui-même, ce qu'il fit, et qu'à la suite de cette nouvelle démarche la totalité de sa pension fut immédiatement assise sur les revenus de la douane d'Anapa. On verra par là qu'en toute probabilité Sûdjûk-Kalèh fut porté à une époque sur le *kûtûk* ou registre des revenus du gouvernement turk ; mais il est encore plus évident qu'à l'époque en question (1811 ou 1812), *sinon dès trente ans auparavant*, ainsi qu'on l'affirme ici, Sûdjûk-Kalèh avait cessé d'être une station du commerce turk, et que les Russes étaient à peu près aussi bien fondés en équité à user en 1829 du bénéfice d'une cession turque de Sûdjûk-Kalèh, qu'ils l'eussent été à recevoir des Génois la cession de Sûkûkh, de Vardan, de Mamaï, ou de toute autre des nombreuses factoreries abandonnées et ruinées de cette ci-devant république.

Le second renseignement qui me paraît important est que Sûkûm-Kaléh fut construit, comme je l'ai dit, par le même chef indigène qui fonda Sûdjûk-Kaléh, *ainsi que Poti;* mais qu'au lieu que les officiers turks ont été installés à Sûdjûk, aucun ne le fut jamais à Sûkûm, qui eut toujours dès l'origine une garnison d'Azras du voisinage, et qui fut jusqu'à la fin gouverné et défendu par eux. Si je puis encore effectuer mon voyage dans le sud, je prendrai de plus amples informations sur ce point important.

Hatekaï, 15 *avril.* — Dans tous ces environs (où j'ai longtemps résidé), je suis au milieu d'amis aussi bons que respectueux, chez qui les attentions pour mon bien-être et mes goûts semblent presque l'emporter sur toute autre considération. Ici je suis certain que ma conduite sera toujours l'objet de l'interprétation la plus favorable, et que pour juger mes actions on ne s'attachera pas à les scruter avec cette attention rigoureuse à laquelle nos moindres mouvements à nous autres Anglais ont en général été assujettis, comme si c'eût été pour nous un devoir absolu de ne jamais nous relâcher — même pour un jour—de cette pesante étiquette dans laquelle on nous enveloppait, corps et âme. Je me suis donc hasardé (entre autres divertissements de même nature) à satisfaire mon désir longtemps contraint de prendre part à une chasse au sanglier. A cet effet, je m'adressai il y a trois jours à Parakhosch, le neveu de mon hôte; et dès le lendemain matin il vint de bonne heure m'annoncer que tout était prêt. Je m'accoutrai pour la lutte avec les *jungles* de la montagne et leurs sauvages habitants; puis mon écuyer et son oncle, leurs fusils passés en bandoulière, appelèrent leurs chiens et partirent avec moi : d'autres chasseurs avaient pris les devants et nous attendaient. Le souffle piquant d'une froide brise de l'est animait les teintes argentées de cette claire matinée d'avril; et pendant que notre petite troupe traversait une des parties boisées de la vallée, les chiens courant çà et là, por-

tant le nez de temps à autre vers les forêts bien connues des hauteurs situées devant nous, et montrant ainsi leur participation instinctive à nos projets, je jouissais de cette délicieuse mais indéfinissable légèreté d'esprit que la scène, l'atmosphère et l'exercice étaient si bien faits pour produire, et qui me semblait promettre à notre entreprise — où, après tout, il ne s'agissait que de tuer un ou deux porcs sauvages — des résultats tout autres que ceux auxquels la réflexion l'aurait réduite. Mais telle est la nature du bonheur humain à son zénith : — l'espérance!

La vallée de Hatekaï que nous remontions en ce moment, est une des plus belles de cette partie du pays. Le fond en est coupé par les nombreux méandres d'un cours d'eau limpide et caillouteux, affluent d'un ruisseau plus considérable, le Bakhan; et tout l'intervalle compris entre les deux rangées de hauteurs qui l'encaissent est occupé par des prairies en pente d'une extrême fertilité, parées de nombreux hameaux et d'arbres vénérables, disposés en groupes pittoresques ou projetant isolément leur port majestueux. Ces hauteurs elles-mêmes, en parfaite harmonie avec le paysage qu'elles dominent, offrent, c'est-à-dire celles du côté oriental, des bois d'un aspect non moins majestueux, des prairies d'une non moins grande fertilité et des hameaux plus resserrés; tandis que la rangée opposée, du côté de Semez, se projette en pics verdoyants plus élevés, s'élançant en quelque sorte du sein de bois encore plus épais et moins entremêlés de prairies et de hameaux. Au sud, les hauteurs semblent se mêler et se confondre, et la masse noirâtre de forêts primitives qui les recouvre ferme de ce côté le paysage. Ce fut dans cette dernière direction que nous dirigeâmes nos pas, nous proposant, toutefois, d'explorer en chemin les bois de la rangée de l'ouest. Déjà nous avions péniblement et sans résultat gravi au milieu des broussailles deux de ses pentes escarpées, — n'y ayant rien vu que les traces de la nuit, — et quelques-uns de nous avaient

gagné le front rugueux d'un troisième escarpement, tandis que d'autres exploraient plus bas les bords resserrés du ruisseau, quand tout à coup l'alarme fut donnée. Aussitôt le père de mon écuyer, vieillard trapu et vigoureusement bâti, qui se trouvait le plus près de moi, se jeta d'arbre en arbre jusqu'au bas de la ravine presque à pic qui s'enfonçait à nos pieds, avec une telle hâte et si peu de précaution — à ce qu'il semblait, — qu'on eût pu supposer à le voir ainsi descendre que peu lui importait de se rompre le cou pourvu qu'il évitât quelque mort plus pénible. Entraîné par son exemple je pris le même chemin, bien qu'avec un peu plus de précaution ; et je serais certainement arrivé au fond les habits en lambeaux, si le drap en eût été de fabrique européenne ; mais grâce à sa solidité je ne me déchirai que les mains et les jambes, faisant ainsi ressortir la supériorité d'adresse de mon vieux compagnon qui n'avait pas la moindre égratignure : à moins d'admettre que comme les objets de notre poursuite il ne fût, du moins par la peau, du genre des *pachydermes*. C'était du reste une fausse alarme ; car, au lieu de sangliers, nous ne trouvâmes que trois vieux chasseurs à peau tannée. Notre troupe étant alors en état d'entreprendre des opérations sur une plus grande échelle, et nous trouvant en ce moment sur la lisière de bois moins fréquentés, où l'on pouvait s'attendre avec certitude à rencontrer du gibier, nous prîmes des dispositions plus scientifiques. Mon écuyer et son oncle furent chargés d'aller avec les chiens explorer au-dessus de nous les épais fourrés qui couvraient en partie le sommet escarpé du quatrième échelon de hauteurs, pendant que les anciens iraient se poster au débouché du prochain ravin pour couper la retraite à l'ennemi s'il tentait de s'échapper dans cette direction. A notre arrivée sur ce point, nous sentant (moi du moins) un peu fatigués, nous nous assîmes sur quelques buttes qui se trouvaient là et nous prîmes nos pipes ; mais nous étions à peine installés, qu'un coup de fusil, aussitôt suivi

d'un cri, nous remit vivement sur pied. J'étais le plus rapproché du ravin, et je m'élançai d'un pas que je croyais rapide vers le haut d'un étroit sentier à travers les halliers; mais un de mes compagnons à barbe grise me dépassa encore une fois avec la vitesse d'une flèche. De nouveaux cris, qu'il comprit mieux que moi, se faisant entendre en ce moment de la forêt au-dessus de nous, il revint immédiatement sur ses pas avec la même rapidité, pendant que moi je l'imitais comme une recrue novice imite l'instructeur. Je ne tardai pas à découvrir la cause de toutes ces évolutions. C'était un énorme sanglier noir — ne le cédant certainement pas beaucoup quant à la taille à une vache des Highlands (1), et bien autrement fort — qui descendait d'une course désespérée le ravin au dessus de nous, écartant les jeunes arbres qui lui barraient le chemin comme si c'eussent été autant d'orties. Un spectateur inexpérimenté aurait pu croire que notre barbe-grise allait chercher à éviter un si terrible antagoniste, qui avait en outre l'avantage de la descente: il ne chercha au contraire qu'à lui barrer le passage. Il n'y put cependant pas réussir; car le sanglier, coupant notre sentier par le travers en deux ou trois énormes bonds, s'enfonça au-dessous de nous dans les halliers du fond du ravin, et nous l'y perdîmes de vue avant qu'aucun de nous eût eu le temps de saisir son fusil pour lui envoyer une balle. Courant à toutes jambes à l'issue du bois pour tâcher de l'apercevoir de nouveau, j'arrivai en deux minutes en vue du débouché du ravin; mais déjà le sanglier avait disparu et avait gagné la prochaine hauteur. Tout ce que je pus voir ce furent les chiens qui suivaient laborieusement sa piste; mais leur poursuite fut vaine, car au bout d'un moment ils revinrent de ce trot résigné qui semble dire *c'est inutile!* Hélas! voilà bien des mots pour

(1) Les vaches highlandaises (ou des terres d'Écosse) sont d'une race plus petite que les nôtres. (*Traduct.*)

décrire — et décrire fort mal — une scène de cinq ou six minutes d'intérêt palpitant.

Le sanglier étant irrémédiablement perdu, nous nous mîmes à gravir, en nous aidant des arbres, la pente rapide que nous l'avions vu descendre, nous dirigeant vers l'endroit d'où le coup de fusil était parti; et nous trouvâmes enfin le jeune Parakhosch près d'une énorme truie dont la balle avait traversé l'œil et qui était là étendue morte devant lui, entourée des chiens qui la déchiraient à belles dents, et qui parfois faisaient un bond en arrière quand les tiraillements dont elle était l'objet donnaient à la tête un mouvement qui ressemblait à la vie. Pourtant de pleines bouchées de soies avaient été pour eux le seul résultat de leur confiance devenue plus grande, quand un d'eux plus habile que les autres découvrit que la peau du ventre était moins épaisse que le reste : alors ce devint un spectacle tout à fait désagréable à voir, et je me levai pour quitter le cercle qui s'était mis à fumer. On m'offrit de poursuivre notre *amusement;* mais j'aimai mieux reprendre le chemin de notre hameau, car cette truie morte avait abattu mon ardeur de chasse, surtout quand je sus que bien qu'il n'y en eût d'abord avec elle que trois autres, elles étaient entourées d'une vingtaine d'heureux cochonnets, dont quelques-uns avaient probablement été ainsi privés de leur mère pour mon plaisir. Tout témoignage de pitié pour cette famille d'orphelins m'était néanmoins interdit, sous peine de froisser le sentiment tout opposé de mes compagnons musulmans, dont les traits, à la vue de cette curée mise en lambeaux, semblaient annoncer l'appréhension que le chien impur ne contractât une nouvelle souillure au contact encore plus impur de la truie. On rappela donc nos voraces associés, et la truie à demi déchirée fut abandonnée aux loups.

21 *avril.* — Le 9 de ce mois j'ai vu le juge Mehmet, avec qui rendez-vous était pris dans un hameau des hauteurs de Semez, et j'ai reçu de lui la déclaration dont j'ai parlé, décla-

ration qui confirmera pleinement, je pense, ce que j'ai allégué au sujet de la prétention des Russes à un droit sur Sûdjûk-Kaléh basé sur la cession qu'ils s'en sont fait faire, et conséquemment sur l'illégalité de la saisie d'un navire anglais qui y était venu dans des vues de commerce.

La possession de cet important document, et l'approche de l'époque probable de la reprise des opérations des Russes sur la côte, ainsi que du retour du messager qui est allé chercher mes lettres à Constantinople, m'avaient rendu tellement impatient de regagner la côte du sud, où les uns pouvaient être attendus et où j'avais donné rendez-vous à l'autre, que j'étais sur le point de me mettre en route, malgré ce que l'on me disait du misérable état où les chemins étaient encore, du manque général de fourrages et du temps depuis lequel on n'avait pas eu de vent qui permît à des bâtiments d'arriver de Turquie, quand, le 14 et pendant une partie des deux jours suivants, le givre et les pluies reprirent avec force; le 16, je reçus la visite de Chamuz, qui mit un nouvel empêchement à mon départ. Convaincu depuis longtemps de la possibilité de s'emparer par surprise pendant la nuit des forts russes à murs de terre, et depuis longtemps aussi ayant ouï parler de la grande mortalité qui a régné dans la garnison du nouveau fort de Semez, je n'avais pas cessé de mettre à profit toutes les occasions d'engager les chefs influents et sûrs à organiser cette entreprise; mais je désespérais de réussir à la faire adopter dans cette partie du pays, et je m'étais décidé à retourner à la côte du sud, dans l'espoir d'y avoir plus de succès. Le vieux chef, néanmoins, vient maintenant me dire que lui et d'autres, notamment Mensûr, se sont occupés d'une levée d'hommes, et que dans deux jours il serait à même de m'indiquer le lieu du rendez-vous général, où l'on désirait que je fusse présent. Je reçus en effet cet avis le 18, et en conséquence je partis le 19 pour la vallée d'Anapa, où je trouvai le pied d'une grande colline occupé par de nombreux groupes

de cavaliers et d'hommes à pied, rassemblement qu'ont grossi de nouvelles arrivées, et qui s'élève peut-être en ce moment à 3,000 hommes.

Peu après mon arrivée, un certain nombre de chefs, et nommément les deux que j'ai mentionnés, s'avancèrent au milieu du carré long formé par les rangs épais et serrés des guerriers qui s'étaient rassemblés autour de moi; et après un court préliminaire soulevé par moi, le débat s'engagea sur le mérite des deux entreprises, pour le succès desquelles des mesures secrètes avaient été préalablement prises, soit en se procurant au moyen d'espions des renseignements sur l'état des forts dont on méditait l'attaque, soit en plaçant des sentinelles à une certaine distance tout autour pour empêcher qu'on ne transmit à l'ennemi avis de ce qui se préparait. Dans un discours concis et bien posé Chamuz fit le premier ressortir les avantages de la prise du fort voisin de Sùdjùk-Kalèh, cette localité ayant au dehors une certaine réputation, et une entreprise heureuse devant être utile à leur cause tant en Angleterre qu'en Turquie. Ensuite un des espions qu'il avait employés — Hatti Ismaël, vieillard d'une fidélité et d'un courage éprouvés, atalik d'un des fils de Chamuz — détailla minutieusement ce qu'il avait vu pendant la visite qu'il avait faite au fort sous prétexte de réclamer un esclave fugitif. Mais son témoignage fut d'une nature peu encourageante; car il fut obligé de convenir que le fossé, quoique fort endommagé par la pluie, avait près de douze pieds de profondeur (la hauteur de deux hommes, selon son expression), et que le mur — formé d'une double rangée de pieux dont l'intervalle était rempli de terre — était presque moitié aussi haut, tandis que des deux entrées du fort, l'une n'aurait admis que deux hommes de front, et l'autre un seulement. Outre ces circonstances, je puis ajouter qu'à l'intérieur du fort, comme dans ceux de Toapse et d'autres, se trouve une sorte de citadelle carrée construite en terre, — fortin au pourtour du-

quel sont pratiquées à des intervalles rapprochés des meurtrières pour la fusillade ; de sorte qu'à moins d'être complétement surprise, la garnison, quoique réduite — d'après ce que l'on disait,— pouvait faire un grand carnage des assaillants.

Mensûr, qui, je le soupçonne, était originairement plus porté pour une attaque sur le fort de la colonie, et qui savait sans doute combien ces motifs de découragement pouvaient opérer sur l'auditoire, en prit avantage dans le discours animé qu'il prononça alors comme d'autant de raisons qui le faisaient *changer* d'opinion à l'égard d'une attaque sur le fort de Semez, et le portaient à recommander l'autre entreprise, dont la possibilité, dit-il, était connue de tous. Djambolet, très-brave guerrier du Chapsuk — province qui avait là un grand nombre de représentants — fit ensuite un discours très-sensé sur les avantages de l'unanimité ainsi que de la soumission aux instructions de chefs d'un mérite reconnu ; après quoi les anciens ouvrirent la proposition d'aller délibérer à l'écart sur le mérite relatif des deux entreprises. Mais cette proposition fut dominée par ce cri assez peu civil : La discussion publique ! la discussion publique ! — publicité, au surplus, devenue nécessaire, l'opinion générale paraissant pencher pour l'avis de Mensûr.

La réunion qui m'entourait se sépara, et une autre se forma en demi-cercle un peu plus bas. En front était un mollah qui disait les prières. Mensûr articula ensuite, de toute la force de ses poumons de Stentor, un appel énergique aux *fidèles ;* après quoi tout le monde quitta la place et se dirigea, à travers la vallée, vers un endroit situé au pied des hauteurs du sud-ouest, où il avait été décidé que l'on bivouaquerait jusqu'à ce que l'heure de l'attaque fût arrivée.

Un logement me fut assigné dans le dernier hameau inhabité que l'on rencontrât en se dirigeant vers le fort de la colonie, et à la distance d'environ deux heures de ce fort ; comme on peut le supposer, on ne devait guère s'attendre à

y trouver de bien-être d'aucune sorte, et notamment rien pour coucher. Le lendemain entre deux et trois heures nous étions tous en selle, moi et mon escorte, et en chemin d'un trot rapide.

A mesure que nous approchions du champ où se tenait la réunion, nous apercevions les minces colonnes de fumée qui s'élevaient de ses feux de bivouac, ainsi qu'une fumée plus épaisse couronnant une éminence à l'ouest, dans la direction de la colonie; mais arrivés au milieu des innombrables groupes étendus sur l'herbe, nous ne tardâmes pas à apprendre que l'on avait su par les vedettes répandues autour de la colonie que l'entreprise était manquée (sans doute par suite de trahison), l'ennemi étant complétement sur ses gardes. De grands feux avaient été tenus allumés toute la nuit autour des murailles, et avaient permis d'apercevoir tant en dehors qu'au dedans des murs de nombreux corps d'infanterie sous les armes. Outre ces préparatifs, la place est assise sur une éminence peu considérable, mais qui néanmoins commande les environs; elle contient de cent cinquante à deux cents maisons, moulins, etc., et elle est garnie de seize pièces de canon. On conçoit donc qu'une attaque à force ouverte n'aurait pu être tentée sans un grand carnage parmi les assaillants. Aussi exprimai-je le désir que l'entreprise fût abandonnée. Après une excursion jusqu'à un point d'où l'on pouvait embrasser du regard la position de l'ennemi je revins au camp, et tout en recevant les nombreuses salutations de mes amis je m'attachai à consoler les plus influents, en joignant à mes regrets du manque de réussite de l'entreprise l'assurance d'une entière satisfaction des dispositions indiquées par une réunion aussi considérable.

Des forces auxiliaires de Semez et d'Ozerek, conduites par le juge en chef, étaient venues la veille au soir grossir le corps principal, qui maintenant s'élevait à plus de 4,000 hommes. Les nouveaux arrivants avaient donné avis que la gar-

nison du fort de Semez paraissait aussi avoir eu veut de leurs intentions, des renforts y étant arrivés par mer de Doba et de Ghélendjik. Je n'en fus que plus confirmé dans mon désir où j'étais de ne voir rien entreprendre pour le moment; mais comme je m'aperçus que Mensûr avait des vues toutes différentes, je me décidai à partir, ne voulant pas autoriser en quelque sorte par ma présence des mesures que je désapprouvais. Je partis en effet vers midi. Mais le lendemain deux envoyés de l'armée arrivèrent ici, et devant mon hôte et plusieurs autres personnes qu'ils avaient requis *comme témoins*, ils me communiquèrent l'objet de leur ambassade. Mon départ ayant été généralement connu, me dirent-ils, et l'armée ayant su que je m'étais éloigné accompagné d'une personne avec laquelle j'avais précédemment séjourné sur la côte du sud, la supposition que je me disposais à quitter le pays avait occasionné un mécontentement général. S'il en était ainsi, disait-on, il fallait que j'eusse perdu tout espoir, et dans ce cas il était nécessaire pour eux de me donner lieu de changer d'opinion. Malgré cet incident, puisque le projet contre les forts n'a pu être conduit à bonne fin dans ces environs, il me faut en essayer de nouveau sur un autre point.

Après que ces messagers m'eurent été dépêchés, l'armée avait levé le camp et s'était dirigée vers la ligne des petits forts entre Anapa et Djamatia (1), dans l'espoir de pouvoir faire quelque chose avant de se disperser. Entre ces deux forteresses il y a quatre forts — deux près de la mer et les deux autres un peu plus dans les terres, — formant une ligne de communication et de protection pour l'approvisionnement d'Anapa par terre. Ce fut vers cette ligne, mais à quelque distance, que l'armée circassienne fit halte pour tenir un conseil de guerre, qui n'était pas terminé quand des décharges

(1) Grande forteresse située sur la rive gauche de la bouche méridionale du Kûban.

répétées d'artillerie se firent entendre dans la direction de deux des forts. Sur-le-champ tout le monde monta à cheval et partit au galop, ceux-ci vers un des forts, ceux-là vers l'autre, pendant que Mensûr se portait sur un autre point. Celui-ci arriva bientôt en vue d'un engagement des plus acharnés entre une petite troupe de ses concitoyens — moins de cent, dit-on — et un fort détachement de Russes avec plusieurs pièces de canon. C'était un convoi d'environ cent trente charrettes chargées de provisions dont un faible parti de Circassiens avait ainsi attaqué l'escorte. Bon nombre de ceux-ci étaient déjà hors de combat à l'arrivée de Mensûr, qui parvint cependant à dégager le reste.

Perdre dans un combat ou son bonnet ou tout autre article notable d'équipement est ici un grand déshonneur, comme autrefois de laisser derrière soi son bouclier; aussi parle-t-on avec éloge d'un jeune homme de ces environs, qui, ayant eu son cheval tué sous lui, tint en respect avec son sabre les baïonnettes des Russes qui l'entouraient, jusqu'à ce qu'il eût détaché la sangle de sa selle, qu'il emporta en triomphe en se faisant jour au milieu d'eux.

Les Circassiens ont ainsi commencé la *douzième* campagne; et bien que cette ouverture des opérations n'ait été que partielle, elle est assez caractéristique pour prouver que le peuple n'a rien perdu de son énergie. Voulant faire tout ce qui serait en moi pour soutenir cette énergie jusqu'à ce que j'eusse reçu des avis ultérieurs, je jugeai qu'au lieu d'adopter les arrangements faits entre les deux messagers de l'armée et mon hôte actuel pour envoyer ma réponse au juge et à Chamuz, mieux valait les revoir moi-même, leur expliquer clairement les raisons qui m'engageaient à retourner en ce moment dans le sud, et adresser à cette fin une lettre au peuple.

Chamuz n'était pas encore de retour chez lui; mais je trouvai le juge qui ne faisait que d'arriver, grandement fatigué, comme je m'y attendais, des courses et des travaux des trois

journées précédentes, et de trois nuits de bivouac sans sommeil. Nonobstant sa fatigue, néanmoins, il s'éleva avec force contre mes projets de départ; et lorsque enfin il y donna son adhésion, ce fut tout à fait de l'air d'un homme convaincu contre sa volonté. Pourtant il promit, sans les consigner dans une lettre, de communiquer aux autres les motifs du parti que je prenais.

On peut se faire une idée, quoique assurément au-dessous de la vérité, de la pénible anxiété que j'éprouve, non-seulement quant au choix des moyens par lesquels je puis servir et s'il est possible sauver ce pays, mais bien plus encore à raison de la responsabilité que j'assume sur moi en contribuant ainsi à un degré assez notable à prolonger la lutte et à l'amener jusqu'à une extrémité qui peut tourner au préjudice des Circassiens. Tout ce que je peux répondre, c'est que si je les abuse en leur présentant dans l'avenir l'espoir d'un succès éventuel, c'est que moi-même j'aurai été abusé à cet égard par mes lettres d'Angleterre. Deux événements récents ont pourtant donné quelque appui à ces espérances. L'individu qui m'a apporté mes dernières lettres—un marchand très-considéré— s'est fortement élevé contre le départ de l'envoyé que je recommandais le mois dernier, représentant cette démarche comme un embarras et une dépense tout à fait inutiles, le salut du pays étant sur le point d'être accompli. Un autre individu résidant au voisinage d'Anapa, et que l'on dit doué d'une grande sagacité, visita dernièrement quelques-unes des provinces de l'est, sur la frontière desquelles il eut une entrevue avec le major Tausch (que nombre de Circassiens, comme je l'ai dit, croient être leur ami). Sur les instantes questions adressées par le premier au major Tausch pour savoir s'il pouvait cette année cultiver ses terres, qui se trouvent dans une situation fort exposée aux hostilités, celui-ci répondit : Assurément; car d'ici à fort peu de temps votre pays sera ou complétement abandonné à la Russie, ou

complétement abandonné par elle, — voulant parler sans doute de négociations entamées. Outre ces incidents, il court nombre de bruits, — quelques-uns favorables à nos espéranrances, d'autres qui leur sont contraires.

Khissa, 13 *mai*. — Le 24 du mois dernier j'effectuai enfin mon départ pour cette partie de la côte; mais je fus retenu pendant plus d'une semaine au voisinage de Pchat, les gens de là refusant de me louer deux chevaux jusqu'à ce que l'herbe fût un peu poussée, ce dont j'éprouvai bientôt la nécessité, tout le foin ayant été depuis longtemps consommé partout. Au surplus, ce retard ne me fit pas éprouver une bien grande impatience, attendu qu'ayant envoyé Luca à Hapetaï le 26 pour savoir quelles nouvelles un bâtiment qui y était tout récemment arrivé pourrait y avoir apportées, le capitaine l'assura de la manière la plus solennelle que pendant son séjour à Constantinople, une dizaine de jours auparavant, Mehmet (un vieux marchand turk de ma connaissance) lui avait montré un bâtiment anglais qu'il lui dit sur le point de partir pour la côte de Circassie avec un chargement de sel pour moi, comme essai commercial. D'un autre côté, une cinquantaine de coups de canon se firent entendre le lendemain en mer, et trois jours après sept vaisseaux de guerre furent aperçus au sud le long de la côte. Les symptômes de guerre détruisirent les espérances que le rapport du capitaine turk m'avait données, de sorte que je les avais presque perdues de vue, quand, à mon arrivée à Chapse le 9 du présent mois, j'y trouvai quatre marchands turks (dont quelques-uns étaient connus de Luca pour des hommes respectables) qui venaient aussi d'arriver sur un autre bâtiment dans les environs; et pendant les deux jours que je passai dans le même hameau qu'eux l'un d'eux m'attesta aussi solennellement et à diverses reprises que tandis qu'il était à Constantinople un docteur anglais et d'autres de mes compatriotes étaient venus plusieurs fois au café Topkhana, et l'avaient fortement en-

gagé ainsi que d'autres à s'embarquer avec leurs marchandises sur *trois* ou *quatre* bâtiments anglais qu'ils leur dirent être au moment de m'être envoyés, et sur lesquels leur personne et leur bagage seraient parfaitement à l'abri de tout danger de la part des Russes ; que mon messager Hadji Ismaël devait s'embarquer sur l'un de ces navires avec ses lettres, mais que vers ce temps le bruit avait couru d'une manière si générale que les Russes, par l'appât d'une récompense de 4000 roubles, avaient réussi à pousser les Circassiens à nous assassiner moi et mon drogman (et le marchand ajouta qu'on ne parlait pas d'autre chose dans tous les villages de la côte asiatique), que le hadji avait été envoyé à Sinope pour s'y embarquer sur un navire turk afin de s'assurer de la vérité de ce bruit, et que conséquemment je pouvais m'attendre à le voir arriver au premier moment. Pendant trois jours j'eus tout le temps de me livrer aux pensées que ces nouvelles étaient de nature à faire naître ; mais le quatrième jour elles furent de nouveau détournées par des apparences de guerre, car en approchant de Waïa j'y trouvai à l'ancre deux grands bateaux à vapeur et cinq chaloupes canonnières, qui de temps à autre dirigeaient leur feu sur la longue plage unie qui s'étend à l'embouchure de la rivière de Waïa, me donnant lieu de craindre qu'il ne nous fallût faire un détour par les hauteurs. Mais le feu cessa à l'arrivée d'une corvette, et peu après la petite flottille s'éloigna de la côte. J'espérai que toute intention de descente sur ce point avait été abandonnée, du moins pour le moment ; mais, comme nous remontions la vallée de la Chakhe, à la recherche de quartiers pour la nuit, le cri de guerre et son accompagnement de coups de pistolet partirent d'une éminence sur notre gauche, et un moment après nous vîmes surgir de toutes les directions de petits détachements d'hommes complétement armés sortant des hameaux avoisinants. Nous sûmes bientôt que cette alarme était occasionnée par une force navale beaucoup plus

considérable, — à savoir, par dix-neuf voiles en tout que l'on avait aperçues à la hauteur de Waïa, ce qui semblait annoncer que ce point allait être condamné à subir la construction d'un fort. Tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici envisageaient sous un jour tout à fait sombre ce renouvellement de calamités, à l'exception pourtant d'une troupe de braves cavaliers que j'ai rencontrés allant au secours des habitants de Waïa, et qui paraissaient aussi joyeux que s'il s'était agi d'une course de chevaux ou d'un tournoi. Je suis en ce moment dans une disposition d'esprit qui me rend peu propre à relever le courage des autres; car c'est à peine si je conserve de l'espoir du côté de l'Angleterre, et le gouvernement du sultan fait de son mieux pour mettre fin à la lutte : il a mis un strict embargo commercial sur toute la côte asiatique, si bien qu'aucun bâtiment n'en peut partir autrement qu'en secret. Celui qui était arrivé ici n'était qu'un grand bateau; et il était reparti, malgré le mauvais vent, dès avant mon arrivée. Un autre bateau semblable, qui semble m'être envoyé du ciel, est arrivé la nuit dernière à Sûkûkh, près de Waïa, après avoir passé l'escadre russe à la faveur de l'obscurité. J'ai envoyé Luca savoir ses nouvelles, et en même temps prendre des arrangements pour mon passage. A moins qu'une autre ne vienne s'offrir, je ne puis laisser cette occasion m'échapper; et si le pays est sacrifié par suite de mon départ, personne ne pourra maintenant m'en imputer la faute. Quant au bruit deux fois répété de navires anglais prêts à venir ici pour moi, je suis maintenant forcé de conclure qu'il reposait sur quelque imposture, ou que l'entreprise a été confiée à des personnes au-dessous de la tâche : sans quoi elles ne se seraient pas arrêtées en chemin et n'auraient pas sacrifié un temps si précieux sur une histoire de meurtre qu'elles auraient pu aisément penser n'être qu'une ruse des Russes.

Le fort de Chapsekwa, comme tous les autres, est complétement commandé par les hauteurs avoisinantes; et quand

j'y passai, le 5 de ce mois, une troupe s'était rassemblée dans l'intention de le canonner, au moyen d'une pièce appartenant à un noble de Djùbghé. C'est ce que les Circassiens n'ont pas non plus cessé de faire au fort de Saschc, et pendant mon voyage j'ai eu encore de nouvelles preuves de cette ardeur soutenue là où je m'y attendais le moins.

Je passai deux jours à Toapse chez Méli Ghosch, noble du caractère et des manières les plus séduisants, ce qu'il peut devoir en partie à ses voyages, — non à l'étranger, mais dans la plus grande partie de son pays, jusqu'à la mer Caspienne et à Tiflis. Le hameau où il demeure et où il me reçut n'est guère qu'à une portée de canon du fort; mais ils sont séparés par une rangée de collines basses, de l'une desquelles je pus examiner à loisir les ouvrages du fort. Une autre promenade que je fis dans une petite vallée qui descend vers la mer et où se voient plusieurs hameaux abandonnés me donna une idée satisfaisante des dispositions de défense prises de ce côté. Je pus faire seul ces diverses excursions; car depuis un temps considérable il n'était question d'aucun combat dans ce district. On me parla en outre d'une sorte de trêve qu'avait proposée l'interprète du fort, qui avait civilement réclamé pour les Russes la permission de planter quelques légumes autour des murailles, promettant que de leur côté ils laisseraient les habitants labourer sans être inquiétés le reste de la vallée. Bien que ne croyant nullement mon hôte porté pour cette trêve dangereuse, je ne pus m'empêcher de lui représenter quelles fâcheuses conséquences on en devait probablement attendre; à quoi il ne répondit guère que par quelques remarques sur la stupidité des habitants du district (lui excepté et un petit nombre d'autres dont aucun n'est musulman), méditant alors une réponse plus convaincante.

A mon retour de ma dernière promenade j'avais remarqué une douzaine de cavaliers qui se préparaient évidemment à bivouaquer cette nuit-là à l'entrée de notre petite vallée. Deux

nobles de fort bonne mine, logés à notre maison des hôtes, semblaient s'être entendus avec eux ; et mon Géorgien, qui se tient maintenant pour fort au fait des usages du pays, prédisait que l'un deux se disposait à enlever une jeune fille pour l'épouser, exploit qui n'est pas rare quand on peut disposer d'une escorte suffisante. L'un de nos deux nobles partit à la tombée de la nuit, et l'autre quelques heures plus tard. Je les suivis par la pensée dans l'exploit dont je les croyais occupés, jusqu'au moment où je me livrai enfin au repos que me prépare d'ordinaire une courte excursion pédestre sur les hauteurs. Mais vers la pointe du jour je fus réveillé par le canon et la fusillade, et tandis que je m'habillais à la hâte pour aller en reconnaître la cause, le bruit cessa. Je ne tardai pas à apprendre ce qui l'avait occasionné.

Meli Ghosch, scandalisé de la tranquillité dont on avait laissé jouir les *ghiaours*, et ayant remarqué une habitude qu'ils avaient adoptée d'envoyer chaque matin un certain nombre de soldats stationner aux abords du fort, avait convié quelques amis à venir l'aider à les surprendre. C'est ce qui eut lieu en effet. Sur une douzaine de Russes sortis du fort, cinq furent tués ; les autres parvinrent à regagner leurs murailles. Il fallut donc se contenter des armes et des habits des cinq morts.

21. — L'apparition des Russes à Waïa n'était qu'une ruse, ou bien les bateaux à vapeur n'y trouvèrent pas assez d'eau pour que des vaisseaux pussent s'y ranger en ligne de bataille assez près de la côte pour protéger de leur feu un débarquement de troupes ; c'est pourquoi l'embouchure de la Chakhe (ou Sùbesch), qui jouit de cet avantage à un degré éminent, a été préférée. Dans la matinée du 15, par un faible vent d'ouest, la flotte entière — composée de six vaisseaux de guerre, de quatre frégates ou corvettes, des deux bateaux à vapeur et de seize bricks ou moindres bâtiments — parut à la hauteur de cette dernière échelle. Les Circassiens étaient ve-

nus de Waïa en assez grande force ; mais il leur fallut prendre station derrière les hauteurs rapprochées de la côte qui pouvaient le mieux les abriter contre les canons et les bombes des vaisseaux, et y attendre le débarquement des troupes. Toutefois, comme les canons balayaient la vallée dans toute sa largeur, les forces circassiennes furent nécessairement divisées ; et malgré la valeur intrépide que déployérent ceux qui se trouvaient les plus rapprochés du lieu de débarquement, ils ne purent éviter d'être complétement écrasés sous le feu nourri de l'artillerie et de la fusillade. J'ai eu de nouveau à déplorer la perte de quelques-uns des esprits d'élite de cette partie du pays, et entre autres d'une cinquantaine de ses nobles les plus braves. Arslan-Bí, qui avait toujours montré un grand attachement pour les Anglais, et chez qui mon compatriote Nadir Bey avait trouvé l'hospitalité la plus libérale, jeta son fusil au moment où les Russes débarquérent, et s'écria en tirant son sabre : Mon Dieu ! je sais que plus tôt ou plus tard il faut que je meure : — accorde-moi cette mort maintenant ! Puis, suivi de son frère qui l'accompagnait, il se jeta au milieu des baïonnettes, et tous deux tombèrent percés de coups. Ceci n'est qu'un exemple de ce que beaucoup d'autres firent au même moment. Un autre jeune homme de ces environs se dépouillant de son antéri et de ses caleçons, et ne gardant pour toute arme que son sabre, chargea *trois fois* les Russes et trois fois se fit jour au milieu d'eux sans avoir reçu une seule blessure ! Trois jours aprés le débarquement, les grands vaisseaux remirent à la voile avec la moitié et plus de l'armée (qui était d'une douzaine de mille hommes, d'aprés ce que Hassan Bey en a su à Sûkûm) ; ce qui nous fait supposer que quelque autre exploit de même nature se prépare en ce moment.

Les Azras qui habitent derrière Sûkûm-Kalèh continuent la guerre contre les Russes sur cette côte, ainsi que contre ceux de leurs compatriotes qui ont accepté la paix. Ils ont fait

récemment avec succès une grande excursion d'où ils ont ramené une partie du bétail de ces derniers ; et une expédition encore plus désastreuse, dans laquelle environ soixante-dix femmes et enfants furent enlevés d'un grand village près de la côte qui avait été surpris de nuit, fnt faite l'hiver dernier par les habitants de ce côté-ci de Gaghra. Cet exploit est tout à fait propre à donner une idée du courage et de l'extrême endurcissement physique des montagnards de ces environs, qu'un vieux soldat russe, qui a acquis une grande expérience de la guerre et de ses fatigues sous bien des climats et dans nombre de pays, déclare n'être égalés à sa connaissance par aucun des peuples qu'il ait vus.

Vers la fin de janvier dernier onze cents volontaires se réunirent dans la vallée de Chànda (1), et se dirigèrent à l'est pour traverser la chaîne centrale (2) sur un point où elle est moins haute que le reste, mais où les passages en sont cependant encore tellement escarpés, tellement difficiles, tellement obstrués par les forêts, les rochers et la profondeur de la neige, qu'il est à peu près impossible de s'en tirer autrement qu'à pied, et qu'un léger équipement d'habits, etc., est absolument indispensable. La moitié environ des hommes de l'expédition s'étaient pourvus de souliers à neige (exactement pareils à ceux dont on se sert en Norwége et dans le Canada), ce qui leur permit de prendre sur les autres une avance d'un jour de marche, de peur de surprise. Les Azras du bas pays, du côté de Sùkùm, habitent dans des villages sur un desquels l'expédition tomba si soudainement et tellement à l'improviste pendant la nuit, qu'elle put capturer, à ce que l'on

(1) Entre Gaghra et Ardler. *Voyez* la carte. (*Traduct.*)

(2) La hauteur de ces montagnes peut s'apprécier d'après ce fait que généralement presque la moitié supérieure en reste couverte de neige jusqu'au mois de septembre, et quelquefois, plus ou moins, pendant toute l'année. Les contours en sont très-tourmentés et les formes très-accidentées.

croit, la totalité des femmes et des enfants. Les chemins étant complétement impraticables pour eux il fallut nécessairement que les hommes les portassent sur leurs épaules; et on n'avait pendant la nuit d'autre adoucissement à tant de fatigues, que les grands feux que l'on allumait, et qui formaient autant de puits profonds au milieu de la neige de leurs bivouacs. Cette expédition prit environ une quinzaine, et durant tout ce temps personne n'eut d'autre abri que celui que leur pouvaient offrir les manteaux de feutre qu'ils avaient pu porter avec eux; car peu d'entre eux ou même aucun n'avait de pelisse en fourrure, comme embarrassant la marche.

Ces sortes d'expéditions sont généralement à déplorer; néanmoins il m'est à peine permis d'élever la voix contre elles, attendu que ces Azras de Sûkûm-Kaléh (ou Psibés) étaient entrés comme auxiliaires — peut-être par force, pourtant — dans les rangs de l'armée russe qui envahit cette côte l'an dernier; et c'est uniquement à cause de cela que l'expédition en question fut entreprise. Dans l'armée d'invasion de cette année, on n'a vu, au surplus, ni Azras ni Géorgiens.

Hassan Bey, mon hôte actuel, a depuis racheté une de ces captives — femme d'un noble de rang élevé — pour 5 ou 600 pièces de marchandises, et il l'a renvoyée chez elle sous la charge de quelques amis en qui il a toute confiance. J'espère qu'avec le temps les autres pourront être pareillement rendues à leurs familles.

28. — Les Circassiens, que leur perte du 15 n'a nullement découragés (celle des Russes fut du reste probablement au moins aussi grande), et impatients d'avoir une autre rencontre avec leurs ennemis, ont transporté à Chakhe leur unique pièce de canon (petite pièce de quatre environ); et avant-hier, après l'avoir placée sur une éminence qui commande la position des Russes et s'être cotisés pour former une certaine provision de poudre, ils tirèrent sur le camp une trentaine de coups, dans l'espoir de décider ou de forcer les

Russes à sortir du milieu de leur grosse artillerie et à se mesurer avec eux. Les Russes, néanmoins, n'eurent pas cette complaisance, quoique leur général, lorsqu'il avait appris ce qui se préparait ou s'en était aperçu, eût envoyé dire que si un seul coup était tiré il sortirait avec toutes ses forces et viendrait tailler en pièces tous ceux qui se trouvaient autour du canon. Au lieu de réaliser sa menace il se tint obstinément dans son camp, répondant au canon des Circassiens par une décharge du sien dont personne ne fut atteint, aussi bien que par le feu des vaisseaux de la baie. Les Circassiens avaient répliqué au message du général que ce qu'il leur annonçait était précisément ce qu'ils avaient en vue.



CHAPITRE XXXI.

Situation des choses dans le Besni. — Traditions. — Excursion au Hamisch. — Ardûwhatch (Ardler). — Littérature. — Permission accordée à la Russie de construire une route à travers l'Asie Mineure. — Établissements judiciaires projetés par les Circassiens du sud. — Une querelle éteinte. — Barzek Hadji Dakhûm-Okû. — Les Russes instigateurs de meurtres. — Excursion dans le pays des Azras. — Art oratoire. — Philologie. — Progrès de l'organisation circassienne. — Sûkûm-Kalèh. — Tournée judiciaire.

Khissa, 31 *mai*. — J'ai eu dans ces derniers temps diverses entrevues avec les chefs de ces quartiers, et je vois avec peine que contre mon attente le peuple attache ici tout autant d'importance à mon séjour dans le pays qu'on y en attachait dans le nord. Il en résulte que l'on me persécute de la manière la plus pressante pour me déterminer à rester encore, malgré tout ce que j'ai pu dire pour leur faire comprendre qu'en ce moment où le commerce est si complétement entravé, il est bien probable que ma présence à Constantinople serait pour le pays d'une utilité plus réelle. Et ce n'est pas seulement dans ces deux provinces guerroyantes que ma présence soutient l'espoir; car trois députés (dont l'un a été tué dans l'action du 15) m'ont été envoyés ici du Besni, où l'on a su que je restais encore dans le pays, et où par suite on a conçu l'espoir que cette portion du moins pourrait être maintenue indépendante par l'intervention de l'Angleterre. Ces députés ont donc été chargés de prendre à ce sujet des informations particulières, les Russes commençant à faire sentir le poids de leur joug dans ces provinces de l'est, et, notamment, se mettant par force en possession d'otages pour assurer la soumission permanente du peuple. C'est ce qui fait que beaucoup ont le désir de trouver ici un refuge où ils espèrent

pouvoir encore vivre libres. Sass a placé des postes le long de la frontière de leur province du côté des Abazaks; et il a depuis peu fait deux incursions chez ces derniers.

Je n'ai pas perdu de vue le projet d'enlever d'assaut les forts russes pendant la nuit; mais le peuple n'est pas en ce moment d'humeur à ce qu'il soit à propos d'aborder ce sujet. — La saison n'est pas non plus convenable, les nuits étant beaucoup trop courtes et trop claires. En attendant que le moment en vienne, je propose d'appeler l'attention des chefs — dans les intervalles des opérations militaires — sur la prestation du serment national et sur quelques autres mesures d'utilité générale propres à maintenir la force et l'ordre de la communauté. L'une, entre autres, aurait pour objet de remplacer les congrès judiciaires par des établissements à demeure.

4 *juin*. — On m'a souvent parlé d'un animal marin qui fréquente la côte entre Toapse et Agûïa, et que l'on dit se réfugier dans une profonde caverne des rochers de cette côte; Hassan Bey assure l'avoir poursuivi, mais sans succès. Un animal de cette espèce fut atteint d'une balle, mais il plongea immédiatement, On suppose qu'il se nourrit de poisson (qui est là très-abondant); on lui donne le nom d'ours de mer. Ce n'est pas le veau marin, qui est bien connu sur la côte. Une histoire encore plus étrange m'a été racontée tout récemment au sujet d'un monstre qui sortait de la mer, et qui fut tué autrefois par un membre d'une famille noble de Sûbesch (les Magû), service en récompense duquel le produit des droits de douane de cette échelle et des deux échelles voisines fut conféré à perpétuité à cette famille. La tradition conserve deux versions de l'histoire. Selon l'une, Magû amena un jeune taureau sous un chêne (qui a été conservé longtemps en mémoire du fait, et dont le tronc mort n'a été brûlé que depuis peu), et tandis que le monstre était aux prises avec le taureau il fondit sur le premier et le tua à coups de sabre. On

ne donne pas maintenant la description du monstre; mais deux choses sont certaines : — que la famille de Magû seule perçoit encore les droits en question, contre l'usage universel du reste de la côte; et que l'unique raison qu'on donne de ce privilège est celle que je viens de rapporter.

14. — Le 6 j'ai fait une excursion au sud, pour voir deux navires sur l'un desquels je me propose de m'embarquer. Je vais consigner ici le peu que j'ai glané dans cette excursion. Je trouvai les deux navires commodément à couvert dans une des faibles rivières de la vallée de Hamisch, laquelle est remarquable, ainsi que les environs, par sa teinte d'un blanc sale, son odeur fétide et l'aspect huileux de sa surface, ce qui me fait penser que de la naphte doit s'y écouler.

Hassan Bey — charmé de revenir à ses habitudes de jeunesse — proposa de bivouaquer avec les équipages dans le petit bois qui touche à la rivière; et afin d'augmenter nos jouissances il envoya au hameau du beau-frère de son frère le pacha demander des provisions. On nous en envoya aussitôt en abondance, — deux moutons gras, un agneau, du vin, des liqueurs, etc.; le tout nous forma vers minuit un souper abondant. Après un joyeux repas longtemps prolongé, étendu sur un coussin et la tête posée sur une selle en guise d'oreiller, j'employai presque entièrement le peu d'heures qui restaient à s'écouler jusqu'à l'aube à contempler les beautés de la nuit et de notre bivouac pittoresque, mon imagination animant parfois la scène d'un corps des Azras du sud que je me représentais fondant sur nous, nous entraînant à bord du navire et de là nous emmenant à Sûkûm-Kalèh, ce qui était arrivé quelques jours seulement auparavant à douze personnes, habitants d'un hameau voisin, qui furent ainsi enlevés en représailles de l'incursion de l'hiver dernier, et conformément à la menace qu'en avait faite le prince de Sûkûm.

Pendant notre séjour à Hamisch, il me fallut renoncer à

l'espérance que j'avais de partir promptement par l'un ou l'autre des deux bâtiments qui s'y trouvaient, l'un des capitaines ayant pris la détermination de se rendre à la côte du Lazistan avec un chargement de provisions, et l'autre ayant contracté avec un noble de l'Abazak l'engagement d'attendre pendant six semaines environ l'arrivée de quarante personnes de cette province qui vont aller en pèlerinage à la Mekke, et dont le capitaine se charge à raison de 80 piastres par tête. Il se propose de plus de prendre encore vingt autres personnes des environs de Hamisch ; et tout cela, sans parler de l'équipage, dans une vieille barque mal construite dont je ne pense pas que la capacité dépasse dix à douze tonneaux, avec un grand mât au centre auquel est accrochée une lourde voile carrée. Si je m'y embarque — ou même en tout cas c'est un vœu que la charité commande, — que le Ciel lui envoie un bon vent modéré, et une mer libre de bateaux à vapeur et d'autres croiseurs hostiles!

Les affaires des bâtiments terminées, je demandai à Hassan Bey de me conduire jusqu'à Arduwhatch (Ardler), dont je me proposais de voir le nouveau fort, et où j'avais intention de faire plus ample connaissance avec *Kwat* Ali-Bi, noble opulent de rang presque princier, et que distinguent la noblesse de ses manières, un courage éprouvé, un esprit des plus entreprenants et une grande influence.

Comme de coutume nous longeâmes la plage, et je trouvai sur toute l'étendue du chemin la côte couverte de forêts compactes, composées en très-grande partie de chênes magnifiques. La vallée d'Arduwhatch est de beaucoup la plus spacieuse et la plus unie que j'aie encore vue sur la côte ; d'après ce que l'on me dit, elle n'est surpassée par aucune sous ce double rapport, si ce n'est par celle de Ghesch. Elle me parut avoir environ un mille de large ; et ses riches pâturages (dont aucun n'est entamé par la charrue, à cause du fort) formaient avec la ligne argentée de la rivière, les hau-

teurs boisées et parées de hameaux qui les entourent, les montagnes revêtues de forêts plus sombres qui s'élèvent au delà, et une rangée de cimes neigeuses dont la ligne déchirée domine l'ensemble du tableau (1), un paysage d'une beauté singulière et d'un grand intérêt, dont un des traits remarquables (pour cette côte) est la construction *en pierres* de l'étage inférieur d'une maison assez grande qui avait été construite par les Turks pour servir de résidence au père de feu Beïslam Bey, à la mode des villages de la côte du Lazistan, c'est-à-dire un étage inférieur en forte maçonnerie (avec des meurtrières tout autour pour la mousqueterie), sur lequel s'élève un second étage en bois. La maçonnerie seule est maintenant debout, et paraît abandonnée depuis longtemps à cet état de ruine, la famille de l'innovateur étant revenue aux chaumières en clayonnage du pays. Le changement, toutefois, paraît avoir été occasionné par le feu.

La vallée d'Ardler était autrefois défendue vers la mer par un épais rempart de forêts que naturellement les Russes ont détruit. Leur fort, placé au centre de l'éclaircie, est le moins attaquable de la côte, les canons dominant sur tous les points un espace uni et n'étant dominés par aucune hauteur rapprochée. Il m'a fallu grimper sur un arbre pour en avoir une vue satisfaisante. La garnison qu'on y tient depuis qu'il est construit est plus forte qu'aucune autre de la côte, à l'exception de celles d'Anapa et de Ghélindjik; elle se compose d'un millier d'hommes. Jamais, cependant, les Russes ne s'aventurent hors de leurs murailles, même pour se procurer du bois. Les Azras font paître leurs bestiaux dans la vallée jusqu'à une portée de canon de la mer.

Il semble à peine croyable que des denrées de toute espèce puissent être livrées au commerce sur cette côte montagneuse,

(1) Ce sont les montagnes d'un passage si difficile dont il est fait mention à la fin du chapitre précédent. (*Traduct.*)

boisée et populeuse, et encore plus qu'elles soient achetées avec avantage pour la côte de l'Anatolie ; tel est cependant généralement le cas, le sol de cette dernière côte étant pauvre, et les habitants y étant dans la dépendance, pour leurs approvisionnements de blé, des importations de la Krimée ou du Danube. On m'a d'ailleurs assuré que sur cette partie méridionale de la côte il n'y a pas eu de disette de mémoire d'homme, et qu'à l'époque de la grande famine qui régna dans le nord en 1834, deux cents bateaux chargés de denrées furent expédiés rien que de cette vallée et des deux vallées voisines.

J'ai été agréablement surpris de trouver jusqu'au milieu de ces vallées reculées quelques échantillons de notre littérature occidentale. Le 6, on me montra entre autres livres, au hameau d'un Arménien, un Télémaque et un Robinson Crusoé, très-bien imprimés à Venise en langue arménienne, et publiés par les religieux d'un couvent arménien de cette ville.

Durant notre excursion dans le sud, il y a eu une escarmouche à Sûbesch, où les Russes avaient essayé d'abattre quelques bois trop rapprochés du fort, et qui servaient d'abri aux tirailleurs.

J'ai su par un navire arrivé à Agûïa le 10, après s'être échappé de Sinope sous de faux prétextes, qu'après un séjour de deux mois dans cette dernière ville, mon messager Hadji Ismaël n'en était encore qu'à ses préparatifs de départ, et qu'il avait acheté, pour venir me reprendre, un bateau ouvert qu'il équipait à sa fantaisie.

Il m'avait été dit précédemment dans le nord que les Russes avaient demandé au sultan, immédiatement après leur exploit d'Unkiar-Skélessi, la permission d'ouvrir une route pour leurs pèlerins, de Samsûn à Jérusalem. La chose m'avait paru si improbable que je n'y pensais plus ; mais elle m'a été répétée comme tellement certaine par les frères de Hassan

Bey, qui se trouvaient, à l'époque en question, en mission à la cour de Russie, et par l'intermédiaire desquels la demande fut portée à la cour ottomane, que je ne vois plus de raison d'en douter. Et si la demande est jugée improbable, que faut-il donc penser de l'adhésion que le Grand Sultan y a donnée? C'est maintenant une convention arrêtée, en vertu de laquelle la Russie peut envoyer tel nombre d'hommes qu'elle le jugera nécessaire (on parlait de cent mille) pour ouvrir une route (militaire) et établir une ligne de postes (militaires) au centre même des États turks!

Chanda, 12 *juillet*. — Les Azras de Sûkûm ayant envoyé le mois dernier des propositions pour le rachat des prisonniers, le prince de Ghesch et quelques autres y furent immédiatement délégués pour arranger l'affaire; mais ils revinrent peu après avec l'avis que le prince de Sûkûm, le général russe et plusieurs autres personnes distinguées par leur rang et leur influence, seraient à Ardler un jour déterminé, et qu'ils désiraient s'y rencontrer avec nos chefs et nos anciens pour leur faire une communication très-importante.

Le 28, je reçus une invitation pour cette réunion, où sans hésiter je me décidai à assister, — quoique cela reculât mon voyage dans l'Abazak, pour lequel je venais de prendre mes dispositions, bien certain que quelque nouvelle tromperie se préparait contre les habitants de ce pays, et que ma présence pourrait contribuer à les en garantir.

Le 30, j'arrivai à Ardler avec Hassan Bey et nombre de ses voisins; mais bien que ce fût le jour désigné pour ce rendez-vous général et l'*importante communication* qui devait y être faite, nous apprîmes à notre arrivée que le prince et ses confédérés s'étaient impatientés, et qu'ils avaient fait connaître la veille le sujet de leur mission. Ce n'était autre chose qu'une proposition de paix avec les Russes (autrement dire une proposition de soumission), à laquelle un refus péremp-

toire avait été fait immédiatement, en y ajoutant pour le prince les expressions les plus amères de reproche et de mépris, où il était stigmatisé comme traître à son pays et renégat à sa religion.

Me trouvant ainsi joué comme les autres, et après avoir passé trois jours avec le congrès réuni pour la prestation du serment national, j'adressai au peuple une courte allocution annonçant l'intention où j'étais de partir le lendemain pour l'Abazak, dont la situation m'inspirait une grande inquiétude. Les observations de plusieurs députés me décidèrent cependant à prolonger mon séjour près du congrès, attendu que des mesures d'une importance réelle étaient sur le point d'être prises, et que ma présence y serait, disait-on, fort utile. Bref, on se disposait à faire un essai d'établissement des tribunaux locaux permanents dont j'ai parlé, en remplacement des congrès temporaires, dans les intervalles desquels la trahison et d'autres crimes avaient le temps de se développer. Je me bornerai à dire, quant à l'organisation projetée de cette nouvelle institution à laquelle j'ai si instamment poussé, tant ici que dans le nord, que cette portion de la côte formant le territoire de cette fédération, et s'étendant, comme je l'ai dit, de Toapse à Gaghra, doit être divisée en neuf districts environ, dans chacun desquels on nommera, du consentement général, quarante anciens qui s'engageront par serment sur le Koran de faire tout ce qui sera en eux pour découvrir, juger et punir, selon les lois en vigueur, toute communication avec l'ennemi suspecte de trahison, ainsi que les vols et les autres crimes. Dans les cas difficiles, trois de ces judicatures locales seront réunies. Deux ont déjà été nommées, une à Ardler et une à Ghesch, et dans quelques jours une troisième sera installée pour la côte au sud; les seules difficultés qu'on ait rencontrées proviennent de la réserve de quelques-uns de ceux sur lesquels se portaient les choix. On s'est aussi occupé de toutes les affaires qui ressortissaient des



... par Isapenne et Bayot d'après un dessin de M.r Bell

Lith. de Lemercier et C.ie

congrès généraux, notamment de la prestation du serment national par quiconque est soupçonné d'avoir visité un des forts ou d'avoir commis quelque vol.

Mais, comme les princes de cette partie du pays et de la portion située plus au sud conservent encore beaucoup de leur ancienne influence sur leurs nombreux adhérents, une des affaires les plus importantes dont on eût à s'occuper était l'accommodement d'une querelle dans la famille de Bûstam-Pé de Ghesch (1), qui par le rang vient immédiatement après celle d'Ali Akhmet de Sûtcha. Dans une querelle avec un de ses cousins, un des princes tua accidentellement ce dernier au lieu d'un serf sur lequel il tirait. Il faut régler conséquemment le prix du sang, et le frère paternel du mort prétendait que l'égalisation du prix du sang n'ayant jamais été introduite dans cette partie du pays, il avait droit d'insister pour que dans cette cause on s'en tint à l'ancien usage. Conformément à cette réclamation, la compensation ou pénalité a été arrêtée à dix-huit serfs, dix-huit chevaux, dix-huit fusils et dix-huit sabres, — le tout de premier choix. A cause, néanmoins, de la demi-parenté du demandeur (il n'était frère que de père) on ne lui a alloué que la moitié de la compensation, et depuis il a fait remise de deux serfs. Après cette décision — à laquelle on n'est arrivé qu'après trois jours de débat, — le demandeur et son frère ont attesté sur le Koran qu'ils étaient satisfaits du jugement. Ce paraît être un aimable jeune homme; mais quant à ses cousins on a à leur reprocher ou un manque de résolution, ou un manque d'empressement à prendre part à la guerre; d'avoir opprimé leurs feudataires; d'avoir séduit une de leurs cousines; et enfin, à l'un d'eux en particulier, le vol d'un fusil le jour même de l'ouverture du congrès. Aussi le hadji et les autres anciens ont-ils adressé à la famille une sévère admonestation, à laquelle Heyderbèh, l'aîné de la fa-

(1) *Pé* équivaut ici au mot *okû* (fils) dans le nord.

mille, a répondu de la manière la plus humble et la plus soumise.

Dans cette affaire, comme dans celle des judicatures locales, — ou pour mieux dire dans toutes les affaires où deux parties sont en cause, — deux intermédiaires passaient alternativement du congrès à l'auditoire assemblé autour du prince (lequel était assis sous un arbre à quelque distance de nous), et de l'auditoire au congrès, rapportant les communications de l'un à l'autre, comme cela se fait d'habitude, de toute la force de leurs poumons.

Un des agents principaux — sinon le premier de tous — du bien qui s'opère maintenant dans cette partie du pays est le vénérable *Barzek* Hadji Dakhûm-Okû. Dans sa jeunesse il se signala comme un des plus braves de sa fraternité, et entre autres exploits belliqueux il a pris part à un si grand nombre d'excursions de pillage dans la Mingrelie et l'Iméritie, qu'il connaît, dit-on, le nom de presque tous les villages de cette partie de la Géorgie; mais depuis douze ans il ne fait plus la guerre qu'aux vrais ennemis de son pays, dans laquelle il est aussi infatigable que dans l'administration de ses affaires civiles. Je ne saurais dire à quel point le caractère de ce Washington circassien a gagné mon admiration; aussi concevra-t-on aisément l'indignation et le dégoût avec lesquels j'appris le 6 de ce mois que le général Rayevski avait offert 1000 roubles à quiconque assassinerait Dakhûm-Okû et rapporterait sa tête à l'un des forts. J'ai entre les mains une lettre écrite en turk et à laquelle est apposé le sceau du général, où cette récompense est offerte pour ce meurtre abominable (1), acte sur lequel tout commentaire est inutile.

Chemitwhatch, 15. — Nous sommes maintenant à la base des montagnes centrales, dont les masses élevées, profondément déchirées et couvertes de forêts — à l'exception de leurs

(1) On en trouvera la traduction dans l'Appendice, n° XII.

sommets principaux, — s'étendent de Gaghra vers le nord-est. Çà et là on y aperçoit encore d'immenses couches de neige, quoique depuis quelque temps nous ayons eu des pluies abondantes et une température très-chaude. Les loups et les ours en habitent les impénétrables forêts, et le chamois parait en fréquenter les plus hautes régions, car des cornes de cet animal m'ont été montrées.

Depuis Mamaï jusqu'à ces environs, les collines aussi bien que les vallées sont d'une extrême fertilité; les forêts sont principalement composées de chênes, et partout d'une venue magnifique. Le trait le plus marquant de cette portion du pays des Azras est que tout le long de la côte une grande largeur de forêts parait être depuis un temps immémorial laissée à l'état de nature. La plupart des sentiers ordinaires qui traversent ces bois natifs sont en ce moment obstrués de troncs d'arbres abattus en travers, pour arrêter les incursions des Russes et celles des Azras de Sûkûm (en conséquence de la dernière incursion faite dans leur pays). Il est vrai que dans la plus grande partie du pays les chemins sont de telle sorte, que des guides et une extrême attention sont nécessaires pour les parcourir. Ce ne sont partout que montées et descentes presque à pic, — trous pleins de boue, — arbres renversés et troncs rompus cachés au milieu des fougères gigantesques et des broussailles, — festons de plantes parasites assez fortes pour démonter un cavalier ou arrêter son cheval, lequel peut aussi, piqué par d'énormes épines, se cabrer dans des passages difficiles, ainsi qu'il est arrivé au mien; — enfin, dernier inconvénient qui n'est pas le moindre, gués dangereux qui changent avec chaque grande crue. Un arbre ou deux abattus çà et là dans la forêt d'une main inhabile, quelques troncs fendus formant sur un ravin qui se trouvera près d'un hameau un pont fragile que le mieux que l'on puisse faire en général est d'éviter, tels sont les seuls indices d'attention donnés au voyageur. La cause d'une telle incurie habituelle parait pro-

venir des querelles, héréditaires ou sans cesse renaissantes, qui existaient de temps immémorial entre les Azras et les Adighès du nord. Des hostilités étaient souvent commises de part et d'autre par des partis qui arrivaient sur des barques pendant la nuit; et les premiers, étant les moins nombreux et les moins entreprenants, avaient plus besoin que les autres de défenses naturelles. C'est seulement depuis l'époque à peu près de mon arrivée dans le pays, que cet état de guerre—quoique déjà il eût été en s'affaiblissant — a finalement cessé, et que la côte tout entière jusqu'à Gaghra n'a plus formé qu'une seule confédération pour la défense générale et pour le gouvernement, et cela, comme je l'ai dit, principalement grâce aux efforts de ces dignes amis de leur pays, Hadji et Islam. J'ai la certitude qu'il y a moins de trois ans j'aurais couru risque de la vie ou de la liberté si j'avais traversé quelques-unes de ces forêts, ainsi que cela m'est arrivé dans ces derniers temps, n'ayant pour escorte qu'un habitant du nord.

Ici, à mesure surtout que l'on approche des montagnes de Gaghra, l'islamisme devient l'exception; mais quant à la règle de foi de la majorité je ne puis en dire grand'chose d'après mes observations personnelles, bien que l'on m'ait parlé de croix devant lesquelles on dit des prières à des époques déterminées. Au surplus, je crois que nombre des gens d'ici, si on les questionnait sur leur croyance religieuse, pourraient en toute conscience, comme notre joyeux hôte Padirchah dont nous partageons ici l'hospitalité, répondre avec Pulci :

« Ma sopra tutto nel buon vin ho fede;
E credo che sia salvo che gli crede. »

On m'a dit que parmi les habitants beaucoup élevaient des pourceaux et en mangeaient la chair; mais cela paraît se faire quelque peu secrètement, car je n'ai rien vu de semblable dans les nombreux hameaux que j'ai visités et traversés. Le hadji, de même que les autres *tamatas* ou anciens du con-

grès, regarde une telle action comme un des plus grands péchés et a employé toute son influence pour la combattre. C'est ainsi que l'on m'a cité l'autre jour comme un triomphe qu'un nombre considérable de ces porcs domestiques avait été égorgé dans une localité des environs, — du consentement des propriétaires, néanmoins.

Dans un sépulcre en bois où j'ai couché il y a quelques nuits, j'ai remarqué, suspendu au-dessus de la tombe, des lambeaux d'habits et une corne à poudre ayant appartenu au guerrier défunt qui repose au-dessous; autour d'une autre tombe également en bois étaient noués quelques cheveux de la veuve affligée. De pareils signes compensent quelque peu à mes yeux l'opinion défavorable que les musulmans avec lesquels je me trouve en ce moment cherchent à me donner de ce peuple.

Le maïs ou blé de Turquie est le grain que l'on cultive ici principalement; après l'avoir grossièrement moulu, on en fait des galettes épaisses que l'on cuit sur une pierre. Chaud, ce pain me paraît préférable à l'insipide *pasta* du nord, où il n'entre pas de sel.

A Ghesch — où par parenthèse nous occupâmes pendant quelques jours les galeries d'une maison à trois étages en pierre et en bois, bâtie pour le prince il y a plus d'un siècle, dans le style du Lazistan — un capitaine turk m'apporta une pierre à gros grain imprégnée de charbon minéral qui flambait faiblement quand on la mettait au feu. Elle lui avait été donnée; mais je ne pus avoir aucun renseignement sur l'endroit où on l'avait prise. Je ne doute pas, néanmoins, que ce ne soit dans la vallée ou sur les hauteurs qui la bordent. Sur la plage, un peu au nord, j'ai vu beaucoup de grès friable rouge (*red sandstone*) (1).

(1) Ces incidents géologiques me font songer à noter ici (comme complément de ce que j'ai écrit précédemment au sujet des ordres de roches intermédiaires et supérieures) qu'un géologue distingué, en

Durant les diverses opérations de ce congrès, j'ai fréquemment été frappé d'admiration, et même à un plus haut degré que dans le nord, en voyant la facilité extrême, la grâce et l'énergie d'élocution avec lesquelles je pourrais presque dire (en plus ou en moins) tous ceux qui prenaient la parole adressaient à une si nombreuse assemblée des discours parfois d'une étendue considérable. C'est décidément un trait caractéristique des habitants de cette côte, et on peut l'attribuer à la fréquence de leurs débats publics où se traitent en toute liberté des sujets auxquels chacun prend vivement part. Mais deux de ceux que j'ai vus ici me paraissent rivaliser à un haut degré, sinon surpasser sous le rapport de l'art oratoire, les hommes les plus fameux que je me souvienne d'avoir entendus soit à la tribune, soit au barreau, soit au théâtre. Kemble, Talma ou Kean auraient certainement admiré et peut-être envié la dignité pleine d'énergie et la manière à la fois mâle et gracieuse avec lesquelles Ali-Bi, chef d'Ardler, s'avança à la tête des quarante magistrats qui venaient d'être élus pour ce district, jusqu'au Koran suspendu au milieu du congrès, prononça une courte déclaration, qu'il confirma en touchant le volume sacré, puis se retira en faisant le salut du Salaam : et ceux qui verraient seulement, même sans le comprendre, le jeune Kerantük dans ses fréquentes allocutions ; — et l'expression concentrée de ses yeux noirs et perçants, comme si la vision en était momentanément suspendue pendant qu'en

voyant les échantillons de roches que j'ai rapportés en Angleterre, et le résumé de mes observations consigné au chapitre IX, a énoncé l'opinion que l'on n'avait pas encore de données suffisantes pour décider à quelles classes appartiennent les diverses roches de la côte circassienne. Ainsi donc, en me *lançant* ainsi là où d'autres craignent de poser le pied, j'ai offert un exemple de ce danger des propensions généralisatrices auquel sont particulièrement exposés les novices dans cette science séduisante. Ce que j'ai appelé craie — d'après l'apparence de cette substance au premier coup d'œil — aurait peut-être pu être plus convenablement nommé calcaire crayeux.

lui le flot de la pensée grandit et s'élève ; — et le calme avec lequel il reçoit des répliques véhémentes, et la ténacité à la fois énergique et patiente avec laquelle il s'applique à les disséquer et à les réfuter, — pendant que les anciens à barbe grise, qui fréquemment lui cèdent la parole quand l'exposition et l'argument sont nécessaires, forment autour de lui un cercle muet et attentif, — ceux-là immanquablement reconnaîtraient en lui un homme que la nature a doué à un degré éminent des qualités qui assurent la distinction et la prééminence partout où de hautes facultés intellectuelles sont requises. Ali-Bi peut avoir quarante-cinq ans ; Kerantök n'en a pas plus de trente-cinq. S'ils survivent aux événements actuels — car tous deux sont des guerriers intrépides — ils ne peuvent manquer, le dernier surtout, d'arriver à la haute direction des affaires de cette partie du pays.

Mais nous avons aussi notre orateur de la foule dans la personne d'un noble de Ghesch nommé Arslan-Pé, homme taillé en Hercule et doué d'une puissance de poumons proportionnée. C'est lui que l'on a choisi pour promulguer devant les Azras réunis dans cette vallée les nouveaux règlements auxquels il leur faudra désormais se conformer. C'est ce qu'il a fait en vrai Stentor de la galerie supérieure de notre logement ; — commençant chaque nouvelle disposition et imposant silence aux interruptions et aux clameurs en criant (l'expression est littéralement exacte) les premières syllabes, ce qui assurait le calme et l'attention pour le reste du paragraphe. La présence d'esprit et la bonne humeur avec lesquelles il faisait chorus et donnait le change aux éclats de rire partant de la foule assemblée au-dessous, puis revenait aux règlements, que lui communiquaient ceux qui l'entouraient au-dessus, — et parmi ceux-ci il y avait aussi de temps à autre assez de bruit et d'interruptions, — donnaient tout à fait à la scène le cachet caractéristique d'une de nos bruyantes assemblées électorales.

On verra par un court vocabulaire que je joins à l'Appendice que la langue des Azras est décidément différente de celle des Adighès ou Circassiens; et quoique la plupart des anciens du congrès parlent l'une et l'autre, ceux du nord paraissent cependant préférer, dans les occasions importantes, l'intermédiaire d'un natif du pays. Un troisième vocabulaire (1) montrera qu'il existe même une troisième langue, laquelle se parle depuis Vardan jusqu'au Hamisch et à quelque distance dans les terres; tandis que M. Klaproth affirme avec assurance que la langue est foncièrement identique sur toute l'étendue de la côte. Cette assertion erronée, jointe à d'autres qu'il ne présente pas avec moins de confiance et que j'ai trouvées également mal fondées, a quelque peu ébranlé la foi que j'avais en lui.

Dans ce district-frontière, comme on peut l'appeler, où nombre d'individus sont suspects d'entretenir des communications nuisibles et d'avoir une dangereuse propension à imiter leurs compatriotes renégats des environs de Sûkûm, une certaine répugnance s'est manifestée pour les mesures en cours d'exécution; aussi a-t-on pris des otages que l'on garde pour les vendre comme serfs jusqu'à ce que ce peuple montre plus d'empressement à se conformer aux nouveaux règlements. Au surplus, les choses suivent une marche favorable, et demain verra, dit-on, se compléter les arrangements pris pour maintenir dans la fidélité et l'adhésion au bon gouvernement la partie méridionale de la côte, d'Ardler à Gaghra. Aussitôt que les circonstances le permettront on prendra les mêmes mesures pour le reste de la côte depuis Ardler jusqu'à Toapse, et je crois que dans cette partie du pays il y a moins de difficultés à prévoir.

Je me suis assuré que conformément à ce que j'ai indiqué sous la date du 6 avril Sûkûm-Kaléh n'a jamais été gouverné

(1) Voir l'Appendice, n° XIV.

ni occupé par des sujets du sultan ; que jamais ce monarque n'y a perçu de droits commerciaux et qu'en aucun temps il n'y a exercé de juridiction d'aucune sorte. Il faut donc envisager maintenant la cession que la Porte en a faite à la Russie sous le même point de vue que la cession de Sûdjûk-Kalèh, c'est-à-dire comme un acte fictif par lequel, à l'instigation de la Russie, on a voulu en imposer à l'Europe.

Quoique les opérations du congrès aient parfois été assez intéressantes, on croira sans peine que depuis quinze jours et plus que j'y assiste la session devient passablement fatigante. Pendant tout ce temps il m'a fallu prendre place parmi les anciens, conservant autant que possible la gravité magistrale, et assis sur la terre (où l'on avait seulement étendu un peu de fougère ou de branchages de coudriers) pendant la plus grande partie du jour, quelque temps qu'il fît, par un soleil ardent comme par la pluie battante, sans autre abri que celui que pouvaient offrir les arbres qui se trouvaient là. Quoique courtes, nos marches journalières ont été parfois extrêmement fatigantes, à raison de la natûre du pays. Mais que dire des tamatas, — de ces vieillards qui vont passer plusieurs mois, comme ils l'ont toujours fait plus ou moins chaque année, dans ce travail d'esprit et de corps, laissant absolument de côté leurs propres affaires et mettant leurs chevaux sur les dents (ce qui est toujours ici une considération de premier ordre), et cela sans aucune espèce de dédommagement autre que la satisfactiou même d'avoir rempli un devoir?

Mais la fatigue du jour pendant cette tournée judiciaire a été pleinement égalée par celle des nuits, à l'exception de quelques-unes où nous avons bivouaqué; car outre les attentions dont on croit devoir entourer l'étranger anglais, Hassau Bey, mon konak, est partout le bienvenu, et la plupart de nos hôtes ont ainsi tué une vache ou un bouvillon à l'arrivée de notre parti, composé généralement d'une vingtaine de personnes, et nous ont fait une réception dans

laquelle les chants, les danses, les coups de pistolet, etc., ne manquaient jamais d'occuper la plus grande partie de la nuit, ou pour mieux dire toute la nuit et une bonne partie de la matinée. Aussi en étais-je venu à craindre de tomber malade par la privation presque absolue de sommeil. Ce paraît être l'étiquette de ces Azras de faire commencer des danses de jeunes gens dès le début de notre souper, bien qu'en dehors de notre maison, ou à une distance de l'endroit où nous mangions telle que les éclats éloignés de la gaîté des danseurs arrivaient seuls jusqu'à nous. Quelquefois, néanmoins, des individus isolés ou des couples venaient danser autour de nos feux. Souvent les danses, où ne présidait d'autre musique que celle de la voix des danseurs, se prolongeaient presque jusqu'à l'aube; je les ai même vu recommencer dans la même matinée, par une chaleur déjà accablante pour ceux qui ne se donnaient pas le moindre mouvement. Les maîtres de ballets de Paris devraient venir chercher des recrues parmi ces nerveux Azras.

Parfois notre seule lumière était celle du feu, nouvelle cause d'insomnie pour moi; car à sa chaleur s'ajoutait celle du climat à cette époque de l'année, ainsi que de la vingtaine d'hommes de notre escorte rayonnant du centre à la circonférence de notre appartement circulaire, comme des piques disposées en rosace pour l'ornement d'un arsenal. Beaucoup de maisons des hôtes ont cette forme, avec ou sans ouverture au centre pour donner issue à la fumée; quand elles sont carrées, on laisse généralement à cet effet une ouverture dans le mur à chaque extrémité de la pièce, sous le toit. Lorsque le temps et les circonstances le permettaient, je m'échappais ordinairement de ces véritables fours, et je venais étendre sous un arbre la natte qui me servait de lit.

Ce que j'ai dit des anciens revêtus ici des fonctions judiciaires est, je l'espère, de nature à leur concilier le respect que méritent à un degré si éminent leurs courageux efforts

pour introduire quelques améliorations dans l'administration publique de leur pays, et pour maintenir et fortifier l'esprit de résistance contre leurs envahisseurs; il ne faut pas oublier non plus que ce peuple est dépourvu de précédents, sauf ceux que fournit le pays et la mince connaissance de la loi turque que possède un petit nombre de mollahs turks. Pour quelqu'un habitué à voir l'administration de la justice entourée d'une grande solennité, il paraît d'abord étrange qu'elle daigne s'en dispenser, et on a en quelque sorte peine à la reconnaître. D'après tout ce que je vois et ce que j'entends, néanmoins, les décisions de ces anciens, lesquels sont invariablement choisis parmi les plus intègres et les plus intelligents de leurs fraternités, sont tout aussi invariablement dictées par un haut esprit d'équité; et je n'ai jamais ouï dire qu'on eût cherché à leur résister. Il est vrai que de telles tentatives sont peu à craindre, attendu que ces *Tarko-Khass* peuvent être considérés comme une cour de représentants, investie par une délégation permanente, et non temporaire, du pouvoir suprême de la communauté entière. Leur nombre, la publicité de leurs délibérations et la liberté générale des débats, paraissent offrir une garantie efficace contre tout danger de tyrannie; et la bonne harmonie est assurée par l'absence complète de tout motif d'intérêt purement personnel, ainsi que de toute rétribution autre que le respect, l'estime et la déférence de leurs concitoyens.

La singularité de ces scènes judiciaires pour celui qui vient de quitter les domaines de ce qu'on appelle la civilisation, est que ces chefs du peuple paraissent n'avoir eu jusqu'à présent nullement l'idée d'agir sur l'imagination de la multitude en entourant leurs séances d'un certain apparat. Ils ont le premier choix des places à terre là où doit se tenir la réunion, dont ils deviennent alors le centre; et quiconque n'est pas jusqu'à un certain point privilégié (par l'âge et la réputation principalement) se tient debout ou s'assied à distance respec-

tneuse. Il n'est cependant pas rare de voir quelques-uns des juges — dans les intervalles des débats ou quand par leur nature ces débats ne les intéressent pas tous également — s'occuper à confectionner des brides ou des sangles (chacun étant son propre sellier), à nettoyer ou à préparer des armes, etc.

Au surplus, il se présente parfois des incidents encore plus caractéristiques de l'état de simplicité tout à fait primitive de cette société. C'est ainsi qu'un matin de ces jours derniers, avant que les affaires du jour ne fussent commencées, un individu s'approchant d'un air profondément pénétré de l'importance de sa démarche, se mit à genoux, et raconta très-longuement aux anciens un rêve de favorable présage que quelqu'un avait fait tout récemment; et qu'après celui-là un autre vint leur apporter les os de l'épaule d'un mouton ou d'une chèvre récemment tués, dont les parties transparentes montraient des pronostics également favorables, — le tout, naturellement, dans un sens d'intérêt public en tant qu'opposé directement à celui des Russes.

Le 7 de ce mois, le hadji reçut avis de *Barzek* Beïslam — son propre parent, et, comme le hadji, d'une activité prodigieuse — qu'un messager arrivé en grande hâte de l'Abazak annonçait que le général Sass avait fait de nouvelles offres de paix (comme on dit) aux conditions les plus favorables, ne demandant pas d'otages et n'imposant aucune autre restriction; et qu'il était fort à craindre qu'une partie considérable des Abazaks ne fût disposée à les accepter. Omar Effendi, le secrétaire du congrès, fut immédiatement appelé, et le hadji — que j'aidai de quelques suggestions — lui dicta rapidement une adresse, dans laquelle, après les choses d'usage, telles qu'un appel à leur fidélité, etc., il leur disait nettement que leurs nobles pouvaient désirer l'amitié de la Russie, parce qu'ils y gagneraient, au lieu que les tokavs seraient réduits à la même condition que leurs serfs; et que s'ils entraient en

arrangement avec les Russes, leurs amis et leurs voisins d'ici se changeraient en ennemis implacables, qui leur feraient une guerre d'embuscades incessante et irrésistible. Enfin, pour achever de les convaincre, quelques-uns des districts de l'Abazak les moins défendus par la nature étaient ensuite nominativement désignés comme objet de ces attaques futures.



CHAPITRE XXXII.

Les Russes effectuent une descente à Waïa. — Mort du sultan. — Visite à l'Abazak. — Vallée de la Makupse. — Manque de sécurité comparatif des personnes et des propriétés dans l'Abazak. — Causes de la non-prestation du serment national. — Cérémonies qui accompagnent le retour d'un pkhûr rendu à sa famille. — Sources sulfureuses chaudes. — Reprise des cérémonies. — Sources salées. — Ornithologie.

Khissa, 25 juin 1839. — Le départ de mon konak du lieu du congrès fut accéléré par l'avis qui nous parvint le 15 qu'une flotte qui ne se composait pas de moins de trente-cinq bâtiments, grands et petits, avait été aperçue croisant à la hauteur de son échelle. Khissa ayant été dernièrement spécialement menacé par les officiers russes, à cause de leurs motifs d'inimitié particulière contre Hassan Bey, l'heure de la destinée semblait avoir sonné pour cette localité. Pour cette raison, et par suite du désir que j'avais de voir par moi-même la situation de l'Abazak, je pris aussi congé des membres du congrès. A notre arrivée ici nous ne trouvâmes plus de vaisseaux sur la côte, et nous vîmes que la menace n'avait été qu'une ruse destinée à détourner l'attention, la flotte étant bientôt après partie pour Waïa. Le 19, par un temps et un vent complétement favorables, elle y débarqua une dizaine de mille hommes, n'ayant eu à dépenser pour cela que fort peu de munitions. Non qu'une force considérable de Circassiens ne se fût réunie pour faire aux Russes une réception convenable; mais c'est ce qui ne peut avoir lieu, avec la grande inégalité de nombre (par suite de ces querelles intestines), de discipline, d'armes et de munitions, que lorsque les circonstances permettent de charger l'ennemi pendant le débarquement, et le général évita de nouveau ce danger en rangeant les trois-

ponts le long de la côte (où l'eau se trouva plus profonde que je ne supposais) au nord de la rivière, où s'étend une plaine de près de deux milles de long sur environ trois quarts de mille de large, et qui par conséquent était la meilleure situation pour un fort. Aussi fut-ce là que les Circassiens se postèrent. Au sud de la rivière, qui est large et profonde et dont les rives sont couvertes d'arbres serrés et de broussailles, que traverse un seul sentier, est une autre plaine moins étendue, mais assez grande encore pour qu'une force telle que celle que j'ai mentionnée puisse s'y développer. Ce fut donc là qu'après avoir canonné pendant quelque temps la plaine du nord le général fit promptement transporter son armée et son artillerie par les steamers, les petits bâtiments et les chaloupes; tandis que les vaisseaux de plus grande dimension empêchaient les Circassiens de quitter leur position au nord de la rivière, à moins de faire un détour par les hauteurs; et dans ce cas le temps qu'il aurait pris l'aurait rendu inutile. Il y a eu depuis quelques engagements, mais qui n'ont pu empêcher l'armée de prendre position au nord de la Waïa, où un fort est maintenant en construction.

J'ai été en partie consolé des contrariétés que j'ai éprouvées ici, par les nouvelles qui m'ont été apportées du Notouhatch, où le peuple, à qui j'ai dernièrement adressé une lettre d'encouragement, est toujours ferme dans ses dispositions et n'a pas jusqu'ici été inquiété par les Russes. Ceux-ci, au nombre de 2000 hommes, sont tout occupés du nouveau fort de Semez, et de quelques autres opérations conduites sur une grande échelle, qui feraient penser qu'il s'agit d'établir là aussi une colonie. Dernièrement on a appris par les garnisons des forts de cette partie de la côte la mort de *leur ami* le sultan, et pendant trois jours les Russes ont fait une sorte de célébration de cet heureux événement, de la vérité duquel les Circassiens ne sont nullement assurés, le regardant comme une invention destinée à leur faire perdre cœur. Mais ce rapport a été con-

firmé par un navire turk arrivé à Djankhoti. Complétement incertain de ce qui se passe dans le reste du monde, je ne m'abandonnerai ici à aucune spéculation nécessairement hasardée sur cet événement, quelque grave que me paraisse pour l'empire turk la longue minorité sous laquelle il va tomber dans la situation actuelle de ses affaires.

2 *août*.—L'escadre russe mit à la voile deux ou trois jours après avoir débarqué l'armée à Waïa. Elle se dirigea au sud; et Hassan Bey vient de recevoir une lettre des environs de Sûkûm-Kalèh, par laquelle on l'informe qu'un corps de 2,000 hommes, composé de Géorgiens et d'Azras, a été réuni sur ce point en même temps qu'un corps d'armée russe considérable; que la destination de ces troupes est Khissa, où elles doivent d'abord brûler notre hameau et où elles élèveront ensuite un fort, comme châtiment des démarches récentes par lesquelles Hassan Bey a poussé à la continuation de la guerre. Mais, sans s'arrêter à ces menaces, Hassan a résolu de conduire une nouvelle incursion dans le pays de ces Azras, avec des forces qui sont sur le point de se réunir.

Psèkùps, 22 *août*. — Après environ deux ans d'attente, j'ai pu enfin visiter cette province d'Abazak. J'ai profité pour cette visite du voyage qu'y faisait Ali-Bi d'Arduwhatch avec son *pkhûr* ou pupille, et accompagné, outre trois femmes, dont la sienne, d'un cortége d'une quarantaine de personnes. Sept ou huit sont de ses propres gens; les autres sont des amis, tant nobles que tokavs, qui se sont joints à lui pour donner un plus grand apparat à sa visite, — mais sous la condition qu'au retour chacun d'eux recevrait un bœuf gras ou sa valeur. Ses serfs mêmes seront ainsi rémunérés.

J'ai pénétré dans la province par la vallée montagneuse de la Makupse, ayant été retenu par une indisposition en arrière du reste de la caravane, qui avait pris la route moins directe, mais plus facile, qu'offre la vallée de la Toapse. La frontière, formée ici par une montagne, est à environ dix

heures de marche de la mer en avançant lentement. Après avoir franchi une autre montagne boisée, où il est arrivé quelquefois, m'a-t-on dit, que des voyageurs ont été arrêtés et dépouillés de leurs armes et de leurs chevaux, on entre dans la riche et large vallée de la Psékùpse, qui conduit au pays bas et ondulé dont est formée la plus grande partie de cette fertile province, et qui m'a été représenté comme ayant une longueur de quatre bonnes journées de marche depuis les frontières du Chapsuk jusqu'à celles du Besni, sur une largeur qui, à son *maximum*, est d'environ trois journées de marche. Ce pays serait encore d'une défense moins facile sans le grand nombre de ses épaisses forêts coupées par de simples sentiers, et sans les rivières sans ponts qui le sillonnent.

Mais je parle ici de ce que je n'ai pas vu et d'après la description des autres; car un congrès ayant péremptoirement rejeté les offres pacifiques de Sass, toute nécessité de m'exposer à des risques personnels a cessé, et j'ai cru devoir me conformer aux recommandations pressantes que l'on m'avait faites de ne pas m'éloigner de mes compagnons de voyage, de peur que la récompense offerte pour ma personne par les Russes, qui ont maintenant une sorte d'influence dans le Psadûg (à une demi-journée seulement d'ici) et dans les autres provinces du Kûban, ne tente quelqu'un des nombreux mauvais sujets dont la province est infestée. Ici il n'y a pas encore eu de prestation du serment national, de sorte que la trahison et le vol n'ont presque pas d'autre empêchement que la vigilance apportée par chacun à protéger ce qui lui appartient.

Aussi, sauf dans quelques localités plus sûres, les chevaux ne sont-ils pas laissés au vert toute la nuit, nonobstant une garde d'hommes armés; même dans cette saison on les nourrit à l'écurie, dont la porte est solidement barrée, et devant laquelle couche un homme pour plus de sécurité. Outre la

grande incommodité d'un tel état de choses, le mal provenant de cette consommation de foin en été doit parfois, comme dans les saisons pareilles à la dernière, où une très-grande qnantité de bestiaux périrent faute de provende, être très-considérable. Néanmoins, à tout ce que j'ai pu dire à ceux que j'ai vus pour les exhorter à imiter les deux autres provinces, on ne m'a répondu jusqu'à présent qu'en me représentant la grande étendue de celle-ci ; — comme si le labeur de la prestation du serment ne pouvait pas se diviser. Au surplus, je crains qu'il n'y ait aussi manque d'unanimité entre les personnes influentes, car les tokavs m'affirment que les nobles désirent l'ascendant russe, dans l'espoir d'acquérir par là un pouvoir plus grand, et que déjà la plupart d'entre enx sont pourvus de passe-ports russes. Heureusement la classe des tokavs est de beaucoup la plus nombreuse, et elle paraît rester ferme ; puisqu'au grand congrès dernièrement tenu sur la Chagwasche les propositions du général Sass ont été repoussées.

Luca avait excité ma curiosité au sujet du retour d'un *pkhûr* ou pupille dans sa famille, à force de me dire que cette réintégration était accompagnée de *beaucoup de cérémonies ;* aussi n'en ai-je voyagé que plus promptement pour assister à celle-ci, et j'ai été assez henreux pour rejoindre Ali-Bi et sa troupe dans une prairie sur les bords de cette rivière, où ils attendaient l'arrivée des dames et celle d'un noble âgé chez qui j'avais logé la nuit précédente, et qui le lendemain m'avait accompagné.

Quand nous fûmes tous réunis, nous nous remîmes en route sous la conduite de deux nobles d'âge avancé, les dames à l'arrière sur un chariot léger traîné par des bœufs ; au centre était le pupille en complet accoutrement de guerre, montant un coursier géorgien plein de feu, et portant une tunique de drap d'Europe superbement ornée, aussi bien que la selle et les housses, de galon d'argent. Près de lui on con-

duisait en laisse un beau cheval de bataille blanc, dont la selle et le harnachement étaient de même richement décorés : — le tout ayant été fourni et lui ayant été offert par son atalik.

Arrivés à deux milles environ de notre destination, la troupe entière—se montant à une quarantaine de personnes — se mit à chanter, et, selon l'usage en de telles occasions, à tirer en l'air des coups de pistolet ; ce fut le signal d'un rassemblement de spectateurs — hommes et femmes — sur une éminence que longeait notre chemin et où l'on voyait quelques hameaux et des arbres. Quand nous en fûmes plus près, tous les jeunes gens de notre troupe s'armèrent de branches d'arbres très-respectables arrachées aux haies en clayonnage qui bordaient le chemin. Le motif de cette précaution ne tarda pas à se révéler; car nous ne fûmes pas plutôt arrivés à une sorte de défilé au milieu des hameaux et des arbres, que nous en vîmes saillir un corps d'habitants pareillement armés, qui attaqua notre avant-garde de la manière la plus furieuse, proférant des hurlements et des cris pour épouvanter nos chevaux, et tapant de toutes leurs forces tant sur ceux-ci que sur nos hommes avec leurs grandes et lourdes branches, de sorte que notre parti tout entier, quoiqu'il eût fait une vigoureuse résistance, fut un moment forcé de battre en retraite pour se rallier. Alors nous revînmes à la charge, — quelques-uns des plus robustes formant une sorte de garde du corps près des femmes,— et nous parvînmes enfin à nous ouvrir un passage à travers le défilé. Mais ce combat ne fut que le préliminaire d'une série d'autres engagements qui se prolongèrent tout le reste du chemin, et dans l'un desquels je reçus plusieurs coups passablement bien appliqués en travers des épaules. Je pus m'estimer heureux de m'en tirer ainsi, car je vis le sang couler de plus d'une tête, et tout respect pour les personnes semblait être temporairement hors de question.

Ma plus grande crainte, néanmoins, était pour les femmes, que plusieurs fois je vis sur le point d'être renversées; je craignais aussi pour un peu de bagage que j'avais avec moi pour solder mes dépenses. Ce bagage, simplement lié dans un manteau, serait inévitablement devenu la proie de nos assaillants s'ils avaient mis la main dessus.

Enfin nous atteignîmes le hameau tant désiré de notre pupille. Ali-Bî, accompagné de son pkhûr, du cheval blanc, des dames et de quelques-uns de ses principaux amis, y pénétra au galop par l'entrée principale, et au milieu de nouvelles décharges d'armes à feu il remit le jeune homme à sa famille; pendant ce temps le reste de la caravane, moi du nombre, gagnait la maison des hôtes, où plusieurs de nos ennemis de tout à l'heure nous avaient devancés, et où la comparaison faite en riant et en plaisantant des accidents arrivés de part et d'autre termina cet étrange prélude de ce que Luca appelait *beaucoup de cérémonies*.

On pourrait demander la cause d'une réception si hostile: la seule réponse, c'est que tel est l'usage du pays, et que les habitants avaient droit de nous enlever tout ce dont ils auraient pu s'emparer.

Durant le reste du temps que je passai avec Ali-Bî et sa troupe, les seules choses dignes de remarque que j'appris furent que les provisions que nous consommions étaient en grande partie fournies par l'atalik, et que tout notre parti, même les serfs, faisait à la famille du pupille autant de présents que chacun pouvait, dans l'espoir de recevoir un retour profitable quand la famille et sa fraternité feraient leurs présents à Ali-Bî pour reconnaître la manière dont il s'était acquitté de ses fonctions d'atalik, — et aussi en retour de ses propres présents, puis-je ajouter: car ce commerce de présents est universel.

Afin de provoquer les membres de la fraternité à venir s'acquitter de cette courtoisie, le pkhûr partit le lendemain

de notre arrivée pour faire sa ronde parmi eux. Depuis lors le violon, les danses et les chants n'ont pas cessé pendant toute la durée de nos chaudes et longues journées, pour l'amusement de notre troupe; et les chôses iront ainsi jusqu'au 26, où auront lieu trois jours de *cérémonies :* seulement je crois que ce sera sur une autre clef que le prélude. Si je reste, j'en parlerai. En attendant je me suis rendu à un hameau situé à une dizaine de milles dans l'ouest, au pied des montagnes, afin de me rapprocher d'une source thermale d'eau sulfureuse dont j'ai bu et où je me suis baigné une demi-douzaine de fois, et dont je crois éprouver quelque bien.

Une douzaine de sources environ surgissent dans l'angle d'une clairière sous un grand rocher de grès rouge à très-petits grains, et forment un ruisseau qui remplirait une barrique en moins d'une minute. Le bain est formé simplement par quelques pierres et quelques pièces de bois qui ont été placées autour des sources dans un coin, de manière à ménager une profondeur d'eau suffisante pour une immersion horizontale. La chaleur de ce bain est de 111° Fahrenheit (1); mais celle d'une autre des sources est de 142° (45° Réaum.), et elle me parut aussi la plus fortement imprégnée; j'en pris un échantillon que je ferai analyser plus tard (2). Le bain est fréquenté, mais j'ignore si les visiteurs sont nombreux; et je crois que l'on me trouve fort singulier de boire de l'eau de ces sources, dont le goût est des plus nauséabonds. Les pierres rapprochées des sources présentent une incrustation d'un blanc jaunâtre, mais insipide; et l'eau du ruisseau, qui paraît claire quand le soleil brille, prend à l'ombre une teinte bleuâtre et laiteuse, qu'il conserve jusqu'à sa réunion au Psékûps à quelque distance des sources, laissant à la surface une légère écume. Des bulles d'air en plus ou moins grande quantité

(1) 43,89 centigr., ou environ 35° Réaum. (*Trad.*)

(2) Voir l'Appendice, n° XVII.

s'échappent de toutes les sources, surtout de celle où la bouteille a été emplie. Tout le monde les a sur-le-champ qualifiées de bains sulfureux, parce qu'on s'est aperçu que le galon d'argent, etc., se ternissait immédiatement quand on le tenait au-dessus.

30. — Les *cérémonies* ont été reprises le 26; mais elles n'ont duré que deux jours, le nombre des assistants ayant été très-restreint, comparé à ce qu'il est d'habitude en ces sortes d'occasions. Il devait bien y avoir pourtant de trois à quatre cents personnes présentes, et le principal amusement des jeunes gens des deux sexes était de danser en cercle à l'entrée du hameau (de la manière monotone que j'ai précédemment décrite), et cela par la plus grande chaleur de la journée; autour des danseurs était un autre cercle d'hommes armés de branches d'arbres, qui de temps à autre, à mesure que des cavaliers se rassemblaient pour voir la danse, les attaquaient de la façon peu *cérémonieuse* dont j'ai déjà donné une idée, et les forçaient de se retirer à une certaine distance, où généralement ils se reformaient, et d'où ils revenaient sous la conduite d'un chef charger à leur tour leurs assaillants. Quoiqu'un peu rude selon nos idées, cet amusement est une excellente école pour les chevaux, qu'il prépare à soutenir une mêlée avec l'infanterie.

Outre ces *amusements*, il y a eu la course à la poursuite d'un cavalier portant un drapeau blanc; et après cette course est venu un abondant repas de viande et de pasta, avec une boisson fermentée du sud (1), que chacune des personnes

(1) Cette boisson est ainsi préparée : on concentre le jus du raisin en le faisant bouillir, et on l'amène à une consistance telle qu'il puisse se conserver sans s'altérer jusqu'à la saison suivante. A mesure des besoins on en prend plus ou moins, on l'étend d'eau, on le fait *fermenter*, et on y ajoute du miel pour donner plus de douceur à la préparation. Les musulmans, qui ne goûteraient pas au vin, se croient en parfaite liberté d'user de cette boisson, comme n'ayant avec le vin aucune affinité!

présentes a fournie pendant les deux jours ; le tout s'est terminé par une course de chevaux à la circassienne. A cet effet, on laisse jeûner pendant trois jours une demi-douzaine des meilleurs coursiers, puis on les envoie vers le soir à un endroit indiqué, d'où ils reviennent à bride abattue. Le vainqueur se trouva être un cheval kabardan qui m'appartenait ; mais quoique mon drogman qui le montait dût avoir pour prix un bœuf gras, et que des prix de moindre valeur fussent promis à ceux qui seraient arrivés le second et le troisième au but, aucun de ces prix n'a paru. J'apprends qu'il y a une si déplorable pénurie de présents de la part des parents et amis de la famille de notre pkhùr, que toutes les belles spéculations de profit faites par Ali-Bi et sa troupe sont maintenant dissipées, et que l'on *parle* de repartir immédiatement sans accepter les présents qui ont été offerts, c'est-à-dire une demi-douzaine de chevaux médiocres et deux cottes de mailles en assez mauvais état ; bien que durant les deux jours qu'ont duré les *cérémonies* des hérauts soient allés crier partout publiquement que chacun eût à venir sans retard apporter sa quote-part pour la récompense de l'atalik et de ses amis.

La cause principale de tout ce désappointement est que les tokavs, nombre desquels sont les plus riches, et en ces sortes d'occasions les plus généreux, sont en ce moment en dispute avec les nobles, et notamment avec la fraternité à laquelle appartient le père de notre pkhùr, au sujet de l'égalisation du prix du sang introduite par Hassan-Pacha, et que cette dernière fraternité a repoussée, demandant qu'on en reviut à l'ancienne coutume circassienne, et que désormais la valeur de treize serfs formât le prix du sang d'un noble, et onze celui d'un tokav. Je crois qu'ils échoueront dans cette ten-

L'un d'eux, c'était un mollah, disait en ma présence qu'une seule goutte de vin qui tomberait sur un pain devrait être considérée comme une souillure, non-seulement pour le pain qu'elle aurait touché, mais pour ceux qui se trouveraient dessous, y en aurait-il une demi-douzaine.

tative, à laquelle, très-probablement, quelques-uns d'entre eux ont été poussés par les Russes; car les tokavs l'emportent considérablement sur eux par le nombre, et beaucoup de ces derniers sont en ce moment à un congrès réuni sur la Chagwasche à l'effet de s'engager par serment à soutenir cette égalité et à s'opposer à ce qu'on fasse la paix avec les Russes. J'apprends avec peine, néanmoins, qu'il n'y doit être question ni de la suppression du vol ni du châtiment des actes individuels de trahison.

Hier j'ai fait une excursion à environ 8 milles au sud de ce hameau, dans l'intention de visiter quelques sources salées, espérant qu'avec quelques procédés d'art il serait possible de rendre cette partie intérieure du pays indépendante de la Russie pour le sel. Je regarde comme probable que ce but désirable pourra être atteint. Les sources, au nombre d'une douzaine environ, sont situées dans un creux, ou plutôt dans un petit espace uni au milieu des contre-forts avancés de la grande chaîne. J'en trouvai l'eau fortement imprégnée de saumure; mais dans la plupart elle était réduite à une faible quantité au fond d'autant de petites fosses, qui semblaient avoir été formées par le piétinement des gens qui viennent chaque jour en grand nombre chercher ici leur provision de sel (regardé comme un bien commun), que généralement chacun emporte chez soi dans des peaux ou dans de grands vaisseaux ouverts pareils à des barattes. C'est dans ces fosses que l'eau s'évapore. Depuis longtemps, c'est-à-dire depuis plus d'un mois, il y a eu peu ou point de pluie; nous sommes au plus fort de la saison sèche, et celle-ci l'a été à un degré peu commun. On m'a dit néanmoins qu'avant que les visiteurs n'arrivent chaque matin épuiser les sources, elles s'écoulent assez abondamment dans le prochain ruisseau, perte que pourrait complétement prévenir une écluse d'une douzaine de pieds. Des forages pourraient accroître, même en été, l'émission des sources existantes et peut-être en créer de nou-

velles. Au surplus, il n'y aurait pas, à cet égard, nécessité immédiate si on usait de précautions; car tout le monde s'accorde à dire qu'on aperçoit peu de différence dans le produit de l'évaporation des sources, même en hiver, quand le sol qu'elles occupent s'est couvert d'un peu d'eau, ou plutôt qu'il est devenu légèrement marécageux, et que le seul affaiblissement sensible est à l'époque de la dernière fonte des neiges. Et encore il n'est pas tel, même alors, qu'il faille suspendre les approvisionnements. Le sol autour des sources est une terre légère très-mêlée de gravier, et la roche de la localité est un conglomérat très-grossier mêlé de nombreux fragments — quelques-uns assez entiers — de coquilles de mer et de pétoncles.

On voit dans cette province—aux abords de beaucoup des petites réunions de tombes de famille — des citernes en bois proprement abritées et remplies d'eau, dans lesquelles on met à fermenter de petites poires sauvages, qui dans la chaleur de l'automne font une boisson très-agréable pour les passants.

Dans tout le pays on voit çà et là des pigeons ramiers à plumage bleuâtre; mais cette province en particulier paraît être leur quartier général, et des troupes presque aussi nombreuses que des volées de moineaux couvrent les champs dans toutes les directions. De là provient sans doute l'abondance de la tribu *falco*, dont le pays fourmille partout. Les étourneaux sont aussi très-nombreux, ainsi qu'un oiseau qui ressemble entièrement à notre merle commun, sauf qu'il ne se fait nullement enteudre, non plus que les alouettes ni les grives. Et même on dit que dans tout le pays les bois et les champs sont presque dépourvus de chants; nulle part on n'entend les joyeux trilles de l'alouette (1), de la linotte, du bouvreuil ou du chardonneret. On voit une grande variété de

(1) La seule espèce qui se voie ici est l'alouette des blés à crête.

piverts, tant grands que petits, ainsi que de bécassines et de corneilles (on trouve dans l'est de l'Europe les variétés noire et mouchetée) ; mais je n'ai jamais aperçu un seul individu du genre *perdix*, — soit caille, soit perdrix. On m'a dit, cependant, qu'on trouve la caille près du Kùban.

Un congrès se tient en ce moment dans le Chapsuk pour la suppression de la trahison, et on a coupé la gorge, *in terrorem*, à trois traîtres notoires. C'est la première fois que j'entends parler de ce genre de punition, et l'excuse qu'on en donne est que les habitants sont exaspérés de voir leurs moutons et leur gros bétail paissant vers le Kùban fréquemment enlevés par les Russes par suite de trahison.



CHAPITRE XXXIII.

Hostilités dans le Psadûg. — Osman de Vardan. — Retour de l'Abazak. Perspective de la guerre. — Arrivée de navires turks. — Denoûment du voyage d'Ali-Bi dans l'Abazak. — Attaque d'un fort russe. — Progrès de l'organisation civile dans l'Abazak. — Vestiges du christianisme sur la côte circassienne. — Fort de Sûbesch. — Particularités de la société circassienne. — Houille à Sûtcha. — Commerce circassien. — Croiseurs russes et mauvais vents. — Surcharge. — Nouvelles du Notouhatch. — Maladie feinte. — Départ de Circassie. — Sinope. — Civilités reçues des Russes et rendues.

Khissa, 4 octobre. — Quelques jours avant que je ne quittasse l'Abazak le canon se fit entendre dans la direction du Chapsuk. Un noble de notre parti, Osman, nous quitta aussitôt pour aller prendre part à l'action. J'ai su depuis que les Russes avaient un matin de bonne heure fait une iucursion où malheureusement ils avaient réussi à emmener prisonniers trente-sept paysans, malgré les efforts du vaillant Ghézil Beg et d'autres pour les sauver.

Zeûz Hûsseïn-Okû Osman de Vardan, dont je viens de parler, est un des hommes les plus dignes d'estime que je connaisse dans le pays. Il est frère d'Achmet, ce vaillant chef de partisans dont j'ai parlé précédemment comme m'ayant fait à son hameau une si noble réception peu après mon arrivée dans ce pays, et qui a été tué à Chakhe lors du dernier débarquement des Russes. Osman est le frére aîné d'une famille de héros, dont deux seulement (sur cinq) sont encore en vie. A ses qualités guerrières il en joint d'autres non moins précieuses, la sagesse, la loyauté et la modestie. Aussi en avais-je fait mon principal intermédiaire pour communiquer aux autres tamatas influents mes idées au sujet de l'établissement de magistratures locales et permanentes, et de la

surprise nocturne des forts russes comme moyen d'obtenir quelque contre-poids aux succès de l'ennemi. J'ai préféré le concours d'Osman dans ces mesures à celui même de Hadji, parce que dans celui-ci j'ai trouvé moins de patience à écouter les suggestions des autres, à cause de l'activité native et de l'énergie de son caractère, qui le rendent fort peu propre à la maturité d'une délibération. Au total, je dois dire qu'en comparant la conduite générale des chefs du nord avec celle des chefs de cette partie de la côte, j'ai trouvé dans ceux-ci moins de flatteries et proportionnellement plus de sincérité. Personne non plus n'a cherché ici à nous imposer sa tutelle, ce que dans le nord les Tchûpakos et d'autres sous leur influence ont tenté de faire.

Osman, tout brave qu'il est, a coopéré avec moi à un objet que je ne puis regarder que comme d'une réalisation fort désirable : à contenir l'impétuosité de ses compatriotes, qui souvent les a conduits à se précipiter inconsidérément sur les masses de l'armée russe formées avec leur artillerie sur un terrain uni, d'où il est résulté que bien des vies précieuses ont été inutilement sacrifiées, et que le découragement s'en est suivi en raison inverse.

Le projet de surprendre les forts ayant été adopté, et l'époque favorable étant maintenant arrivée, les préparatifs de l'entreprise sont en train ; j'ai bon espoir que le premier essai se fera avant le moment de mon départ. Il y a dix jours — c'est-à-dire le 25 du mois dernier, — j'ai reçu la visite d'Osman, et nous nous sommes longuement entretenus ensemble des mesures et des précautions nécessaires ; j'attends maintenant le résultat de ses combinaisons.

Le 29 août je quittai l'Abazak pour regagner la côte. J'eus un voyage pénible (comme l'avait aussi été celui de la semaine précédente, par les mêmes causes) par suite de la grande chaleur, de la difficulté des chemins et d'accès de mal de tête ; mais la nouvelle qu'un bâtiment était arrivé à Makupse avec

des lettres et des papiers pour moi était un stimulant auquel il n'y avait pas à résister.

La fin de l'année dernière et le commencement de celle-ci m'ont révélé une terrible *préoccupation* en Angleterre : qu'adviendra-t-il de la guerre d'Asie, de la guerre d'Espagne, du soulèvement du Canada, de la question égyptienne que l'on peut croire interminable, de nos agitations intérieures et de la loi des céréales ? D'un autre côté, pourtant, les traités d'alliance de la Turquie et de l'Autriche avec l'Angleterre renferment en eux un germe d'espoir pour l'Asie ; car ces traités, s'ils sont exécutés avec droiture et fermeté, doivent inévitablement conduire ou à opposer un frein salutaire à la Russie, ou à une collision avec cette puissance « magnanime, qui n'a nulle confiance dans l'amitié de ceux dont les intérêts ne s'accordent pas avec les siens, et qui ne laisse échapper aucune occasion de les molester, — sans violer ostensiblement les traités (1). »

Depuis mon retour ici il y a eu chez les Russes un calme inaccoutumé ; mais je ne sais si je dois y voir ou un symptôme d'épuisement dans les expédients appelés en aide pour subjuguer ce pays, ou l'indice d'un nouvel orage qui se prépare. La saison avancée semble, toutefois, rendre peu probable une entreprise un peu considérable. L'escadre a mis à la voile pour le nord avec l'armée vers le milieu du mois dernier, et on dit que de plus elle a emmené une partie notable de chacune des garnisons des forts de la côte. On assure qu'elle s'est dirigée vers la Krimée, en même temps que les deux steamers (dont l'un, dit-on, a brûlé en mer) et toute la croisière chargée de maintenir le blocus. Ce qui est certain, au surplus, c'est que depuis fort longtemps on n'a aperçu aucun des bâtiments croiseurs, que les garnisons sont en général insuffi-

(1) Voyez son principal historien, Karamsin, à qui il est *permis* de promulguer en Russie ces doctrines politiques.

santes, et que les Circassiens, comme je l'ai dit, se préparent à surprendre les forts.

La seule nouvelle tentative hostile que les Circassiens paraissent craindre pour cette saison est la construction d'un fort sur les hauteurs entre la vallée d'Anapa et celle de Semez, c'est-à-dire sur la route que l'armée russe a suivie dernièrement pour se rendre de l'une de ces places à l'autre. Avant son départ pour le nord, l'escadre nous causa une assez vive alarme en s'approchant de cette échelle; pourtant il n'est pas probable qu'elle inquiète davantage la côte d'ici à la fin de cette saison; c'est pourquoi le commandant en chef, Hadji Dakhûm-Okù, est parti il y a trois semaines avec un certain nombre de chefs et autres pour la frontière russe, où l'avaient appelé quelques chefs de cette province qui désiraient qu'on vînt les aider à s'avancer davantage avec leurs familles et leurs troupeaux dans l'intérieur de l'Abazak, à une plus grande distance de l'esclavage russe. Après avoir prêté à ces chefs l'aide dont ils ont besoin, Dakhûm et les forces qui l'accompagnent resteront quelque temps dans l'Abazak pour concourir à la prestation du serment, et il ne retournera probablement chez lui qu'aux approches de l'hiver. Des bruits de guerre avec la Turquie prennent de la consistance parmi les Russes.

Deux lettres que j'ai adressées aux habitants du nord — l'une pour leur faire part des diverses nouvelles favorables au pays que nous avions reçues de Turquie, de Géorgie et de Perse, et l'autre pour leur confirmer encore ces nouvelles d'après mes lettres et mes papiers — ont causé, dit-on, la satisfaction la plus vive et répandu la plus grande confiance dans toute cette partie du pays. Dans l'Abazak, le rejet des offres pacifiques du général Sass et le serment à la prestation duquel on procède maintenant, semblent promettre que cette province tiendra bon; et tout ce que j'ai écrit dans ces derniers temps au sujet de ce qui se passe dans la partie du pays où je suis en ce moment — et que je regarde comme la cita-

delle de l'indépendance, tant à cause de la force naturelle du district que du courage extraordinaire des habitants et de l'ardeur qui les enflamme — paraît devoir éloigner toute crainte de lui voir accepter une prompte soumission. En un mot, quelque pressantes qu'aient été les invitations que l'on m'a faites de prolonger un hiver encore mon séjour dans le pays, je crois que, dès qu'on aura commencé l'exécution du projet de surprendre les forts, la conjoncture sera plus favorable pour mon départ qu'elle ne l'a été depuis un an au moins. Pourtant il ne faut pas oublier que dans toute l'étendue du pays l'esprit de résistance s'appuie surtout sur ce que les habitants attendent du dehors, et que si leurs espérances ne se réalisaient pas en temps utile le feu qui les anime pourrait bien s'éteindre.

Un autre symptôme favorable pour le pays est que ce fatal embargo mis sur son commerce par le défunt sultan paraît s'être relâché depuis sa mort ou avoir été suspendu; car un navire d'un assez fort tonnage — outre celui qui a apporté mes lettres — est arrivé depuis celui-ci à la même échelle, un troisième encore plus grand à Agûïa, et un quatrième à Djan-khoti. Ces navires ont rapporté que *onze* autres bâtiments se disposaient à quitter Trébisonde, et nombre d'autres divers autres ports, les autorités faisant simplement observer aux intéressés que c'était à leurs risques et périls qu'ils violeraient le blocus russe, — risque auquel les marins turks sont accoutumés.

Pour finir l'histoire de l'excursion d'Ali-Bi dans l'Abazak, je dois dire que huit ou dix jours après mon arrivée ici lui et son escorte revinrent aussi, évidemment assez peu satisfaits de ce que leur avait valu en définitive un aussi long délai. Ali-Bi, individuellement, avait eu deux serfs, sept chevaux, deux cottes de mailles avec brassarts, un excellent fusil richement orné (estimé la valeur d'un serf), et deux bœufs. *Zeûz* Hûssein-Okû Osman, le personnage le plus important après

Ali-Bi, ramène un beau cheval; et les autres amis ou serfs de leur suite ont eu, pour être divisés *également* entre eux, deux chevaux, deux cottes de mailles, trois brassarts et trois vaches.

Makupse, 28. — Le 7 de ce mois, après avoir attendu un mois à Vardan l'époque fixée, j'arrivai ici pour être à portée au besoin de m'embarquer sur un joli bâtiment neuf gréé à l'européenne; mais depuis lors nous n'avons pas eu de vent favorable, sauf le 22 et le 23 qu'il a soufflé de l'est, mais avec tant de force que nos deux capitaines ont craint de mettre à la mer, déclarant que par une mer aussi grosse et un pareil vent — et ils auraient pu ajouter avec un lourd chargement et cent vingt passagers — leur navire n'était pas en sûreté : ce que je n'ai su que quand il était trop tard pour changer mes dispositions.

Ce long intervalle n'a pas été dépourvu de nouvelles, et de nouvelles d'une assez grande importance. En premier lieu, les craintes que les habitants du nord avaient d'une autre invasion de leur territoire ont été pleinement réalisées; car l'escadre russe, qui avait fait voile pour la Krimée en août, est revenue vers le commencement de ce mois à Anapa, et y a mis à terre une force que l'on évalue à 24,000 hommes. Cette armée s'est avancée à l'est dans la vallée d'Anapa; et au départ de celui de qui je tiens cette nouvelle elle y était campée, dans le dessein, à ce que l'on supposait, d'y construire un nouveau fort sur une grande échelle. En ce cas il faudra que les Circassiens renoncent en grande partie à la culture et à la pâture de cette spacieuse et fertile vallée; et comme d'importantes routes de communication seront aussi interrompues, le découragement s'était emparé à tel point d'une partie des habitants du district, que la question de la paix avait été soulevée parmi eux. Mais leurs voisins du Chapsuk— quoique attaqués vers le même temps, sur la ligne de l'Abûn, par une force considérable, qui avait réussi, malgré une résis-

tance des plus vigoureuses, à détruire quelques hameaux et une quantité considérable de blé et de fourrages — leur ont fait dire que s'ils cherchaient à faire la paix ils ne réussiraient qu'à se placer entre deux feux, et qu'ils trouveraient en eux des ennemis plus implacables que les Russes. Il y a probablement de l'exagération dans ce récit, mais les symptômes qu'il révèle ne laissent pas d'être assez alarmants.

D'un autre côté, j'ai enfin la satisfaction d'annoncer que la surprise des forts a reçu ici un commencement d'exécution; et bien que cette tentative n'ait pas entièrement réussi, je ne doute pas qu'elle ne conduise à un succès complet, et qu'elle ne balance ainsi entièrement les décourageantes nouvelles du nord. Le fort de Sasche est celui qui fut choisi pour la première expérience. Sa situation offrait à cet égard les plus grands avantages; car des hauteurs d'un côté et d'épaisses forêts des deux autres environnent le fort de si près, que les assaillants pouvaient se rassembler à quelques minutes seulement du point d'attaque. Ces hauteurs permettaient de plus d'observer d'assez près ce qui se passait dans le fort pour que chacun se familiarisât avec les arrangements intérieurs de la place. Pendant que je m'y trouvais moi-même à cet effet, la sentinelle la plus rapprochée eut la complaisance de nous crier, à moi et à ceux qui m'accompagnaient, de nous éloigner, sans quoi on ferait feu sur nous. On a pu aussi avoir des informations précises par un noble au service de mon hôte Hassan-Bey (le gardien de ses chevaux), qui avait ses entrées au fort pour l'échange des prisonniers et autres réclamations qui le mettaient en rapport fréquent avec la garnison.

La nuit du 9 fut fixée pour l'attaque. Trois cents guerriers environ furent alors réunis par Osman dans la vallée de Sasche; et tous les arrangements nécessaires ayant, comme je l'ai dit, été pris à l'avance, la troupe s'avança en plusieurs divisions ainsi qu'il avait été réglé.

L'assaut fut donné vers minuit. Cinquante ou soixante des

plus jeunes escaladèrent *sans échelles* les remparts de terre sur le point le plus rapproché de la mer; et la surprise fut si complète que cinq ou six seulement furent tués ou blessés. Le reste eut bientôt passé au fil de l'épée tous les artilleurs que l'on trouva postés à leurs pièces, et de tous les officiers qui voulurent s'opposer à l'irruption furieuse des Circassiens, tous furent tués à l'exception d'un seul. Le surplus de la garnison se réfugia dans les baraques, d'où l'officier échappé au massacre cria de cesser les hostilités. Après s'être ainsi emparés du fort, quelques-uns des Circassiens, tout en attendant la jonction de leurs frères, rôdaient dans leur nouvelle possession; les uns se mirent à attaquer les provisions, pendant que d'autres criaient à ceux du dehors de venir les renforcer. Yakûb, un de ceux-là, répondit très-maladroitement et très-mal à propos à cet appel qu'on ne pouvait pas envoyer de renfort, attendu que la plupart de ceux qui restaient en dehors avaient été tués ou blessés, et qu'en conséquence il fallait évacuer le fort. A cette annonce aussi désespérante qu'inattendue — car l'obscurité, ainsi que le bruit et le tumulte du combat dans l'intérieur du fort, avaient empêché de remarquer ce qui se passait hors des murailles — la petite troupe qui y avait pénétré craignit de pousser au désespoir ce qui avait échappé de la garnison (et le nombre en était encore au moins cinq fois aussi grand que celui des vainqueurs); et elle se décida ainsi bien malgré elle à renoncer à une conquête qu'elle se jugeait hors d'état de compléter seule. La principale cause de ce désappointement provenait de ce que les cinq hommes qui avaient été placés aux embrasures des pièces commandant le fossé, pour repousser les canonniers à coups de pistolet chaque fois qu'ils se présenteraient, avaient négligé cet important devoir et s'étaient inconsidérément joints à la troupe escaladante; d'où il était résulté que les canonniers, n'étant pas surveillés, avaient tiré à mitraille au moment où le fossé était rempli de Circassiens, et que la plu-

part de ceux-ci avaient été tués ou blessés. Ce carnage subit frappa les autres d'une telle terreur, qu'ils hésitèrent à poursuivre l'entreprise et ne s'occupèrent qu'à enlever les corps de leurs amis ; et la somme des désastres fut naturellement grossie quand ceux qui s'étaient emparés du fort l'abandonnèrent, laissant ainsi à la garnison la liberté de recommencer son feu. Au total, il y eut du côté des Circassiens vingt-trois morts et à peu près autant de blessés.

Ainsi a échoué, par la faute d'un petit nombre d'individus, une entreprise dont l'entière réussite a tenu à peu de chose, et qui doit néanmoins avoir d'importants résultats en encourageant les Circassiens à d'autres entreprises du même genre, et en prouvant au gouvernement russe l'inefficacité des moyens sur lesquels il compte pour conquérir la côte et en conserver la possession, — moyens qui d'ailleurs ne comportent guère d'amélioration, car la construction de tous ces forts en pierre serait un travail de bien du temps, d'une grande dépense et d'une difficulté encore plus grande; et c'est au total, je crois, un travail que nos ennemis ne peuvent avoir un instant la pensée d'entreprendre.

Depuis l'assaut, les plus grandes précautions ont été prises dans le fort pour prévenir une autre attaque. On a fait venir des artilleurs des forts les plus proches ; on a demandé aussi un ingénieur qui a fait exhausser les murailles et a augmenté la force des palissades ; et durant ces opérations, le canon a fréquemment tiré chaque nuit pour effrayer les assaillants.

1er *novembre.* — Depuis que j'ai jeté ce qui précède sur le papier, j'ai eu la visite de mon jeune ami *Tchizmago* Omar, qui est venu m'informer que les gens du sud — loin d'être découragés du résultat de la dernière entreprise — ont résolu de faire une semblable tentative sur le fort d'Ardler, et que cette tentative est seulement différée à cause d'un exprès que leur avait envoyé Hadji Dakhûm-Okû pour leur demander

de l'attendre lui et son monde, afin qu'ils y pussent prendre part.

L'infatigable Hadji, je suis heureux de l'apprendre, a réussi à jeter dans l'Abazak les premiers fondements d'un gouvernement local semblable à celui de la côte; avec cette différence, pourtant, que les magistrats ont été choisis parmi les membres voisins de la même fraternité, au lieu de l'être indistinctement, circonstance qui peut avoir son avantage, bien que l'on puisse en douter.

Comme les volontaires circassiens ne sont pas punis pour indiscipline, les gens de Sasche cherchent à se dédommager du manque de réussite dans l'attaque du fort, par une chanson dans laquelle on tourne en ridicule celui dont la maladresse et la couardise ont fait échouer l'entreprise. Il se peut qu'il soit ainsi suffisamment puni; car, bien qu'un peu faible de caractère, il n'est pas sans fierté.

4 novembre 1839. — Je dois enregistrer ce district parmi ceux où subsistent encore des vestiges du culte chrétien, — des observances pareilles à celles que j'ai précédemment décrites en l'honneur de Mérem s'étant présentées durant mon séjour ici. Un relevé statistique fait le long de la côte entre Anapa et Gaghra montrerait, je crois, un partage presque égal de la population entre les adhérents de cette ancienne foi et ceux de l'islam. La suprématie ultérieure de l'une ou de l'autre doit en grande partie dépendre du sort politique que l'avenir réserve au pays; car cette portion jusqu'ici intégrale, quoique numériquement faible, de la société humaine devant, selon toute apparence, être en définitive absorbée par l'un ou l'autre des deux grands éléments voisins, l'élément moscovite ou l'élément musulman, du résultat de leur conflit doit dépendre le sort de l'autre. Jusqu'à présent, toutefois, l'égalité dont je parle est purement numérique; car comme les sectateurs de Mahomet joignent au sentiment d'un commun patriotisme qui pousse tous les Circassiens sans

exception à défendre leur pays un autre sentiment d'une influence bien plus générale et bien plus profonde dans le monde oriental, la défense de leur foi, leur esprit est proportionnellement imbu d'un plus haut, et l'on peut dire d'un plus saint enthousiasme, qui leur a valu un grand ascendant moral, ce que prouvent assez les conquêtes progressives de leur croyance sur celle du reste de leurs compatriotes; et ceux-ci, hors d'état d'assigner une raison « à la foi qui est en eux, » semblent n'avoir d'autre barrière défensive que la force d'inertie d'impressions que leur ont léguées leurs pères, — sentiment vénérable par son antiquité, mais faible comme tout ce qui est vieux.

De fréquentes mentions d'hommes et de chevaux tués dans ces derniers temps en passant devant les divers ports de la côte, — notamment devant ceux de Sûbesch et de Toapse, — me font éprouver une sorte de tressaillement nerveux au souvenir des dangers analogues auxquels plus d'une fois je me suis exposé. Depuis qu'avec mon escorte je passai devant le premier de ces deux forts à mon arrivée ici il y a un mois, *neuf* hommes, sans compter plusieurs chevaux, ont été tués par ses seuls canons; et il semble qu'il n'en fallait pas moins pour mettre un terme à la folle hardiesse qui faisait s'exposer ainsi, et pour décider les habitants à ouvrir dans les hauteurs une autre route *plus fatigante* et *moins dangereuse*.

L'emplacement de ce fort — comme celui de la plupart des autres — est au débouché d'une petite vallée bordée à droite et à gauche d'une double ligne de collines boisées; mais au lieu que partout ailleurs les hauteurs offrent, près de la mer, des sentiers plus ou moins roides et embarrassés, qui permettent de faire un circuit et d'éviter le canon des forts, celle qui couvre Sûbesch au nord devient vers son extrémité tellement âpre et escarpée qu'elle est absolument impraticable, et que ceux qui arrivent sur ce point sont forcés ou de suivre la plage, dans l'espoir hasardeux de passer sans que mal leur

arrive, ou de chercher un autre passage en remontant assez loin dans les terres, à travers des fourrés où jusqu'à présent nul chemin n'est tracé, et en franchissant des rochers d'un accès difficile.

Souvent j'aurais bien voulu éviter cette partie de la plage, attendu que pendant près d'un quart de mille le passage y est entièrement à la merci des canons d'un fortin élevé à cet angle du fort, et encore plus rapproché de la mer. Mais comme les habitants eux-mêmes, qui vont et viennent journellement sur ce point, ne se montraient pas convaincus de la nécessité d'ouvrir une route plus sûre, il aurait pu paraître malséant à moi — dans la situation où je suis ici — de chercher l'obscurité de la nuit, comme faisaient les femmes, ou de réclamer à grands cris l'ouverture d'un autre chemin. Tout ce que je pouvais faire chaque fois que je passais là était donc de recommander à la troupe généralement nombreuse qui m'accompagnait de ne pas rester serrée et en corps, mais de se disséminer autant que possible, et de franchir la passe quelque peu rapidement; et même pour ces simples précautions j'ai toujours eu à combattre leur insouciance.

C'est ainsi que lors de notre dernier voyage pour nous rendre dans le sud, non contents d'avoir échappé au danger de suivre dans cet intervalle d'un quart de mille une ligne perpendiculaire au fort, sur lequel nous tenions les yeux constamment fixés de peur qu'il ne prît fantaisie à un des canonniers de tirer sur nous, nous n'eûmes pas plutôt la possibilité de quitter le chemin escarpé que nous suivions pour entrer dans une petite vallée utilement abritée au sud par une éminence, qu'un de mes gens, au lieu de prendre le sentier habituel par les hauteurs, se mit à galoper vers le sommet de l'éminence, d'où il nous cria de le suivre. Je le suivis en effet, dans l'espoir que quelque chemin sûr, quoique plus rapproché, avait été depuis peu ouvert de ce côté; mais je ne tardai pas à m'apercevoir, à ma grande surprise et

à mon grand déplaisir, que celui qui s'était ainsi constitué notre guide faisait déployer la longue ligne de notre caravane de voyageurs et de chevaux chargés dans l'espace uni et dénué d'arbres que la vallée offrait autour du fort et sous le feu de ses canons, et cela parce qu'il avait su que d'autres y étaient passés récemment sans qu'il leur fût rien arrivé!

Comme selon toute probabilité mon séjour au milieu de ce peuple touche maintenant à son terme, on m'excusera peut-être de m'arrêter encore sur certaines particularités propres à mieux faire connaître leur singulier commerce de présents. Entre autres objets de cette sorte que j'avais laissés à mon dernier hôte de Khissa, était un excellent cheval kabardan, indépendamment d'un beau cheval gris que je lui avais déjà donné précédemment. Depuis, sa femme s'est rendue avec les deux chevaux au hameau de leur ami Ali-Bí, — celui que j'ai accompagné dans l'Abazak où il était allé reconduire son *pkhûr* ou pupille. Il va sans dire qu'Ali-Bí et sa famille reçurent comme il convenait la femme de leur ami avec une hospitalité empressée, et que le présent qu'elle leur amenait fut de la part d'Ali-Bí l'objet d'éloges que méritait du reste l'excellente condition des deux chevaux. Mais sachant parfaitement qu'un autre présent était attendu de lui en retour, et que comme noble du plus haut rang ce présent devait être plus considérable que celui qu'il recevait, il donna délicatement à entendre qu'il regardait la *politesse* comme intempestive, eu égard à des pertes qu'il avait faites récemment, et qui ne lui permettaient pas d'y répondre d'une manière convenable. Néanmoins, le moment venu, il congédia sa belle visiteuse, gratifiée de deux jeunes esclaves et d'une couple de buffles, ce qui coûta à Ali-Bí la plus forte part de ce que lui avait valu son voyage de l'Abazak.

Dans l'espoir auquel je ne veux pas renoncer que cette côte entrera quelque jour en relation d'amitié avec l'Angleterre, il peut être à propos de dire ici, en addition aux té-

moignages de la présence de la houille qu'offrent diverses localités sur la côte, que ce combustible, dont la valeur s'accroît presque de jour en jour, a été découvert dans les excavations faites par les soldats russes pour la construction du fort de Sùtcha, et cela si près de la surface, qu'ils l'extraient maintenant du sol pour leur consommation. Or la possibilité de se procurer ce charbon dans une localité si commode et tellement centrale sera d'une haute importance pour les futures relations des bateaux à vapeur.

Autant que je puis l'apprendre ici, antérieurement à la reddition d'Anapa, durant la paix, ce port recevait chaque année une trentaine de bâtiments, grecs, autrichiens, italiens, etc., portant de 10 à 12,000 kilos (environ 200 tonneaux). Le printemps et l'automne — surtout l'automne, après la moisson — étaient les meilleures époques, et on se procurait alors une cargaison complète en vingt ou vingt-cinq jours, cargaison qui consistait en grain, en peaux, en suif, en beurre, en miel, en fourrures, etc., outre cinquante à soixante passagers par chaque bâtiment. Sur la partie de la côte qui s'étend de Sùbesch à Gaghra, les arrivages annuels étaient à cette époque d'environ soixante navires venant des mêmes pays, — navires généralement frétés par des marchands, — et portant chacun de 6 à 7,000 kilos. Dans l'espace de trente à quarante jours ils trouvaient leur chargement complet, composé en partie comme ci-dessus, mais principalement de buis, pour lequel les meilleures stations sont de Hamish à Chemiwhatch inclusivement. Ils avaient aussi des passagers au nombre de cinquante à deux cents par navire, selon la saison. On peut compter vingt navires de moindre tonnage annuellement pour le reste de la côte de Sùbesch à Anapa. Des bâtiments de petite dimension tels que ceux qui font maintenant le trafic de la côte y étaient autrefois à peu près inconnus. Aujourd'hui les passagers, jeunes ou vieux, payent chacun (selon la plus ou moins grande affluence des

passagers et le nombre des bâtiments) de 45 à 80 piastres pour partir de cette côte (les passagers fournissant leurs provisions et faisant la traversée sur le tillac); pour y revenir il en coûte de 50 à 130 piastres, et proportionnellement dans les deux cas pour leurs marchandises. Quoique nombre d'entre eux aient en outre à payer environ 200 piastres pour le passage de Trébisonde à Constantinople, et 100 piastres à peu près de Constantinople à Sinope ou à Samsûn, tous les navires qui arrivent ou qui partent n'en trouvent pas moins des chargements complets de marchandises et de passagers; et pour le passage de Constantinople à Sinope ou à Samsûn, notamment, les bâtimens transportent souvent de 80 à 120 passagers, c'est-à-dire autant que l'espace leur permet d'en tenir. On peut calculer en toute sûreté qu'un steamer qui établirait un service entre cette côte et la côte turque ferait parfaitement ses affaires.

Je ne puis clore ces souvenirs sans payer quelque tribut à mon fidèle serviteur Luca, que son attachement pour les Anglais, et encore plus peut-être le vif intérêt que lui avaient inspiré la cause et le caractère des Circassiens, ont porté à visiter leur pays avec moi pour la troisième fois, malgré ce qu'il souffre toujours en mer et le danger auquel il se croyait exposé de la part des Russes; car bien qu'il soit né à Akhalzik, et par conséquent sujet du sultan, sur le territoire duquel il a toujours résidé depuis sa jeunesse, il s'est mis en tête que les agents de l'empereur de Russie pourraient chercher à revendiquer son allégeance. Cet échantillon, le premier que j'aie rencontré, me fait au total favorablement juger de la chaleur et de l'énergie du caractère circassien.

Sur le point comme je le suis de courir une seconde fois l'aventure en m'embarquant sur une de ces barques turques de si fragile apparence, les vents, le temps et les croiseurs russes sont maintenant pour moi un objet principal et continuel d'observation, d'autant plus que je vois clairement que

les très-nombreux passagers du navire avec lequel je me propose de partir — sinon le capitaine lui-même et son équipage — comptent sur mon habileté anglaise pour décider du moment propice à notre embarquement. Il y a une quinzaine le vent avait paru devenir favorable; mais il changea au bout de deux jours, et depuis lors de légères brises du sud ont constamment régné. Au surplus, des deux inconvénients que nous avons à redouter — les mauvais vents et les croiseurs russes — ce dernier est presque devenu le principal ; car des bâtiments russes, qui évidemment nous épient, se montrent presque chaque jour au largue, — sollicitude d'une ténacité peu habituelle, et dont je ne suis pas éloigné de me croire la cause.

Il y a deux jours, vers les deux heures après midi, pendant que j'étais occupé à écrire, on vint m'avertir qu'on allait s'embarquer; je serrai immédiatement mes papiers, et après avoir donné des ordres pour mes paquets je me dirigeai vers le rivage, dont une éminence considérable sépare notre hameau. Arrivé là, je trouvai que les choses n'étaient pas aussi pressées que cet appel avait semblé l'annoncer. A la vérité le vent, qui soufflait légèrement du N.-O., était favorable; mais immédiatement dans la ligne de notre vallée, et à une douzaine de milles de la côte, se tenait une ancienne connaissance, — le cutter à trois mâts qui m'avait jadis donné la chasse, — et que déjà la veille j'avais remarqué croisant à la même place. De plus, un peu au sud, non loin de la côte et près du fort de Waïa, on voyait à l'ancre un bâtiment plus considérable, qui naturellement quitterait sa position au premier mouvement que ferait le nôtre, celui-ci ne pouvant être sorti de la crique où il était caché sans être aussitôt aperçu de ces deux navires et du fort même de Waïa, dont il ne fallait pas oublier non plus la chaloupe canonnière.

Une autre raison qui s'opposait grandement, à mon avis, à ce que nous pussions penser à nous embarquer, était l'é-

norme quantité de passagers que notre capitaine avait engagés, et à qui il avait promis, pour les empêcher d'aller trouver un autre bâtiment plus estimé à l'ancre à Sûkûkh, de partir dans la soirée de ce jour-là, quel que fût le vent. Je repris donc aussitôt le chemin de notre hameau, et j'envoyai dire aux gens réunis aux abords de la crique que le moment ne me semblait pas propice pour mettre à la voile, et que pour mon compte je ne partirais pas. Un message me fut promptement renvoyé de la part du capitaine et des passagers, me suppliant instamment de revenir à tout événement jusqu'à la crique. Voulant montrer que j'étais disposé à m'embarquer au cas où les circonstances deviendraient favorables dans la soirée, je repris avec mon bagage le chemin du rivage. Je trouvai en arrivant que notre barque avait été tirée de l'enfoncement où on l'avait tenue cachée; les nombreux passagers étaient fort indécis s'il fallait ou non risquer le départ. Les navires ennemis étaient encore dans leur première position; seulement celui qui était mouillé se préparait à lever l'ancre. La brise était toujours favorable, mais faible. Le soleil était alors couché; et il semblait qu'au milieu de l'obscurité qui s'avançait ce dût être à un coup de pair ou non de décider si nous serions ou non aperçus par un des deux croiseurs. Le plus petit se trouvait presque directement dans la direction que nous devions prendre, et il était impossible qu'encombré de monde comme il l'était notre navire pût lutter de vitesse avec le cutter. Mon opinion resta donc toujours la même, et quelques-uns des passagers la partageaient. Toutefois, ce ne fut pas sans peine que je parvins à faire entendre raison à l'équipage. Cependant le capitaine finit par céder et par déclarer que nous ne partirions pas ce soir-là; déclaration qui eut l'effet que je désirais, en décidant près de la moitié des passagers à aller trouver l'autre bâtiment, et en ne nous laissant ainsi que le chargement avec lequel nous pouvions convenablement faire la traversée.

Mardi 5. — Le Notouhatch étant de nouveau dévoué aux hostilités, j'avais une impatience extrême de recevoir encore une fois avant mon départ des nouvelles de ce qui s'y passe; aussi la présence d'un jeune noble de cette partie de la côte, dont le caractère rend tout à fait dignes de confiance les nouvelles qu'il en apporte, m'a-t-elle causé une vive satisfaction. Un nombreux congrès s'est tenu à Hatekaï, vallée située au côté sud du Bakhan, et diverses communications paraissent avoir eu lieu entre ce congrès et l'assemblée beaucoup plus considérable convoquée dans un but très-différent sous la présidence du lieutenant général Rayevski, laquelle est en ce moment réunie dans la vallée d'Anapa. La première de ces communications a été, je présume — car les détails que nous donne notre jeune nouvelliste ne sont ni très-précis ni très-copieux — une nouvelle invitation du général d'en venir à la soumission, invitation accompagnée, selon l'étrange usage récemment adopté, de la communication préalable des ordres transmis par l'empereur son maître, lui prescrivant de terminer cette année la construction d'un fort là où il était, puis de s'y retirer, et d'établir l'an prochain deux autres forts sur la côte. La réponse du congrès circassien à ces communications et à cette invitation a été courte et péremptoire : — Quelque nombreux que soient les forts que vous pourrez construire, a-t-on dit au général, il n'y aura pas de paix avec vous.

Par la même occasion j'apprends que des nombreux bâtiments arrivés depuis peu dans la baie de Semez — avec des provisions pour le fort, je présume, — trois y avaient sombré.

Lundi 11. — Depuis quelques jours nous avons eu ici un témoignage de la cherté qui commence à se faire sentir dans le nord pour les marchandises; de nombreux et magnifiques troupeaux de moutons et de chèvres, auxquels on a fait parcourir toute cette longueur de chemin le long de la grève,

ont été envoyés dans cette partie du pays afin de les y échanger (au débouché de chaque vallée) contre les *bezes* et les *allajas* (1) dont les habitants voudraient se défaire. Les prix sont exorbitants, comparés à ceux que j'ai vu habituellement payer par tête de bétail; néanmoins l'excellente condition des animaux a tenté nombre d'acheteurs et déterminé nombre d'échanges. Ceux de ces moutons qui ont été tués ici pour notre consommation auraient pu obtenir des prix à Holkham. J'ai appris avec peine qu'une incursion russe a eu lieu dans les plaines découvertes et tout à fait sans défense du bas Abûn, et que dans cette incursion environ 2,000 moutons, appartenant aux pauvres gens de ce district, ont été enlevés par les Russes.

Depuis mon retour à cette partie de la côte j'ai éprouvé une très-vive mortification à l'égard de mes recherches d'antiquité. Il y a un an environ, un homme qui demeure à trois ou quatre heures de distance dans l'intérieur du pays découvrit en labourant son champ une petite fosse dans laquelle on avait enterré une très-grande variété d'objets de prix. On m'a cité entre autres choses un grand bassin d'argent et une aiguière de même métal; plusieurs petites figurines d'or et d'argent; des coupes, des bracelets et des colliers, les uns en or, les autres en argent; des médailles ou pièces de monnaie d'or, d'argent et cuivre, en assez grande quantité, m'a-t-on dit, pour remplir deux bonnets d'homme, etc. Aussitôt que j'eus entendu ce rapport, je priai que ce qui pouvait rester de ces objets me fût apporté s'il était possible, et quelques jours après un homme arriva avec ce qu'on en avait conservé : à savoir, un bracelet formé d'un gros laiton d'or pur très-ductile, avec des compartiments triangulaires à chaque bout, dans lesquels étaient ajustées des pierres de jaspe aux-

(1) Articles de manufacture turque, — les premiers écrus, les autres teints, — l'un et l'autre constamment demandés.

quelles tenaient les agrafes ou fermoirs ; un collier court et épais de même métal (avec un crochet et un œil à chaque extrémité), passant par le milieu d'un ornement en forme de bouée renflé au centre et allant en diminuant vers les deux extrémités, et orné de jaspes enchâssés dans des compartiments ; — la moitié d'une petite coupe d'argent, et un petit nombre de médailles de cuivre, tellement corrodées par le temps que je n'y pus rien déchiffrer. On avait disposé du surplus de ces restes curieux d'antiquité ; les objets d'or et d'argent avaient été destinés à la fonte pour être transformés en ornements pour les armes ! La moitié de la coupe avait été vendue pour être aussi mise à la fonte, et en la coupant à cet effet on avait fait une déchirure à la portion restante. Ceux qui prennent intérêt à ces sortes d'objets trouveront dans le dessin que j'en ai tiré une copie exacte de tout ce qui restait du travail de gravure dont la coupe avait été ornée ; et je laisse aux antiquaires à déterminer l'époque, évidemment très-ancienne, où ce trésor fut enfoui, sans doute pour le soustraire à la rapacité de quelque ennemi.

En mer, samedi 16.—Vendredi dernier dans l'après-midi je reçus avis qu'on allait mettre à la voile ; et cet avis était si pressant et tellement inopiné, que j'eus à peine le temps jusqu'au coucher du soleil de m'équiper, de gravir notre montagne pour voir ce qui se passait, et de descendre pour gagner le navire et m'embarquer. Du haut de la montagne j'avais vu la mer entièrement libre de croiseurs et j'avais observé des signes qui m'avaient donné l'espoir qu'une brise favorable qui s'était levée se maintiendrait. Le vent n'a pas varié de direction, en effet ; mais à deux reprises il a tellement faibli que nous avons eu lieu de concevoir de sérieuses inquiétudes. La première fois nous n'étions qu'à une douzaine de milles de la côte, et la chaloupe canonnière de Waïa eût pu aisément nous poursuivre et nous capturer ; la seconde fois — c'était hier matin vers les dix heures, — nous vîmes

le soleil se réfléchir sur les voiles blanches d'un grand navire qui se trouvait directement dans notre sillage et qui courait dans la même direction que nous. Dans ce dernier cas, comme la première fois, on joua vigoureusement des rames, et notre bâtiment de chasse — si toutefois il était réellement à notre poursuite — ne tarda pas à s'enfoncer sous l'horizon. La brise ayant alors fraîchi, je conseillai de dévier un peu de notre marche; et le capitaine m'ayant dit d'ordonner tout ce que je croirais convenable, nous nous regardâmes bientôt comme hors d'atteinte.

Mais j'oubliais de mentionner un incident inattendu, qui nous causa un extrême plaisir. Pendant la plus grande partie de la journée de jeudi le temps avait été tellement couvert que j'avais perdu l'espoir de jouir de la vue des montagnes élevées de la chaîne caucasienne qui restaient enveloppées d'une masse compacte de nuages. Un peu avant le coucher du soleil, néanmoins, ces masses de vapeurs se dissipèrent presque subitement, et je pus jouir du magnifique spectacle de l'Elbrùz, ce géant de l'isthme caucasique, majestueusement assis au milieu des montagnes moins élevées qui forment sa cour, et dont les robes d'argent resplendissaient aux rayons dorés du soir. Dans le transport d'admiration que cette vue excita en moi, je me serais volontiers imaginé que le génie protecteur du pays avait ainsi daigné répondre à mes désirs, en récompense de mes humbles efforts pour servir cette terre dont je m'éloigne; et pendant une heure mon esprit resta plongé dans les pensées vagabondes que faisaient naître en moi le sort passé et présent et la destinée future de ce pays où l'histoire se revêt des couleurs du roman, pensées auxquelles venaient se mêler maints souvenirs brûlants des hameaux hospitaliers de tant d'amis dont je viens de me séparer, peut-être pour jamais. Le lendemain au lever du soleil je pus apercevoir encore ces cimes d'un aspect si grandiose et si pittoresque, — près desquelles les montagnes de Gaghra, que

je m'étais habitué à regarder comme fort élevées, devenaient presque insignifiantes; — mais ce ne fut qu'une apparition fugitive, comme un dernier regard d'adieu qu'avaient voulu me jeter les montagnes de la Circassie, qui presque aussitôt reprirent leur vaporeuse enveloppe. Et pour jouir du spectacle accidentel de ces magnificences de la terre, du ciel et de l'Océan, je n'ai à prendre d'autre peine, même lorsque je suis au lit, que celle de me tourner sur ma couche, laquelle ne se compose que de deux mauvaises planches posées d'un plat-bord à l'autre sur le pont; de sorte que non-seulement j'ai la vue de tout ce qui m'entoure, mais que je ne perds rien ni de la pluie ni du vent. J'ai été par civilité obligé de me soumettre à cet arrangement — qui n'est pas des plus agréables en mer au mois de novembre, — afin que les femmes, qui forment la moitié environ des cinquante passagers que nous avons conservés, aient la jouissance entière de l'entre-pont. Jusqu'ici, au surplus, le temps a été favorable, et le vent si bon, quoique faible (il commence à fraîchir en ce moment), que nous sommes déjà en vue des collines élevées de la côte asiatique, voisines de Kizil-Irmak, dont nous ne sommes plus éloignés que d'une cinquantaine de milles.

A la hauteur de Sinope, lundi 25. — Depuis que j'ai écrit les lignes qui précèdent, j'ai éprouvé, je crois, plus de désagréments et d'ennuis que je n'en avais rencontré depuis le jour de mon arrivée en Circassie, — ennuis d'autant plus difficiles à supporter que nous nous y attendions moins. Le vent d'est fraîchit un peu trop dans la soirée et pendant la nuit du 16, ce qui nous fit passer une nuit d'inquiétudes et de fatigues à la hauteur du cap Kizil-Irmak. Le matin le vent tomba tellement, puis nous devint si contraire, qu'après avoir longtemps louvoyé et avoir eu souvent recours aux rames il nous fallut jeter l'ancre, au coucher du soleil, à quelques milles de Gherzèh, où nous reçûmes d'un officier de marine turk l'avis désagréable d'une stricte quarantaine, et l'annonce que

ceux qui auraient pris part, contre les défenses officielles, au commerce avec la Circassie seraient punis. Cette double annonce jeta subitement la tristesse sur notre bâtiment, tristesse qui contrastait étrangement avec la joie que nous aurions dû ressentir en nous voyant arrivés sans accident à une côte amie. A notre arrivée en rade de Gherzèh, le 18, un officier de quarantaine vint immédiatement à notre bord, et, entre autres informations, prit le nom de tous les passagers et de tous les gens de l'équipage; en même temps il nous enjoignit strictement de n'avoir aucune communication avec la côte, nous faisant savoir que nous aurions une quarantaine de huit jours. Avec ma cabine à l'air, et dans l'état fort peu agréable aux yeux et à l'odorat où se trouvent maintenant le tillac, l'entre-pont et la cale, la seule pensée de cette quarantaine avait quelque chose d'effrayant.

Il me parut cependant possible que ces nouveaux règlements, d'un caractère beaucoup plus russe que turk, fussent spécialement et uniquement dirigés contre les trafiquants circassiens, à l'instigation du nouveau consul russe établi à Sinope. Je jugeai donc à propos de faire savoir au pacha de cette dernière ville qu'il y avait un Anglais à bord; et en conséquence je me décidai à lui faire parvenir une lettre par laquelle je l'informais en termes civils que c'était moi qui avais envoyé chercher le bâtiment pour me ramener; que je préférais faire ma quarantaine à Sinope, et que si des mesures de rigueur extraordinaires étaient prises contre les gens du navire — ainsi que j'en avais entendu faire la menace — je serais obligé de regarder ces mesures comme dirigées contre moi, et de m'en plaindre à notre ambassadeur.

L'officier de quarantaine était le seul scribe que nous pussions avoir; le soir il vint civilement à bord et s'assit *au milieu de nous* pour en remplir les fonctions. Néanmoins ce ne fut pas sans quelque difficulté, et sans avoir feint plus d'une fois de me mettre fort en colère, que je pus le décider à transcrire

la partie la plus essentielle de la lettre, c'est-à-dire la conclusion. Sur ces entrefaites la pluie nous avait pris ; elle continua presque sans interruption, accompagnée d'un vent très-froid, pendant deux nuits et deux jours. J'eus grand'peine à calmer nos Circassiens, qui, indignés du traitement qu'on nous faisait subir, voulaient forcer la consigne et descendre à terre ; enfin, le 20 de bonne heure, nous reçûmes, en réponse à ma lettre, avis que nous pouvions nous rendre à Sinope. Nous y étions à l'ancre peu de temps après le coucher du soleil. Toutefois, le premier échantillon de notre nouvelle localité fut loin d'être encourageant. Le 21 au point du jour nous aperçûmes les plus hautes montagnes couronnées de neige ; un vent d'est piquant et violent s'était levé ; il ne nous restait pas un morceau de bois et guère plus d'eau pour notre cuisine ; et pendant que tremblants de froid nous nous tenions sur notre triste pont, criant de tous nos poumons qu'on nous apportât du bois et de l'eau, nous eûmes la mortification de voir les gens du port livrés à leurs occupations ordinaires et ne prenant nullement garde à nos cris, sauf quelques Circassiens qui de temps à autre s'avançaient sur une jetée, et semblaient compatir à notre situation, mais sans pouvoir rien faire pour l'adoucir.

Sinope, 28. — Grâce à l'influence, je crois, du consul russe récemment installé ici, nous avons été forcés de rester quatre jours de plus en rade à bord de notre petit bâtiment. Durant ce temps, néanmoins, nos nombreux amis de la côte ont trouvé moyen de nous approvisionner abondamment d'une grande variété de mets, de fruits, etc., outre du sucre, du café et autres nouveaux raffinements. Je me sentais revenu, d'ailleurs, dans la portion du monde dont je suis depuis si longtemps exclu, en voyant des bateaux à vapeur arriver et partir, et en attrapant çà et là quelques nouvelles par les chaloupes qui allaient et venaient entre la côte et les nombreux navires à l'ancre dans la baie. Ces soulagements, néanmoins, ne pou-

vaient compenser ce que nous avions à souffrir à bord, à cause de la foule qui nous encombrait et de notre position en plein air jour et nuit; aussi ne me lassai je pas de réclamer avec insistance la permission de descendre à terre, quoique pour toute réponse à mes réclamations répétées je ne pusse obtenir du remplaçant du pacha (celui-ci étant absent) d'autre réponse que cet atermoiement si commode et si souvent employé, *bakalum*, nous verrons. Le 24, pourtant, le pacha arriva de Constantinople, et débarqua au milieu d'une grande consommation de poudre dans les canons de son steamer et aux batteries de la ville. Je me décidai immédiatement à lui envoyer une nouvelle lettre, et je réussis enfin dans ce que je désirais. Le lendemain matin nous reçûmes la permission de débarquer, et l'empressement avec lequel les femmes, notamment, luttaient à qui passerait en premier de notre bâtiment sur l'embarcation qui devait nous conduire à terre montrait assez ce qu'elles avaient souffert.

Aucune disposition, néanmoins, n'a encore été prise ici pour le nouvel établissement de quarantaine à la côte; en conséquence nous avons tous été entassés, au nombre de cinquante, dans une grande maison inachevée, où de légères cloisons en planches figurent des espèces de chambres à l'étage supérieur, toutes sans plafonds sauf la mienne; le rez-de-chaussée n'est qu'un magasin non terminé, sombre et délabré, dont on tient la grande porte fermée sur nous jour et nuit, avec une sentinelle au dehors, et cette porte ne s'ouvre que pour livrer entrée aux provisions et à l'eau. Aucune des fenêtres n'a de vitres, et cependant l'atmosphère de notre maison est tellement viciée par la foule qui l'encombre, que j'ai souvent regretté ma cabine au grand air sur le pont du navire. La meilleure chambre, ou plutôt la seule passable, m'a été assignée à moi et aux personnes à mon service; mais par compassion pour les autres j'éprouve l'obligation de me soumettre encore ici à l'inconvénient dont j'ai tant souffert en

Circassie, celui de tenir un lever tout le jour, et de leur abandonner la jouissance d'une de mes fenêtres donnant sur l'avant-cour, et d'où ils peuvent communiquer avec la foule de leurs compatriotes et de leurs amis qui s'y assemblent.

Nos amis de la ville nous tiennent, comme auparavant, abondamment pourvus de toutes les recherches qu'elle fournit. Parmi les plats qu'on nous envoie beaucoup sont excellents, entre autres certaines pâtisseries légères, vrais papillons qu'on pourrait faire envoler d'un souffle sans le miel dont leurs ailes sont chargées.

5 *décembre*.—Un Anglais et un Suisse, ainsi que quelques autres personnes que j'ai vues ici, assurent avoir ouï dire qu'ordre avait été donné aux commandants de la croisière russe par l'empereur lui-même, lors de son voyage en Géorgie, de me faire pendre immédiatement si on réussissait à s'emparer de moi. J'ai su aussi depuis que le consul russe d'ici a employé toute son *autorité* près du pacha pour obtenir que je fusse jeté en prison, ainsi que tous ceux qui m'ont accompagné; et depuis j'ai eu lieu de croire que je n'ai été sauvé de cet inconvénient que par le passe-port anglais dont j'étais pourvu, et dont le pacha eut connaissance aussitôt après mon débarquement. Toutefois, un des capitaines du navire fut incarcéré il y a quatre jours, immédiatement à notre sortie de quarantaine; mais une lettre quelque peu sévère que j'écrivis à ce sujet au pacha fit relâcher sur-le-champ le prisonnier. La conduite ultérieure tant du pacha que du gouverneur de la ville a prouvé leur désir que je n'eusse pas à me plaindre d'eux; en même temps que les attentions de plus en plus empressées des Circassiens et des Turks intéressés dans le commerce de Circassie — et dont il me faut chaque jour recevoir un grand nombre — montrent qu'ils se sont formé de mon influence une idée qui dépasse de beaucoup la réalité. Il est fort à regretter qu'il n'y ait pas ici quelque résident anglais pour arrêter par sa présence (et sa correspondance) les

chicanes auxquelles on peut toujours s'attendre partout où un agent russe est établi. Il n'y a d'autre motif à alléguer pour la résidence de celui d'ici que le désir de tyranniser ceux qui se livrent au commerce avec la Circassie ; car, autant que je puis voir, tout le commerce étranger de la place est anglais.

Nous venons d'avoir un autre arrivage ici, — un steamer de guerre français avec le comte de Sercey et sa nombreuse suite. Le comte se rend en Perse où il est chargé d'une ambassade dont j'ai peine à comprendre l'objet précis, dans les conjonctures actuelles. Aussitôt après le débarquement de ces messieurs, je fus à plusieurs reprises instamment sollicité de me rendre au palais pour leur être présenté ; mais le but principal de ces sollicitations — à ce qu'il me parut — était que le capitaine français et moi nous pussions inspecter le navire de 106 canons en ce moment sur le chantier, et rapporter nos observations réunies au pacha, dont la marotte actuelle paraît être la construction navale. Son palais est attenant aux chantiers de la marine, et il paraît qu'il y passe une bonne partie de son temps. Notre rapport au sujet du vaisseau a été favorable quant à la coupe et au travail ; mais nous nous sommes accordés à condamner le bois comme n'étant pas à beaucoup près d'âge convenable. On pourrait aussi introduire de grandes améliorations dans le transport de ces bois de l'intérieur ; car le seul moyen maintenant employé est de traîner les pièces de bois sur des rouleaux à l'aide de cinquante ou soixante paires de bœufs et de deux fois autant d'hommes, opération grossière qui fréquemment demande deux ou trois mois pour le transport d'un seul grand arbre. Pour remédier à cet inconvénient, je donnai au pacha un dessin de la machine en usage dans nos docks, et le capitaine d'un des steamers autrichiens se chargea d'en surveiller la construction ; néanmoins je doute qu'aucune amélioration soit de si tôt introduite. Le comte m'invita à venir dîner à

bord avec lui ; mais déshabitué comme je l'étais depuis longtemps de la délicatesse d'une table telle que la sienne, j'éprouvai une bien plus vive satisfaction du chaleureux intérêt que le comte et les personnes qui l'entourent parurent prendre aux Circassiens et à l'état de leurs affaires, intérêt qui se révéla encore dans l'extrême obligeance de leur accueil, et dans l'instance avec laquelle ils me prièrent de leur permettre de fournir aux besoins que je pourrais avoir en argent et en habits. Ici cependant une mortification m'attendait, en voyant que le steamer était armé, et en réfléchissant aux humiliantes conditions imposées à celui qui portait notre ambassadeur lord Durham, lorsqu'il entra dans la mer Noire. Le traité par suite duquel nous fûmes obligés de nous soumettre à cette mesure déshonorante doit être abrogé, maintenant surtout que l'on sait qu'une portion des côtes de la mer Noire appartient à un état complétement indépendant et de la Russie qui a dicté ce traité, et de la Turquie qui fut contrainte d'en subir les conditions.

L'abrogation de ce traité est d'ailleurs nécessitée par la partie du traité de Vienne stipulant la libre navigation de toutes les grandes rivières d'Europe qui arrosent le territoire de plusieurs États. A quoi sert à l'Autriche de posséder la libre navigation du Danube, aussi longtemps que l'Euxin sera pour elle *mare clausum* quant à la protection du commerce qu'elle y pourrait faire? Il me paraît, à la vérité — eu égard au notable changement de circonstances par rapport à la mer Noire, — qu'une grande faute a été commise dans la rédaction du traité de Vienne, en ne déclarant pas, comme complément nécessaire de la libre navigation du Danube, que le détroit des Dardanelles et le Bosphore seraient sur le même pied que les autres cours d'eau navigables d'Europe. En ce qui regarde les bâtiments marchands en général, aussi bien que les vaisseaux de guerre de l'Europe, ces deux détroits, les plus importants du globe, auraient dû et devraient encore être dé-

clarés former comme l'Océan un grand chemin commercial; car il n'existe pas d'autre moyen d'assurer la neutralité de cette position d'une valeur inappréciable, — neutralité essentielle à l'équilibre des puissances et au maintien de la paix européenne. La garde en put être laissée à la Turquie tant que la Turquie fut assez forte pour faire respecter ses défenses; maintenant qu'il est notoire qu'elle est complétement déchue de sa puissance, sa surveillance est devenue une fiction dérisoire sous le masque de laquelle la neutralité des deux détroits peut soudainement et irrévocablement se perdre. C'est ce qu'a surabondamment prouvé le double fait des forces navales considérables entretenues par la Russie à Sébastopol d'un côté, et par l'Angleterre et la France (sons les ordres des ambassadeurs à Constantinople) dans le golfe de Smyrne de l'autre. Il est incontestable que ces trois puissances sont aujourd'hui les véritables gardiennes des détroits. La clef du passage est à Constantinople; mais quelle parité d'avantages trouvera-t-on entre la position des trois puissances qui en ont la garde, si l'on compare les distances respectives où en sont les trois flottes, et la bien plus grande facilité que les vents et les courants offrent constamment à la marine russe pour s'y rendre? Encore une fois les deux détroits doivent être déclarés libres; autrement le commerce considérable que nous faisons avec la Perse par la mer Noire (pour ne rien dire d'autres débouchés par le Danube, etc., qui peuvent bientôt devenir importants) continuera d'être empêché — comme il l'a été si fréquemment — par notre grande rivale du Nord.

Un navire marchand qui arrive de Krimée, et qui appartient à un des ministres turks, a fourni des nouvelles inattendues au sujet de la Circassie; car Luca a entendu des matelots grecs de l'équipage dire à quelques-uns de leurs compatriotes qu'environ 500 blessés russes avaient été transportés d'Anapa en Krimée. Ils faisaient sans doute partie du

corps de troupes considérable qui était campé dans la vallée d'Anapa, sous les ordres du général Rayevski, quand je quittai la côte circassienne.

Constantinople, 30. — Je partis de Sinope le 13, après avoir réuni à un souper d'adieu les principaux Circassiens qui s'y trouvaient alors, réunion dans laquelle tous renouvelèrent l'expression de leurs plaintes contre les difficultés, les persécutions et les entraves de toute nature qu'il leur fallait endurer par suite de l'influence toute-puissante du consul russe, lequel mettait pour condition à leur libre retour en Circassie qu'ils prendraient un passe-port pour Anapa, ce à quoi ils s'étaient fermement refusés, cette obligation leur paraissant avoir pour objet de consacrer la suprématie russe. J'ai trouvé aussi à Constantinople un nombre considérable de Circassiens que le commerce y a amenés, et qui s'y sont trouvés dans les mêmes embarras grâce à une influence analogue et pour le même objet.

12 *février* 1840. — Mes prévisions touchant la réussite du projet de s'emparer des forts russes par surprise ont reçu la confirmation la plus satisfaisante. Deux bâtiments turks sont tout récemment arrivés de Sûkûm-Kaléh dans le Bosphore; et comme le bruit se répandit immédiatement que le fort de Sasche avait été de nouveau pris par les Circassiens, j'envoyai mon drogman recueillir des informations plus précises. Les gens de l'équipage affirmèrent positivement que cette prise du fort était la seconde, qu'elle avait eu lieu quelque temps avant leur départ de Sûkûm, où tout le monde s'en entretenait, c'est-à-dire vers la fin du Ramazan (dans la première semaine de décembre), et que la réussite avait été complète, la garnison tout entière, les canons et les munitions étant tombés entre les mains des Circassiens. Enfin ils ont cité le nom de plusieurs Circassiens (bien connus de nous) qui ont été tués ou blessés dans l'action.

Depuis mon retour en Angleterre au milieu du mois de mai dernier, des nouvelles ont continué d'arriver de tant de points différents (y compris la Russie) et ont reçu une telle confirmation de la correspondance des consuls anglais les plus rapprochés du siége de la guerre, que raisonnablement on ne peut plus douter que les Circassiens ne se soient emparés, *dans l'espace de trois mois*, de presque tous les forts élevés sur leur côte, forts dont l'établissement avait été le seul résultat du déploiement considérable de forces navales et militaires fait par la Russie dans le cours des *quatre années* précédentes, au prix de tant de sang et d'or.

L'admiration et les éloges que ces valeureux exploits des Circassiens ont obtenus de tous les journaux — sauf du petit nombre de ceux dont les éditeurs sont obligés par contrat de maintenir le courant de leurs sentiments politiques dans le lit qui leur est tracé — et qu'ils doivent obtenir de tous ceux dont la nature n'est pas glacée par l'égoïsme ou faussée par les préventions de parti, rendent superflu tout ce que je pourrais ajouter à ce concert unanime. Mais il n'en est pas de même quant aux conséquences que l'on peut tirer de ces faits, et à l'utilité pratique que quiconque observe avec sollicitude les intérêts menacés de l'Angleterre et de l'humanité devrait s'efforcer d'en tirer, en réveillant ses compatriotes de la léthargie, de l'indifférence, de la division et du désespoir où l'esprit de parti, ce cancer de la société, nous a jetés en ce qui touche aux intérêts extérieurs. Ne voyons-nous pas

le Moscovite en pleine carrière dans la direction de Hérat, afin de contrecarrer l'effet moral des opérations militaires que ses précédentes machinations en Perse nous ont forcés de diriger sur l'Asie centrale, tout en ayant soin de nous envoyer une potion calmante dans les récits exagérés des désastres qui ont accompagné sa *première* expédition, et après s'être assuré le champ libre pour ses entreprises en détruisant notre influence en Perse et en réussissant à en éloigner notre ambassadeur, dont elle redoutait avec raison la pénétration et les talents?

Mais notre antagoniste, nouveau Briarée, non content d'avoir ainsi préparé ses succès, cherche à détourner notre attention par tous les autres moyens en son pouvoir. C'est à cette fin qu'il excite la rébellion dans nos colonies; qu'il excite les Chinois, au moyen des missions qu'il entretient chez eux, à nous forcer à la guerre par leurs insultes; qu'il fomente enfin la jalousie entre l'Angleterre et la France — dont l'union était son plus grand danger, — et qu'il nous pousse à prolonger par notre participation avec lui les dissensions de l'empire turk, qu'une telle intervention a pu seule empêcher de s'arranger beaucoup plus tôt, au mutuel avantage des deux parties et à la consolidation des intérêts musulmans en général.

Mais que faire? pourra-t-on demander. Devons-nous donc nous jeter tout d'abord dans la guerre, pour des intérêts éloignés et des éventualités futures? Non, — cela n'est pas nécessaire; et nous pouvons être certains, qui plus est — puisque maintenant l'idée de la guerre nous répugne tant, — qu'il n'y a nul danger, qu'il n'y a même nulle chance de guerre (avec la Russie, du moins) aussi longtemps que nous nous contenterons de nouvelles excuses à chaque nouvelle insulte. Mais si la sagesse nous conseille de chercher à éviter la guerre, qu'elle nous fasse donc aussi prendre les moyens d'en détruire les causes. Or (et c'est ce que l'histoire

du monde peut nous enseigner), ces moyens ne consistent pas dans des protestations de bienveillance et de modération de notre part, mais dans la preuve que peut offrir notre conduite que nous ne sommes nullement disposés à nous soumettre à l'insulte, et dans la manière dont nous nous montrerons disposés à nous faire justice. Nulle puissance ne sait mieux que la Russie que la rumeur seule d'une guerre ou d'un différend avec l'Angleterre paralyserait instantanément tout son pouvoir et toute son influence au dehors, et révélerait aussitôt la faiblesse qu'elle s'attache avec tant de soin à dissimuler sous le ton de hauteur arrogante avec lequel en toute occasion convenable elle fait parade de ses préparatifs d'hostilités. Sa force est dans notre longanimité; et c'est seulement selon que celle-ci est exercée, que celle-là devient formidable. Des lettres d'un étranger éminent par son rang militaire et par son jugement, lettres qui ont été publiées récemment, nous ont appris, d'après des informations recueillies *en Russie même*, les revers éprouvés depuis peu par les troupes russes dans les provinces occidentales du Caucase; nous avons su par là que par suite de la crainte que la guerre ne fût reprise par d'autres du côté de l'est, toutes les forces habituellement entretenues sur les points d'où elles pouvaient se porter sur Constantinople au moment où les circonstances l'auraient permis en avaient été retirées et avaient été dirigées vers les points que l'on croyait menacés. De là la division qu'elle a suscitée dans la question égyptienne, principalement entre la France et l'Angleterre. Un coup d'œil jeté sur une carte, et un seul moment de réflexion suffiront pour montrer combien les projets agressifs de la Russie seront immensément favorisés quand le flambeau de la liberté sera complètement éteint dans toute l'étendue de la région caucasienne. Alors ses aigles pourront relever fièrement la tête, et prendre leur vol avec une vigueur nouvelle vers les sommets de l'Olympe, les plaines de l'Euphrate

et les pics de l'Hindû-Kûsch. Si néanmoins nous craignons tant la guerre, voici une occasion favorable — que nous procurent les héroïques Circassiens, qui livrent *nos batailles* — de revendiquer sans danger notre droit à la navigation de l'Euxin, ainsi que de toute autre mer commune. Le temps est venu pour nous d'effacer des traités cette cession frauduleuse et factice que la Russie a forcé la Turquie de lui faire de la côte circassienne; — d'exiger de la Russie qu'elle remplisse les engagements solennels qu'elle a pris de ne rien ajouter à son territoire à l'occasion de sa guerre avec la Turquie, et de ne chercher aucun avantage exclusif; — de demander que conformément aux principes établis des lois internationales elle ne mette pas plus longtemps empêchement à notre commerce, par un blocus de la côte circassienne qui n'a jamais été ni légalement proclamé ni légalement soutenu.

Si nous ne profitons pas de la crise favorable qui s'est présentée, ne nous persuadons pas qu'une autre circonstance également avantageuse puisse se représenter plus tard. Jusqu'à présent les Circassiens ignorent complètement, et peut-être ne la pourraient-ils pas comprendre, cette prostration du sentiment national dont l'Angleterre paraît être en ce moment atteinte, par suite de l'égoïsme qu'a produit une longue poursuite de la richesse et des avantages individuels, et de la fatale extrémité à laquelle est arrivé l'esprit de parti. Pourtant la position avantageuse qu'ils doivent à leur fermeté et à leur bravoure, position qui leur a permis de faire avec leur antagoniste des conditions avantageuses, ne doit pas être perdue pour eux, ni leur sang avoir été versé en vain, alors même qu'il leur faudrait renoncer à l'espoir que l'Angleterre se réveillerait enfin pour la revendication de ses droits et des leurs.

Je crois ne pouvoir mieux conclure cette publication qu'en présentant à mes lecteurs la traduction suivante d'une lettre

que j'ai depuis peu reçue de Circassie, — nouvelle confirmation des nouvelles annonçant les succès récents des Circassiens.

« Mon cher et ancien ami, Yakûb Bey, comment vous portez-vous? Quant à nous, grâce à Dieu, nous allons très bien. Les nouvelles que nous avons pour vous sont réellement intéressantes. Le mercredi seizième jour de zil-bitchèh, immédiatement après la prière du matin, la forteresse située sur la Waïa a été prise d'assaut en une heure. Tous les soldats qui s'y trouvaient, ainsi que les femmes, les canons, les munitions et les provisions, — tout fut pris et les maisons brûlées. Nous n'avons eu dans cette affaire que vingt martyrs (c'est-à-dire vingt morts).

« Avant cela, l'ennemi avait marché de Sûkûm sur Ardler; mais il ne put rien faire. Nos amis s'étant rassemblés les arrêtèrent en chemin et firent vingt-cinq prisonniers.

« HASSAN BEY.

« 27 de zil-bitchèh 1255 » (1er mars 1840).

(*Premier P.-S.*) « Mon ancien ami, depuis la prise du fort de Waïa, le jeudi 8 de moharrem, après la prière du matin, nous avons attaqué le fort de Toapse. Après un combat de sept heures et demie la place avec tout ce qu'elle contenait est tombée entre nos mains. Ceci est pour votre information. »

(*Deuxième P.-S.*) « Une semaine après la date ci-dessus, le fort d'Abûn dans le Chapsuk a été pris. Grâces en soient rendues au Tout-Puissant!

« En ce moment, mon bon ami, *nous nous rassemblons de nouveau.* »

(*Troisième P.-S.*) « Chekir Effendi, *Barzek* Hadji Hakûm-Okû, Hûsseïn Bey et tous nos parents, vous envoient leurs salutations. »

[illegible]

GRAVURE SUR UNE ANCIENNE COUPE D'ARGENT

APPENDICE.

TRADUCTIONS.

I.

Lettre apportée de la part du général russe, en réponse a une communication verbale envoyée par les Circassiens conformément aux ordres de Séfir-Bey, sur les instances, dit-on, de l'ambassadeur d'Angleterre, lord Ponsonby.

Vous n'avez pas de chef de la mer Caspienne à Anapa. Vous avez désobéi à la Sublime Porte; vous avez envahi et pillé le territoire russe. Si vous désirez la paix, il faut rendre ce que vous avez pillé, renvoyer les déserteurs et les prisonniers, et consentir à ce qu'un chef soit nommé par la Russie. Tous les Anglais qui sont venus ici sont des imposteurs, qu'il ne faut pas croire lors même qu'ils attesteraient par serment la vérité de ce qu'ils disent. Ils désirent gagner le pays; mais mieux vaut qu'il soit sous la domination russe que sous la domination anglaise. Si vous renoncez à toute relation avec l'Angleterre, la France et autres pays, et que vous deveniez bons sujets russes, vous pourrez obtenir la paix. Qu'espérez-vous? Ne savez-vous pas que si le ciel tombait, la Russie est assez puissante pour le soutenir sur ses baïonnettes? Les autres pays sont bons artisans, bons fabricants, etc.; mais c'est à la Russie seule qu'appartient la puissance. Aucun pays n'a jamais fait la guerre avec succès contre la Russie. Elle a dernièrement fait exiler votre ambassadeur de Constantinople; or, si l'Angleterre n'est pas en état de protéger un homme, comment soutiendrait-elle un pays? Séfir Bey est en nos mains. Si l'Angleterre désirait in-

tervenir, cela pourrait se faire par l'intermédiaire de notre ambassadeur en Angleterre; mais voyez la snpercherie, quand elle envoie ici uniquement des personnes qui viennent pour leurs propres intérêts! Aucune nation n'est aussi forte que la Russie; et si vous désirez la paix, vous devez croire qu'il n'existe que deux puissances: — Dieu au ciel et l'empereur sur terre. Si vous désirez la paix, il faut rendre tout ce que vous avez pris, ne reconnaître d'autorité suprême que celle de l'empereur, et obéir à sa volonté. Il faut que tous les prisonniers, et surtout les déserteurs, nous soient rendus, et quand vous vous donnerez un chef, il faudra vous soumettre entièrement à ses ordres. Dorénavant quand les Russes viendront ici il faudra les bien traiter et leur fournir tout ce dont ils auront besoin; il faudra fournir aux voyageurs venant de la Russie la nourriture et le logement, et les traiter comme les chefs du pays. Il faut rendre, je vous le répète, les déserteurs et les prisonniers; et si dans l'espace de ce peu de jours il vous en tombe encore entre les mains, ils doivent aussi être rendus. Il faut nous laisser aller où il nous plaira, nous laisser élever des forts là où nous le jugerons convenable, et nous fournir tous les travailleurs et tous les matériaux que nous pourrons requérir. Si vous vous refusez à écouter et à croire ce qu'on vous dit maintenant, votre pays vous sera enlevé, et vous serez traités avec la plus grande sévérité; obéissez donc à ce que je vous dis, et faites ce que je vous indique. Vous devez croire ce qui vous est dit maintenant; et vous serez traités avec une grande douceur; autrement ce ne sera pas ma faute si vos vallées sont ravagées par le feu et le fer, et vos montagnes réduites en poussière. En vous rendant, vous conserverez ce que vous possédez; sinon, tout vous sera enlevé, même vos armes, et vous-mêmes serez faits esclaves.

(Signé) le général aide de camp.....

(*Nom illisible.*)

28 mai 1837.

Réponse des Circassiens a la lettre précédente.

Nous avons pris connaissance de ce que vous venez d'écrire. Vous êtes un général russe, et nous, grâces à Dieu, nous sommes de fidèles musulmans. Notre prophète nous a dit de ne jamais nous rendre coupables de fausseté, et nous obéissons à son conseil. Depuis dix ans nous faisons la guerre avec vous, et toutes les nations de l'Europe savent que nous ne sommes pas amis l'un de l'autre. Le plus grand de tous les monarques, le roi d'Angleterre, nous a commandé d'écrire en ce moment; de toutes les nations sous le ciel, la plus grande est la nation anglaise. Elle a le pas sur toutes les autres, et jamais elle ne fait un mensonge. Comment osez-vous dire que l'Angleterre est fausse? — car nous savons que quand la France attaqua l'Égypte et les mameluks, elle en fut expulsée par l'Angleterre pour la satisfaction des Circassiens, et depuis ce temps nous avons toujours été amis de l'Angleterre. L'Angleterre n'a jamais été coupable de fausseté; elle a en tout temps été l'amie des musulmans; elle sait que notre situation n'est pas heureuse, et pour cette raison nous avons espoir dans son assistance. Jusqu'à la mer Caspienne nous sommes maintenant tous unis; nous écrivons au nom de tous, et ce que nous écrivons est vrai. Comme nous sommes tous unis, nous pouvons convenir que personne ne mettra le pied sur votre territoire; et comme les Circassiens ne vous inquiéteront pas dans vos provinces, nous comptons que vous raserez vos forteresses, que vous vous retirerez de l'autre côté du Kûban, et que nous pourrons faire un traité par lequel vous vous engagerez à ne plus nous nuire et nous de même. Ne pensez pas que ce soit par crainte que nous vous écrivions maintenant; nous ne le faisons que pour obéir aux ordres du gouvernement d'Angleterre, auquel nous sommes

maintenant subordonnés. Si vous ne voulez pas écouter ce que nous vous disons, vous ferez ce que bon vous semblera; mais en ce cas ne nous envoyez plus de lettres, car nous n'y donnerons aucune attention. Ayez bien soin de ne pas vous laisser aller à la croyance que c'est la crainte que nous avons de vous qui nous fait vous écrire, et soyez bien certain que notre seul motif est l'ordre du gouvernement anglais. Par ordre du roi d'Angleterre nous souhaitons donner toute facilité aux marchands qui viennent sur nos côtes, et par cette raison nous désirons que vos forts soient détruits aussitôt que possible. Vous écrivez avec trop de présomption quand vous dites que vous détruirez ce pays ; car en parlant ainsi vous vous arrogez les attributs de la Divinité, — du Créateur ! Vous parlez avec trop d'orgueil, et vous semblez penser qu'il est en votre pouvoir de faire tout ce que vous voulez ; mais quoique nous ne soyons qu'une petite nation, avec l'aide de Dieu toutes les autres nations se mettront de notre côté.

Si vous voulez répondre à nos propositions actuelles, envoyez votre réponse au gouvernement d'Angleterre, entre les mains duquel nous sommes à présent, et qui est maintenant notre garantie; sinon, ne nous écrivez plus et continuez votre guerre. Ne pensez pas que nous vous écrivions par crainte de votre canon et de votre poudre, car sans les ordres de l'Angleterre nous ne vous aurions pas écrit, et nous aurions continué la guerre. Et si les hommes viennent à nous manquer, nous irons en chercher jusque dans le sein de leurs mères, et nous leur mettrons des armes entre les mains!

29 mai 1837.

(Sceaux du juge en chef et d'autres anciens.)

Le général Williamineff fit à cette lettre une courte réponse, portant qu'il ne pouvait prendre de décision sur ce qu'elle contenait, mais qu'il allait en référer au baron Rosen à Sùkùm-Kalèh, et qu'il enverrait sa réponse aussitôt qu'il l'aurait reçue. Les Circassiens regardèrent cela comme une ruse pour gagner du temps, et ils se déterminèrent à agir en conséquence, ne croyant pas que Williamineff fût sous les ordres de Rosen.

III.

LETTRE DE ..... BEY (1) DE HATUKWOÏ.

Aux illustres envoyés anglais, maintes salutations, etc.

Qu'il soit connu de votre gouvernement que le gouvernement de Russie nous a envoyé deux ambassadeurs, — un sultan et un noble, — qui ont promis de la part du gouvernement russe de grandes richesses, de nombreux présents et le meilleur traitement en tout ce qui touche à notre bien-être, le gouvernement russe ne cherchant que le bien de notre pays. Telles sont les promesses de ses ambassadeurs; mais personne parmi nous, ni princes, ni nobles, ni autres, n'ont cru à leurs paroles et n'y ont répondu, car nous ne les regardons que comme paroles en l'air.

Nous savons que le bon cœur de Vos Excellences et votre humanité vous ont portés à visiter ce pays et à en partager les souffrances. Nous connaissons la bonté et l'amitié qu'a pour nous votre roi, votre empereur, pour qui nous prions jour et nuit, et que Dieu puisse conserver longtemps! Comment donc abandonnerions-nous l'amitié d'un tel monarque et perdrions-nous le bénéfice de ce qu'il fait pour nous, en nous jetant dans les bras de la Russie? Nous sommes profondément reconnaissants de ce que votre gouvernement a déjà fait pour nous, et nous ne voulons pas en perdre le bénéfice. Notre loi nous ordonne de prier cinq fois par jour, et ces prières nous les dirigeons vers l'Angleterre; c'est notre devoir et notre intention de toujours prier pour vous et de toujours vous obéir. Jusqu'à la fin des temps nous ne pourrons jamais oublier les bontés que votre gouvernement a montrées à notre égard. Nous agirons sans détour, selon ce

(1) Le nom de ce chef est omis, de peur de lui attirer des embarras.

qu'il pourra ordonner, et jamais nous n'oublierons ses bontés. A présent nous n'avons qu'une âme, un corps et un visage, tous tournés vers l'Angleterre. Nos bonnes dispositions à l'égard de l'Angleterre sont aussi impossibles à nier que l'éclat du soleil ou la lumière de la pleine lune, et on peut s'y fier sans restriction aucune (1).

Si vous êtes aussi sincères envers nous que nous le sommes envers vous, vous nous ferez part par écrit des nouvelles que vous apporterez, et dont nous n'avons eu jusqu'à présent qu'une connaissance vague; et si vous faites cela avant la venue de l'empereur, cela nous garantira de tomber en son pouvoir. Ici la population est nombreuse; et de même qu'il y a quelques hommes judicieux parmi nous, il y a aussi beaucoup d'ignorants qui peuvent être égarés par des discours fallacieux. C'est le moment d'empêcher l'établissement de la puissance russe ici. Nous avons confiance en votre parole, et tout espoir que les affaires se termineront favorablement. Nous nous sommes jusqu'à présent reposés sur cet espoir, et c'est ce qui nous a portés à vous envoyer cette lettre. Nous espérons qu'après avoir reçu cette lettre vous voudrez bien écrire en Angleterre et venir ici nous visiter; et comme le temps est précieux, nous avons confiance que vous écrirez et viendrez ici immédiatement, afin que ce pays puisse ne pas être perdu sans retour. Notre dernière prière est que vous veuilliez bien vous hâter, et que vous nous donniez tout l'encouragement qui est en votre pouvoir.

1253. (Reçue vers le 30 août 1837.)

(Signé ....)

P.-S. — Nous vous prions de répondre sans retard à cette lettre.

(1) Nous pouvons présumer que ces expressions de vive gratitude ont été occasionnées par ce qui avait été dit de l'intervention de l'ambassadeur anglais.

IV.

DOCUMENT ADRESSÉ AUX CIRCASSIENS PAR LES RUSSES DU CAMP DE SASCHE.

Aux habitants de la Circassie intérieure et des districts environnants.

Les vexations et les violences continuelles que les provinces orientales de l'Asie ont à souffrir de l'ennemi ayant porté les habitants du Caucase à demander à l'empereur de Russie secours et protection, l'empereur a accédé à leur prière et a conclu un traité avec les habitants de vos montagnes, de la même manière que les autres puissances traitent avec leurs sujets. Et conformément au traité d'Andrinople, récemment conclu entre le gouvernement russe et l'empire ottoman, vous deviez être sous la protection et les ordres de la Russie, puisque cette condition a été acceptée et confirmée par la cour ottomane.

Ni la cour ottomane ni quelque autre état que ce soit n'ont aucun droit d'intervenir dans vos arrangements ou dans vos affaires; et les individus qui sont venus parmi vous, vous promettant assistance pour que vous résistiez à la cour de Russie — qui est votre gouvernement légitime et originaire — sont des imposteurs et des menteurs! Cela est bien connu. Ils vous débitent des faussetés quand ils vous disent qu'ils sont envoyés comme ambassadeurs de la part de l'Angleterre, de la cour ottomane et du pacha d'Égypte. Outre cela, il est évident que ces individus profitent de l'ignorance de votre peuple pour leur propre bénéfice, et que c'est dans cette vue qu'ils vous excitent et vous induisent en erreur; et la vérité de cela est d'autant mieux prouvée, que les promesses que

vous ont faites ces individus de vous procurer des secours, soit en vaisseaux de guerre, soit en soldats, n'ont été nullement remplies; les armes et les munitions que les menteurs susdits vous ont apportées, en se disant les agents des puissances sus-mentionnées, n'étaient pas envoyées par ces puissances et ne sont nullement dignes d'elles. Soyez certains que ces hommes sont des menteurs, — des marchands sans crédit, — et qu'ils cherchent à trafiquer de ce qu'ils ont apporté et à en faire de l'argent; leur but est de tromper les honnêtes habitants du Caucase, et de leur vendre cher les mauvaises marchandises qu'ils ont apportées comme bonnes. Ceci est notoire, et c'est ainsi que ces individus — aussi intrigants que vous êtes courageux — vous induisent en erreur et vous font déclarer la guerre à votre légitime empereur. Ainsi périt votre peuple brave et belliqueux, et une partie de ce que vous possédez; et finalement il est plus qu'évident que vous serez ainsi conduits à votre ruine. Est-il possible qu'un prince aussi magnanime que l'empereur de Russie puisse permettre qu'une seule portion de son peuple lui désobéisse?

De plus, ceux de vos montagnards qui désobéiront, et qui résisteront par les armes, seront à jamais privés par le grand empereur de Russie du traitement favorable qu'il accorde à ses fidèles sujets; et sans doute ils éprouveront de grandes misères, parce que ces individus non soumis à leur légitime souverain ne peuvent être introduits comme fils à la cour paternelle de l'empereur de Russie, et qu'ils attireront sur eux les châtiments et le déplaisir impérial; au lieu qu'obéissant volontairement à votre magnanime souverain l'empereur de Russie, vous obtiendrez de lui d'innombrables faveurs, puisque vous serez dignes de la clémence et de l'indulgence dont ses autres sujets sont l'objet de sa part, et qu'ainsi vos guerres intestines seront prévenues et la tranquillité nécessaire établie. Vous serez tous en sécurité; le commerce de la Russie circulera parmi vous sans interruption, et les articles

que vous ne possédez pas vous seront fournis par elle ; et à l'égard de ceux qui montrent le désir de servir notre empereur, ils éprouveront pareillement sa faveur, et ils acquerront des honneurs et des distinctions qui leur resteront. Conformément à vos usages, le pouvoir et le gouvernement vous seront accordés, en même temps que de la part du gouvernement russe aucune contrainte ne sera exercée à l'occasion ni de votre religion ni de vos lois. Les provinces musulmanes sujettes de la cour de Russie éprouveront de jour en jour un accroissement de prospérité et d'honneurs ; les faveurs et les bienfaits de notre seigneur l'empereur envers vous seront sans fin. Ceci est évident ; et nombre de ceux de vos compatriotes qui serviront le gouvernement russe avec constance et fidélité deviendront riches, et acquerront en outre de l'honneur et de la célébrité, ainsi qu'il est bien connu.

Conformément aux ordres de l'empereur de Russie, les troupes nécessaires seront envoyées dans ce pays, et elles persévéreront dans leurs efforts pour prendre possession de la côte de la mer Noire ; et dans l'accomplissement du devoir de commander ces troupes, il m'est enjoint, à l'égard des intrigants — sujets circassiens — qui, engagés dans des révoltes et des complots, sont insubordonnés, de faire prendre possession de leurs territoires par les troupes, après qu'ils auront été encore une fois invités à se tenir en paix.

L'ordre impérial a été ainsi publié ; et croyez que ses sublimes conseils sont pour votre avantage. Si vous acceptez à temps les hautes faveurs de votre souverain légitime, je viendrai comme votre ami sincère me mettre en conférence avec vous, sans faire courir aucun danger ni à vos personnes, ni à vos propriétés. En même temps nous ouvrirons le commerce ; et n'importe ce que vous apporterez, nous l'achèterons au prix que vous fixerez. Enfin les propriétaires du terrain des forteresses, qui doit être réservé, recevront en payement plus d'argent que ne vaut le terrain.

Notre grand et auguste empereur requiert de vous les conditions suivantes :

Article 1er. — Vous discontinuerez vos hostilités et tous vos actes irréguliers.

Art. 2. — Les otages que vous donnerez seront changés au bout de quatre mois, et votre juge en chef nous en fournira d'autres.

Art. 3. — Vous nous rendrez tous les prisonniers et les déserteurs.

Art. 4. — Vous ne donnerez pas refuge dans vos villages, sans l'ordre de votre juge en chef, aux individus qui peuvent être des voleurs ou des mauvais sujets, non plus qu'à ceux qui ne voudront pas se soumettre à nous.

Art. 5. — Les chevaux et les troupeaux de gros et de menu bétail de ceux qui ne se soumettront pas à nous ne seront pas mêlés avec les troupeaux de ceux qui se soumettront; car dans le cas où ceux qui n'obéiront pas mêleraient leurs chevaux ou leurs troupeaux avec les troupeaux de ceux qui obéiront, nos troupes prendront possession du tout indistinctement; et ceux qui agiront contrairement à cet ordre seront punis selon leurs fautes.

Art. 6. — Ceux qui permettront aux pillards ou autres mécréants de passer par leurs terres pour gagner nos frontières seront forcés de nous rendre tous les hommes et tous les animaux qui nous auront été enlevés.

Art. 7. — Vous devrez vous soumettre au juge qui sera désigné par notre cour de Russie.

Art. 8. — Chaque année vous devrez renouveler vos *papiers de soumission* fournis par votre juge russe; et celui qui ne le fera pas cessera d'être sous la protection de nos troupes.

Habitants de la Circassie! en vous rappelant de nouveau la munificence et la miséricorde inépuisable de notre légitime empereur, et en vous recommandant d'accepter les conditions qu'il requiert de vous, je voudrais que vous sachiez

bien que ce n'est pas dans l'intention de vous maîtriser plus aisément que ces conditions vous sont posées.

J'attends une réponse à cette proclamation, qui a été écrite sur le champ de bataille près du village de Sùtche (Sutcha).

1254, 1[er] de la lune de sefer (mai 1838).

RÉPONSE DES CIRCASSIENS A LA PRÉCÉDENTE PROCLAMATION RUSSE, ENVOYÉE AU CAMP DE SASCHE LE 6 MAI 1838.

Nous avons reçu la lettre que vous nous avez envoyée, et nous avons pris connaissance de son contenu ; il n'aurait pas été nécessaire d'y répondre, n'était-ce que par suite d'intrigues vous critiquez les Anglais qui sont ici, et que cependant nous connaissons nous-mêmes assez bien pour savoir s'ils sont ou non dignes de confiance.

Il est vrai que les marchands du roi d'Angleterre sont nombreux ; mais toutes les affaires se font par les marchands, et le pays qui n'a pas de marchands n'est pas d'une grande valeur. Les marchandises d'Angleterre sont beaucoup meilleures que les vôtres, et pareillement la présence de ces personnes dont vous parlez nous est beaucoup plus agréable que la vôtre.

Pour en finir, vous dites que ce pays-ci vous a été donné, ce qui n'est pas. Depuis longtemps nous avons cessé d'être le jouet de vos fallacieuses paroles et de vos actions perfides, et finalement nous resterons libres. Dieu sait que depuis dix ans vous nous persécutez de vos impostures pour détruire la confiance et semer la dissension parmi nous ; mais nous ne sommes pas aussi ignorants que vous le voudriez, ce qui fait que nous restons unis. Si ces gens étaient des raïas de la cour ottomane, pourquoi enverriez-vous ici les navires et les gens de votre souverain pour y trafiquer illégalement, dans la supposition que l'empereur ottoman ne s'inquiète pas beaucoup de ce pays?

Nous savons quelles intrigues vous mettez en œuvre depuis longtemps pour tenter et exciter les Grecs infidèles et

d'autres gouvernements, à la seule fin d'affaiblir le gouvernement ottoman. C'est pourquoi, quand vous vîtes que ce gouvernement faisait des améliorations dans l'organisation de ses troupes musulmanes, vous excitâtes les Grecs menteurs et intrigants à lui déclarer la guerre et à détruire ses forces; et quand le gouvernement ottoman voulut punir ses raïas, vous offrîtes de l'aider. Mais il vous répondit : Je puis punir moi-même mes sujets. Ayant reçu cette réponse vous recommençâtes vos tromperies, et vous fûtes cause de la destruction d'une grande quantité de troupes et de bâtiments musulmans à Navarin. Et quand les forces du gouvernement musulman furent ainsi diminuées, vous commençâtes alors à vous plaindre en ces termes : Vous m'avez trompé ; en conséquence je dois vous déclarer la guerre. Et voulant déclarer la guerre, vous demandâtes la permission des autres souverains, promettant de restituer tout le territoire dont vous pourriez vous emparer. Ils se contentèrent de cette assurance, et donnèrent leur assentiment. Mais à la fin, au lieu de faire la paix, vous en revîntes à vos habitudes précédentes de tromper vizirs et ministres ; et ayant par surprise établi par écrit que le pays depuis le liman de Kizil-Tasch jusqu'à Sûkûm vous avait été cédé, vous forçâtes les ministres à signer cet écrit, l'épée sur la gorge et sans leur permettre d'en prendre lecture. De plus, vous trompâtes les autres puissances en disant : Les raïas des Osmanlis me sont maintenant cédés. Mais le gouvernement d'Angleterre a eu connaissance de cette dernière tromperie, et il a refusé de la ratifier.

Nous connaissons la réputation du roi d'Angleterre; — nous savons que *lui* tient sa parole. Votre document, qu'il a rejeté, nous le rejetons de même; et il l'a rejeté, parce qu'il est l'ami de l'empereur des Ottomans. Ne sont-ce pas les Anglais qui ont expulsé les Français de l'Égypte?

Le pacha d'Égypte a adressé une prière au roi d'Angleterre, disant : Donnez-moi aussi une souveraineté. Et le roi

lui a répondu : Venez servir votre empereur comme autrefois; autrement je deviendrai votre ennemi.

Quand dernièrement votre flotte vint à la Sublime Cité, vous demandâtes à la cour ottomane de vous associer à la garde de la porte de la mer Noire, — « afin, lui disiez-vous, que les navires mêmes des puissances amies ne puissent passer sans notre permission. » Vous engageâtes cette intrigue afin qu'on ne s'aperçût pas que vous faisiez la guerre aux Circassiens; mais votre intrigue a été percée à jour.

Depuis cinquante ans vous visez à la possession entière de la Sublime Cité et de la mer Noire; mais vous reculez dans l'accomplissement de votre projet depuis que vous voyez que les flottes du gouvernement ottoman sont prêtes à vous tenir tête. L'Angleterre sait maintenant que les provinces de la Circassie sont d'un accès difficile et que leurs habitants sont braves; et elle nous favorise, non par calcul d'intérêt, mais parce que la cour ottomane, dont elle est l'amie sincère, n'est pas forte en ce moment.

Autrefois, quand votre empereur Alexandre écrivit à Bonaparte, il lui dit : « Unissons-nous, et prenons possession de la capitale de la Sublime Porte et de la mer Noire; je garderai la capitale ottomane et la mer Noire, car toutes deux sont la fleur de mon pays; tout ce qui est au delà (des Dardanelles) sera à vous. » Mais Bonaparte refusa, et il écrivit à la cour d'Angleterre, disant : « Unissons-nous, et si la Russie inquiète le gouvernement ottoman, déclarons-lui la guerre. » Et ainsi ces deux puissances s'unirent.

Quand Yassi et Boukharest, sur le Danube, vous furent donnés, vous dîtes : Les îles ne nous ont-elles pas aussi été données? Établissons-y une quarantaine et un bureau de douanes, et nous aurons ainsi sous notre contrôle les bâtiments du commerce. Mais l'empereur d'Autriche dit : Cela me regarde. Le roi de France et le roi d'Angleterre se réunirent à lui; et ces trois puissances étant maintenant alliées

de la cour ottomane, elle a ainsi acquis de la force. Grâce à Dieu, la cour ottomane s'est aujourd'hui tellement bien pourvue de munitions de guerre, de troupes, et d'artillerie, et elle a si bien fortifié ses territoires de nouvelles et solides forteresses, que si vous recommencez à lever la tête elle saura vous répondre.

Ce n'est pas par crainte que nous écrivons; car le refrain de notre réponse est que nous ne nous soumettrons jamais à vous.

Vous dites : « Les musulmans qui sont sous ma protection sont heureux; » mais nous savons et nous voyons que les musulmans qui sont en votre pouvoir souffrent et sont dans l'indigence. Nous voyons aussi que vous enlevez nos compatriotes, et que vous cherchez à nous soumettre par la force; et pourtant si vous êtes réellement forts, comment se fait-il que tout en enlevant nos frères et en luttant avec nous vous ne réussissiez cependant pas à nous soumettre?

Grâce à Dieu, nous savons quels seraient notre sort et celui de nos enfants si vous vous rendiez maîtres de nous! Dieu fasse que nous ne tombions jamais entre vos mains! car même à vos frères en religion vous infligez des souffrances et des angoisses infinies. Nous savons bien que vous êtes des tyrans; nous savons tout ce que vous faites souffrir aux Kazans et aux autres Tâtars qui s'échappent de vos forts, et qui nous racontent leurs misères quand ils viennent chercher parmi nous un paisible refuge.

Tout ce que nous avons à vous demander est que vous vouliez bien évacuer les forts construits sur le territoire circassien. Nous resterons alors dans la limite de nos frontières; aucun de nous ne vous fera la guerre, et nous vivrons en bons voisins.

Ce sont là nos seules conditions; car nous n'avons confiance ni dans vos dons ni dans vos promesses. Dans votre lettre vous parlez assez plausiblement de la sécurité dont

nous jouirions de votre part; mais nous savons que votre seule intention est de nous avoir en votre puissance : ce quoi ni vous ni personne autre ne pourra réussir.

Peut-être êtes-vous devenus fiers à cause des coins de terre dont vos esclaves se sont emparés pour vous, et qu'une natte pourrait couvrir!

Mois de séfer 1254.

(Sceaux de Hadji Dakùm-Okû et d'autres anciens.)

VI.

LETTRE DE SÉFIR BEY A SES CONCITOYENS.

Aux chefs et représentants des tribus de la Circassie, aux habitants éminemment respectés du Notouhatch, du Chapsuk et de l'Abazak; aux anciens et chefs des provinces, les vertueux, les doctes, les braves et nobles; à ceux qui sont zélés pour la foi musulmane, — salut, prospérité et santé.

Soyez tous informés que conformément à ce qui a été convenu et arrêté entre nous, tout ce qui a rapport à la situation des affaires des tribus a été communiqué à la Sublime Porte et à chacune des autres puissances. Ces informations ont été communiquées verbalement sans aucune omission, et vous avez eu déjà connaissance des réponses qui ont été faites selon les circonstances.

Dans le cours de cette sainte année, l'aga anglais, accompagné du noble Ibrahim, a parcouru toutes les provinces de la Circassie; et de retour ici ils nous ont donné d'amples renseignements sur ce qui s'est passé dans le pays. Comme nous ne savions cependant pas quelle confiance nous devions mettre dans leur rapport, ils se sont rendus de nouveau d'Andrinople près de la Sublime Porte; et conformément à la conférence qui a été tenue avec les grands officiers de la cour, aux minutes qui nous ont été de nouveau envoyées, à la conversation qui a eu lieu et aux minutes qui nous ont été remises par ledit aga, le tout traduit, le rapport ci-joint a été rédigé et vous est envoyé par les mains de Kûstan-Oghlû Ibrahim. Vous communiquerez cette traduction à tous les représentants des tribus, à tous les ulémas,

à tous les nobles, anciens et chefs des provinces, ainsi qu'à tous les musulmans de vos tribus, et à ceux qui sont zélés dans leurs efforts pour la foi musulmane; enfin à tous. Vous donnerez l'attention convenable au contenu de la communication; et si elle est trouvée satisfaisante, vous en ferez faire une belle copie à laquelle tous les représentants des tribus, tous les ulémas, tous les nobles, anciens et chefs des provinces, apposeront leur signature, et vous nous l'enverrez.

Vous conduierz devant les juges la personne que nous vous envoyons, et après lui avoir fait prêter serment sur le livre sacré et l'avoir interrogée sur tous ces objets selon que vous le jugerez convenable et nécessaire, sans égard au temps passé, vous agirez en cette affaire, après les réflexions convenables, selon que vous le jugerez à propos, de manière à ce qu'au jour du jugement vous n'ayez aucun reproche à m'adresser. Mais si vous répondez que nous devons continuer d'agir comme nous avons agi jusqu'à présent, ce sera vous qui en aurez la responsabilité. Si cependant votre réponse est conforme à ces suggestions, vous permettrez alors à l'aga anglais qui est près de vous de visiter le pays de Sûkûm à Anapa et d'Anapa au Karatchaï, ainsi que les districts de Kaza-Baktcha et de Bakraha; et quand il se sera entretenu avec tous les gens de ces districts vous ferez apposer au document la signature de tous leurs chefs, ulémas, nobles, anciens et chefs des provinces, de tous, en un mot, et vous nous enverrez le document par la personne ci-dessus mentionnée.

Mais si ce document n'a pas votre approbation, vous nous en informerez positivement par la personne, attendu que jamais, quand nous vous avons posé des questions, votre réponse n'a été explicite. Vous avez toujours répondu : « Très-bien; mais ce que nous avons besoin que vous nous envoyiez, ce sont des canons, des munitions, des troupes, de l'argent et des officiers; » au lieu que pour que tout cela vous puisse être envoyé il faut vous arranger pour que votre réponse nous

parvienne dans le cours d'un mois, et nous faire savoir si ces propositions ont eu votre approbation ou non.

Vous permettrez aux marchands et aux autres individus, soit anglais, soit de tout autre pays, sauf la Russie, de visiter le pays, et même d'aller partout où il leur plaira, sans les molester en rien; seulement vous ne communiquerez rien des affaires du pays à ceux qui n'auront pas de certificat, tout en leur permettant d'y voyager.

Il y a néanmoins quelques Circassiens qui nous font tort ici par leur conduite peu judicieuse; à ceux-là vous ne permettrez sous aucun prétexte de quitter la côte jusqu'à ce que l'affaire maintenant agitée soit arrangée.

Tenez bien les engagements que vous pourrez contracter, sans quoi vos longs et penibles labeurs pour le maintien de la foi seront en pure perte.

Au commencement de la lune séfer, 1254.

NOTE AJOUTÉE PAR LE JUGE MEHMED.

Au serviteur du souverain régnant, de l'illustre potentat d'Angleterre, mon ami Yakûb Bey.

Mon ami, quoiqu'il y ait eu de la mésintelligence entre vous et Kebri-Oghlû Chamuz Aga, tous les musulmans ne vous ont pas pour cela offensé. Venez donc au Notouhatch voir vos amis; pourtant faites selon que vous le jugerez convenable.

Mois de moharrem, 1254.

ADRESSE A LA REINE D'ANGLETERRE.

A la reine souveraine régnante, la reine éminemment vénérée d'Angleterre, la maîtresse des provinces et de la couronne, — cette humble représentation est adressée par ses serviteurs les Circassiens.

Nous avons longtemps souffert des outrages des Russes; néanmoins les faussetés qu'ils répandent contre nous sont surtout injurieuses en ce qu'elles affirment que d'une mer à l'autre tout le territoire des provinces de la Circassie leur a été concédé par la Sublime Porte; que des ôtages leur ont été donnés, et que le pays est entièrement en leur pouvoir; que les tribus de la Circassie sont sous leur domination, — esclaves soumis à leurs ordres suprêmes; que d'une mer à l'autre ils ont depuis longtemps conquis le pays en l'entourant de forteresses. C'est ainsi qu'ils cherchent à se glorifier aux yeux des autres puissances, tandis qu'il est clair comme le soleil en plein midi que tout ce qu'ils avancent est faux. Depuis longtemps ils continuent ainsi de nous harasser, dans l'espoir de devenir enfin nos maîtres absolus.

La vérité est qu'autrefois des marchands persans allaient et venaient, et qu'ils vendaient et achetaient (1); mais depuis l'intrusion des Russes ce commerce n'a plus lieu.

En réponse aux allégations des Russes, vos humbles serviteurs les Circassiens protestent solennellement que jamais depuis son origine la puissance ottomane ne nous a conquis

(1) Pendant le séjour que je fis sur la Psékûps, dans l'Abazak, à un hameau appartenant à un noble très-riche appelé Borrokh, on me dit que des *cinq* maisons des hôtes que son père tenait toujours ouvertes pour y recevoir les étrangers de différents pays, — Tchetchenses, Kûmûks, Lesghis, etc. (chaque peuple étant logé et traité séparément), une était spécialement destinée aux Géorgiens.

par l'épée ; que jamais elle ne nous a secouru dans nos embarras ; que jamais en aucun temps nous ne lui avons payé tribut ; et qu'au contraire elle a pris nos enfants et les a vendus comme esclaves dans ses bazars. Et les choses étant ainsi comment la Sublime Porte a-t-elle pu nous donner aux Russes ? Si elle avait de l'amitié pour eux, elle aurait pu leur donner quelqu'un des pays sous sa domination ; mais elle n'a eu ni le pouvoir ni le droit de leur donner le nôtre.

Quant aux forts que les Russes ont construits, ils ne nous ont fait ni bien ni mal. Nous sommes disposés à être amis de nos voisins ; mais jamais nous ne serons en aucune façon sujets des Russes. Nous avons l'espoir que Dieu ne permettra pas que nous soyons jamais subjugués par eux, et par l'aide du Tout-Puissant cet espoir se réalisera, car le Seigneur est un Dieu juste, et Il nous accordera son aide pour que jusqu'à la moindre de nos tribus nous puissions soutenir la guerre contre les Russes, et par Son secours tout-puissant ne leur être jamais soumis.

Quoique le gouverneur d'Anapa ait failli à son devoir, c'était un serviteur du chef illustre et sacré de la foi musulmane, et avec l'aide de Dieu nous espérons que notre foi en cette religion illustre et sacrée ne souffrira aucune atteinte. Si donc le gouvernement ottoman veut maintenant accepter notre adhésion, à l'avenir nous nous soumettrons volontairement à lui et à ses ordres, à ces conditions : 1° qu'il renoncera entièrement à nous prendre et à nous vendre comme esclaves (1) ; 2° qu'il nous fournira de canons, de soldats, de

(1) Il faut expliquer ici que le crime que l'on cherche ainsi à faire disparaître est si profondément enraciné dans les intérêts et les usages tant des Turks que des Circassiens, que chez ceux-ci les anciens — bien que désirant voir disparaître cette herbe d'hérésie et quoique puissants à d'autres égards — étaient convaincus que ce n'était qu'avec l'aide spéciale du grand sultan — autorité suprême dans les affaires judiciaires et religieuses — qu'ils pouvaient en espérer l'extirpation.

munitions, et des autres choses nécessaires pour la guerre, nous envoyant aussi de l'argent et nous aidant et secourant fidèlement ; alors nous lui obéirons. Qu'il nous envoie aussi des officiers, pour que nous puissions commencer sérieusement la guerre avec les Russes; et alors, avec l'aide du Tout-Puissant, nous engageons nos vies et nos âmes que nous tirerons vengeance de l'ennemi. Nous prenons, de plus, de la part de nos tribus, l'engagement de rembourser au gouvernement ottoman, quand la guerre sera finie, la totalité des dépenses qu'elle lui aura occasionnées ; il sera remboursé de tout. Et cela ainsi arrangé avec le gouvernement ottoman, nous resterons soumis à ses ordres et sous sa direction absolue.

Mais si le gouvernement ottoman ne veut ni nous aider ni nous fournir de canons, de munitions, de troupes, d'argent, et de tout ce qu'il faut pour la guerre, et s'il ne veut pas cesser de nous prendre pour esclaves comme par le temps passé, nous ne nous soumettrons pas à sa domination et nous ne reconnaîtrons pas sa souveraineté; mais s'il nous fournit de canons, de munitions, de troupes, d'argent et de ce qu'il faut pour la guerre, et s'il nous aide et nous protége, alors nous seront soumis à ses ordres impériaux, et nous commencerons sérieusement à tirer vengeance des Russes par la guerre ; et la guerre terminée, nous nous engagerons et nous nous obligerons à rembourser toutes les dépenses que le gouvernement ottoman aura pu avoir à supporter, aussi bien qu'à ne jamais nous soumettre aux Russes; car en définitive, si la guerre nous affaiblissait, nous nous disperserions sur les montagnes plutôt que de nous rendre à eux.

Si néanmoins Votre Majesté ne jugeait pas ces arrangements convenables, nous espérons que Votre Majesté, et les autres puissances, donneront des ordres pour que nous restions libres et indépendants, comme la Perse, l'Afghanistan et les autres pays de montagnes ; et quand Votre Majesté aura

ainsi donné des ordres et pris des arrangements définitifs, nous verrons ce que nous aurons à faire. Si néanmoins les arrangements ci-dessus pouvaient se faire avec le gouvernement ottoman, nous regarderions cette issue comme une faveur spéciale, et nous serions parfaitement satisfaits.

Séfir Bey, notre ministre, a reçu ordre de présenter notre humble pétition à Votre Majesté, ainsi qu'à l'empereur ottoman, et nous agirons conformément à ce qui sera fait et dit par lui.

Puisse Votre Majesté, dont la personne est douée de toutes les qualités éminentes, — d'intelligence et de compassion, — daigner recevoir cette humble adresse de nos tribus. Notre destinée dépend de la volonté suprême de Votre Majesté.

1254.

(N. B.) — A cette adresse étaient apposées les signatures d'environ *douze cent cinquante* des chefs et des anciens les plus influents de toutes les provinces de la Circassie.

LETTRE DU GÉNÉRAL RUSSE AUX HABITANTS DU NOTOUHATCH.

A tous les agas, les uzdens, et les braves du Notouhatch, — salut!

Le sublime empereur Azim-Padicha (1) m'ayant mis à la tête d'une portion de ses innombrables soldats, j'ai pris les rivières de Toapcha (Toapse), de Chapsokhan (Chapsekwa) et de Semez. Le grand empereur a ordonné que quelques constructions fussent élevées sur la rivière de Semez pour l'abri de ses bâtiments. A cet effet il est nécessaire d'ouvrir des routes défendues par des forts, une route aboutissant à Anapa, et une autre conduisant, par la plaine à l'opposite du fort d'Abûn, à l'échelle d'Iptchadûg (Psadûg). Les habitants du Natukwatch (Notouhatch) établis entre la mer et la route d'Anapa devront, comme les Kabardans, faire la paix avec nous ou quitter le pays qu'ils habitent.

L'heureux, le miséricordieux, le grand empereur, a ordonné que des avances amicales pour la paix vous fussent toujours faites avant d'avoir recours à la force des armes. Si les habitants du Natukwatch acceptent mes propositions de paix, qu'ils m'envoient quelques-uns de leurs agas les plus intelligents et les plus vertueux, et je leur expliquerai les ordres sublimes du grand empereur. Mais s'ils désirent la guerre et les combats, qu'ils réunissent ce qu'ils ont de forces pour nous résister, et ils verront alors la nullité de leurs efforts.

Quelques fils de brigands qui se sont enfuis de leur pays ont depuis quatre ans fait croire aux habitants du Natukwatch que le sultan, le roi d'Angleterre et le roi de France vous

(1) C'est le terme employé par les musulmans en parlant du sultan ; on peut le traduire par « notre saint empereur. »

enverraient de prompts secours. Mais le grand empereur est en paix avec ces États; et lors même qu'il serait en guerre avec eux, comment les habitants du Natukwatch ont-ils pu oublier que quand le grand empereur a conquis Anapa, Erzerûm et Akhalzik, le sultan n'a pu les défendre? Et si le roi d'Angleterre et le roi de France n'ont pas alors secouru le sultan, comment secourraient-ils les habitants du Natukwatch? Assurément ils ne le feront pas.

De faux prophètes firent croire aux Juifs qu'un champion viendrait qui détruirait tous les musulmans et les chrétiens. Deux mille ans se sont écoulés, et le champion n'a pas paru; cependant les Juifs attendent toujours son arrivée. Les Juifs, qui sont un peuple lâche, croient aux faux prophètes; les braves habitants du Natukwatch devraient-ils mettre leur confiance en de vils traîtres?

Si quelqu'un vous disait que le grand empereur peut changer les ordres qu'il a une fois donnés, assurément il dirait une fausseté; et mes drogmans vous diraient-ils que cela peut arriver, ils diraient aussi une fausseté. Car ils n'ont d'autre devoir que celui de vous traduire mes propres paroles, et vous ne devez ajouter foi à aucun d'eux, attendu que leurs paroles sont fausses; de même que je n'ai pas cru ceux qui, ayant été secrètement dans votre camp, ont dit : Je les ferai pencher vers la paix.

Je suis le chef de toutes ces troupes; c'est moi qui ordonne toutes les opérations. Si, au moyen des hommes intelligents et vertueux qui sont parmi vous, vous voulez m'envoyer un ambassadeur, il n'y aura besoin de personne autre. Si, désirant la paix, vous venez d'une manière amicale, je vous recevrai favorablement; mais si vous jugez la guerre nécessaire, quoique j'y sois opposé, vous aurez à la fin à vous en repentir, et c'est sur vous que retombera le blâme; car l'issue de la guerre sera terrible pour vous. Avec la paix, au contraire, notre amitié durera jusqu'à la fin du monde, de

même que la guerre occasionnera chaque jour de nouvelles hostilités.



جنرال لیطنانط رایفسکی

Le lieutenant général **Rayevski**.

(La lettre n'est pas datée, mais elle fut reçue au commencement d'octobre 1838.)

APPEL A LA GUERRE ÉCRIT SUR L'ENVELOPPE DE LA LETTRE CI-DESSUS QUAND ELLE FUT ENVOYÉE DANS LE CHAPSUK.

A notre très-vertueux, très-noble et très-estimé frère, Sa Révérence Hadji Osman Effendi.

Salut.

Quand vous aurez pris connaissance de la lettre de l'infidèle Moscovite, et des propositions inadmissibles qu'elle contient, donnez-en lecture aux anciens du Chapsogh, et communiquez-les à votre peuple. Ensuite, parmi les anciens du Chapsogh, Khodil-Oghlû Hamirz, Chabladik-Oghlû Nûssi, Lûz-Oghlû Ketakhadj, Nassû, Hatovidj, Selavik Mohammed et tous les autres, après les salutations, assembleront autant

de monde qu'il leur sera possible; et vous, vous viendrez aussi à ce quartier. Si vous ne venez pas, tous vos labeurs et tous vos efforts depuis tant d'années seront entièrement perdus. Vous et tous vos frères, les habitants de la province, animés du courage de la foi, vous viendrez donc en toute hâte. Oh ! pour l'amour de Dieu, par respect pour le prophète et par piété, armez-vous de courage et hâtez-vous. Les prières et les salutations vous accompagnent!

15 du saint mois de chaban, 1254.

Basti-Kou Pchémaff.
Kébri-Kou Chamuz.
Hadji-Kou Mehmet.

RÉPONSE DES CIRCASSIENS A LA LETTRE CI-DESSUS.

Au lieutenant général le noble seigneur Rayevski, au service du châh du gouvernement russe, l'empereur Nicolas.

Depuis douze ans vous nous avez débité des faussetés en disant que la Circassie vous a été donnée, et vous avez également publié des faussetés en disant : D'une mer à l'autre toutes les provinces circassiennes m'ont été données par le gouvernement ottoman, et des otages m'ont été livrés pour y assurer mon commandement. Et vous ne cessez pas de publier les mêmes faussetés, disant : Les Circassiens me sont soumis et sont devenus mes tributaires; j'ai environné leur pays de forts et je l'ai bloqué dans les deux mers : cherchant ainsi à vous glorifier parmi les autres puissances. Mais il est clair comme le soleil que tout cela est faux, car le gouvernement ottoman n'a jamais conquis notre pays par l'épée; jamais il ne l'a acheté de ses trésors; depuis douze ans il ne nous a jamais aidé d'aucune manière; en aucun temps il ne nous a demandé de soumissions, et jamais nous ne lui en avons montré. Comment donc le gouvernement ottoman pourrait-il nous céder aux Russes ? Si par amitié pour eux il désirait leur donner des provinces, il a pu le faire avec la plume et par une autorité simulée; mais en réalité il n'a jamais eu ni autorité ni droit pour faire de nous une semblable cession.

Monseigneur le lieutenant général Rayevski, tous les forts que vous avez construits sont comme nos anciens cimetières : ils ne nous font ni bien ni mal. Des grenouilles, des lézards, des souris et des serpents cherchent un refuge dans nos champs; eux et vous, vous ne nous êtes ni plus utiles ni plus nuisibles l'un que l'autre, et nous faisons cas de votre amitié comme de la leur. En aucun temps nous n'avons été sujets des Russes, et fasse le Ciel, qui jusqu'à présent a détourné de nous un tel désastre, que nous n'ayons jamais à

le subir! Le Tout-Puissant est un Dieu juste; Il nous accordera son puissant secours, et jusqu'au dernier homme de nos tribus nous serons toujours ennemis des Russes et en guerre avec eux.

Dans la lettre que vous avez écrite à nos tribus vous mettez les nobles Anglais en parallèle avec les Juifs, et vous dites que depuis quatre ans ces nobles Anglais nous ont abusés en nous faisant espérer l'aide du roi d'Angleterre. Si vous voulez sortir pour une demi-heure seulement du fort que vous êtes en train de construire, vous saurez ce que sont les Circassiens et les Anglais.

Mais, mon ami le lieutenant général Rayevski, il n'est pas douteux que les Russes n'ont été pendant longtemps connus que comme des pêcheurs, et il est notoire que leur puissance n'est pas d'ancienne date; et si leur général était un brave, il n'aurait pas parlé en termes aussi grossiers et aussi indignes de deux Anglais qui sont nos hôtes. Et si c'est parce que vous possédez de nombreux canons et beaucoup de munitions que vous parlez ainsi, sachez qu'il est écrit dans le grand livre des écrits que Dieu est un être suprême; que la puissance et la grandeur, aussi bien que la pauvreté et l'obscurité, sont distribuées selon sa volonté; et qu'en conséquence les unes et les autres ont leurs bénédictions. Ainsi l'a réglé Dieu, le tout-puissant, le miséricordieux; et comme il est un souverain juste, il nous accordera son aide, pour que jusqu'au dernier homme de nos tribus nous puissions résister aux Russes et leur faire la guerre, et ne jamais leur être assujettis.

Quand le sultan vous permit d'occuper les États de Chahan Ghéraï de Krimée, nous vîmes là dans votre couduite ce qu'est votre amitié et ce qu'est votre inimitié. Tout cela est connu de l'auguste et magnanime empereur des Ottomans. Les Russes sont toujours sans merci et insatiables, et jamais personne n'a fait amitié avec eux sans avoir fini par s'en re-

pentir. Tous les Ottomans se méfient des Russes leurs voisins, sur l'amitié desquels il n'y a pas à compter, même pour ceux de leur propre pays.

Si vous désirez notre amitié, retirez toutes vos misérables troupes qui sont sur notre frontière, depuis Anapa jusqu'au Karatchaï; faites démanteler tous vos forts, et faites repasser le Kûban à leurs garnisons, et alors, si vous désirez faire la paix avec nos tribus, nous pourrons prendre cela en considération, parce que nous pouvons nous fier à ce que nous voyons de nos propres yeux.

Akhmet Ghéraï, le frère des sultans de Krimée, étant mort, ses illustres fils devinrent les hôtes des Russes; et vous les avez fait servir comme soldats pour leur subsistance. Après avoir vu tout cela, qui voudrait faire amitié avec vous? Toutes nos tribus, jusqu'au dernier homme, vous feront toujours la guerre; et puisse le Dieu juste et tout-puissant nous accorder aide et secours, pour que de fidèles musulmans ne contractent jamais amitié avec la Russie.

Ceci est tout ce que nous avons à dire.

Le 21 de la lune de moharrem, 1254.

(Sceaux du juge en chef et d'autres anciens.)

X.

Adresse des Circassiens aux gouvernements d'Angleterre et de Turquie, transmise par leur envoyé Az-Démir le 10 mars 1839.

A Sa Majesté la reine d'Angleterre, la suprême, la puissante et l'honorable : La supplique de la Circassie.

L'objet de cette humble adresse de vos serviteurs les Circassiens est de montrer que depuis douze ans ils n'ont pas cessé de faire la guerre avec les Russes. Chaque année la Russie verse ses armées sur les Circassiens vos serviteurs, et de nouveaux régiments sont constamment organisés pour continuer la guerre contre eux ; cependant chaque jour ils résistent de l'épée et empêchent leurs progrès : quoique, obligés de s'échapper de nos demeures, de se réfugier pendant l'hiver dans les montagnes et les forêts et de s'abriter sous des huttes, nos familles et nos enfants y périssent de froid. Mais c'est la volonté du Très-Haut que nous souffrions ainsi pour notre religion.

Puisse le gouvernement de la vraie religion (qu'il soit éternel !) le magnanime, le très-miséricordieux, très-bienveillant et très-puissant padichah, refuge du monde, notre seigneur, le seul juge et le seul chef de la religion, et le vicaire du prophète, puisse-t-il savoir que vos serviteurs ne succomberont pas sous l'épée, qu'ils ne peuvent pas ne pas être libres et comptés au nombre des fidèles qui se réjouissent en votre présence, et qu'ils sont disposés à être comptés au nombre de ceux qui se sont engagés à être soumis et obéissants, comme au temps passé, au très-magnanime padichah, le refuge du monde, comme le sait bien notre illustre représentant. A l'avenir la nation et les tribus de la Circassie, jusqu'au dernier

habitant, ne contracteront jamais amitié avec la Russie tant que notre magnanime padichah sera sur terre et que vivra notre illustre personnage déjà mentionné; car le Dieu grand est un monarque juste, et Il secourra ceux qui comme nous ne cessent pas de Lui adresser nos vœux et nos prières pour le très-puissant empereur, refuge du monde; demandant au Tout-Puissant dans nos cinq prières que la durée de son royaume puisse être éternelle.

Ni hiver ni été nous ne cessons nos combats avec les Russes, ainsi qu'il est bien connu; et dans le cours de cette année sacrée de grandes forces russes conduites par le lieutenant général Rayevski nous ont envahis par terre et par mer; et les infidèles n'ont cessé de verser de nouvelle troupes sur vos Circassiens dévoués, depuis le commencement de chaban jusqu'à la fin du saint Ramazan; et tout en combattant ils ont construit une forteresse en palùnka (fortification en terre avec un fossé) sur la côte du territoire de Sûdjùk, et alors brûlant tout ce qu'ils trouvaient, ils ont regagné les armes à la main l'autre côté du Kûban. Vos Circassiens dévoués ne leur ont donné aucune réponse au sujet de la paix; et si quelqu'un manquait en secret à son serment dans ses communications avec eux, il serait condamné à l'amende de 1000 piastres; et s'il était retrouvé de nouveau parmi ceux qui seraient disposés à se rendre aux Russes, il serait mis à mort : parce qu'il a été ainsi décidé conformément à des règlements bien arrêtés.

L'Anglais qui est ici, le très-honoré, le toujours constant, le noble seigneur Misr. Bell, ayant réuni les anciens, leur a ainsi parlé : « Depuis plusieurs années que je séjourne dans votre pays, j'ai vu comment les Circassiens font la guerre; j'ai connu leur vraie situation, et j'ai été témoin de leurs souffrances. Je me rendrai à la Sublime Cité, et si vous l'approuvez j'y porterai votre adresse scellée. Vous savez que je suis venu ici pour le soutien des fidèles musulmans, et je

n'ignore pas comment les Russes infidèles viennent ici brûler et détruire les biens et possessions des pauvres Circassiens, et tuer leurs plus braves ; je sais qu'après avoir simplement passé le Kûban et fait quelque mal aux habitants le long de ses rives, ils affirment faussement qu'ils se sont emparés de force de la Circassie, et qu'ils publient ces impostures, ainsi que nombre d'autres, pour se faire honneur parmi les autres puissances. J'aurai sans doute occasion de voir le très-illustre, très-bienveillant, très-compatissant, très-excellent et très-noble dignitaire mentionné, Séfir Bey; je l'informerai de ce que j'ai vu de mes propres yeux quant à la condition de ses humbles serviteurs, et j'en ferai aussi un fidèle rapport à ma très-honorée souveraine la reine d'Angleterre. »

Le noble aga ci-dessus mentionné nous a été utile par ses avis et son amitié. Nous avons jugé qu'il serait bien que son départ n'eût pas lieu.

Conformément à la demande du noble sus-mentionné, conjointement avec Kûstan-Oghlû Ibrabim Aga, et avec notre approbation, cette adresse a été rédigée.

1254, le 4 du mois de zilkada.

(Ici étaient apposés le sceau du juge en chef et ceux de soixante autres chefs et anciens.)

DÉCLARATION DU JUGE EN CHEF DE CIRCASSIE ET D'AUTRES ANCIENS, TOUCHANT SUDJUK-KALÈH.

A l'égard de la baie qui dans cet endroit est appelée Sûdjûk, on raconte qu'à l'intercession et à la prière de membres réfugiés de l'ancienne famille des sultans, d'honorables et illustres chefs et d'individus éminents et distingués, le gouvernement ottoman y construisit un château. Mais depuis l'année 1197 il n'y a eu sur la baie appelée Sûdjûk de forteresse d'aucune sorte, ni russe ni ottomane.

L'an passé, le lieutenant général Rayevski arriva à la dérobée, par mer et par terre, et construisit un fort en palissades. Il laissa dans l'enceinte desdites palissades un certain nombre de pionniers comme garnison ; et cette garnison y est assiégée et dans l'impossibilité de s'avancer de dix minutes au delà des palissades pour se procurer du dehors les choses nécessaires. Dieu sait que c'est là la vérité. Auparavant, durant la guerre et les hostilités qui eurent lieu avec le gouvernement osmanli, le général Doki de Russie (*le duc de Richelieu*) vint par mer et construisit un petit fort; il ne resta qu'un ou deux mois, et n'ayant pu se défendre il quitta sa position et partit. Avant l'année ci-dessus mentionnée, et antérieurement à l'affaire de la Krimée, le gouvernement construisit le château avec des murailles en pierre, et pendant quelques années il y resta une portion du peuple tâtar; et à l'effet de prévenir les pertes que les voleurs et les pillards circassiens du dehors occasionnaient aux gens du noble et vieux serviteur de Ghéraï de Krimée le renommé, qui occupaient l'intérieur, on plaça dans ledit château un bey ou prince. Mais avant de mourir, ledit prince de Ghéraï quitta ledit château de Sûdjûk et se retira dans son pays, qui est en Circassie. Et les habitants du château, quittant alors leur demeure, se dispersèrent et s'en allèrent chacun de leur côté; le château resta ainsi désert et tomba de lui-même en ruines, n'ayant eu aucune façon été

ruiné intentionnellement. Et à l'exception de la forteresse d'Anapa, aucun château appartenant à la cour ottomane dans ce pays n'a été pris pendant la guerre; et depuis cinquante-huit ans il n'y a eu dans la baie de Sûdjûk personne autre que des Circassiens, comme sur tout le reste de la côte circassienne. Que personne autre que des Circassiens n'y ait demeuré, c'est ce que nous attestons dans cette vie comme nous l'attesterons dans celle de l'éternité; et le présent écrit est à cet effet.

La Russie dit que le gouvernement ottoman a été accepté de nous comme notre gouvernement; « et maintenant, dit-elle, ils sont mes esclaves; mon gouvernement est unique. » Mais nous répondons à ces prétentions russes que le gouvernement ottoman est le seul législateur et le seul chef de la loi musulmane, et qu'ayant bien voulu nous honorer comme fidèles musulmans, nous avons juré d'être en amitié avec ses amis et en inimitié avec ses ennemis. Mais jamais il ne reçut de nous aucune sorte de contributions; ainsi donc, comment le gouvernement ottoman aurait-il pu nous donner à la Russie? Nous céder ainsi n'était pas au pouvoir du padichah. Et pareillement, comment pourrait-il intervenir au sujet du château de Sûdjûk? Si on répond « par un droit reconnu, » nous répliquerons également que ce n'était pas au pouvoir du padichah.

Signé par

Hafoun-Oghlou Islam.
Maskha-Oghlou Maghol.
Seva-Oghlou Hassan.
Haoud-Oghlou Mensour.
Houna-Moukiraï Samhor.
Tcherkez-Karissi Hadji-Daoud-Muhammed Emïn-Abd-Ulnour Effendi.

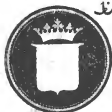
Le 24 de la lune moharrem, 1255.

P.-S. — Le château de Sûdjûk, qui s'est démantelé et est tombé en ruines de lui-même, fut donné en présent aux Circassiens. Les gens qui l'occupaient se dispersèrent, furent çà et là et moururent tous, et les Circassiens tâchant d'emporter la poudre qui s'y trouvait, elle prit feu, et occasionna ainsi la ruine entière de ladite forteresse.

XII.

NOTIFICATION REÇUE EN CONGRÈS A GUESH, LE 7 JUILLET 1839.

Barzek Hadji ayant suscité des intrigues parmi le peuple et répandu la fausse nouvelle que le sultan et le roi d'Angleterre venaient à l'aide des Circassiens, je fais savoir à tous que quiconque lui coupera la tête et me l'apportera recevra 1,000 *monets* d'argent. Que celui qui coupera la tête de *Barzek* Hadji vienne directement dans un de nos forts; l'ordre y sera donné qu'après l'avoir fait rafraîchir on lui compte sur l'heure les 1,000 roubles d'argent.



Petchat (1) du lieutenant général Rayevski. 1839.

(1) Mot russe qui signifie sceau.

EXTRAIT DES TRAITÉS ENTRE LA RUSSIE ET LA TURQUIE, EN CE QUI SE RAPPORTE A LA CIRCASSIE.

Dans la lutte que durant tant d'années et avec tant d'héroïsme les Circassiens ont soutenue contre la Russie — on dirait presque d'une manière si miraculeuse, eu égard aux ressources comparatives des deux parties, — ce sont ou des rebelles combattant contre leur souverain légitime, ou un peuple libre et indépendant engagé dans une guerre honorable contre un envahisseur étranger, et comme tel méritant l'approbation et la sympathie de tout ami sincère de ses semblables.

Dans le débat qui a eu lieu dans la chambre des communes en 1838, sur la motion de sir Stratford Canning pour une enquête relative à la question de savoir si MM. Bell et compagnie avaient droit à une indemnité pour la perte du navire le *Vixen*, saisi et confisqué sur la côte de Circassie où il était allé dans des vues de commerce, les observations suivantes ont été faites relativement au droit de souveraineté sur ce pays.

Le docteur Lushington, qui ouvrit le débat du côté ministériel, dit :

« Le droit de la Turquie sur la Circassie fut reconnu en 1783 par la Russie, et sûrement la Russie a été fondée à recevoir par le traité d'Andrinople (1829) la cession du droit de la Turquie sur ce pays. »

Lord Palmerston dit ensuite : « M. Bell, non content de violer les règlements (supposés règlements de douanes par la Russie) et en quelque sorte de rendre une saisie inévitable, prend un chargement de sel, denrée *prohibée par la Russie* dans tous les ports de la Circassie. Telle est sa détermination d'avoir deux cordes à son arc, qu'en premier lieu il prend un chargement dans un port où il n'est pas permis d'en prendre

un, et qu'en second lieu il prend un chargement interdit dans tous les ports des *États russes*, sans exception. »

Et dans sa réponse à la dépêche du comte Nesselrode, qui justifiait la saisie par les mêmes raisons précisément que vient de mettre en avant le noble lord, Sa Seigneurie annonce que le gouvernement de S. M. est satisfait de cette explication, et que l'on n'a pas de demande ultérieure à faire au sujet de la saisie du *Vixen*.

Lord John Russell, le dernier membre de la chambre qui prit la défense de la saisie, dit :

« Ce port de Sûdjûk-Kaléh ne paraît pas avoir appartenu à la Russie avant 1783. Antérieurement à cette époque, il est reconnu qu'il appartenait à la Turquie, dans la carte produite par les autorités russes et qu'a citée ce soir le très-honorable gentleman sir Stratford Canning. Il est vrai que dans cette carte une grande partie de la Circassie est désignée comme *appartenant à des tribus indépendantes*. Mais trois des places *ainsi désignées* à cette époque *comme appartenant à la Turquie*, furent nominalement transférées à la Russie par le traité subséquent d'Andrinople. Ces places étaient Sûdjûk-Kaléh, Poti et Anapa. Elles furent nommées spécialement dans le traité, et de là s'est élevée une réclamation de la part de la Russie sur la totalité de ce territoire qui avait appartenu à la Turquie et qu'elle a prétendu lui appartenir depuis lors, alléguant que ce territoire lui a été confirmé et est passé sous sa domination. »

D'après ces extraits, on voit que les divers orateurs partent de ce fait que la Turquie aurait eu à une époque droit de souveraineté sur la Circassie, droit que depuis elle a transféré à la Russie.

Lord John Russell fait reposer sur une base passablement équivoque et ce droit et son transfert; et le noble lord établit ce double fait avec la défiance que comportait pleinement l'état réel des choses. Mais le docteur Lushington expressé-

ment et explicitement, et lord Palmerston par inférence, comme si la chose était tellement claire qu'elle n'eût pas besoin d'être établie, parlent de la *domination russe* en Circassie, et d'articles dont l'importation dans ce pays a été prohibée par la Russie, — prohibition qui est par elle-même un acte de souveraineté.

Rien de plus faux, cependant, que l'idée qu'à une époque quelconque la Sublime Porte aurait possédé un droit de souveraineté sur la Circassie; et comme les passages cités d'après les discours de personnes de qui l'on aurait pu attendre des notions exactes sur la matière sont complétement erronés, on peut présumer, sans offenser personne, que le public anglais aura à cet égard des notions encore plus incomplètes. Quelques indications précises ne sauraient donc être mal reçues du lecteur disposé à juger des choses par lui-même.

Sans remonter dans l'histoire éloignée de ces régions lointaines, je me restreindrai aux traités faits entre la Turquie et la Russie, la première étant supposée avoir eu sur la Circassie un *ancien* droit de souveraineté, et la seconde étant présentée comme ayant le droit *actuel*. Dans ces traités, en effet, ces deux puissances, la Russie et la Turquie, s'expriment sur ce point de la manière la moins équivoque, et rendent par conséquent inutile toute autorité antérieure.

Auparavant, toutefois, il est à propos de faire observer que la religion professée par la majeure partie des habitants de la Circassie, on peut dire même la religion dominante de ce pays, est l'islamisme, et que les Circassiens, de même que les habitants de toute notre contrée musulmane, reconnaissent le Grand Sultan de Constantinople pour chef de leur religion; que les moyens les plus efficaces d'enrôler toutes les forces et toute l'énergie des pays musulmans dans des luttes contre les pays chrétiens ont toujours été de donner à leurs guerres un caractère religieux, afin de les leur présenter comme ayant pour objet la défense de la vraie religion, et de faire intervenir

l'injonction du prophète d'exterminer les infidèles et les hérétiques ; que les Circassiens, enfin dans toutes leurs luttes avec la Russie, luttes qui n'ont été ni en petit nombre ni de courte durée, ont de temps à autre invoqué la protection et l'assistance du sultan, comme chef de leur commune religion.

Afin de rendre cette assistance plus efficace, et aussi pour assurer la défense de leur frontière au moyen de places fortifiées, ce à quoi la manière circassienne de faire la guerre n'est nullement propre, les Circassiens abandonnèrent à une certaine époque au sultan la possession du fort d'Anapa, non comme droit de souveraineté, mais uniquement comme point d'appui dans la défense du pays contre les invasions russes : de même, pour mentionner un exemple plus familier, que le fort Saint-Sébastien fut donné à la Grande-Bretagne par le gouvernement espagnol durant la dernière guerre civile en Espagne.

Ces observations préliminaires une fois posées, laissons les traités parler d'eux-mêmes, et montrer si la Turquie a eu, et encore plus si la Russie a, *de jure*, un droit de souveraineté quelconque sur la Circassie, comme il est notoire que cette dernière puissance n'a jamais eu et n'a même pas aujourd'hui, *de facto*, aucun droit de cette sorte.

En 1774, la Russie et la Turquie, voulant terminer une guerre qui avait été conduite de part et d'autre avec des succès divers, conclurent le traité de Kutchük-Kaïnardji.

L'article 3 de ce traité est ainsi conçu : « Tous les peuples tâtars, ceux de la Crimée, de Bugiuc, du Cuban, de Yedissan, de Giambiulue, de Sédicul, sans aucune exception, seront reconnus mutuellement par les deux empires comme *nations libres, entièrement indépendantes de toute puissance étrangère*, et comme étant sous le gouvernement immédiat de leur propre khan, de la race de Genghis-Khan, choisi et confirmé par l'accord général et le consentement des peuples tâtars, et devant les gouverner selon leurs anciennes lois et coutumes,

sans jamais rendre aucun compte à aucune puissance étrangère; en conséquence la Porte Ottomane n'interviendra en aucune façon ni dans l'élection ni dans l'installation du susdit khan, non plus que dans ses affaires domestiques, politiques, civiles ou intérieures; mais au contraire elle reconnaîtra et considérera ladite nation tâtare, dans ses relations politiques et civiles, comme étant sur le même pied que les autres puissances, *qui se gouvernent elles-mêmes et ne dépendent que de Dieu.* Et à l'égard des cérémonies de la religion, comme elles sont identiquement les mêmes que celles des musulmans, et que Sa Hautesse le sultan est le calife suprême du mahométisme, elles seront réglées selon les préceptes de leur religion, sans compromettre, néanmoins, leur liberté politique et civile (1). La Russie rend à ladite nation tâtare (à l'exception des forteresses de Kertch et de Yéni-Kaléh, avec leurs districts et leurs baies (situés en Crimée), que la Russie retient pour elle) toutes les villes, forteresses, places d'habitation, terres et baies que les armées russes ont conquises dans la Crimée et dans le Cuban, le territoire entre les rivières Berda

(1) Extrait du *Recueil de Traités* de Marten, t. II, p. 321, montrant la suprématie spirituelle du sultan sur les princes étrangers professant la religion musulmane :

« Par un édit de l'impératrice de Russie, daté du $\frac{19}{30}$ mars 1775, qui fixe le jour où l'on rendra à Dieu des actions de grâces pour le rétablissement de la paix, nous voyons que les ratifications furent échangées à Constantinople le $\frac{13}{24}$ janvier 1775, entre le chargé d'affaires russe, le colonel Petersen, et le grand vizir en personne.

« A l'époque de cet échange, les plénipotentiaires des deux puissances signèrent un acte relatif à la Crimée; cet acte, selon l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Geschichte und Ursachen*, etc., est de la teneur suivante :

« Immédiatement après son installation, le nouveau khan en enverra « un rapport tant à la cour de Pétersbourg qu'à la Porte; et le Grand « Seigneur sera tenu de le reconnaître conformément à ce rapport, et de

et Conschiwode, etc....., et la Sublime Porte s'engage aussi de son côté à renoncer à *tout droit quelconque* qu'elle peut avoir sur les forteresses, villes, habitations, etc., en Crimée, *dans le Cuban* et dans l'île de Taman, et elle s'engage à ne jamais envoyer dans ces places aucune garnison ni force armée, rendant ces États aux Tâtars de la même manière que la cour de Russie leur rend ceux qu'elle a entre les mains, — *c'est-à-dire en pleine et réelle possession, comme gouvernement et souveraineté directs et indépendants.*

« Pareillement, la Sublime Porte s'engage et promet solennellement de n'introduire ni entretenir à l'avenir aucune garnison ou force armée dans lesdites villes, forteresses, terres et habitations, et de n'introduire dans l'intérieur de ces États aucun gouverneur ou officier militaire sous quelque dénomination que ce puisse être; mais bien de laisser tous les Tâtars en parfaite liberté et indépendance, comme fait l'empire de Russie. »

La seule remarque qu'il semble nécessaire de faire à l'égard de ce traité, c'est qu'en se reportant aux cartes on voit

« lui envoyer la pelisse noire, le turban et le sabre. Des prières seront « alors offertes dans toutes les mosquées pour l'empereur de Turquie, et « la monnaie qui sera frappée portera son nom. Les kadis ou juges seront « confirmés par le kadileskier à Constantinople ; néanmoins il sera expres- « sément entendu que la Porte ne tirera de là aucun motif d'intervenir « en aucune façon en rien de ce qui touche au gouvernement de la Cri- « mée ou à son indépendance. Car puisque l'administration de la justice « chez les Ottomans se combine de la manière la plus intime avec le « gouvernement spirituel, ceci réservera seulement au Grand Seigneur, « conformément au traité conclu, la suprématie dans les matières spiri- « tuelles. Sa Hautesse, comme successeur des califes, conservera le droit, « à l'égard du khan nouvellement élu, de le recevoir comme professant « la religion musulmane, et de l'installer comme juge, ce qui le consti- « tue en même temps ministre de la religion. Toutes ces considérations « se rapportent seulement au gouvernement spirituel, et ne touchent en « rien absolument à la constitution politique non plus qu'à l'administra- « tion des affaires civiles de la Crimée. »

que le Kûban a sa source assez loin au sud du point où il vient se jeter dans la mer Noire, et que dans près de la moitié de son cours il suit une direction oblique du sud-est au nord-ouest, et qu'ensuite il court directement à l'ouest; — que la Circassie est le pays situé entre le Kûban et la mer Noire; — que la Circassie, enfin, et le territoire éteudu situé au nord du Kûban ou le long de la rive droite, ont été indistinctement appelés *le Kûban*.

Ainsi donc, par ce traité de 1774 les Tâtars du Kûban — embrassant sous cette appellation une portion au moins des habitants de la Circassie — doivent être reconnus comme peuple libre, « indépendant de toute puissance étrangère; » et la totalité de la nation tâtare, dans ses relations politiques et civiles, doit être regardée comme étaut sur le même pied « que les autres puissances qui se gouvernent elles-mêmes et ne dépendent que de Dieu. »

A la vérité, le traité dit que le khan de Krimée régnera sur cette nation; mais c'est par forme de simple énoncé, et non comme s'arrogeant le droit ou affectant de l'établir dans cette position, et conséquemment il importe peu pour ce qui fait l'objet de notre recherche actuelle que cet énoncé soit exact ou non. Toutefois, avant de quitter cette partie du sujet, il peut être aussi bien de dire que cette expression dans le traité provient simplement d'iguorance de la situation de la nation tâtare.

Le khan de Krimée était souverain de la Krimée, de l'île de Taman et des babitants tâtars de cette partie du territoire du Kûban située sur la rive nord de la rivière de ce nom; mais quant à la Circassie il n'y avait aucun droit de souveraineté et n'y a jamais prétendn à aucun.

En 1779 on fit entre la Russie et la Turquie ce qui fut uommé une Convention explicative. Cette conventiou débute par un exposé préliminaire dont voici les termes :

« Depuis la conclusiou du traité de paix perpétuelle entre

l'empire de toutes les Russies et la Porte Ottomane, daté de Kaïnardji le 10 juillet 1774, et de l'hégire 1188, il s'est élevé sur quelques-uns des articles de ce traité, et particulièrement à raison de la transformation des Tâtars de Krimée et autres en puissance libre et indépendante, soumise à Dieu seul, plusieurs discussions et mésintelligences, qui ont été assez loin pour priver les sujets respectifs des fruits de la paix, du calme et de la sécurité.

« Afin de faire disparaître d'aussi fâcheux inconvénients, qui peuvent occasionner des discordes et des hostilités entre les deux puissances, et d'y mettre fin une fois pour toutes, il est convenu mutuellement et à l'amiable entre les plénipotentiaires des deux empires, munis de pouvoirs à cet effet, d'entamer une nouvelle négociation à Constantinople, dans la simple intention d'éclaircir et d'expliquer les doutes, sans enfreindre ni changer en rien ledit traité de Kaïnardji. »

L'article 1er de cette Convention porte :

« Le traité de paix perpétuelle de Kaïnardji, y compris ses deux articles séparés, est confirmé par cette Convention dans toute sa force, et en tout point sans exception, chaque point selon sa signification littérale, comme si ledit traité avait été inséré ici mot pour mot dans toute son étendue, à l'exception de ceux de ces articles qui sont précisément et nommément désignés et expliqués dans les articles de la présente Convention. »

L'article 2 porte :

« Afin de rendre plus claire et plus précise la signification de l'article 3 du traité de Kaïnardji, l'empereur de Russie, en considération de l'amitié qui existe entre les deux empires, et pour complaire à la Sublime Porte, consent à ce que les khans des Tâtars, après leur élection et leur élévation à cette dignité par le vote libre et unanime des Tâtars, puissent envoyer à la Sublime Porte, aussi bien de leur part que de la part du peuple qu'ils sont appelés à gouverner, des députés

avec des mahzars conçus dans les termes qui seront fixés une fois pour toutes. Dans ces mahzars sera exprimée la reconnaissance du califat suprême de la religion musulmane dans la personne de Sa Hautesse le Grand Seigneur; et sa bénédiction spirituelle sera demandée tant pour le khan que pour la nation tâtare, par l'envoi d'une lettre de bénédiction *en rapport avec la dignité d'un souverain libre et indépendant* professant la même religion que les Ottomans.

« La cour impériale de Russie, ayant égard à son amitié avec la Porte Ottomane, promet aussi de n'apporter aucun trouble dans ce qui peut être indispensablement nécessaire ou se rapporter à l'unité de sa religion. Et la Sublime Porte, de son côté, s'oblige et promet solennellement *de ne troubler ni gêner* en aucune façon, ni sous aucun prétexte d'action ou d'influence spirituelle, *le pouvoir civil et politique des khans tâtars,* qui leur appartient en qualité de souverains, gouvernant leurs États, quant au temporel, sans avoir à rendre compte à aucune puissance sur terre.

« La Sublime Porte *ayant déjà renoncé*, par la paix de Kaïnardji, *à tous ses droits temporels sur toutes les hordes, tribus et races tâtares, elle s'engage de nouveau par la présente Convention à ne jamais les revendiquer sous quelque prétexte que ce puisse être,* et à reconnaître et regarder ces peuples comme une nation libre et indépendante, conformément à l'article 3 du traité sus-mentionné. »

Les Tâtars, en y comprenant ceux qui habitent en Circassie, sont explicitement reconnus dans ce traité de 1779 pour un peuple libre et indépendant, et la Turquie s'engage à ne jamais revendiquer de droits temporels sur eux; — et ils sont déclarés tels non comme de la création ou de la Russie ou de la Turquie, mais comme de leur propre droit qui leur est rendu. Si cela pouvait d'ailleurs être douteux, toutes les incertitudes seraient levées par les termes de l'article 5 du traité de 1779, dans lequel la cour de Russie promet d'employer ses

bons offices près du khan des Tâtars pour l'engager à céder à la Turquie certaines parties du territoire d'Oczacow, — termes qui ne seraient jamais employés par un souverain parlant d'un sujet.

Quatre années seulement s'étaient écoulées, quand l'impératrice de Russie, sous prétexte de venger une insulte commise contre le khan de Krimée par le gouverneur de l'île de Taman, envoya une armée en Krimée, et, par une fraude et une duplicité sans exemple, déposa le khan lui-même, l'emmena dans l'intérieur de la Russie, et mit fin à sa souveraineté indépendante.

Pour justifier cette démarche à la face du monde, l'impératrice publia un manifeste sous la date du 8 avril 1781, manifeste que l'on trouvera dans l'*Annual Register* de ladite année et dans le t. III de la *Collection des Traités* de Marten, mais qui est beaucoup trop long pour être inséré ici.

Ce manifeste se termine ainsi : « C'est pourquoi, animée d'un sincère désir de confirmer, d'établir et de maintenir la dernière paix conclue avec la Porte, en prévenant les disputes continuelles auxquelles donnaient lieu les affaires de la Krimée, notre devoir envers nous-même et pour la conservation de la sécurité de notre empire exige également que nous prenions la ferme résolution de mettre fin une fois pour toutes aux troubles *de la Krimée ;* et à cet effet nous annexons à notre empire la péninsule de la Krimée, l'île de Taman *et tout le Kûban,* comme une juste indemnité des pertes éprouvées, et des dépenses auxquelles nous avons été obligée pour le maintien de la paix et du bien-être de ces territoires. »

Le préambule par lequel S. M. l'impératrice de toutes les Russies proclame avoir déposé un prince que quatre ans auparavant elle avait reconnu pour souverain à jamais libre et indépendant, comptable envers Dieu seul, ce préambule est un curieux mélange d'égoïsme sans principes et d'affectation d'intérêt pour le bien-être des habitants du pays qu'elle s'ap-

proprie. Toutefois la raison principale par laquelle on justifie l'appropriation est le droit dérivant d'une conquête antérieure.

Rechercher jusqu'à quel point cette démarche était justifiée par le droit de conquête nous conduirait à une investigation beaucoup plus longue qu'il ne conviendrait ici, et cette recherche est d'ailleurs étrangère à notre objet actuel. Il suffit de faire remarquer que jamais rien de pareil à un tel droit n'exista, à l'égard du moins de cette partie du district du Kûban située entre ce fleuve et la mer Noire, et formant une portion de la Circassie; la meilleure preuve en est que bien que par ce manifeste le Kûban soit déclaré annexé à l'empire russe, la Circassie est aujourd'hui, et n'a pas cessé d'être depuis l'époque d'où date ce document, aussi libre et aussi indépendante que dans ses traités de 1774 et 1779 : Catherine elle-même l'avait déclarée être.

Il est sans doute trop vrai que si la Russie avait été, *de facto*, aussi en état d'annexer à son empire la Circassie, ou le Kûban, comme elle l'appelle, que de l'y déclarer annexée sur le papier, il serait inutile de s'arrêter aujourd'hui sur l'iniquité d'un tel acte, ou de chercher à démontrer par un argument que le pays ne lui appartenait pas. Mais une simple proclamation par laquelle le souverain d'un pays déclare annexer un nouveau territoire à ses États, sans pouvoir l'y annexer de fait, laisse le droit de souveraineté exactement comme il était auparavant, n'importe à qui il appartient.

Cela est tellement évident, que personne n'a cherché à baser sur ce manifeste de Catherine un droit quelconque de la Russie sur la Circassie. Les choses sont laissées en état, même quant aux intentions exprimées par la Russie dans son manifeste, par les termes d'un autre traité qui fut conclu à Constantinople entre elle et la Turquie, le 28 décembre 1783.

L'article 2 de ce traité porte : « La cour impériale de Russie ne se prévaudra pas des droits que les khans des Tâtars s'étaient formés sur le territoire de la forteresse de Soudjak-

Calessi, et en conséquence elle le reconnaît comme appartenant à la Porte en entière souveraineté. »

L'article 3 dit : « *En reconnaissant le Kûban comme frontière dans le Kûban, ladite cour de Russie renonce en même temps à toutes les nations tâtares* QUI SONT DE L'AUTRE CÔTÉ DE CETTE RIVIÈRE, *c'est-à-dire* ENTRE ELLE ET LA MER NOIRE. »

Il est difficile de comprendre sur quel fondement la cour de Russie, tout en renonçant à la revendication des droits que les *khans des Tâtars* s'étaient formés sur le territoire de *la forteresse de Sûdjûk-Kalèh,* pouvait prétendre reconnaître le droit de souveraineté sur ce territoire comme appartenant à la *Porte,* si ce n'est en supposant qu'on avait employé ces expressions d'après cette circonstance que la Turquie occupait, *de facto,* cette forteresse, et cela, ainsi qu'il a été observé précédemment, comme protectrice du pays, bien que n'en étant la souveraine sous aucun rapport ni à aucun degré.

Mais en tout cas l'article 3 de ce traité réserve de la manière la plus expresse les droits du *peuple tâtar* sur le pays compris entre le Kûban et la mer Noire, et ce pays est la Circassie ; et il n'est fait nulle mention d'un droit quelconque de la Turquie sur aucune partie de ce pays, à l'exception « du territoire de la forteresse de Sûdjûk-Kalèh ; » encore faut-il observer que la reconnaissance d'un tel droit sur ce territoire ne repose pas sur d'autre base que sur l'assertion verbale de la Russie. Où donc le Dr Lushington a-t-il trouvé que « le droit de la Turquie sur la *Circassie* avait été reconnu en 1783? »

Le premier traité dans l'ordre des temps est ensuite celui d'Andrinople, conclu en 1829. Nous serions conduits trop loin dans le présent exposé si nous voulions montrer comment la guerre à laquelle ce traité mit fin avait été presque ouvertement cherchée par la Russie, au mépris des obligations qu'elle avait contractées envers la Grande-Bretagne et la France, comme co-participantes avec elle au traité de Londres

de 1827, traité dont l'objet fut la pacification de la Grèce seule; ces trois puissances, la Grande-Bretagne, la France et la Russie, ayant solennellement abjuré toute intention d'acquisitions territoriales ou d'avantages exclusifs.

Il suffira de dire que la Russie proposa d'abord à la Grande-Bretagne et à la France de conduire ses armées en Turquie et de dicter la pacification de la Grèce sous les murs de Constantinople. Par une bonne politiqne, les deux puissances refusèrent cette offre. La Russie découvrit alors d'une manière assez peu judicieuse ses vœux et ses motifs secrets, en déclarant, sur ce refus, qu'elle serait elle-même juge des moyens convenables d'atteindre le but que s'était proposé le traité de Londres, donnant assez clairement à entendre qu'elle emploierait la force sans permission. La Russie fut obligée de rétracter cette déclaration. Ayant échoué de cette façon, elle arriva d'une autre manière à la partie essentielle de ses desseins. Elle publia un manifeste dans lequel elle allégua divers motifs de plainte contre la Turquie, et sous ce prétexte elle fit entrer ses armées en Turquie après avoir préalablement renouvelé aux cabinets d'Angleterre et de France l'assurance qu'elle n'avait aucune intention ni d'agrandissement territorial ni d'avantage exclusif, déclaration qui formait un des articles du traité de Londres.

La plupart des griefs ainsi mis en avant étaient antérieurs au traité de Londres, et ceux qui n'étaient pas dans ce cas provenaient des actes des trois puissances en vertu de ce traité; c'étaient donc des sujets de plainte communs à la France et à la Grande-Bretagne aussi bien qu'à la Russie, et qui appelaient la répression en commun des trois puissances unies.

Ni la Grande-Bretagne ni la France n'insistèrent pour agir de concert, et la Russie s'avança, par une suite de succès presque non interrompus, jusqu'à Andrinople, où sa marche ultérieure sur Constantinople fut enfin arrêtée par l'intervention de la Grande-Bretagne et de la France,

suivie du traité d'Andrinople signé le $\frac{2}{14}$ septembre 1829.

L'article 4 de ce traité se rapporte seul à l'objet actuel ; il est ainsi conçu :

« La Géorgie, l'Imméritie, la Mingrelie, le Gouriel, et nombre d'autres provinces du Caucase, ayant été annexés depuis nombre d'années et à perpétuité à l'empire russe, et cet empire ayant en outre, par le traité de Tourcomantchaï conclu avec la Perse le 10 février 1828, acquis les khanats d'Erivan et de Nakhitchévan, les deux hautes puissances contractantes reconnaissent la nécessité d'établir entre les deux États respectifs, sur toute l'étendue de cette ligne, une frontière bien déterminée et telle qu'elle puisse prévenir toutes discussions futures. Elles ont aussi pris en considération les moyens convenables d'opposer d'insurmontables obstacles aux incursions et aux actes de brigandage auxquels les populations voisines se sont livrées jusqu'à présent, et qui ont si souvent compromis les rapports de paix et de bon voisinage entre les deux empires.

« En conséquence, il a été décidé qu'à partir de ce moment on reconnaîtrait comme frontière entre les États de l'empire de Russie et ceux de la Sublime Porte en Asie la ligne qui, suivant les limites actuelles du Gouriel jusqu'à la mer Noire, remonte vers les frontières de l'Imméritie, et de là en droite ligne jusqu'au point de jonction des frontières des pachaliks d'Akhaltzik et de Kars avec la Géorgie, laissant ainsi au nord, et en deçà de cette ligne, la ville d'Akhaltzik et le fort d'Akhalkalaki, à une distance de deux heures au moins.

« Tous les pays au sud et à l'ouest de cette ligne de démarcation entre les pachaliks de Kars et de Trébisonde, avec la plus grande partie du pachalik d'Akhaltzik, resteront à perpétuité sous la domination de la Sublime Porte; tandis que ceux qui sont situés au nord et à l'est de ladite ligne, vers la Géorgie, l'Imméritie et le Gouriel, ainsi que tout le littoral de la mer Noire, depuis la bouche du Kûban jusqu'au port

Saint-Nicolas inclusivement, resteront à perpétuité sous la domination de l'empire de Russie. »

Le lecteur qui n'est pas familier avec la géographie des pays mentionnés dans cet article, ainsi qu'avec l'histoire des empiétements graduels de la Russie sur le territoire persan et turk dans ces quartiers, sera fort en peine de comprendre ce qui résulte de cet article du traité d'Andrinople. Et peut-être cet embarras s'accroîtra-t-il encore quand on lui aura dit que ces mots « aussi bien que tout le littoral de la mer Noire, » etc., sont simplement un abandon fictif sur le papier de *toute la Circassie* aux tendres sollicitudes de la cour de Russie.

En se reportant à la description de la Circassie donnée plus haut, comme étant (en partie) le pays compris entre la mer Noire et la ligne oblique que le cours du Kûban décrit, le lecteur peut voir comment cet article du traité d'Andrinople abandonne ce pays à la Russie.

On peut affirmer sans extravagance, néanmoins, que la mystification par laquelle la Russie a cherché à couvrir la cession que la Turquie lui fait d'un pays qu'elle n'a jamais possédé, — au moyen de ces longues déterminations de frontières entre des pays dont les limites étaient depuis longtemps arrêtées et n'entraient pour rien dans la querelle que ce traité était destiné à terminer, — que cette mystification, dis-je, a eu son plein effet sur lord John Russell. Lord Palmerston semble certainement avoir compris l'état des choses; car dans le passage de son discours précédemment cité, il parle de la Circassie comme d'une possession russe. Mais le docteur Lushington et lord John Russell paraissent profondément ignorants de la situation réelle de ce pays vis-à-vis de la Russie et de la Turquie.

Le docteur dit : « Le droit de la Turquie sur la Circassie fut reconnu par le traité de 1783, et sûrement la Russie a été fondée à recevoir par le traité d'Andrinople la cession de ses droits sur ce pays. »

Mais le lecteur se sera aperçu que la reconnaissance de 1783 ne se rapportait qu'à la forteresse de Sûdjûk-Kalèh; et même, ainsi que je l'ai fait remarquer, bornée comme elle l'est à ce fort, on pouvait encore demander comment il se faisait que reconnaissant les droits des khans tâtars sur cette forteresse, le traité a pu en même temps reconnaître que la Porte était investie de ce droit.

Mais, écartant cette question, comme indubitablement il n'y a pas eu en 1783 de reconnaissance d'un droit de la Turquie sur la Circassie, et que c'était sur cette reconnaissance que se basait l'argument du docteur Lushington quant au droit qu'avait la Russie de recevoir ce pays de la Turquie, la base abattue l'édifice s'écroule.

Les observations de lord John Russell, eu égard à la netteté de jugement de ce noble lord, offrent une singulière confusion. Dans une phrase il est parlé de la Circassie comme ayant appartenu à des tribus indépendantes; — et dans la phrase qui suit immédiatement il semble qu'en même temps elle appartenait à la Turquie.

« Dans cette carte, dit-il (la carte russe), il est vrai qu'une grande partie de la Circassie était indiquée comme appartenant à des tribus indépendantes. Mais trois des places ainsi indiquées à cette époque comme appartenant à la Turquie furent, par le traité subséquent d'Andrinople, nominativement transférées à la Russie. » Et pour mettre la chose hors de tout doute, Sa Seigneurie ajoute : « Ces places étaient Sûdjûk-Kalèh, Poti et Anapa. Elles furent spécialement nommées dans le traité, et de là est provenue de la part de la Russie la prétention que la totalité de ce territoire qui avait appartenu à la Turquie lui appartient depuis lors, et lui a été confirmée comme faisant partie de ses possessions. »

Sans nous arrêter à relever la contradiction entre ces expressions de Sa Seigneurie : « indiquées comme appartenant à des tribus indépendantes, » et « indiquées comme apparte-

nant à la Turquie, » comme si ces mots pouvaient se prendre indifféremment pour une seule et même chose, je ferai remarquer que Sa Seigneurie paraît avoir compris que la prétention de la Russie sur la Circassie était fondée sur une cession spéciale et nominative des forteresses de Sûdjûk-Kalèh, Poti et Anapa, dans le traité d'Audrinople.

Que devient donc une prétention que l'on suppose avoir cette cession pour fondement, si la cession n'existe pas? Tel est cependant le fait — depuis la première ligne du traité d'Andrinople jusqu'à la dernière, — en cela que les noms de Sûdjûk-Kalèh, de Poti et d'Anapa, qui auraient été cédées spécialement et nominativement, ne se rencontrent pas une seule fois, ni dans un but de cession ni autrement.

Non-seulement il n'est fait aucune mention de ces forts, mais il n'est non plus fait mention d'aucun nom sous lequel une partie quelconque de la Circassie est connue, non plus que du nom de l'ensemble du pays; et ce n'est pas excéder les limites d'une induction légitime que de supposer que quand lord John Russell prononça dans la chambre des communes le discours dont il s'agit, il ne connaissait pas, si même il les connaît aujourd'hui, les termes précis dans lesquels est conçue la cession de la Circassie par la Turquie à la Russie, si on peut appeler cession l'acte par lequel nous donnons ce qui ne nous a jamais appartenu.

Si la Russie a quelque droit sur une partie quelconque de la Circassie en vertu du traité d'Andrinople, ce droit est uniquement fondé sur ces mots : « Ainsi que tout le *littoral* de la mer Noire, depuis l'embouchure du Kûban jusqu'au port Saint-Nicolas inclusivement. »

Or, considérant que les pays dont il est question avant ces mots *ainsi que* étaient depuis longtemps—comme à la vérité le traité commence par l'établir — annexés à l'empire russe (comment y étaient-ils arrivés? ce serait l'objet d'une cu-

rieuse recherche), et qu'à leur égard il n'y avait aucune contestation, tandis, au contraire, que les pays dont l'énoncé suit cette périphrase, « le littoral de la mer Noire, » avaient coûté à la Russie beaucoup de sang et d'argent, qu'à l'époque même du traité ils lui en coûtaient encore, et qu'ils lui en ont encore coûté depuis, par les infructueux efforts qu'elle a faits pour les soumettre à sa domination, il est quelque peu singulier que « tout le littoral de la mer Noire, » au lieu d'être mis au premier plan comme objet principal de la négociation, soit amené par un *ainsi que :* à moins, à la vérité, qu'on n'ait voulu par là, et par cette expression d'une ambiguïté calculée, « le littoral de la mer Noire, » obtenir sans en avoir l'air un titre écrit à la possession de la Circassie.

En conséquence, lord John Russell, s'imaginant qu'il faut que la Russie ait un droit à un objet sur la possession duquel elle insiste si fortement, cherche au hasard où ce droit existe. Ne pouvant le découvrir dans le traité d'Andrinople, et tombant sur un document très-différent qui se rencontre sur son chemin, le manifeste de la Russie publié immédiatement après le traité, il s'imagine avoir mis la main sur l'objet de sa recherche, et il énonce sa découverte avec cette autorité et ce ton d'affirmation explicite à l'égard de ses auditeurs, qui appartiennent à son poste élevé ainsi qu'à sa réputation de respectable intégrité.

Dans le manifeste publié par l'empereur de Russie après la conclusion du traité d'Andrinople, on trouve ce passage : « La sécurité de nos frontières, spécialement du côté de l'Asie, est à jamais garantie par l'incorporation à l'empire des forteresses d'Anapa, de Poti, d'Akhaltzik, d'Atzkour et d'Akhalkalaki. »

C'est ce passage qui a conduit lord Russell à dire qu'Anapa et Poti (on ne voit pas aussi bien pourquoi il ajoute Sûdjûk-

Kaléh) avaient été nominativement cédées par ce traité, alors que leurs noms ne s'y présentent pas une seule fois.

Et ce passage du manifeste est lui-même assez curieux. L'empereur félicite ses sujets sur ce que la sécurité de la frontière est obtenue par la cession d'Anapa (qui est sur la frontière septentrionale de la Circassie, du côté de la Russie), et par celle de Poti, d'Akhaltzik, d'Atzkour et d'Akhalkalaki, qui sont sur la frontière méridionale de la Mingrelie et de l'Imméritie (contrées au sud de la Circassie, du côté des provinces turques de l'Asie Mineure. A moins donc qu'il ne fût entendu que la cession « de tout le littoral de la mer Noire entre le Kûban et le port Saint-Nicolas » ne fût *vox et prœtereà nihil,* comment a-t-on pu dire que la frontière était assurée par la cession d'Anapa? Si par le traité tout le littoral était devenu partie des États russes, Anapa n'est pas sur la frontière russe, mais bien en deçà de cette frontière de toute la longueur de ce littoral, — c'est-à-dire de toute la longueur de la Circassie, de la Mingrelie et de l'Imméritie, ou de quelques centaines de milles.

Le paragraphe du manifeste où il est fait mention de la sécurité de la frontière par la cession de ces forts commence ainsi : « Dans ces jours de combats et de gloire, constamment dégagé de tout désir de conquête, nous n'avons jamais cessé d'inviter la Porte à concourir au rétablissement de l'harmonie entre les deux empires. »

En félicitant ses sujets de la sécurité donnée à leur frontière par la cession d'Anapa, était-il dans l'intention de la Russie de renoncer à toute espèce de droit sur la Circassie en vertu de la cession de « tout le littoral de la mer Noire, » ou du moins de renoncer à toute prétention à aucun droit de cette sorte? En ce cas, il eût été tout à fait exact de dire que la frontière était assurée par l'incorporation d'Anapa à l'empire, parce qu'alors ç'aurait été véritablement une forteresse

frontière, — une forteresse sur cette partie de la frontière sud de la Russie et sur la frontière *nord* de la Circassie.

Ou bien cette congratulation quant à la sécurité de la frontière a-t-elle pour objet d'éviter de démentir à la fin du paragraphe l'impudente vanterie par laquelle il commence, « d'être constamment dégagé de tout désir de conquête, » et de jeter de la poudre aux yeux de lord John Russell, et de ceux qui comme lui ignoreraient la situation du pays, et nullement de renoncer au droit que la cession du littoral de la mer Noire donnerait sur la Circassie? En ce cas on comprendrait assez comment et pourquoi la Russie a commis l'absurdité apparente de parler d'Anapa comme assurant la sécurité d'une frontière qui serait quelques centaines de milles plus loin au sud.

Il faut que pour l'explication de son manifeste la Russie choisisse entre ces deux alternatives. Mais quel que soit son choix, il doit être clair pour chacun qu'il était impossible de commettre une méprise plus palpable qu'en supposant comme l'a fait lord John Russell que les forts de Sûdjûk-Kalèh, de Poti et d'Anapa étaient cédés par la Turquie à la Russie spécialement et nominativement dans le traité d'Andrinople, et que de là est venue la prétention élevée par la Russie sur la totalité de « ce territoire; » car en premier lieu, comme je l'ai déjà montré, aucun des trois noms ne se rencontre dans le traité, de la première ligne à la dernière; et, en second lieu, Poti n'est pas en Circassie (comme il faut que sa Seigneurie l'ait supposé quand elle a parlé de « ce territoire, » la Circassie étant le territoire en discussion), mais en Mingrelie, une partie de ce dernier pays et toute la côte des Azras séparant cette place de la Circassie.

Mais, pourra-t-on dire, si l'expression « le littoral de la mer Noire » a un sens plus étendu que celles sur lesquelles lord John Russell s'est appuyé à tort, et si elle embrasse mieux toute la Circassie, qu'importe sa méprise? — Assez peu, cer-

tainement, si ce n'est pour montrer avec quel empressement on a embrassé la défense de la Russie, sans avoir recherché au préalable sur quel fondement cette défense *pouvait* être fondée, et encore moins si en bonne justice la cause *devait* être défendue.

Sans aucun doute les droits de la Russie, ceux de la Turquie, et plus encore ceux des Circassiens, restent ce qu'ils étaient, nonobstant toute erreur ou toute méprise que nos sénateurs peuvent commettre en ce qui les touche; et nous terminerons cet article par un résumé sommaire de ce que sont ces droits.

La Circassie, pour ne rien dire des autres pays situés comme elle dans l'étendue de l'isthme, entre la mer Noire et la mer Caspienne, la Circassie, dis-je, est habitée depuis une époque antérieure aux temps historiques par des tribus indépendantes, n'ayant pas de chef commun, mais reconnaissant la suprématie religieuse du Grand Seigneur, et, à raison de cette connexion avec la Porte, recevant, quand l'occasion l'exigeait, telle assistance militaire et telle protection contre les ennemis de la foi commune que la Porte leur pouvait donner.

Par le traité de 1774 entre la Russie et la Turquie, traité confirmé par la convention de 1779, la liberté et l'indépendance de ces tribus furent pleinement reconnues dans les termes les plus absolus, — l'objet de cette reconnaissance étant apparemment d'avoir le territoire de ces tribus comme terrain neutre entre les deux empires.

Par le traité de 1873, la Russie — qui, au commencement de l'année, s'était emparée de la manière la plus inique de la Krimée et du pays au nord du Kûban — prend cette rivière pour frontière, et renonce expressément à tout droit sur la Circassie ou sur le pays au sud de cette rivière, — le traité définissant ce pays comme compris « entre elle (la rivière) et la mer Noire; » — et elle ne rétracte ni ne contredit le

moins du monde, soit en revendiquant des droits pour elle-même, soit en attribuant ces droits à la Turquie, la déclaration de liberté et d'indépendance de la Circassie qu'elle et la Turquie avaient faite en termes solennels et parfaitement explicites dans le traité de 1774 et dans la convention explicative de 1779; sauf en cela que la Russie répudia toute intention d'insister sur les droits des khans de Krimée (dont elle avait chaussé les souliers) sur le territoire de la forteresse de Soudjak-Calessi, et qu'elle reconnut ce territoire pour appartenir à la Porte en toute souveraineté.

A la date du traité d'Andrinople, loin que la Russie, ainsi que l'a avancé le docteur Lushington, eût reconnu le droit de la Turquie sur la Circassie, elle avait reconnu, au contraire (en 1783), la parfaite liberté de ce pays, et son « indépendance de toute puissance étrangère. »

Mais ici finit l'histoire de la bonne foi de la Russie à l'égard de la Circassie, en tant, du moins, que se manifestant dans les traités; car il est certain et hors de contestation qu'en acceptant de la Turquie, par le traité d'Andrinople, une cession de tout le littoral de la mer Noire, depuis la bouche du Kûban jusqu'au port Saint-Nicolas, elle a accepté de la Turquie, en paroles, une cession de la Circassie; et si jamais il arrivait qu'à l'avenir la Turquie voulût revendiquer contre la Russie un titre à ce pays, ce traité serait une bonne réponse à une telle prétention.

Mais dans une question entre la Russie et les Circassiens quant à savoir si ces derniers sont placés ou non par ce traité sous la domination russe, le traité ne vaut pas le papier sur lequel il est écrit.

Après l'exposé qui a été donné, on ne peut se refuser à reconnaître que l'indépendance de la Circassie reste ce qu'elle était avant le traité de 1774; attendu que cette indépendance a été reconnue par ce traité et par la convention de 1779, et que le traité de 1783 l'a laissée intacte. J'en demande gran-

dement pardon au docteur Lushington ; mais l'indépendance des Circassiens serait tout aussi incontestable qu'il a été démontré qu'elle l'est, lors même que dans le traité de 1783 la Rnssie anrait reconnu à la Turquie le droit de l'abroger.

La reconnaissance par la Russie d'nn droit territorial comme appartenant à la Turquie ou à toute antre puissance souveraine, sans qu'un tel droit existât par le fait, ne pourrait nullement ni à aucun degré justifier la Rnssie d'accepter une cession du territoire en question ; — les transactions de la Rnssie et de la Turquie, par traité ou autrement, à l'égard du territoire circassien, ne pourraient jamais affecter les droits des habitants de la Circassie tant qu'ils ne seront sujets ni de l'un ni de l'autre empire, — ce qu'ils n'ont jamais été, et ce qu'il est probable, nous l'espérons, qu'ils ne seront jamais.

Si le docteur soutient la négative, il faut qu'il se prépare également à sontenir que si la Russie reconnaissait en 1840 à la France nn droit sur la Grande-Bretagne, la Rnssie serait *fondée* en 1850 à recevoir la cession de ce droit, et que si les concitoyens du docteur contestaient l'épée à la main la prise de possession, ils seraient justement passibles du caractère de rebelles et du traitement que la Russie inflige anjourd'hui aux Circassiens.

C'est une doctrine singulière, sortant de la bouche d'un tel ami de la liberté, que les affections et les sentiments nationaux d'un peuple libre et indépendant peuvent être le jouet de deux despotes étrangers, qu'ils en peuvent faire un sujet d'échange et en quelque sorte l'enjeu d'un coup de dé!

Mais la réponse la plns concluante, de même qu'elle est la plus évidente, à cette idée que la Turquie aurait eu sur la Circassie un droit de souveraineté qu'elle pouvait céder à la Russie, est peut-être le fait notoire de la vente comme esclaves des Circassiens aux Turks par leurs propres parents.

Sans doute ces ventes se font du libre consentement des parties vendues, et le plus ordinairement sur leur propre demande, pour les raisons que l'on trouvera exposées dans la narration ; mais la loi religieuse des Turks est très-explicite et non moins rigoureusement observée quant à l'interdiction de la vente comme esclave d'aucun sujet du padichah, soit musulman soit chrétien, et quant à la défense absolue de garder un esclave de cette sorte.

Si donc les Circassiens étaient sujets de la Turquie, la vente qu'ils font de leurs enfants comme esclaves — fait qui a eu constamment lieu depuis un temps fort antérieur à aucun des traités dont il a été question — aurait été une infraction directe, publique et notoire à cette loi, et jamais on n'a ouï parler de rien de tel.

Et à cette preuve concluante que nulle idée d'un droit de souveraineté sur la Circassie n'a jamais existé en Turquie, on en peut ajouter une plus forte encore fournie par le gouvernement russe que de son côté aucun droit pareil n'a été reconnu : car voulant capter les bonnes grâces des Circassiens, elle établit des factoreries de commerce à Pchat et à Ghélindjik, *en rivalité de l'établissement turk d'Anapa*. Ces établissements furent entrepris, environ dix ans avant le traité d'Andrinople, à la suggestion du duc de Richelieu, et furent mis à exécution par MM. Scassi et de Marigny, que le gouvernement russe avait choisis à cet effet (1).

(1) M. de Marigny a publié une narration du voyage dont cette affaire a été l'occasion.

Vocabulaires des trois idiomes parlés sur la côte circassienne (1).

(N. B. — L'*û* est destiné à représenter le son plein de l'*u* italien, *ou*; l'*u* sans accent figure un son adouci en *eu*.)

MOTS FRANÇAIS.	AZRA, parlé de la frontière mingrelienne au Hamisch.	ABAZA, parlé du Hamisch à Vardan.	ADIGHÉ, parlé de Vardan au Kûban.
Ami.	Hansûp.	Reintia.	Siblagha.
Arbre.	Atzla.	Wûne.	Tchirghi.
Brebis.	Wassa.	Peye.	Mehli.
Chat.	Agute.	Yetû.	Ketu.
Cheval.	Atche.	Tche.	Chu.
Chèvre.	Aidjma.	Wûkû.	Pchéni.
Chien.	Alla.	Uwû.	Kha.
Dieu.	Answû.	Wûba.	Ta.
Eau.	Adze.	Pze.	Psu.
Enfant.	Aitchun.	Mûzû.	Savo.
Ennemi.	Tisaga.	Rebaka.	Haram.
Esclave.	Agrûa.	Kadyera.	Pchilt.
Etoile.	Aiefa.	Azwû.	Zawû.
Femme.	Pkhûz.	Pkheûsch.	Chûz.
Feu.	Amptcha.	Midje.	Mazkwa.
Fille.	Asepkha.	Repkha.	Psasu.
Fille (jeune).	Abhûspa.	Pkhadug.	Psasu.
Fils.	Sepû.	Rewha.	Savo.
Forêt.	Atwû.	Amzako.	Mazu.
Frère.	Zeischa.	Rejekha.	Chisch.
Grêle.	Agh.	Pechi.	Skhi.
Homme.	Utrûs.	Tint.	Tsifu.

(1) Comparez ces vocabulaires avec ceux de Klaproth (*Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, t. II, p. 390, pour le tcherkesse ou adighè, et p. 420 pour l'abaze); de Gamba (*Voyage dans la Russie méridionale*, t. I, p. 396, pour l'abaze et le tcherkesse); et de Marigny (*Voyage dans le pays des Tcherkesses*, édit. Klap., p. 357, pour le tcherkesse du Notouhatch). (*Traduct.*)

Suite des vocabulaires.

NOMS FRANÇAIS.	AZRA, parlé de la frontière mingrelienne au Hamisch.	ABAZA, parlé du Hamisch à Vardan.	ADIGHÊ, parlé de Vardan au Kûban.
Jour.	Amcha.	Tschwokha.	Mafu.
Lune.	Amza.	Atehka.	Mazwu.
Maïs.	Allagwita.	Naterf.	Naterf.
Maison.	Aûvne.	Twia.	Une.
Mari.	Apûs.	Kwûbje.	Tlu.
Mer.	Amachina.	Uische.	Khu.
Mère.	Lana.	Rûne.	Nan ou yan.
Montagne.	Abena.	Amzako.	Hûskha.
Neige.	Assû.	Zwûdzû.	Wusu.
Noble.	Ambista.	Voïschka.	Vork.
Nuit.	Woka.	Chwû.	Tscheschi.
Orage.	Amishke.	Zonda.	Ozban.
Père.	Yaba.	Rep.	Tat.
Pluie.	Akuneit.	Akwû.	Kûschku.
Prince.	Akh.	Khe.	Pché.
Propriétaire, homme libre (tokav).	Anekhûa.	Wagusche.	Thfokwatl.
Rivière.	Abza.	Adukwa.	Pchiz.
Sœur.	Zauscha.	Rejekha.	Chupkhû.
Soleil.	Amira.	Andegha.	Tugu.
Terre (pays).	Anûif.	Aïdza.	Jatu.
Vache.	Aûz.	Guma.	Tchémi.
Vent.	Abchû.	Tûpza.	Dju.

EXTRAIT DU *Tableau du Caucase* DE M. KLAPROTH (p. 88 et suiv.).

Tableau de la population des pays situés entre la mer Noire et la Caspienne.

TCHERKESSES.

	Familles ou maisons.
1. Bezenlié, sur la Laba supérieure, à la sortie des hautes montagnes, jusqu'à Khots.	1,600
2. Moukhoch, au pied des montagnes noires, boisées, sur les rivières qui se jettent dans le Yaman-Sou. .	670
3. Abazekh, dans les cantons supérieurs où coulent le Pfarzekh, le Pséfir, le Pchass et le Pchakh.	15,000
4. Temirgoï ou Kemour-Kwœbé, confinent avec le Moukhoch et habitent principalement l'Arim.	5,100
5. Bjedoukh, sur plusieurs rivières que le Kouban reçoit à gauche. . . .	850
6. Hattoukaï, ou Hattikwœbé, sur les bords du Chag'wacha.	460
7. Chapchikh, à l'ouest du Bjedoukh, dans les montagnes boisées qui s'étendent jusqu'à Anapa.	10,000
8. Bjana ou Jani, sur l'Atta-Koum et dans le voisinage.	240
9. Adaly, sur la rive gauche du Kouban, à son embouchure, et sur le liman de ce fleuve.	420
A reporter.	34,340

		Familles ou maisons.
	Report.	34,340
10.	Skhégakaï, sur le Bougour et ses affluents, tout près et au-dessous d'Anapa.	950
11.	Tcherkesses de la grande Kabardah. .	11,250
12.	Tcherkesses de la petite Kabardah. .	4,590
		51,130

ABAZES.

1.	Alti-Kessek ou petite Abaza, sur le Kouban supérieur.	2,328
2.	Bechilbaï sur l'Ouroup.	4,500
3.	Midawi ou Madowé, sur la Laba supérieure.	860
4.	Barrakaï, sur le Khots et ses affluents, dans les cantons de Kounak-Tav et de Jighil-Boulouko.	560
5.	Kazil Beg, entre les sources de la grande et de la petite Laba, jusqu'à la mer Noire.	260
6.	Tchegreh et Bagh, sur la gauche de la Laba.	480
7.	Toubi et Ouboukh, près de la Chag'wacha et de Pchakh, jusqu'aux montagnes de neige et la mer Noire.	540
8.	Bsoubbèh, au sud-ouest des précédents, jusqu'à la mer Noire et Sokoum-Kalah.	520
9.	Natoukhaï, à l'ouest des Tcherkesses Chapchikh, sur les dernières montagnes noires, jusqu'au Mez-Kiakh, qui se jette dans la mer Noire. .	5,350
	A reporter.	15,398

	Familles ou maisons.
Report.	15,398
10. Kouch'hazip Abazi, ou Abazes qui habitent au delà des montagnes. Ce sont les tribus Ouboukh, Chachi, Ibsip, Koubi-Khan, Aratkhovas, Bah et Nalkoupi-Madjavi. . .	38,500
	53,898

NOGAÏ, AU DELA DU KOUBAN.

1. Mantsour-Oglou, sur le Khots. . .	450
2. Navroûz-Aoûl, sur la Laba inférieure.	650
3. Hordes qui appartiennent aux descendants des sultans de Crimée. . .	180
4. Autres hordes dispersées sur la gauche du Kouban et ses affluents, jusqu'aux bords de la mer Noire, et sur les bords du Terek et de ses affluents.	8,200
	9,480

RÉCAPITULATION.

Tcherkesses.	51,130	
Abazes.	53,898	
Nogaï.	9,480	
	114,508 —	114,508

A quoi il faut joindre, pour compléter la population de l'isthme caucasien :

Ossètes.	33,915	
Mitsdjéghi.	35,850	
Lesghi.	138,700	
A reporter.		114,508

		Familles ou maisons.
Report.		114,508
Peuplades turques et turcomanes.	79,914	
Pays géorgiens.	125,000	
	413,379 —	413,379
Total. . . .		527,887

« Je ne pense pas qu'on puisse compter plus de neuf individus par deux maisons ; peut-être moins dans les hautes montagnes, et plus dans les vallées inférieures et dans les plaines de la Géorgie. Ce calcul porterait donc le nombre total des habitants de l'isthme caucasien à 2,375,487 (1). »

(1) Voici sur la population de l'isthme caucasien quelques données postérieures aux aperçus présentés par M. Klaproth.

La *Statistique des possessions russes au delà du Caucase*, publiée en russe par Oreste Evetzki, 1835, offre, quant à la population, les résultats suivants (p. 27).

Population des provinces au sud du Caucase :

Géorgie	380,000
Iméreth	100,000
Gouriel	36,700
Mingrelie	68,600
Svaneth	30,000
Abkhasie	52,300
Province d'Akhaltsikhé	70,000
Gouvernement d'Arménie	158,000
Province musulmane	250,000
Province de Talidj	30,000
Territoire de Tchari et Biélokany	40,000
État d'Elissouï-Soultan	18,000
Territoire de Bolgodar	32,000
Khanat des Avares	31,000
Daghestan	252,000
Total	1,558,600

Population par nations.

Géorgiens	432, 000
Arméniens	370, 000
Lesghi (Daghestani, Kazikoumiki, Avares, Routoutes, Didos, Lesghi, etc.)	320, 000
Kistines	6, 200
Ossètes	22, 000
Abkhases	50, 000
Tâtars	290, 000
Turks	2, 000
Turks Seldjouks	5, 300
Turks Kazaks	7, 200
Persans	14, 000
Indiens et Bohémiens (Tziganes)	2, 500
Juifs asiatiques et européens	5, 400
Grecs	6, 350
Allemands (des colonies)	2, 650
Total	1,535, 600

M. Fonton, dans son ouvrage publié en 1840 (*la Russie dans l'Asie Mineure*), évalue ***approximativement*** ainsi qu'il suit la population des ***tribus soumises*** dans le bassin du Kûban. Il fait observer qu'il n'y avait encore eu de véritable dénombrement que pour les tribus Nogaï, Abazinns et Mokhoch :

1. Tâtars Nogaï et Abazinns	8,850
2. Mokhoch	700
3. Karatchaï	400
4. Kabardiens réfugiés	2,000
5. Besléneï	2,800
6. Temirgoï	7,600
7. Bjedukh	10,000
8. Bachilbaï	350
9. Tam	200
10. Kazilbek	200
11. Chaghiraï	150
12. Bagh	150
13. Barakaï	600
Total	29,000

« La population des peuplades indépendantes, ajoute M. Fonton, peut être trois fois plus considérable. Ainsi toute la population *mâle* du bassin du Kûban s'élèverait à 120,000 à peu près. »

Le livre de M. Fonton peut être regardé comme offrant la substance des documents russes les plus récents sur les pays caucasiens.

(*Traduct.*)

LISTE D'ANCIENNES MÉDAILLES ACQUISES SUR LA CÔTE DE CIRCASSIE.

Cuivre.

1. Côté droit d'une tête; sur le devant un trident. Inscr.— Βασιλεωσ Ροιμηταλκου (Rhœmetalces, roi du Bosphore Cimmérien).
   Rev. μ. η., dans une ceinture de laurier.
2. Côté droit d'une tête; sur le devant un trident. Inscr. — Βασιλεωσ Ροιμηταλκου (Rhœmetalces, roi du Bosphore Cimmérien).
   Rev. — μ. η. Bouclier rond attaché à un écu, entre une hache et un couteau de sacrificateur. D'un côté une tête de cheval, et de l'autre un objet non distinct.
3. Côté droit d'une tête.
   Rev. Inscr. — Παντικαπαιτων (Panticapeum, ville de la Chersonèse Taurique). Trépied derrière un thyrse.
4. Côté droit d'une tête (différente de la précédente).
   Rev. — Παντικαπαιτων. Trépied derrière un thyrse. A droite, quelques marques dont je n'ai pu avoir d'explication.

Argent.

5. Γοργιππεων (Gorgippia, ville du Bosphore Cimmérien). Cerf courant, derrière un thyrse.
   Rev. — Tête d'Apollon.
6. Côté droit d'une tête. Inscr. — D. N. CONSTANTIUS. P. F. AUG. (Constance II, fils de Constantin le Grand).
   Rev.—VOTIS. XXX MULTIS XXXX, dans une guirlande. Au-dessous, SIRM.

Or.

7. Homme couvert d'une armure, couronné, portant le sceptre et le globe. Inscr. — Rvdol. ii. D. G. R. I. S. A. G. H. B. Rex (Rodolphus secundus Dei gratiâ Romanus imperator semper Augustus; Germaniæ, Hungariæ, Bohemiæ Rex).

   Rev. — Ses armes et sa couronne. Inscr. — Archi. Aus. Dv. Bvr. Ma. Mo. 1586 (Archidux Austriæ, Dux Burgundiæ, Marchio Moraviæ).

ANALYSE DE L'EAU DES SOURCES SULFUREUSES DE L'ABAZAK.

*Copie d'une lettre du professeur Graham, de l'*University College *de Londres; — publiée avec son obligeante permission.*

University College, 11 août 1840.

Mon cher monsieur,

L'eau minérale de la Circassie que vous m'avez envoyée est sulfureuse, et contient une proportion de gaz hydrogène sulfuré qui n'est pas inférieure à celle des eaux les plus fortement imprégnées de soufre de l'ouest de l'Europe. Elle est aussi décidément alcaline, par suite de la présence de sulfure de sodium et de carbonate de soude.

Outre ces parties constituantes, elle contient de petites quantités d'un sulfate et de chlorine, et très-peu de sels terrestres. C'est une très-bonne eau sulfureuse.

Je regrette que la quantité que j'ai à examiner soit trop faible pour me mettre à même de déterminer d'une manière plus précise les proportions des sels mentionnés dans cette eau.

J'ai l'honneur d'être, etc.

THOS. GRAHAM.

JAS. S. BELL, esq.

PLANCHES DU TOME SECOND.



FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

APPENDICE. Pages.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

